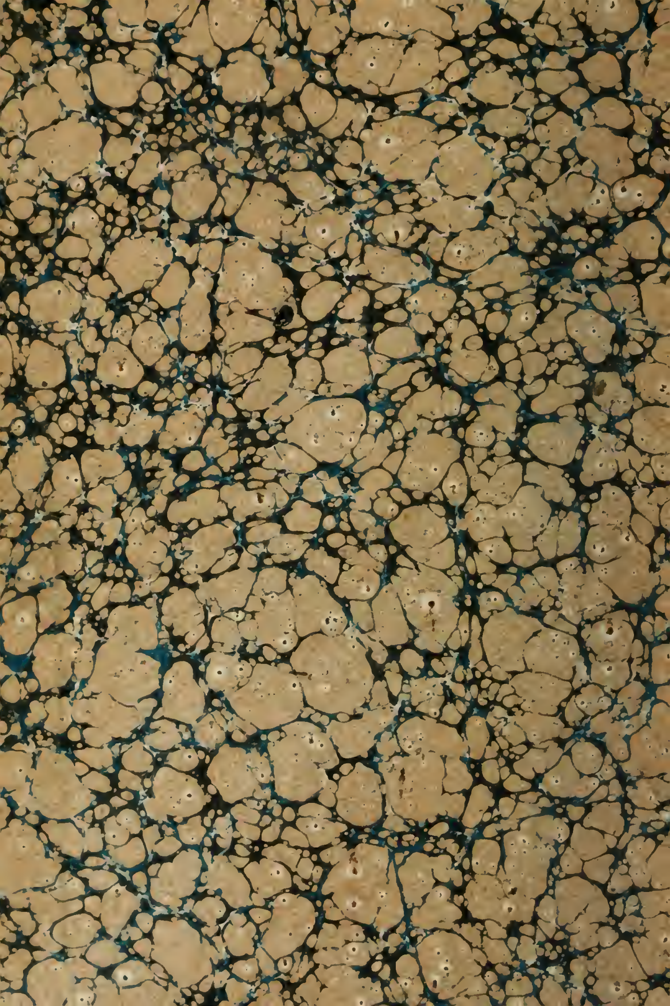
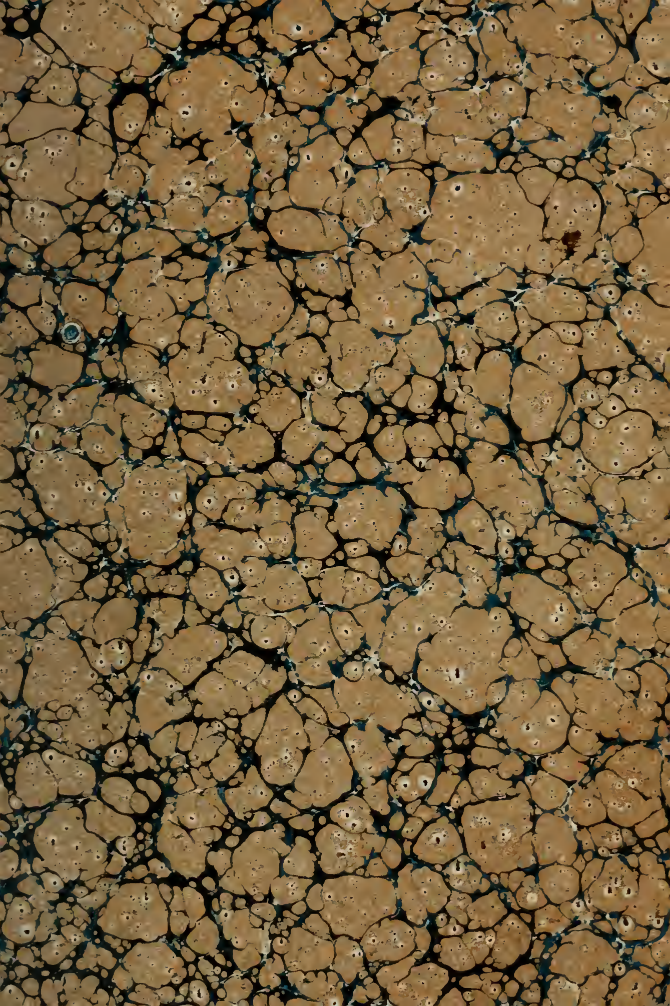






LE GUIDE

DES

SÉMINARISTES

ET

DES JEUNES PRÊTRES.

Propriété.

Jacques Lecoffre.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

LE GUIDE

DES

SÉMINARISTES

ET DES JEUNES PRÊTRES

OU

EXAMEN CRITIQUE ET RAISONNÉ

DES DIVERS DÉFAUTS AUXQUELS ILS PEUVENT ÊTRE SUJETS :

SUIVI

D'UN GRAND NOMBRE D'AVIS ET DE RÈGLES DE CONDUITE

TRÈS-PRATIQUES

POUR UN JEUNE PRÊTRE SORTANT DU SÉMINAIRE ;

PAR

M. L'ABBÉ H. DUBOIS,

CHANOINE HONORAIRE,

ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE COUTANCES,

Auteur de la *Pratique du zèle ecclésiastique*, du *Saint Prêtre*
et de la *Pratique du Christianisme*,
à l'usage des gens du monde.

Dédié à MM. les Supérieurs et Directeurs des grands Séminaires et à leurs Élèves.

Approuvé par Mgr. DANIEL, évêque de Coutances.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES.

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1853

APPROBATION

DU

GUIDE DES SÉMINARISTES ET DES JEUNES PRÊTRES

Par Monseigneur Jacques-Louis DANIEL,

Évêque de Coutances.

Puisque *la vie sacerdotale est le reflet de celle du séminaire*, M. l'abbé Dubois avait déjà travaillé pour les élèves du sanctuaire en s'adressant plus directement aux prêtres, dans ses deux ouvrages intitulés : *le Saint Prêtre* et la *Pratique du zèle ecclésiastique*. Le nouvel ouvrage, complément des deux premiers, justifie pleinement son titre, et mérite, à tous égards, de servir de *guide aux séminaristes*. L'auteur ne se borne pas à leur exposer des portraits frappants de vérité; il leur découvre, à l'aide de sa longue expérience, les suites si

graves de leurs défauts et de leurs imperfections, et il leur indique les vrais moyens de s'en corriger. Ce plan simple et naturel ne pouvait être plus heureusement conçu et plus solidement exécuté. Non-seulement les séminaristes, mais les prêtres et les pasteurs trouveront dans ce livre un trésor de sages conseils dictés par un zèle aussi éclairé qu'ardent, et exprimés dans un langage qui respire la piété la plus vive et la plus onctueuse.

Nous formons donc le vœu que cet excellent ouvrage devienne classique dans tous les séminaires ; il contribuera puissamment à y développer de plus en plus dans nos jeunes lévites les heureux germes cultivés avec tant de sollicitude par ceux qui leur servent de pères pour la vie ecclésiastique.

† JACQUES-LOUIS,

Évêque de Coutances et d'Avranches.

Coutances, 26 avril 1856.

A MESSIEURS LES SUPÉRIEURS ET DIRECTEURS

DES GRANDS SÉMINAIRES

ET A LEURS CHERS ÉLÈVES.

Vénérables Supérieurs et Directeurs,

En publiant le *Guide des Séminaristes et des jeunes Prêtres*, à qui dois-je en faire hommage, sinon à ceux que la divine Providence a préposés à la direction des élèves ecclésiastiques? Placé sous votre patronage, recommandé, expliqué, commenté par vous, — pourvu, bien entendu, que vous le jugiez digne de telles faveurs, — peut-être, Dieu aidant, cet opuscule produira-t-il quelques fruits.

Ils seraient abondants, ces fruits, s'ils étaient en rapport avec le bonheur que j'ai goûté pendant mon travail. Comme l'œuvre des séminaires surpasse, à mes yeux, toutes les autres œuvres, je me sentais vraiment heureux, en écrivant, de participer au mérite de ceux qui sont appelés à cultiver la pépinière du sacerdoce, et je bénissais Dieu de pouvoir joindre mes instructions écrites à leurs instructions verbales. Et puis, je me rappelais tout naturellement ces jours, trop vite écoulés, où, employé moi-même à tailler et à polir les pierres du sanctuaire, je m'appliquais, selon la nature de mes faibles moyens, à donner à l'Église de Jésus-Christ des prêtres dignes d'elle.

Vous le savez mieux que moi, Vénérables Messieurs, ce qu'il y a de plus inquiétant pour l'avenir sacerdotal de nos jeunes élèves, ce sont les défauts qu'ils apportent au séminaire, et dont, malheureusement, ils ne se corrigent pas toujours avant d'en sortir : défauts mélangés sans doute de qualités réelles, mais qui n'en sont pas moins des défauts, dont les tristes conséquences ne tardent pas à se produire dans l'exercice du saint ministère. Trop souvent, hélas ! l'ennemi de tout bien leur cache ce qu'il y a de mauvais dans le germe de mille misères que ces défauts contiennent, et, ignorant les tristes effets du mal qui est en eux, ils ne s'occupent guère d'en détruire la cause. C'est à cet aveuglement déplorable que je me suis efforcé d'apporter re-

mède. Dieu veuille que mes paroles tombent comme une bonne semence dans des cœurs disposés à la faire fructifier au centuple ! Ce sera votre ouvrage beaucoup plus que le mien, vénérables collègues, mais, cet ouvrage, je me réjouis pourtant d'y prendre quelque part.

Et vous, ÉLÈVES BIEN-AIMÉS, portion privilégiée du troupeau de Jésus-Christ, espoir consolant de l'Église, qui bientôt va vous confier ce qu'elle a de plus cher, ah ! qu'il m'est doux de vous offrir ce *Guide* pour vous conduire sûrement dans les voies glorieuses, mais difficiles, que vous êtes destinés à parcourir ! C'est un père qui va vous parler dans ces pages qu'il vous adresse. Trente années d'expérience dans presque tous les emplois qui peuvent être confiés à un prêtre, donnent, je le crois du moins, quelque poids à mes timides conseils. Recevez-les, ces conseils, recevez-les, jeunes et tendres amis, avec la docilité qui en assurera les fruits. Je ne me propose rien moins que de vous aider à devenir de saints prêtres ; de saints prêtres, entendez-vous ? et non des prêtres, bons il est vrai, mais pas assez fervents pour opérer un bien complet. Sans avoir jamais eu de rapports avec vous, je vous connais, jeunes amis : vos intentions sont pures, excellentes même, je le sais ; mais vous avez des défauts qui s'opposent à leur réalisation, et ce sont ces défauts que j'entreprends de combattre, et que vous devez attaquer vous-mêmes avec l'ardeur de votre âge et la vivacité de votre foi. Que la difficulté de l'entreprise ne vous effraye pas. Vous ne seriez pas dignes du sacerdoce, si vous reculiez devant des obstacles que Dieu vous ordonne de surmonter. Du reste, vous ne serez pas seuls dans l'arène où vous allez descendre ; le Dieu d'amour qui vous y appelle, vous propose en y entrant l'assistance de son bras, et, forts de son appui, chacun de vous ne doit-il pas dire avec le grand Apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat... Si Deus pro nobis, quis contrà nos ?*

J'ai l'honneur d'être avec le plus entier dévouement,

VÉNÉRABLES SUPÉRIEURS, DIRECTEURS ET CHERS ÉLÈVES,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
en Notre Seigneur Jésus-Christ,

H. DUBOIS,
Ancien supérieur du grand Séminaire de Coutances.

AVANT-PROPOS[1].

Après avoir entretenu nos vénérables confrères, dans la *Pratique du zèle ecclésiastique*, des moyens de sauver le plus d'âmes possible, et, dans le *Saint Prêtre*, de la nécessité et des moyens de se sanctifier eux-mêmes, nous avons pensé qu'il convenait, pour atteindre tous les degrés de la cléricature, de nous adresser aux élèves des grands séminaires et de travailler à les corriger des défauts auxquels ils sont sujets; défauts qui nuiraient plus tard au succès de leurs travaux dans la sainte profession à laquelle ils aspirent.

Ces jeunes élèves ont, généralement, le désir d'honorer le sacerdoce par une vie sainte et laborieuse; mais, sans trop s'en apercevoir, ils apportent et conservent dans le séminaire certains restes de leur ancienne misère; et comme les occasions de développer ces mauvais germes ne se présentent guère dans leur pieuse solitude, ils les laissent végéter dans l'ombre sans même soupçonner leur présence, et sont tout sur-

[1] Nous exhortons vivement nos lecteurs à lire en son entier cet avant-propos.

pris de les voir reparaître quand ils se trouvent jetés au milieu du monde pour y exercer le saint ministère.

Quelques-uns pourtant n'ignorent pas les défauts qui sont en eux; mais, voyant qu'ils ne produisent pas actuellement de grands désordres dans leur conduite, ils les tolèrent avec indulgence, se rassurant sur la vie régulière qu'il mènent au séminaire, laquelle est presque exclusivement absorbée par l'étude et les exercices spirituels. D'un autre côté, ils n'ont pas toujours une idée nette et précise de la nécessité de la perfection pour un aspirant aux saints Ordres. Esclaves autrefois de plusieurs vices qu'ils ont détruits à force de combats, ils regardent de simples défauts comme des bagatelles sur lesquelles ils peuvent fermer les yeux sans sortir pour cela des voies de la sainteté.

Or cette disposition est très-fâcheuse. Les défauts et les vices sont les anneaux d'une même chaîne, et rien n'est plus commun que de voir les défauts d'un séminariste se transformer rapidement en vices quand il est devenu prêtre.

Mais lors même qu'ils resteraient perpétuellement à l'état de défauts, ce serait encore un bien grand malheur pour l'ordinand qui les fomenterait au lieu de les combattre : malheur pour lui-même, malheur aussi pour les peuples au milieu desquels il doit exercer bientôt la fonction de pasteur!

En effet, jamais, avec ces défauts, il ne sera un saint prêtre, et s'il n'est pas un saint prêtre, il ne correspond point aux desseins que Dieu a sur lui en l'appelant au sacerdoce : il ne jouit point non plus de ce bonheur

plein, de cette paix sans mélange que le saint prêtre seul goûte au fond de son âme : ses œuvres, et même ses œuvres les plus saintes, se ressentent des défauts qu'il possède, et leur mérite est loin d'égaler celui des œuvres du véritable homme de Dieu, qui les sanctifie toutes par l'heureuse influence de la vie sainte dont il fait profession.

Quant au prochain, personne ne peut dire l'obstacle qu'un prêtre met à son salut par les défauts qui règnent en lui et dont il s'obstine à ne se pas corriger. Outre qu'un saint prêtre opère à chaque instant des prodiges de conversion que n'opère jamais au même degré un bon prêtre ordinaire, sujet à plusieurs défauts, il est certain que ce dernier, sans aller jusqu'au vice, choque souvent les peuples par de légers manquements et les éloigne de Dieu au lieu de les en rapprocher. Tous les jours on voit des ecclésiastiques auxquels on ne peut reprocher aucun désordre scandaleux, et qui même sont assez généralement réputés bons prêtres, lesquels cependant se font des ennemis par quelques paroles peu mesurées, retardent des conversions par un défaut de tact, divisent des paroisses par de simples imprudences, et obligent les supérieurs à les séparer d'un troupeau qu'ils sont désormais incapables de bien conduire.

Ce sont ces considérations qui nous ont engagé à attaquer le mal dans sa racine, c'est-à-dire dans l'âme des séminaristes. N'ayant pas pris encore une mauvaise direction, ou même n'en ayant pris aucune, ils sont bien plus en état de se corriger de leurs défauts, que

des prêtres chez lesquels ces défauts sont implantés depuis longtemps et singulièrement fortifiés par la puissance de l'habitude.

Voici le plan de l'ouvrage que nous offrons à nos jeunes amis.

Il se compose de trois parties.

Dans la première, nous combattons plusieurs défauts en général, sans en attaquer aucun en particulier. Nous nous bornons à classer les séminaristes, et nous les rangeons en quatre catégories, qui, sauf les nuances intermédiaires, représentent exactement, selon nous, les divers états dans lesquels se trouvent les élèves des séminaires. Ces catégories sont : — le *mauvais* séminariste, — le séminariste *tiède* et relâché, — le *bon* séminariste ordinaire, — et le *fervent* séminariste. Nous crayonnons le portrait de chacun en signalant ses défauts; puis nous lui faisons voir les effets de ces défauts et l'avenir qu'il se prépare s'il ne s'en corrige pas; et enfin nous lui indiquons les moyens qu'il doit prendre pour devenir un excellent séminariste.

Dans la seconde partie, qui est la plus étendue, nous traitons en détail les divers défauts auxquels un séminariste peut être sujet, nous appliquant toujours à faire ressortir ces trois points : *Caractères* du défaut — *Effets* qu'il produit — et *Moyens* de s'en corriger.

Dans la troisième partie enfin, nous initions le séminariste à la pratique de sa sainteté personnelle et à l'exercice du divin ministère. Nous le prenons comme par la main à sa sortie du séminaire, et nous le conduisons chez ses parents d'abord, chez son curé ensuite,

chez les habitants de la paroisse où il est placé par ses supérieurs, puis enfin au saint tribunal, à la chaire, au catéchisme, au lit des malades, etc. En tous ces lieux nous lui indiquons, sous le titre d'*Avis et règles de conduite*, comment il doit s'y prendre pour sauver des âmes et se sauver lui-même.

Afin que la lecture de cet ouvrage contribue à la sanctification de nos jeunes lecteurs, nous devons leur faire quelques recommandations très-importantes.

Ainsi, d'abord, nous devons leur dire que s'ils lisent ce livre avec rapidité et comme par amusement, ils n'en tireront presque aucun fruit. Nous sommes sobre de paroles : chaque petite phrase, dans nos caractères surtout, veut être méditée pour être utile au lecteur. Si l'on a réellement le désir de se corriger de ses défauts, il n'y a pas un seul chapitre qui ne puisse fournir matière à plusieurs méditations : première observation.

Le vrai moyen de faire une lecture méditée, comme celle que nous recommandons, laquelle seule peut être avantageuse, c'est de se recueillir devant Dieu avant d'ouvrir le livre, de lui demander la grâce de le lire avec fruit, de se dire fortement à soi-même qu'on veut utiliser cette lecture, et enfin de s'appliquer chaque passage quand il révèle un défaut ou la nuance particulière d'un défaut qu'on reconnaît en soi : deuxième observation.

Un autre avis essentiel et dont nous craignons beaucoup que nos lecteurs ne profitent pas, c'est de se bien convaincre que le défaut dont ils verront les caractères domine réellement en eux. L'amour-propre nous

aveugle à tel point, que nous sommes souvent les seuls à ne pas voir en nous ce qui choque tout le monde. Il en est en ceci comme de la physionomie : nous savons fort bien si celle des autres est ou n'est pas agréable; mais quant à nous-mêmes, nous ne savons pas trop quelle sorte de figure nous avons. Si cela est vrai d'une chose saillante comme le visage, que doit-ce donc être de nos défauts, surtout de quelques-uns dont la racine est cachée, et qui sont loin de nous frapper aussi vivement que des objets physiques. Redoutant cet aveuglement pour nos jeunes amis, nous nous sommes efforcé de mettre en relief les traits les plus prononcés de chaque défaut, et de poser, comme on dit, le doigt sur la plaie. Attention donc, élèves bien-aimés, attention à ce point si important! Pensez à vous-mêmes beaucoup plus qu'aux autres en considérant les portraits de notre galerie; interrogez-vous, sondez-vous, examinez-vous et priez vos supérieurs, directeurs et condisciples de vous aider de leurs lumières et de leurs charitables conseils, pour arriver à la connaissance exacte de vous-mêmes, ainsi que nous vous y exhortons si souvent dans le cours de cet ouvrage : troisième et dernière observation.

Il ne faut pas croire que notre *Guide* ne soit utile qu'aux séminaristes. Nous sommes convaincu qu'il peut être très-profitable aux prêtres eux-mêmes. Un digne et pieux confrère, après avoir entendu la lecture de quelques chapitres pris au hasard, nous en fit la réflexion, et nous fûmes frappé de sa justesse. En effet, le prêtre a bien ses petites misères comme

l'ordinand ; et les *caractères* des défauts de celui-ci, sont également, sur plusieurs points, les caractères des défauts de celui-là. Quant aux *effets* de ces défauts, que nous signalons au séminariste, le prêtre peut souvent dire en s'examinant avec soin qu'il les voit réalisés en lui-même. Toute la différence qu'il y a, à cet égard, entre lui et l'élève du séminaire, c'est que celui-ci voit ce qu'il *deviendra* s'il ne se corrige pas de ses défauts, tandis que le prêtre voit ce qu'il *est devenu* pour ne s'être pas corrigé des siens. Or n'est-il pas évident que cette vue, chez l'un et chez l'autre, est ou peut être d'une incontestable utilité à tous les deux? Enfin on doit aussi reconnaître que les *remèdes* que nous proposons au séminariste pour opérer la guérison de ses infirmités spirituelles, peuvent être tout aussi efficacement employés par le prêtre pour la guérison de celles qu'il découvre en lui-même.

Cette considération nous a déterminé à donner à notre ouvrage un titre mixte, c'est-à-dire un titre qui embrasse le clergé en général et non pas seulement les séminaristes en particulier. Nous ne croyons pas, par ce titre, ôter à notre livre son cachet de spécialité pour les élèves des séminaires.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander à nos jeunes lecteurs de revoir souvent, quand ils seront prêtres, le *Guide* que nous leur offrons aujourd'hui. Dieu veuille que plusieurs, en le relisant, ne disent pas avec accompagnement de soupirs : Ah ! que nous sommes bien ce qu'on nous avait dit que nous deviendrions, si nous ne nous corrigions pas de nos défauts !

Quelquefois, dans ce livre, nous touchons certains points que nous avons traités plus largement dans nos autres ouvrages, et sur lesquels nous ne pourrions pas nous étendre dans celui-ci sans nous écarter de notre plan. Mais alors nous avons soin d'indiquer les chapitres de nos écrits antérieurs où nous sommes entré dans de plus grands détails.

Cela dit, nous n'avons plus qu'à prier Dieu, et nous le faisons de toute notre âme, qu'il bénisse abondamment un ouvrage entrepris pour sa gloire. Joignez-vous à nous, bien-aimés élèves, et n'oubliez pas dans vos ferventes prières l'ami dévoué qui ne vous oubliera jamais dans les siennes.

LE GUIDE

DES

SÉMINARISTES.

PREMIÈRE PARTIE.

LES SÉMINARISTES CLASSÉS EN QUATRE CATÉGORIES :
— LES MAUVAIS, — LES TIÈDES, — LES BONS —
ET LES FERVENTS.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre Avant-propos, nous ne combattrons, dans la première partie de cet ouvrage, aucun défaut en particulier; nous ferons seulement le portrait des divers élèves qui peuplent nos séminaires, et, après avoir montré le fort et le faible de chacun, nous leur ferons voir la nécessité de se corriger de leurs imperfections et nous leur en indiquerons les moyens. La classification des séminaristes est, selon nous, d'une haute importance. Elle correspond exactement à celle des prêtres dans l'Église; ce qui prouve, comme nous aurons souvent occasion de le dire, que la vie sacerdotale est le reflet de celle du séminaire.

Les *mauvais* séminaristes sont peu nombreux; il en est relativement de même des *mauvais* prêtres.

Les séminaristes *tièdes* sont bien moins rares que les mauvais; c'est la même chose dans le sacerdoce.

Les *bons* séminaristes sont en très-grand nombre dans les séminaires ; les *bons* prêtres forment aussi dans l'Église la classe la plus nombreuse.

Les *saints*, les *fervents* séminaristes sont en petit nombre dans les séminaires : les *saints* prêtres, hélas ! sont moins nombreux encore dans l'Église.

Malheureusement, il faut le reconnaître, les séminaristes, devenus prêtres, ne restent pas tous dans la catégorie où ils étaient rangés au séminaire. Est-il rare, en effet, de voir s'opérer alors de tristes déclassements ? Est-il rare de voir de *mauvais* séminaristes devenir des prêtres plus mauvais encore ; des *tièdes* devenir mauvais ; des *bons* devenir tièdes, et même des *fervents* descendre au degré des bons prêtres ordinaires et quelquefois plus bas encore ?

Nous ne saurions trop recommander à nos jeunes amis la méditation sérieuse de ces considérations. La conséquence qu'ils en tireront sera certainement qu'ils doivent prendre place parmi les plus fervents, puisque, là seulement, ils peuvent trouver une garantie solide pour l'avenir. Puissions-nous, par ce qui va suivre, les déterminer tous à se lancer généreusement dans la voie des parfaits !

CHAPITRE PREMIER.

Le mauvais séminariste.

Avant d'énumérer les vices et les défauts auxquels le mauvais séminariste est sujet, nous prions nos jeunes lec-

teurs de ne pas croire que la réunion de tous ces vices et défauts soit nécessaire pour constituer un mauvais séminariste proprement dit. Il est évident qu'un seul vice, s'il est grave, suffit pour rendre un séminariste mauvais et indigne du sacerdoce.

Entrons maintenant dans le détail et considérons les signes caractéristiques de l'infortuné jeune homme à qui nous allons parler.

Le mauvais séminariste est ordinairement au séminaire contre son gré : des circonstances tout humaines l'y ont amené. Ses parents, peu favorisés des dons de la fortune, ont fait des sacrifices considérables pour son éducation, et cent fois ils lui ont laissé voir que c'était vers le séminaire qu'ils désiraient qu'il se dirigeât.

Sans doute il irait bien contre leur volonté s'il pouvait choisir une autre carrière; mais il n'en voit presque aucune qu'il puisse aborder. Les unes exigent des grades, et il n'a pas assez de talent pour les obtenir; les autres demandent beaucoup de travail et d'argent : or le travail lui pèse et l'argent lui manque. Reprendre l'agriculture au sein de sa famille ou quelque métier, c'est ce qui ne se voit guère après sept ou huit années passées dans les colléges ou les petits séminaires. L'état ecclésiastique lui offre seul un débouché convenable : en l'embrassant, il fait plaisir à ses parents, il s'assure un avenir honorable et il espère quelque assistance de la part de certaines personnes pieuses qui croiront faire une bonne œuvre en secondant sa vocation. C'est donc vers le sacerdoce qu'il se dirige, mais uniquement par des vues humaines, comme nous l'avons dit, et disposé au fond à renoncer au séminaire s'il pouvait prendre avec plus d'avantage un autre parti.

Il se dit, il est vrai, vaguement à lui-même qu'il s'uti-

lisera dans le saint ministère, qu'il confessera, qu'il prêchera comme tant d'autres; mais c'est une vaine pâture qu'il donne à sa conscience pour l'apaiser : son goût, son attrait, ses inclinations n'ont point ce caractère tranché qui est le trait saillant du séminariste solidement pieux. Il entre au séminaire froidement et par calcul; il n'y entre point par un motif de zèle et avec un élan de ferveur.

Sa vie du monde a été pitoyable; n'ayant jamais eu un vrai fonds de vertu, plusieurs vices ont pris possession de son âme; l'impureté surtout y a fait des ravages. Sujet à des habitudes invétérées, il n'a presque rien fait pour les combattre, et l'on chercherait en vain dans son passé cette transition subite et complète qui caractérise une conversion proprement dite.

Des chutes graves et fréquentes ont précédé immédiatement son entrée au séminaire, et jamais il n'a eu pour ses péchés ce vif sentiment d'horreur qu'éprouve toujours celui qui revient sincèrement à Dieu.

Quelquefois il a donné des scandales, et ceux qui en ont été les témoins n'ont pas vu qu'ils les ait réparés d'une manière éclatante par une vie sainte.

Dans le séminaire, si l'hypocrisie ne voile pas ses vices, ce qui a souvent lieu, il se distingue par une conduite qui afflige ses supérieurs et scandalise ses condisciples.

L'insubordination est son élément; le règlement lui est à charge et il ne se fait aucun scrupule de l'enfreindre habituellement, et même quelquefois assez grièvement.

S'il ne se porte pas à cet égard aux derniers excès, c'est bien moins parce qu'il respecte la règle comme l'expression de la volonté de Dieu, que parce qu'il redoute une expulsion qui lui interdirait la seule carrière à laquelle il puisse prétendre.

L'étude est pour lui sans attrait; la paresse est un de

ses vices dominants ; il travaille tout juste autant qu'il le faut pour arracher à ses examinateurs une sentence d'admission. En sondant ses dispositions intimes, il pourrait prévoir à coup sûr qu'une fois sorti du séminaire, il rompra définitivement avec l'étude et les livres.

Les séminaristes les moins édifiants sont ses amis de prédilection ; c'est dans leur compagnie qu'il aime à passer les heures de récréation et le temps des promenades. Avec eux il est à l'aise ; il s'ouvre, il s'épanche dans des conversations toujours frivoles, quelquefois même peu édifiantes et dangereuses.

La piété lui est étrangère : présent de corps aux exercices communs parce que la nécessité l'y oblige, son cœur s'égare dans une multitude de futilités dont il aime à se repaître.

Ses communions sont froides comme tous ses exercices, et c'est lui qu'on voit le moins souvent à la table sainte, dont il s'approche avec des dispositions plus qu'équivoques.

De temps en temps, des passions mal éteintes annoncent leur présence par de violents assauts, et des chutes humiliantes en sont le résultat. Les vacances surtout sont l'occasion de ces assauts et de ces chutes.

Il se relève lâchement, il combat mollement, il se confesse froidement, et tout annonce qu'une nouvelle attaque sera le signal d'une nouvelle défaite.

Mais c'est surtout en ce qui touche la vocation que le mauvais séminariste se distingue des bons. Ceux-ci ne se croient jamais appelés ; ils tremblent sans avoir aucun sujet de trembler, et leurs confesseurs se donnent des peines incroyables pour leur inspirer confiance et courage ; quelquefois même toutes les ressources de leur zèle sont vaines, et ceux de leurs pénitents sur la vocation desquels ils n'ont

pas la moindre inquiétude, renoncent au sacerdoce par un excès de frayeur. Mais notre jeune téméraire est dans des dispositions toutes différentes. Rien ne le trouble, rien ne l'alarme; il s'engage dans les ordres sacrés avec un calme parfait, et il est si aveugle qu'il ne lui vient pas même en pensée de douter s'il y est appelé.

Il s'abstient, en fait de vocation, de chercher dans des auteurs graves la lumière qu'il redoute; il supporte avec peine les instructions qui se font sur cette matière, et autant il est mécontent de les entendre, autant il est prompt à les oublier.

Il ne consulte pas même son confesseur à cet égard, et croit que tout est bien quand il a déclaré ses péchés de la semaine. Il ne peut se résoudre à faire connaître sa vie passée, et emploie divers subterfuges pour se soustraire à une confession générale, toujours recommandée et souvent absolument nécessaire.

Si son confesseur prend l'initiative et lui manifeste des craintes sur sa vocation; au lieu de faire comme le bon séminariste qui, dans ce cas, renonce à l'état ecclésiastique ou ajourne du moins la réception des saints ordres, il désole et embarrasse son confesseur par son entêtement à soutenir que sa vocation est bonne et légitime; il laisse même voir que son parti est pris et que rien ne le fera reculer.

S'il ne peut obtenir de son confesseur une décision favorable, il le traite de petit esprit ou de casuiste trop sévère, et va frapper à une autre porte avec l'espoir de trouver un directeur plus accommodant.

S'il y a dans le séminaire un confesseur qui passe pour être plus coulant que les autres sur le point de la vocation, on peut être sûr que c'est à lui qu'il s'adresse.

S'il était sincère et s'il cherchait la lumière de bonne

foi, il verrait tout à l'heure qu'il n'a pas peut-être une seule des marques généralement assignées pour une bonne vocation.

Ainsi, par exemple, l'innocence *conservée* depuis le baptême, il est certain qu'il ne la possède point et qu'il l'a perdue mille fois par des péchés peut-être énormes.

L'innocence *réparée* par une longue et sérieuse pénitence, peut-il dire qu'elle est en lui? Cette conversion douteuse après de grands crimes, ces rechutes fréquentes très-peu de temps avant son entrée au séminaire et peut-être même depuis qu'il y séjourne; ce peu d'horreur pour des désordres qui feraient plutôt choisir aux saints des maisons de repentir qu'un séminaire; cette absence complète de pénitence et d'expiation proportionnée au nombre et à la gravité des péchés commis: en vérité, est-ce là une innocence réparée comme l'Église l'ordonne?

Sa *pureté d'intention* peut-elle du moins le rassurer? Il aime à se le persuader; mais au fond de son âme, s'il veut y pénétrer, il doit voir que les grands ressorts qui le font agir ne sont point un tendre amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, un zèle ardent pour procurer sa gloire, la sainte passion du salut des âmes et du dévouement complet au service de l'Église, mais des motifs terrestres et tout humains qu'il n'oserait révéler même à ses amis, et qui sont bien plus de nature à lui attirer les châtiments de Dieu que ses grâces et ses faveurs.

La grande aptitude pour les fonctions ecclésiastiques est encore un point qui devrait l'inquiéter; car cette aptitude est extérieure ou intérieure : en supposant qu'il ait la première, c'est-à-dire la bonne grâce, la bienséance, la modestie et les autres dispositions naturelles, qui souvent lui font défaut, a-t-il l'aptitude intérieure si essentiellement requise, savoir : la sainteté, le courage, l'abnéga-

tion, la prudence et les autres qualités que les saints exigent ?

Quant à *l'esprit ecclésiastique*, comment pourrait-il croire qu'il le possède, si sa conduite est telle que nous venons de la dépeindre ? N'est-il pas évident que c'est l'esprit du monde et non l'esprit de Jésus-Christ qui l'anime?

Enfin *le choix de l'évêque* ou du supérieur qui le remplace peut-il au moins lui procurer quelque ombre de confiance ? Oui, s'il n'a rien négligé pour mettre son évêque ou son suppléant en état de faire un choix éclairé et judicieux. Mais s'il a usé de déguisement, d'artifices, de flatteries, de sollicitations importunes ; s'il s'est obstinément refusé à consulter ses supérieurs sur des points délicats et essentiels ; s'il leur a positivement caché certains détails dont la connaissance leur était nécessaire pour bien juger de sa vocation ; sur quoi s'appuie-t-il pour croire que, parce qu'il figure sur la liste de ceux que l'évêque fait appeler aux saints ordres, il peut légitimement et consciencieusement répondre à cet appel ?

Tels sont les traits principaux qui signalent le mauvais séminariste. Nous pourrions en produire bien d'autres ; mais ceux-ci suffiront pour mettre sur la voie les infortunés jeunes gens auxquels ils conviennent. Voyons maintenant l'effroyable avenir qu'ils se préparent.

Le plus horrible spectacle que la terre puisse offrir, est incontestablement un mauvais prêtre. Dieu jette sur lui des regards de colère, l'Église le vomit de son sein, les hommes le méprisent, et lui-même, quand un éclair de réflexion brille à ses yeux, reconnaît l'indignité de sa conduite et s'abandonne quelquefois au désespoir. Mais le comble du mal, c'est que jamais il ne se damne seul : qui pourrait dire, pendant les quarante ou cinquante années

de son ministère de mort, les âmes qu'il plonge en enfer en s'y plongeant lui-même ?

Cet état vous fait frémir, mon enfant : tant mieux, ah ! mille fois tant mieux : puisse-t-il vous faire trembler jusqu'à la moelle des os ! Ce frissonnement sera pour vous une précieuse garantie contre le plus grand des malheurs.

Mais, pensez-y bien, cet état sera le vôtre si vous êtes un mauvais séminariste, et si vous entrez dans le sacerdoce par une autre porte que celle d'une bonne et légitime vocation. Jésus-Christ vous le déclare ; avant même d'être prêtre et par le fait seul de votre intrusion dans les saints ordres, vous serez à ses yeux un usurpateur téméraire, disons le mot, un voleur : *Qui non intrat per ostium, sed ascendit aliundè, ille fur est et latro.*

Voyons comment les choses se passeront.

La chute d'un prêtre dans le péché mortel est la victoire que le démon ambitionne plus que toute autre. Pour la remporter, cette victoire, il n'est pas de moyens qu'il n'emploie, d'efforts qu'il ne fasse, de ruses qu'il ne mette en jeu. Pendant des mois et des années entières il revient incessamment à la charge et n'abandonne jamais l'espoir du succès. Avouons-le, les plus pieux séminaristes devenus des prêtres fervents et réguliers, sont quelquefois victimes de ces terribles assauts. Le plus grand nombre triomphe, il est vrai ; mais quelques-uns succombent : leur défaite coûte cher à l'enfer, mais elle n'est pas sans exemple.

Que sera-ce donc de vous, jeune homme que rien n'affermit, que rien ne protége, et qui vous lancez dans le sacerdoce comme un soldat sans arme sur un champ de bataille hérissé d'ennemis !

Ce qui soutient le bon prêtre, ce sont les grâces de l'ordination qu'une vocation sainte lui a procurées : aurez-vous ces grâces pour appui, vous qui, contre l'ordre de

Dieu, aurez escaladé le sanctuaire comme un voleur : *Ille fur est et latro?*

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est l'horreur du péché et la détermination où il a toujours été depuis son entrée au séminaire, de mourir plutôt que de le commettre : aurez-vous cette horreur étant prêtre si vous ne l'aviez nullement étant séminariste? Vous le croyez peut-être, mais en vérité, nous vous le déclarons, l'espoir qui vous séduit est une illusion qui vous aveugle.

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est une vigilance craintive et assidue : veillerez-vous de la sorte, vous que la dissipation étourdit, que l'amour du plaisir entraîne et qui ne croyez jamais au danger!

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est la fuite des occasions même les moins dangereuses en apparence : fuirez-vous comme lui ces occasions, vous qui les recherchez pendant les vacances, quoique vous en ayez été cent fois la victime, et que votre confesseur, d'accord avec votre conscience, vous prescrive rigoureusement de les éviter?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est l'éloignement du monde, des jeux, des courses et des festins bruyants : l'imiterez-vous sur ce point, vous que le séminaire fatigue, qui soupirez après une vie commode, et qui n'avez d'attrait que pour ce qui flatte votre chair sensuelle et immortifiée?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est la fréquentation des fervents confrères qui l'échauffent de leur feu et qu'il prend pour modèles : fréquenterez-vous de tels prêtres, vous qui fuyez la compagnie des pieux séminaristes et qui ne vous plaisez qu'avec les moins édifiants et les plus relâchés?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est l'esprit d'ordre et l'amour de la règle : aurez-vous ces heureuses disposi-

tions, vous pour qui le règlement du séminaire est un joug accablant et qui le violez en toute rencontre sans le moindre scrupule?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est l'amour des âmes et le zèle dont il pratique les œuvres pour procurer leur salut : aurez-vous ce zèle ardent pour le salut de l'âme de vos frères, vous qui n'en avez pas pour sauver la vôtre, et qui cherchez en vain dans votre cœur froid les saintes ardeurs de la charité?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est l'amour de l'étude et de la retraite : aurez-vous cet amour, vous qui détestez la solitude, qui ne savez que faire dans votre cellule et qui bâillez en ouvrant un livre?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est la haute idée qu'il a eue dès le principe et qu'il fortifie tous les jours encore, de l'éminence de sa dignité et de la sublimité de ses fonctions : aurez-vous sans cesse présente à l'esprit cette idée salutaire, vous qui n'avez jamais eu l'intelligence du sacerdoce, que les instructions des retraites du séminaire laissent froid et insensible, qui considérez l'état ecclésiastique comme une carrière ordinaire, et qui vous faites prêtre comme les jeunes gens du monde se font médecins ou avocats?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est la réception des sacrements et le soin qu'il prend de s'en approcher toujours avec les dispositions qui en assurent les fruits : les recevrez-vous de cette manière, vous qui les traitez avec tant d'indifférence au séminaire et qui n'en tirez aucun fruit pour votre avancement spirituel?

Ce qui soutient le bon prêtre, c'est le zèle pour la prière et les exercices de piété, qu'il considère comme sa principale sauvegarde et dont il s'acquitte avec une inviolable fidélité : imiterez-vous ce fervent confrère, vous que l'idée

de piété rebute, qui trouvez toujours l'oraison trop longue, qui ne priez que des lèvres et qui affligez vos supérieurs par votre froide insensibilité pour les choses de Dieu ?

Ce qui soutient le bon prêtre enfin, c'est la retraite annuelle, ce puissant levier qui le relève de ses langueurs : aimerez-vous comme lui cette précieuse retraite et en tirerez-vous des fruits abondants, vous qui faites celles du séminaire sans aucun profit pour votre âme, et qui les trouvez fatigantes parce qu'elles vous obligent de rentrer dans votre intérieur où vous ne voyez que désordre et que confusion ?

Or si, comme nous l'avons déjà dit, le saint prêtre, malgré tous les moyens de sanctification qu'il emploie, finit par se relâcher et fait encore quelquefois de tristes naufrages, comment pourrez-vous les éviter, vous qui n'aurez rien de ce qui fait sa force, et que le démon poursuivra avec d'autant plus de fureur qu'il verra chez vous plus de faiblesse et de lâcheté ?

Croyez-nous, pauvre enfant, c'est l'expérience qui s'énonce par notre organe; oui, si vous êtes un mauvais séminariste, vous serez un mauvais prêtre. Combien, grand Dieu, qui, mille fois mieux affermis que vous ne l'êtes, ont déshonoré le sacerdoce, désolé l'Église, scandalisé les peuples et perdu leur âme par des chutes honteuses ! « J'ai » vu tomber des cèdres, dit saint Augustin, j'ai vu tomber » des hommes sur la vertu desquels je comptais autant » que sur celle des Jérôme et des Ambroise ! »

Oui, jeune homme, oui encore une fois, vous tomberez ; vous vous relèverez pour tomber encore, puis vous ne vous relèverez plus et vous serez un mauvais prêtre. La première attaque vous ébranlera, la seconde vous inclinera, la troisième vous abattra, vous précipitera dans l'abîme, et l'œuvre infernale sera consommée, et votre ruine sera

complète : plus de prière, plus d'oraison, plus de lecture spirituelle ni d'exercices de piété quelconques : absence totale de travail, de règle, de vigilance et de tous les moyens de salut employés par les saints : vie lâche et désœuvrée, imprudentes démarches, fréquentations suspectes, liaisons criminelles, conduite extérieure pour le moins équivoque, ministère en friche, précautions peut-être encore pour sauver les apparences, mais tôt ou tard scandale, suspense, et tout le hideux cortége de l'infamie du mauvais prêtre : voilà ce qui vous attend, soyez-en convaincu, si vous ne recourez pas aux moyens qui vont vous être proposés pour vous préserver de ce déluge de maux.

— Le mauvais séminariste étant comme le germe d'où sort le mauvais prêtre, il faut donc de toute nécessité que vous changiez la nature de ce germe si vous voulez avoir quelque assurance fondée pour l'avenir. En d'autres termes, il faut que votre conduite subisse une réforme totale et que vous vous disiez à vous-même avec énergie : C'en est fait, je m'arrache à ma langueur et, avec la grâce de Dieu, je veux désormais marcher de front dans les voies de la piété avec les séminaristes les plus édifiants.

— Pour faire naître en vous ce généreux sentiment et surtout pour le réduire à l'acte, insistez fortement sur la méditation sérieuse des réflexions suivantes : Rien de plus épouvantable que l'état d'un mauvais prêtre : sa vie est l'abomination de la désolation dans le lieu saint, sa mort est affreuse et très-souvent subite ; son enfer se distingue de l'enfer des séculiers par un surcroît d'ignominie et par des supplices beaucoup plus effroyables. Quoi donc ! veux-je être un mauvais prêtre ? Non, certes : plutôt mille fois mourir, ô mon Dieu, que de le devenir jamais !

— Cependant des hommes graves, désintéressés, éclairés par une longue expérience, m'assurent positivement que la vie du séminariste est l'image anticipée de la vie sacerdotale; que le séminariste fervent lui-même se relâche souvent quand il est prêtre, mais que jamais le mauvais séminariste ne devient un bon prêtre, qu'il se familiarise au contraire avec ses fonctions les plus saintes, qu'il ne va pas loin sans faire des chutes honteuses qui se tournent bientôt en habitudes, et que ces habitudes une fois formées sont indestructibles. Que je serais aveugle si ces effrayantes vérités ne faisaient pas luire à mes yeux un seul rayon de lumière! Seigneur, faites que je les voie comme vous les voyez : *Domine, ut videam.*

— Puisque je devrais encore trembler si j'étais l'élève le plus pieux du séminaire, que dois-je penser de mon état en voyant — car j'en ai la conviction — que je suis le plus lâche, le plus froid, le plus pauvre en vertu de tous mes condisciples? Si je ne tremble pas à cette vue, n'est-il pas évident que je suis déjà frappé d'aveuglement spirituel et endurci dans le mal, ce qui est, m'a-t-on dit, le caractère distinctif du mauvais prêtre?

— Que faire donc? Persévérer dans ma voie d'indolence et de péché? c'est m'acheminer vers l'enfer. Me persuader que le sacerdoce me fera rentrer en moi-même et me rendra meilleur? c'est donner un démenti formel à l'expérience. Croire que je m'arrêterai sur le bord de l'abîme et que je me préserverai de ces catastrophes qui font du prêtre un Judas et un démon? c'est une confiance présomptueuse qui a fait des milliers de victimes. Espérer, du moins, que je me relèverai courageusement après une première chute et que l'horreur qu'elle m'inspirera m'en fera éviter une seconde? c'est une illusion que l'enfer seul entretient en moi pour me conduire plus sûrement au

gouffre qu'il me creuse. Me rassurer en pensant que la vie que je mène au séminaire n'est pas, après tout, une vie positivement criminelle? c'est oublier qu'elle doit être sainte et que, toute sainte qu'elle puisse être, elle n'est pas encore une garantie certaine. Non, je le vois, toutes ces combinaisons qu'invente ma lâcheté sont des ruses de mon ennemi et des piéges qu'il tend à mon inexpérience et à ma faiblesse. Je n'ai qu'une ressource et je veux en profiter : vivre saintement, m'adonner à la piété, passer du noir au blanc sur tous les points où je suis l'opposé de ce que je dois être; voilà la seule planche qui me reste pour éviter le naufrage : planche de salut, c'est à toi que je me confie : *Deus, in adjutorium meum intende.*

— Je vais donc d'abord examiner à fond la grande affaire de ma vocation; je ne l'ai jamais fait, cet examen sérieux, et il est grand temps que je m'en occupe. J'ai eu jusqu'ici un parti pris, celui d'être prêtre; je me suis dit : Voilà ce que je veux être, voilà ce que je serai. Or, je le vois maintenant, en cette grave matière, ce n'est pas à moi de prendre un parti, c'est à mon confesseur à m'indiquer celui que je dois choisir. Ces réflexions : *Que vais-je devenir? que va dire le monde? que vont dire mes parents?* tout cela n'est rien quand je le mets en regard du malheur d'entrer dans le sacerdoce sans vocation. S'il faut quitter le séminaire, je le quitterai sans balancer : je le quitterai non-seulement si mon confesseur me l'ordonne, mais encore si, après l'avoir parfaitement éclairé, je le vois incertain sur ma vocation; car je veux à cet égard une sentence formelle et non une décision craintive et embarrassée, aimant mille fois mieux être un bon chrétien ordinaire dans le monde, que de m'exposer à être un mauvais prêtre dans l'Église.

— Je veux donc me faire bien connaître. Au lieu de

laisser mon passé dans l'ombre, je vais dire à mon confesseur : «Mon père, j'ai mené dans le monde une vie dé-» plorable qu'il est peut-être nécessaire de vous manifes-» ter. Le voulez-vous ? je suis prêt : dites un mot et mon » cœur va s'ouvrir pour vous révéler ses misères : *Paratum* » *cor meum*. » Je vais même insister pour lui faire cette révélation, surtout si je vois en lui la moindre hésitation sur ce point.

— Cela ne suffit pas encore ; sans ménagement aucun, sans le plus petit déguisement, je vais lui avouer les motifs qui m'ont amené au séminaire et qui m'y font rester, le peu de goût que je sens, au fond, pour l'état ecclésiastique, l'empressement avec lequel j'en choisirais un autre si j'en avais les moyens, le fonds de péché et de passion que je sens en moi sans en être troublé, le goût du monde et des plaisirs qu'il procure, le peu d'attrait que j'éprouve pour la retraite, la piété et l'étude : je vais tout lui dire et répondre ingénument à toutes ses questions. Si je sens quelque répugnance à faire connaître ceci ou cela, je vais me dire aussitôt : «Raison de plus pour que je le déclare ;» et afin de m'encourager à faire cette déclaration, je vais me réprimander moi-même en disant : «Vil impos-» teur ! veux-tu donc être un mauvais prêtre ? veux-tu » faire violence à Dieu même ? veux-tu provoquer sa co-» lère ? veux-tu tomber en enfer avec une multitude d'âmes » qui seront éternellement réprouvées, et qui eussent été » sauvées si tu n'avais jamais été prêtre ? Oui donc, encore » une fois, ô mon Dieu, je vais tout dire, et c'est vous-même » qui allez ouvrir mes lèvres : *Domine, labia mea aperies*.»

— Tout cela est fort bien, mon enfant, et vous devez bénir Dieu de ce qu'il vous inspire de tels sentiments ; mais prenez garde, votre réforme doit être plus radicale encore. Vous n'avez pas assez d'horreur pour le péché ; vous vous

croyez presque un saint en voyant que vous offensez Dieu beaucoup moins qu'au passé, et vous vivez tranquille quand vous devriez pleurer et gémir sur vos anciennes misères. Allez à la source des lumières, étudiez au pied de votre crucifix la théorie du péché; méditez sur sa nature, sur l'injure qu'il fait à Dieu, sur les ravages qu'il opère dans l'âme où il réside, sur les châtiments éternels qui en sont les suites. Nourrissez-vous de ces vérités dans vos oraisons, dans vos visites au saint sacrement et dans tous vos exercices de piété; demandez à Dieu qu'il vous fasse voir le péché du même œil que le voient les saints, et renouvelez cette demande jusqu'à ce que vous sentiez que la pensée de le commettre vous fait frémir et vous révolte. Vous n'avez peut-être jamais considéré le péché de la sorte, et voilà pourquoi vous avez été et vous êtes encore si misérable.

— Joignez à cette méditation celle de la sublimité du sacerdoce. Nous vous l'avons dit, vous n'en avez pas l'intelligence; vous n'êtes point frappé, saisi, terrifié à la vue de cet emploi tout divin; vous le confondez presque avec les professions séculières au-dessus desquelles il s'élève autant que le ciel s'élève au-dessus de la terre; vous n'avez aucune idée vraie de la sainteté qu'il exige de ceux qui y aspirent et de la frayeur dont les anges eux-mêmes sont penétrés quand ils voient un prêtre à l'autel tenant entre ses mains le Dieu qu'ils adorent. C'est tout cela qu'il faut comprendre et graver en traits de feu dans le fond de votre âme, si vous voulez sincèrement devenir un saint prêtre. Quel changement s'opérera subitement en vous si vous remplacez par ces saintes réflexions les futilités qui vous absorbent!

— Embrassez la piété comme votre ancre de salut. Pas de bonne vocation sans elle : tous ceux qui la possèdent ne

sont pas choisis de Dieu pour le sacerdoce ; mais ceux à qui elle fait défaut, à coup sûr n'y sont pas appelés, ou bien ils manquent à leur vocation. Ne vous croyez pas pieux parce que vous assistez de corps aux exercices communs du séminaire ; mais voyez si vous aimez les œuvres de la piété, si vous vous y livrez avec joie, si vous êtes heureux à l'oraison, au pied de l'autel, après la communion ou quelque pieuse lecture ; voyez si vous préférez les entretiens fervents avec un bon séminariste aux conversations frivoles d'un condisciple qui vous ressemble ; voyez si vous rapportez toutes vos actions à Dieu, si vous les faites pour lui plaire et si vous aimez à vous entretenir en sa sainte présence. Que de choses à acquérir si vous voulez arriver à la sainteté qui vous est prescrite ? Mais, du courage ; ne tremblez pas, Dieu en fera plus que vous, si vous réclamez son assistance.

— Rompez avec les compagnies qui augmentent chaque jour votre froideur pour Dieu et pour son service. Fuyez ceux que vous fréquentez, et fréquentez ceux que vous fuyez : *Qui se ressemble s'assemble,* dit le proverbe, et vous en avez la preuve en vous-même ; si vous vous adonnez à la piété, vous ferez tout naturellement votre société des séminaristes les plus fervents.

— Édifiez tout le séminaire par un changement complet. Vous l'avez scandalisé peut-être par votre légèreté, votre orgueil et votre insubordination ; faites-lui voir un revirement si parfait dans toute votre conduite, qu'il dise de vous avec admiration : Ce n'est plus le même ; quelle métamorphose ! quelle fervente piété après une vie si lâche ! *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est.*

— Attaquez vigoureusement vos défauts et n'en épargnez aucun. Chacun d'eux est un reste de vos anciennes passions, et, ces passions, la plus petite racine peut les

faire revivre. Rien ne doit être négligé quand on a la crainte de Dieu et qu'on veut gagner son amour : *Qui timet Deum, nihil negligit.*

— Combattez surtout l'oisiveté. En général, le mauvais séminariste n'est pas studieux. Les études saintes du séminaire ne cadrent pas avec ses habitudes d'inutilités et de désordre. La paresse l'engourdit, en attendant qu'elle le corrompe. La piété et l'étude, voilà les deux ailes du séminariste : si l'une ou l'autre, ou toutes les deux lui manquent, il ne vole plus dans les hautes régions comme l'oiseau, il se traîne dans la fange comme le reptile : *Ama scientiam Scripturarum*, dit saint Jérome, *et vitia carnis non amabis.*

— Veillez pendant vos vacances; c'est le temps de l'épreuve et du noviciat, plus peut-être que le séminaire. La manière dont elles se passent annonce la conduite qu'on tiendra quand on sera prêtre. Le séminariste qui, durant les vacances, s'amuse sans cesse, n'étudie point, prie peu et mal, court de tous côtés, recherche les compagnies, se plaît dans les festins et n'évite pas les occasions dangereuses, fera tout cela, et plus que cela encore, quand il sera prêtre. En quittant le séminaire, il commencera de longues vacances qui ne finiront qu'avec sa vie, et pendant lesquelles on peut prévoir qu'il se perdra, si celles du temps de ses études cléricales n'ont pas été saintement employées. C'est précisément l'inverse de la conduite du pieux séminariste : comme il édifie tout le monde pendant ses vacances, on peut prédire qu'il continuera de l'édifier quand il sera prêtre.

— En suivant ces règles, mon enfant, vous serez inondé des grâces et des bénédictions célestes. Aujourd'hui Dieu ne vous dit rien; vous lui fermez la bouche, si j'ose ainsi parler, par une conduite qui l'offense; il vous laisse

agir humainement dans l'affaire toute divine que vous traitez; aussi vous conduisez-vous en aveugle. Mais si vous faites ce qui vient de vous être dit, aussitôt la scène changera; Dieu rompra le silence; il vous parlera, parce que vous mériterez de l'entendre, et alors de deux choses l'une : ou il vous appelle au sacerdoce, et en vous le faisant savoir, il vous accordera la grâce de devenir un saint prêtre; ou il ne vous y appelle pas, et en vous manifestant sa volonté par l'organe de vos supérieurs, il vous donnera le courage de quitter le séminaire malgré tous les obstacles, et de rentrer dans le monde où sa providence vous réserve un emploi. Puissiez-vous écouter sa voix et la suivre avec docilité! *Amen.*

CHAPITRE II.

Le séminariste tiède et relâché.

A ne considérer que la conduite extérieure du séminariste tiède et relâché, on la trouve peu différente de celle du mauvais séminariste. Celui-ci sans doute est plus coupable aux yeux de Dieu que celui-là; mais comme il a soin de cacher ce qu'il y a de plus répréhensible en lui, sachant bien qu'il serait exclu des saints ordres s'il se faisait connaître au dehors tel qu'il est au dedans, on peut dire que, si l'on ne tient compte que de ce qui paraît, la différence entre l'un et l'autre est assez peu sensible. Qu'on en juge,

au reste, par le tableau que nous allons faire du séminariste que nous appelons tiède et relâché.

Le trait saillant qui le signale et qui fait comme le fond de son état de tiédeur, c'est la facilité avec laquelle il commet *tout ce qui n'est pas évidemment péché mortel.* Il est si lâche et redoute tant la contrainte que, pour se l'imposer, il faut qu'il ait l'enfer en face. Quand il voit qu'il va s'exposer aux flammes éternelles par le péché mortel, il s'en abstient; mais tant qu'il peut se dire que la faute qu'il est tenté de commettre ne le met pas en état de réprobation, il la commet froidement et sans scrupule : voilà, sur tous les points, la règle ordinaire de sa conduite.

D'après ce principe, il compte pour rien, ou du moins pour fort peu de chose, la violation même habituelle du règlement. Tous les articles de ce règlement qui ne prononcent pas contre les infracteurs la sentence d'exclusion, il les viole sans difficulté. Ses pieux condisciples ont beau lui donner à cet égard l'exemple d'une régularité parfaite, il n'a pas même la pensée de les imiter : bien plus, peut-être leur exactitude ponctuelle le fait-elle sourire.

Si ses *défauts* ne vont pas jusqu'au *vice*, il ne s'applique pas le moins du monde à les détruire; il les fomente au contraire, et par l'indulgence avec laquelle il les traite, et par les actes mauvais qu'ils lui font commettre à chaque instant.

Ainsi, par exemple, en fait de charité envers le prochain, il ne reconnaît comme *vice* que la médisance grave, la calomnie, la vengeance et la haine : ces grands excès, il s'en abstient; mais les manières hautaines et dédaigneuses, les froideurs et les rancunes, les railleries piquantes, les critiques malignes, les médisances légères ou qu'il croit telles, lui échappent à flots sans que son calme et sa gaieté en souffrent la moindre atteinte.

En fait de douceur, il ne considère comme *vice* que les colères violentes et emportées qui troublent notablement la raison : ces violences désordonnées, il tâche de s'en préserver; mais ces vivacités à la moindre contrariété, ces discussions animées et opiniâtres, ces sécheresses et ces brusqueries souvent blessantes, ce fonds d'aigreur et d'amertume qu'il laisse percer en toute occasion, il ne fait rien pour s'en corriger; à peine même pense-t-il à s'en confesser.

En fait d'humilité, il ne regarde comme *vice* que l'orgueil poussé jusqu'au mépris formel de la personne, et, ce mépris, il évite de s'en rendre coupable; mais ces pensées de vaine complaisance en lui-même, ces désirs de louange et d'estime, ces paroles artificieuses pour s'attirer des éloges, ces actions, même saintes de leur nature, viciées et gâtées par le poison de la vanité, il se les permet à tout moment sans s'en faire jamais aucun reproche.

En fait de mortification, rien n'est *vice* à ses yeux que les sensualités grossières et les intempérances notables qui scandalisent tous ceux qui en sont les témoins : ces graves désordres, il consent à les éviter; mais ces sensualités adoucies, ce dégoût de la pénitence et de tout ce qui incommode, ces satisfactions des sens, cet attrait vif et prononcé pour le jeu, le plaisir et la bonne chère, cette vie, en un mot, que, selon Bourdaloue, les saints auraient abhorrée, il la regarde, lui, comme une vie qui ne mérite aucune censure tant soit peu fondée.

En fait de chasteté même, il n'attache la note infamante de *vice* qu'à des pensées, des paroles ou des actions que tous les théologiens déclarent mortelles, et qu'il a soin de s'interdire; mais ces réflexions dangereuses mollement combattues, ces paroles légères et équivoques, ces regards plus ou moins sensuels, ces assiduités auprès des per-

sonnes du sexe, ces premiers germes d'affections désordonnées, ces lectures plus que frivoles, et mille autres choses de cette nature qui atteignent les dernières limites du véniel, si tant est qu'elles ne les dépassent pas quelquefois; voilà ce qu'il se permet fréquemment sans que sa conscience en murmure.

Tout le monde, sans balancer, le place au rang des ordinands les moins édifiants du séminaire. Plusieurs, si la charité ne leur fermait la bouche, diraient, comme ils le pensent réellement, que jamais ils ne voudraient recevoir les saints ordres s'ils menaient une conduite semblable à la sienne : lui seul affiche une assurance que rien n'ébranle, et si quelques élèves reculent à l'aspect du sous-diaconat, assurément ce n'est pas lui qui fait un pas rétrograde.

L'étude n'est pas ordinairement son occupation favorite, et il serait heureux de pouvoir s'en dispenser. Du reste, il s'y livre lâchement, par manière d'acquit et sans aucune vue de foi et de piété.

Mais que dirons-nous de ses exercices spirituels? C'est là encore, et là surtout, que sa tiédeur se déclare. Vivant dans un état habituel de résistance à la volonté de Dieu, Dieu aussi lui résiste et réserve ses faveurs à ceux qu'il en trouve plus dignes que lui. Privé de ces faveurs, tout ce qui s'appelle *pratiques pieuses* lui est insipide, et au lieu de s'en imposer de surérogatoires, comme le font les bons séminaristes, il s'acquitte avec nonchalance, fatigue et ennui, de celles qui sont commandées par la règle.

L'oraison la plus courte lui paraît toujours longue; sa posture indolente, ses regards curieux et égarés, ses bâillements même quelquefois annoncent qu'il est là dans un état de gêne et de contrainte, et cela malheureusement n'est que trop vrai : pas une aspiration fervente, pas un

soupir du cœur, pas une résolution ferme, sincère et surtout efficace : oraisons nulles, toutes de routine, et dont les fruits ne se révèlent jamais par les actes.

Les autres exercices se passent de la même manière : la tiédeur qu'il y apporte les frappe de stérilité, et s'il était franc, il avouerait qu'ils lui sont à charge et qu'il serait à peu près tel qu'il est s'il se dispensait de les faire.

Les confessions sont comme tout le reste; elles le tranquillisent parce qu'il n'y porte pas les grands désordres dont il s'accusait autrefois; mais n'ayant aucun repentir des péchés dont il se confesse, il y retombe à la première occasion, et après une multitude de confessions, il ne voit pas dans sa conduite le plus petit signe d'amendement. Le sacrement de pénitence, qui développe si merveilleusement la piété fervente de ses condisciples, le laisse dans sa tiédeur habituelle qui afflige son confesseur sans l'affliger lui-même.

La communion, dont les fruits sont toujours en rapport avec ceux de la confession qui en est la préparation, ne dissipe point sa langueur; il communie moins pour profiter des grâces que procure la sainte Eucharistie, que pour suivre l'usage et faire comme les autres; et si Jésus-Christ l'honore de quelques paroles intérieures, que peuvent-elles être sinon cette foudroyante sentence qu'il ne daigne pas même s'appliquer : *Utinàm frigidus esses aut calidus! Sed quia tepidus es, et nec frigidus nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.*

Les bons exemples qu'il a sous les yeux, les paternels avis qu'on lui donne, les lectures qui lui sont faites, les instructions qu'il entend, tout vient échouer contre le fonds de lâcheté qu'il oppose à ces moyens de salut, et ce chapitre même de notre ouvrage, qu'il lira peut-être et dans lequel il se verra dépeint, troublera quelque fervent

séminariste qui s'appliquera ce qui ne lui convient point, et le laissera, lui, tranquille et rassuré dans son insouciance et sa torpeur.

Voilà comme s'écoulent les jours si précieux du séminaire pour le séminariste tiède et relâché : jours de grâces et de bénédictions qui ne reviennent point, et qui, quelque saintement passés qu'ils soient, ne le sont presque jamais autant qu'ils devraient l'être pour disposer au redoutable sacerdoce !

Ce qu'il y a d'affligeant encore et d'inquiétant dans la situation du séminariste tiède, c'est que sa tiédeur fait des progrès à mesure qu'il s'avance dans sa sainte carrière. Chaque nouvel ordre qu'il reçoit devrait l'élever en vertu comme il l'élève en dignité, et c'est, hélas ! tout le contraire qui a lieu. Que les vénérables directeurs de nos séminaires nous disent, le flambeau de l'expérience à la main, si les séminaristes tièdes pendant la première année de leurs études cléricales, ne sont pas plus tièdes encore, plus lâches, plus indisciplinés pendant la dernière. Oui, en vérité, cela est désolant pour le présent comme pour l'avenir, et malheureusement, nous le répétons, ceux qui devraient trembler sont les seuls qui ne tremblent pas !

Les élèves ecclésiastiques de cette trempe ne se doutent pas de l'embarras qu'ils causent, en fait de vocation, aux confesseurs qui les dirigent. Les mauvais séminaristes les mettent souvent plus à l'aise que les tièdes et les lâches. En effet, quand le confesseur d'un mauvais séminariste le voit incorrigible et indigne du sacerdoce, il le lui déclare nettement et lui interdit, sous peine de refus d'absolution, la réception des saints ordres. La plus grande difficulté qu'il rencontre à son égard n'est pas de porter un jugement sur sa vocation, c'est de l'amener à quitter le

séminaire et à choisir dans le monde une autre profession. Mais que voulez-vous qu'il pense, que voulez-vous qu'il dise et qu'il fasse de ce séminariste qu'il voit sans cesse, malgré tous ses avis, mou, apathique, indifférent, ennemi du travail, violateur de la règle, sans grands vices, il est vrai, mais sans vertus positives bien déclarées, et sujet à mille misères qui font gémir tout le monde, excepté lui-même? Que faire, encore une fois, de cette masse indolente qu'on ne sait comment qualifier, parce qu'elle n'a point en quelque sorte d'être propre, et qu'elle est comme un amalgame informe de quelques qualités fort douteuses et de défauts réels et indestructibles? Que faire d'un homme qui flotte perpétuellement entre la vie et la mort, le froid et le chaud, les ténèbres et la lumière, le vice complet et la vertu solide? Quels conseils lui donner dans le présent, quand il s'obstine à n'en suivre aucun? Quelle garantie lui offrir pour l'avenir, quand on sait par expérience que les plus fervents se relâchent? Comment lui dire formellement que sa vocation est bonne, quand on a tant de raisons d'en douter et qu'on se sentirait comme déchargé d'un poids énorme s'il voulait se faire justice à lui-même et renoncer au saint état dont il est si peu digne? Non, infortuné jeune homme, vous ne savez pas la peine dont vous abreuvez votre zélé directeur.

N'avions-nous pas raison de dire que la conduite extérieure des séminaristes tièdes était semblable à celle des mauvais séminaristes? Deux traits principaux, mais intérieurs, les distinguent l'un de l'autre : le mauvais séminariste n'a pas une vive horreur du péché mortel, qu'il commet quelquefois encore pendant les vacances et même au séminaire, ce que le séminariste tiède ne fait point : voilà le premier trait. Le mauvais séminariste n'est pas com-

munément appelé au sacerdoce et veut être prêtre malgré Dieu : le séminariste tiède, au contraire, est souvent appelé à l'état ecclésiastique, mais il ne répond pas à sa vocation à cause de sa tiédeur qu'il refuse de combattre : voilà le second trait. Quoique la différence soit notable, n'a-t-on pas lieu de craindre que tous les deux n'aboutissent au même terme ?

Continuons d'interroger l'expérience et voyons à sa lumière l'avenir qui attend le séminariste tiède et relâché.

Nous l'avons déjà dit et nous ne cesserons de le redire, dans les voies de la vertu, on se relâche avec le temps plutôt qu'on ne s'améliore. L'homme moral, bon et même excellent dans le principe, recule beaucoup plus vers le mal qu'il ne progresse vers le bien. Pour un saint qui monte généreusement tous les jours de vertus en vertus, il y a des multitudes de lâches qui rétrogradent et auxquels convient mot pour mot ce passage de l'Imitation : *Si nous déracinions chaque année un seul vice, bientôt nous serions parfaits. Mais nous sentons souvent au contraire que nous étions meilleurs et que notre vie était plus pure, lorsque nous quittâmes le siècle, qu'après plusieurs années de profession. Nous devrions croître chaque jour en ferveur et en vertu, et maintenant on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de sa ferveur.*

Si cela est vrai de ceux qui étaient fervents au début, que doit-on penser de vous, mon enfant, qui n'avez peut-être jamais connu la ferveur? Si le séminaire, ce vaste foyer de la piété, est témoin de votre tiédeur et n'a pas le pouvoir de la détruire, comment le monde, abîme de toutes les misères, au sein duquel vous allez bientôt vous lancer, consolidera-t-il votre vertu chancelante? Si les fervents reculent, comment les tièdes avanceront-ils? Vous

reculerez donc, oui, la chose est certaine; mais si déjà vous êtes sur les bords du gouffre, un seul pas en arrière ne vous jettera-t-il pas dans ses profondeurs?

Ce pas, croyez-le bien, ne se fera guère attendre. Votre pieux condisciple, s'il devient infidèle, luttera longtemps contre le relâchement avant d'y tomber : le goût de la retraite, le zèle pour l'étude, l'amour de la règle, l'habitude de la vertu, l'attrait pour les exercices spirituels, l'horreur du plus petit péché volontaire, le souvenir fréquent des vérités éternelles, les grâces du séminaire et de l'ordination; tout cela le soutiendra, le protégera, le fortifiera, et bien des années peut-être s'écouleront avant qu'il n'épuise le grenier d'abondance qu'il aura eu la sagesse de construire et d'approvisionner. Mais vous, pauvre enfant, qui n'aurez aucun fonds de réserve, vous qui vous présenterez aux mille ennemis qui déjà vous attendent, sans autre défense que les armes émoussées de la tiédeur, comment résisterez-vous? comment vaincrez-vous?

Si vous n'aimez pas l'étude au séminaire où l'on vous en démontre si bien la nécessité, l'aimerez-vous dans le monde où nul supérieur ne vous en imposera l'obligation? Si vous n'étudiez qu'avec répugnance et contrainte au séminaire, étudierez-vous dans le monde où une foule de distractions que vous rechercherez avec ardeur vous en détourneront? Non, croyez-le, vous n'étudierez point; vous aurez des livres qui seront pour vous des trésors enfouis; vous vous ferez une habitude de l'oisiveté, et pour calmer votre conscience, vous lui direz que les fonctions du saint ministère sont un travail qui dispense de tout autre.

L'oisiveté vous ayant ouvert la voie du relâchement, vous y ferez chaque jour de nouveaux progrès, et des péchés de toute nature s'entasseront dans votre âme; car

l'Esprit saint l'a dit : *Multam malitiam docuit otiositas.* L'impression produite par les premiers actes de votre sacerdoce et surtout par le sacrifice de l'autel, ne sera pas de longue durée. Bientôt la familiarité avec les choses saintes, qui est la fille aînée de la tiédeur, tournera en habitude, et vous ne remplirez plus vos fonctions sublimes qu'avec indifférence et froideur.

N'éprouvant que de l'ennui dans les pratiques de la piété, vous les abandonnerez l'une après l'autre, et pour toute œuvre spirituelle vous ne conserverez que la messe, le bréviaire et quelques fragments d'oraison que vous omettrez même sous le moindre prétexte.

Encore si vous faisiez bien le peu que vous ferez ; mais non, les exercices de piété se soutiennent mutuellement ; les moins importants servent de préparation à ceux qui le sont davantage, et les prêtres qui en sont venus à ne dire que le bréviaire et la messe, ne disent jamais bien ces deux choses.

Le zèle des âmes, qui a évidemment la piété pour aliment, vous embrasera-t-il de son feu? Si vous le pensiez, quelle illusion serait la vôtre ! Les fervents apôtres sont-ils des prêtres tièdes? Ah! si la tiédeur les gagnait, quelle apathie remplacerait soudain les élans de leur charité! Non, vous ne serez point un prêtre zélé ; le ministère sera pour vous un joug accablant ; vous le porterez, ce joug, bien moins pour plaire à Dieu que pour éviter la censure des hommes, et cette censure même, vous ne l'éviterez pas toujours, tant vous serez inexact dans l'accomplissement de vos devoirs.

Sans doute, nous aimons à le croire, vous ne voudrez pas encore donner la mort à votre âme par un péché mortel ; mais déjà ce péché perdra à vos yeux une partie de sa laideur. Vous vous en rapprocherez par des fautes

vénielles de plus en plus graves, et vous en viendrez à un état de prévarication tel, que l'œil exercé des plus savants théologiens ne pourra pas voir si votre âme est morte ou si elle vit encore. Vous vous croirez toujours debout; mais Dieu vous dira dans le secret de sa colère : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (Apoc.)

Au reste, vous saurez bientôt positivement à quoi vous en tenir. La démon, qui ne vous perdra pas de vue un seul instant, saura bien vous affaiblir, puisque par vos imprudences et votre lâcheté, vous vous ferez vous-même son auxiliaire.

Il agira donc sans relâche sur votre imagination, sur votre cœur, sur vos sens et enfin sur votre volonté qu'il ne lui sera pas difficile de pervertir; et quand il vous aura disposé de la sorte à la catastrophe finale, quelle peine aura-t-il à ménager une de ces occasions périlleuses où les plus saints eux-mêmes ne se sauvent que par miracle? Votre tiédeur vous méritera-t-elle la grâce d'un tel miracle? Non, assurément non; nous le disons à regret, mais l'expérience nous contraint à parler : vous tomberez, oui, mon enfant, vous tomberez, et le cœur de Jésus votre bon Maître sera déchiré.....

Il est vrai, comme vous ne serez pas encore gâté, votre lourde chute vous réveillera. Heureux si elle vous fait rentrer en vous-même, et si, pour vous préserver d'une seconde, elle vous fait prendre la résolution de vous arracher à votre vie tiède pour embrasser une vie plus fervente et plus sainte! Mais en sera-t-il ainsi? Votre présomption dit oui; mais l'expérience la dément. Vous vous relèverez sans doute, vous pousserez quelques gémissements, vous vous plongerez dans le bain de la pénitence avant de monter à l'autel; mais vous vous en tiendrez là; vous guérirez le mal actuel, mais vous ne vous appli-

querez pas à en tarir la source; la confession cicatrisera la plaie du moment; mais la tiédeur qui l'aura occasionnée continuera de paralyser votre âme, et la même cause produisant le même effet, vous tomberez de nouveau, et votre affaiblissement, augmenté par le découragement et peut-être par un commencement de désespoir, vous mettra dans un état auquel il est impossible de penser sans frémir. Alors s'accomplira ce que dit un pieux et savant auteur qui a traité *théologiquement* la matière qui nous occupe : « Si un prêtre, dit-il, *après avoir vécu sain-* » *tement*, (circonstance qui ne se trouve pas chez le sémi- » nariste tiède), est tombé dans un péché mortel avec » pleine connaissance de l'énormité de sa faute et vient » à retomber, de propos délibéré, après s'être relevé une » ou deux fois, il y a *tout lieu de craindre* qu'il ne passe » le reste de sa vie dans une vicissitude de péchés mor- » tels et de confessions infructueuses, et qu'il ne tombe » dans l'endurcissement[1]. »

En lisant ce qui précède, vous tremblez peut-être; mais peut-être aussi vous rassurez-vous en pensant que tous les prêtres tièdes ne tombent pas dans le péché mortel bien déclaré, et de là dans l'endurcissement des mauvais prêtres. Vous êtes heureux de vous dire que si plusieurs aboutissent à ce terme, plusieurs aussi ne l'atteignent jamais et se bornent à rester tièdes toute leur vie. Dans votre lâcheté, vous aimez à vous tenir secrètement ce langage : Avec les petits efforts que je vais faire pour profiter des grâces du séminaire, j'ai encore quelques chances de devenir fervent ou à peu près; mais, au pis-aller, si je dois prendre place plus tard parmi les prêtres tièdes, je ne dépasserai pas du moins les bornes de la tiédeur.

[1] Daon, *Conduite des âmes dans la voie du salut*, ouvrage servant de supplément à la *Conduite des confesseurs*.

En réponse à cette objection, que tout séminariste serait honteux de formuler expressément, nous citerons le passage suivant de l'ouvrage intitulé : *la Science du confesseur*, passage sur lequel nous appelons toute l'attention de nos jeunes lecteurs : « Il faudrait s'aveugler pour ne » pas voir qu'en général la tiédeur, telle que M. Daon l'a » dépeinte, est inconciliable avec l'esprit ecclésiastique, » et que des prêtres qui vivent dans une pareille tiédeur, » *ne sont point en état de grâce*. Que trouve-t-on en effet » dans cette peinture? Aucune pratique de ce qui peut » soutenir la vertu et nourrir la piété; des confessions de » routine après un examen superficiel; point de délicatesse » sur tout ce qu'on ne croit pas mortel; aucun soin de se » corriger de ses défauts, aucune idée de s'avancer dans la » vertu; le bréviaire et la messe dits d'une manière toute » naturelle, sans aucune vue et machinalement, une » charge quelconque remplie de même; et du reste une » vie de dissipation; ne rien faire, parler de nouvelles, se » promener, faire et recevoir des visites; un cœur qui n'a » de goût que pour le monde : qu'est-ce qu'une pareille » vie, que sont de pareilles dispositions pour un prêtre? » Je suppose même qu'il n'y ait aucun acte isolé dont je » puisse dire d'une manière précise : *Voilà un péché mortel;* mais quel rapport cette vie a-t-elle avec la vocation » d'un prêtre, avec l'état d'un homme particulièrement » consacré au service de Dieu, obligé de mener une vie » plus régulière, plus sainte que le simple fidèle, devenu » par le caractère même du sacerdoce, médiateur entre » Dieu et les hommes? »

Malheur à vous, mon enfant, si ces réflexions ou plutôt ces vérités vous laissent insensible! Malheur à vous si, après les avoir méditées, vous ne vous sentez pas capable de vous arracher à la tiédeur par un effort violent! Le mal

serait déjà bien grand, pour ne pas dire incurable. Entrez donc généreusement dans la voie des réformes.

— La première chose à faire pour sortir de votre état de tiédeur, c'est d'en bien connaître le danger. Vous devez donc, outre la méditation fréquente de tout ce qui précède, vous dire à vous-même : Ma tiédeur inspire à Dieu du dégoût, selon ce qu'en dit saint Bernard : *Deo vomitum provocat ;* je me remplis de mille misères et je me mets à deux doigts de l'enfer, selon le même docteur : *Res plena miseriæ, et inferno proxima ;* je m'expose à perdre ma vocation que mon confesseur trouve peut-être déjà fort douteuse ; j'abuse des grâces du séminaire, qui sont si précieuses et si abondantes et que je ne retrouverai jamais ; je contracte l'habitude de la lâcheté qui déjà paralyse les forces de mon âme ; je scandalise quelques-uns de mes condisciples qui s'engagent à ma suite dans les mauvaises voies où je suis moi-même ; j'endurcis mon âme qui déjà n'a plus de goût pour la prière et le service de Dieu ; j'augmente chaque jour la difficulté de changer de conduite, et je me mets dans une sorte d'impossibilité morale de devenir meilleur, puisque les saints m'assurent qu'on voit bien plus souvent les grands pécheurs se convertir, que les tièdes reprendre leur ancienne ferveur ; je m'expose enfin très-prochainement à l'affreux malheur d'être un jour un mauvais prêtre, puisqu'il est certain que tous ceux qui le sont ont été tièdes comme moi avant de tomber dans leur abîme.

Il est impossible que ces considérations bien méditées ne vous fassent pas prendre la détermination de vous réformer.

— Si vous en sentez la nécessité, vous devez, sans balancer, mettre immédiatement la main à l'œuvre, en dépit

des difficultés de votre entreprise, puisque toute difficulté doit être surmontée quand la nécessité le commande; vous devez même penser que, plus vous sentez de difficulté à vous réformer, plus cette réforme est urgente et nécessaire, puisque c'est l'habitude déjà formée de la tiédeur qui donne à l'obstacle toute sa puissance; *Vaincre ou mourir*, telle est votre alternative.

— Vous devez être particulièrement en garde contre la dangereuse illusion des âmes tièdes qui leur persuade que leur état n'est pas un état de damnation, qu'elles sont, rigoureusement parlant, dans la grâce de Dieu, et que si elles ne sont pas saintes, elles ne sont pas non plus criminelles. Pour détruire cette illusion qui a fait tant de victimes, vous devez vous rappeler sans cesse que la sainteté est impérieusement prescrite à celui qui aspire au sacerdoce, et que jamais un prêtre n'est trop saint ni même assez saint pour remplir dignement ses sublimes fonctions. Vous devez penser, en outre, que lors même que la tiédeur ne serait pas positivement un état de damnation, elle y aboutit presque toujours : la pente qui mène à un abîme n'est pas l'abîme, mais elle y conduit irrésistiblement quand elle est rapide et qu'on s'y laisse entraîner.

— Tout cela étant mûrement considéré devant Dieu, il faut passer des réflexions aux actes. La principale cause de la tiédeur étant le peu de piété et le relâchement sur ce point, vous devez vous appliquer sans cesse à en bien pratiquer les exercices, nonobstant la répugnance qu'ils vous inspirent. Jamais vous ne cesserez d'être tiède si vous n'en venez pas là, et au contraire vous cesserez de l'être à l'instant même, si vous vous acquittez aussi bien que possible de vos pieuses pratiques.

— L'oraison vous fatigue; vous la trouvez longue et pénible; vous n'y éprouvez pas un seul mouvement de fer-

veur; vous n'en tirez aucun fruit et vous en sortez toujours tel que vous y êtes entré : c'est la tiédeur qui vous met dans ce triste état. Pour en sortir, ranimez votre cœur engourdi; allez au pied de l'autel et dites à Jésus avec énergie : *Sana animam meam, Domine;* dites-lui du fond de l'âme : Je veux être à vous, Seigneur : *Tuus sum ego;* je veux sincèrement m'arracher de ma tiédeur; aidez-moi, Dieu d'amour, à remporter cette victoire; donnez-moi la grâce de bien prier désormais : *Domine, doce me orare.* Renouvelez cette prière au commencement de toutes vos oraisons; repoussez les distractions à mesure qu'elles se présenteront à votre esprit, et si vous continuez de vous sentir misérable, gémissez du moins sur votre misère, et déjà, soyez-en sûr, vous aurez porté un coup mortel à votre tiédeur.

— Agissez de même dans tous vos exercices spirituels. Ayez toujours le vif désir de les bien faire; ranimez ce désir au commencement de chacun; insistez sur la préparation à ces exercices, et soyez persuadé que vous n'en ferez pas un seul qui n'apporte à votre âme un profit considérable.

— Ne vous bornez pas aux exercices communs; imitez vos pieux condisciples qui s'en imposent par surérogation pour entretenir leur ferveur. Adoptez quelques pratiques que vous pourrez faire sans préjudice de votre règle; fréquentez surtout le pied de l'autel; c'est là que la piété s'alimente et que la tiédeur s'évanouit.

— Transformez vos œuvres les plus communes en œuvres pieuses par la pureté de votre intention. Au lieu de les faire machinalement et humainement comme au passé, offrez-les à Dieu avant de les commencer; élevez-vous vers lui pendant que vous y êtes appliqué, et faites-lui en hommage en les terminant. De cette manière elles vau-

dront des prières, et la tiédeur ne viendra plus vous en ravir le fruit. Le travail, les repas, les récréations, le sommeil lui-même, tout, si vous le voulez, peut être abondamment sanctifié.

— Renoncez à ces confessions de routine qui ne vous procurent ni grâces ni consolation. Traitez les sacrements avec le respect qu'ils méritent ; mettez la joie au cœur de votre confesseur en lui disant : Mon père, Dieu m'a éclairé, j'ai fait des réflexions sérieuses ; vous avez gémi plus que moi-même sur ma tiédeur, aidez-moi à la vaincre ; je connais maintenant ses dangers et je veux m'y soustraire. Signalez-lui les points sur lesquels vous vous sentez plus faible, et priez-le de vous cultiver avec soin, ce qu'il ne manquera pas de faire s'il peut voir en vous quelque germe de bonne volonté.

— Embrassez avec ardeur l'exercice si salutaire de la direction ; ouvrez-vous largement dans ces saintes communications ; sondez les plis et les replis de votre âme ; provoquez l'examen de vos infidélités, et suppliez votre directeur de vous tracer des règles de conduite appropriées à vos besoins.

— Fréquentez des séminaristes remarquables par leur piété et leur bon esprit. Ce point est plus important qu'on ne s'imagine. On voit souvent dans les séminaires les élèves classés par catégories pendant les récréations et les promenades : les fervents sont avec les fervents, les tièdes avec les tièdes, et les mauvais, s'il s'en trouve, avec les mauvais. Or ces alliances homogènes entretiennent tout naturellement les habitudes qui caractérisent chaque bande. Les fervents s'entr'édifient, mais les autres s'affermissent mutuellement dans leurs dispositions imparfaites ou plus qu'imparfaites. Vous ne serez pas changé tant que vous ne goûterez que la société des séminaristes

relâchés; vous entrerez au contraire dans la bonne voie quand vous vous sentirez attiré vers les plus édifiants, avec le désir de profiter de leurs pieux entretiens pour développer votre ferveur.

— Allez voir aussi de temps en temps quelques-uns de vos dignes supérieurs. Il se trouve dans tous les séminaires des directeurs d'une sainteté suréminente, avec lesquels on n'est jamais en contact sans ressentir comme le contre-coup de leur ferveur. Quelques mots de ces hommes de Dieu, dits comme les saints les disent, ont souvent pour effet de fondre bien des glaces.

— Attachez-vous à l'étude; elle sera toute votre vie l'une de vos plus sûres sauvegardes. Si vous vous y livrez avec zèle, vous contracterez par là même l'habitude d'un genre de vie grave, sérieux, modeste et recueilli, qui est le cachet de l'esprit ecclésiastique et qui sera le tombeau de votre tiédeur.

— Adoptez pour devise : Jamais de péché véniel délibéré. Voilà la marque infaillible à laquelle vous reconnaîtrez si vous êtes réellement en voie de réforme. Pesez bien ces paroles si graves et si judicieuses du P. Lallemant, dans sa *Doctrine spirituelle :* « La ruine des âmes vient » de la multiplicité des péchés véniels, qui cause la dimi- » nution des lumières et des inspirations divines, des » grâces et des consolations intérieures, de la ferveur et » du courage pour résister aux attaques de l'ennemi. De là » s'ensuit l'aveuglement, la faiblesse, les chutes fré- » quentes, l'habitude, l'insensibilité, parce que l'affection » étant gagnée, on pèche sans sentiment de son péché.

» Quiconque (notez bien ceci) n'a pas soin d'éviter les » péchés véniels, quand il aurait les succès du monde les » plus éclatants, dans les emplois de zèle à l'égard du » prochain, est en grand danger de se perdre lui-même.

» Car il est impossible que, vivant de la sorte, il ne tombe » quelquefois dans le péché mortel, même sans le bien » connaître. Il ne laisse pas d'être coupable dans cette » ignorance, parce qu'elle est comme affectée. »

Si vous vous abstenez d'une multitude de péchés véniels que vous commettiez auparavant sans scrupule, bénissez Dieu : la tiédeur est vaincue, ou du moins elle est bien près de l'être.

— Cependant si vous faites quelques chutes, ne vous découragez point. Les infidélités ne nuisent pas à la perfection quand on se repent de les avoir commises et qu'on veille assidûment pour ne les plus commettre.

— Respectez le règlement du séminaire dans les plus petits détails. Voilà encore un des caractères distinctifs du bon séminariste. C'est une chose déplorable que la facilité avec laquelle certains élèves violent le règlement. Jamais ils ne prendront place parmi les fervents pendant qu'ils se rendront habituellement coupables de cette violation.

— Usez enfin d'une vigilance extrême pendant les vacances : récréations modérées et toujours dignes; fuite des compagnies dissipantes; longues visites au saint sacrement; règlement fidèlement observé; fréquentation de quelques saints prêtres; modestie en tout, partout et toujours : *Et qui has regulas secuti fuerint, pax super illos et misericordia.* Amen.

CHAPITRE III.

Le bon séminariste.

Que Dieu soit béni ! nous allons respirer une atmosphère plus pure. Le *mauvais* séminariste, c'est la nuit ténébreuse ; le séminariste *tiède*, c'est la brume épaisse ; le *bon* séminariste, c'est un beau ciel avec quelques nuages ; le *fervent* séminariste, c'est la voûte azurée dans toute sa splendeur.

Parlons donc du bon séminariste, et commençons par lui dire avec l'épanchement du zèle et de l'amitié, qu'il fait la joie de ses supérieurs et la consolation de l'Église. Croissez à l'ombre du sanctuaire, jeune et pieux lévite ; les grâces du sacerdoce vous environnent ; bien plus, elles vous pénètrent et disposent votre âme aux ineffables merveilles qui vont bientôt s'accomplir en elle. Si quelques taches légères l'obscurcissent encore, vous désirez qu'on vous les montre, résolu que vous êtes à les faire disparaître.

Le bon séminariste ne vient au séminaire que parce qu'il est convaincu que Dieu l'y appelle. Pour acquérir cette conviction, il a depuis longtemps purifié son cœur et contracté l'habitude de la vertu.

Il a prié beaucoup, il a communié fréquemment, il s'est imposé journellement un certain nombre de pieuses

pratiques, et son humilité lui inspirant peu de confiance en ses propres prières, il a quêté celles des âmes ferventes qui lui ont fait à cet égard d'abondantes aumônes.

Il s'est placé dans un état parfait d'indifférence au sujet de sa vocation, ne prenant par lui-même aucun parti sur un point si capital, et attendant la lumière de Dieu seul et du confesseur qui le remplace.

Il l'a consulté, ce confesseur, et il a tout fait pour le mettre en état de se prononcer avec connaissance de cause : confession générale, ouverture complète, détails presque minutieux, révélation de ses goûts, de son attrait, de ses dispositions les plus intimes, il n'a rien négligé pour se faire connaître.

Le monde a observé sa conduite et il en a été édifié. Sans lui demander son secret, on devinait sa vocation; l'annonce de son entrée au séminaire n'a surpris personne, et elle a été généralement applaudie.

C'est après de tels préliminaires qu'il s'est introduit dans la sainte demeure où se recrute le sacerdoce. Plein de respect pour ce pieux asile, il s'en est approché tremblant comme Moïse auprès du buisson de la montagne d'Horeb.

Déjà bien connu de quelques-uns de ses condisciples, peut-être même de ses supérieurs, sa présence au séminaire a été un sujet d'édification pour les bons, et l'occasion de remords secrets pour ceux qui ne l'étaient pas. C'est en ce saint lieu que nous allons observer sa conduite.

Le bon séminariste aime le séminaire; il est là dans son centre : éloigné du monde avec lequel il est heureux de rompre, son âme se dilate et Dieu la remplit.

L'odeur de vertu qu'il respire, les exemples de ferveur qu'il a sous les yeux, les salutaires conseils qu'il reçoit, le calme de la solitude qui lui permet de méditer à l'aise sur

sa grande affaire ; tels sont les éléments dont sa piété se nourrit.

La règle du séminaire n'est pas un fardeau qui l'accable ; elle est plutôt une douce chaîne qui l'enlace à Dieu : expression visible de la volonté divine, il se l'imposerait si elle n'existait pas. Le travail lui plaît, car il aime le devoir, et il sait qu'un séminariste ne mérite pas de l'être s'il ne fait marcher de front la science et la vertu.

Sa vocation l'occupe plus que jamais : ne voulant pas avoir l'ombre d'un doute à cet égard, il interroge son confesseur du séminaire comme il a interrogé celui du monde ; même ouverture, même sincérité, mêmes détails, et même réponse de la part de son guide.

L'approche des ordinations le saisit ; quelque peu élevés que soient les ordres qu'il doit recevoir, il en apprécie l'importance, et il s'y prépare par un surcroît de ferveur et de régularité.

Bref, il remplit avec exactitude les grands devoirs de sa profession, et quand ses supérieurs parlent de lui dans le secret de leur conseil, tous disent avec joie : « C'est un bon élève. »

Et nous aussi, cher enfant, nous aimons à dire que vous êtes un bon élève, mais ce n'est pas assez d'être bon, il faut monter plus haut et répondre à l'appel du divin Sauveur qui dit à tout le monde, mais bien plus aux séminaristes qu'aux simples fidèles : *Estote ergò vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.*

Vous avez des qualités sans doute, et des qualités précieuses ; mais vous avez aussi quelques légers défauts qui les déparent et qu'il est important de vous faire connaître.

Le *bon* séminariste se rassure aisément sur la pureté de ses intentions, sur l'horreur qu'il sent en lui-même pour le péché mortel et même pour le péché véniel un peu no-

table, sur la régularité de sa conduite en tout ce qui est essentiel, et sur l'ensemble de bonnes dispositions dans lesquelles il se trouve. Il ne croit guère à la possibilité d'un relâchement considérable, et, sans se croire précisément un saint, il fait des vœux pour rester ce qu'il est.

Cependant s'il voulait se considérer de près et surtout en face d'un avenir plein de dangers pour tout prêtre, il sentirait le besoin d'arracher de son âme quelques mauvais germes qui y sont encore déposés.

L'orgueil, qui ne meurt jamais tout à fait chez personne, tient encore chez lui la place de l'humilité sur certains points, et il prend peu de précautions pour s'en préserver. Que de pensées, de paroles et même d'actions ne fait-il pas par ce mauvais principe!

Il estime le règlement en général et il l'observe habituellement avec régularité; mais la faiblesse, l'entraînement, l'immortification et le respect humain le rendent encore coupable de quelques infractions qu'il se reproche, il est vrai, mais qu'il commet de nouveau quand les mêmes occasions se reproduisent.

Il aime le travail, comme nous l'avons dit; il est rigoureusement en règle sur les divers points de l'enseignement, et ses professeurs ne lui font à ce sujet aucun reproche; mais Dieu qui le voit dans le secret de sa cellule lui dit au fond de l'âme qu'il pourrait s'appliquer davantage, qu'il cède quelquefois à un vieux fonds de nonchalance, et qu'il se permet encore de temps en temps certaines compositions ou lectures frivoles.

Il est pieux assurément et il se promet bien de l'être toujours; mais il est stationnaire dans les voies de la piété; il recule même quelquefois, il combat mollement les distractions qui se présentent, il repousse l'inspiration que Dieu lui envoie d'accroître sa ferveur par quelques saintes

pratiques et refuse d'entendre la voix si bonne de Jésus qui lui dit : *Amice, ascende superiùs.*

Il est doux, j'en conviens, et sa douceur lui gagne l'affection de ses condisciples; mais la vivacité altère parfois son fonds de mansuétude, et quand la tempête d'une discussion est passée, il s'échappe de sa conscience un sourd gémissement qui veut dire : *Peccavi.*

Il est charitable envers le prochain, et ce n'est pas lui qui voudrait se permettre de graves médisances; mais le défaut de complaisance, les petites railleries, les rancunes d'un jour, les susceptibilités ombrageuses couvrent encore assez souvent sa charité de quelques légers nuages.

Il est, en général, soumis et résigné à la volonté de Dieu dans les afflictions qui lui arrivent; mais quand sa résignation est mise à une trop dure épreuve, il se laisse abattre : s'appuyant sur lui-même et non sur Dieu, le mérite lui échappe, le courage l'abandonne, la tristesse le gagne, et il est quelque temps à se remettre de la rudesse du choc.

La mortification ne lui fait pas peur; il sait qu'elle est la gardienne des vertus et le nerf de la piété; mais il faut pourtant qu'elle soit à peu près de son goût; en sorte que, s'il veut y faire attention, il verra qu'il n'est guère mortifié que quand il peut l'être sans qu'il lui en coûte beaucoup.

Les désordres de l'intempérance le révoltent, cela est bien vrai; mais les sensualités mitigées, la critique modérée du régime du séminaire, le sourire avec lequel il accueille des critiques plus mordantes que les siennes sur la même matière, le défaut d'intention pure en prenant ses repas, la satisfaction qu'ils lui procurent et dans laquelle il se complaît, et même quelquefois les légers excès qu'il se permet contre l'avertissement de sa conscience :

tout cela révèle encore la présence d'un mauvais germe.

La dissipation poussée à ses dernières limites effaroucherait sa piété et sa modestie; mais il n'observe pas toujours le recueillement que Dieu lui demande, et quand il s'est trop épanché, il s'en aperçoit à la froideur qu'il sent dans la prière et à ses distractions plus nombreuses et plus persistantes.

Il tient ses sens en bride et abhorre tout ce qui pourrait ternir la sainte chasteté; mais la légèreté et le défaut de vigilance lui font jeter çà et là certains regards que ne se permettraient pas un Louis de Gonzague et un Kostka s'ils étaient à sa place.

Son caractère n'est pas précisément mauvais, mais il appelle encore bien des réformes : quand il n'est pas opiniâtre, il est mou ; quand il n'est pas facétieux et léger, il est sombre et morose ; quand il n'est pas trop empressé, il est lent : ce beau milieu où la vertu se trouve n'est pas toujours, du moins sur quelques points, le trait qui le distingue.

Généralement parlant, c'est pour Dieu qu'il agit, c'est à Dieu qu'il veut plaire dans l'ensemble de ses œuvres ; mais bien souvent, dans le détail de ses actions, la routine l'entraîne; il les commence, les poursuit et les achève machinalement et sans but précis, perdant ainsi le fruit qu'il en pourrait tirer s'il était plus attentif et plus uni à son divin Maître.

Ses confessions sont bonnes, cela n'est pas douteux ; cependant, si elles le maintiennent dans sa voie, elles ne l'y font pas progresser, ce qui prouve qu'il leur manque quelque chose pour qu'elles soient ce qu'elles devraient être.

Ses communions sont agréables à Jésus et il aime à les faire; mais la froideur de ses actions de grâces lui dit

que son divin hôte n'est pas encore pleinement satisfait.

Ses vacances enfin se passent sans de grands désordres ; mais le règlement qu'il se proposait de suivre n'est pas toujours fidèlement observé ; l'oraison est abrégée, la visite au saint sacrement, la lecture spirituelle, les examens de conscience sont parfois supprimés ; le travail se réduit à peu de chose ; les visites frivoles absorbent des heures dont l'étude et la piété sont jalouses, et au retour des vacances, il y a bien des brèches à réparer, bien des vides à remplir.

Vous le voyez, mon enfant, vous avez encore du chemin à faire pour arriver où Dieu vous appelle : *Grandis tibi restat via.* Si vous êtes *bon*, vous n'êtes pas *parfait*, et cependant, puisque vous voulez être le digne ministre de Jésus-Christ, c'est à la perfection que vous devez tendre.

Pour vous exciter à l'acquérir, voyez où peuvent vous conduire les infidélités qui viennent de vous être signalées.

Comme le bon séminariste a beaucoup de qualités, l'orgueil les lui rappelle sans cesse ; il lui en exagère même le mérite, et tout ébloui par ce beau spectacle, il n'a pas seulement la pensée de la crainte.

Parmi les séminaristes, les mauvais et les tièdes ne sont pas toujours à l'abri de quelques appréhensions et de quelques remords : les fervents frémissent à l'idée du sacerdoce et des obligations qu'il impose : c'est dans la classe des *bons* séminaristes que se trouve, en général, le plus de calme et d'assurance. Ils ne sont pas assez mal pour craindre beaucoup ; ils ne sont pas assez bien pour se réfugier comme les saints dans une crainte salutaire.

Avec de telles dispositions, voici, suivant toute apparence, l'avenir qui vous attend.

Votre début dans l'emploi que vous confieront vos supérieurs sera fort convenable ; vos intentions seront bonnes, vous serez encore sous le coup de l'impression que le sacerdoce aura produite en vous, et vous entrerez en fonctions avec le vif désir d'honorer et de féconder votre ministère. Tout cela est incontestable.

Pour réaliser vos pieux projets, vous mettrez de l'ordre dans vos travaux; vous vous imposerez un règlement qui embrassera toutes vos actions de chaque jour, et vous l'observerez d'abord avec une édifiante exactitude.

Vous n'encourrez aucun reproche, du moins tant soit peu grave, ni de la part de votre curé, ni de la part des paroissiens qui se réjouiront de vous posséder, et tous diront de vous : Bénissons Dieu, nous avons un bon prêtre pour vicaire.

Le début, nous le répétons, sera donc très-satisfaisant ; mais se soutiendra-t-il, et ne ferez-vous point comme tant d'autres qui, après avoir commencé de la même manière, sont tombés peu à peu dans le relâchement et peut-être, hélas! dans un état plus triste encore? Nous nous gardons bien d'affirmer qu'il en sera ainsi, mais nous disons que cela pourrait arriver, et si en effet cela arrive, voici, ce semble, par quels degrés insensibles on vous verra déchoir.

Le mal commencera, soyez-en persuadé, par la négligence dans les exercices spirituels. On ne voit jamais un prêtre se relâcher tant qu'il tient ferme à toutes ses pratiques de piété. Mais du moment qu'il y fait quelque brèche par indifférence ou par lâcheté, le germe du relâchement commence à se produire.

Cette brèche, vous ne la ferez pas dans les premiers

jours; l'autel et le saint tribunal vous impressionneront tellement que vous augmenterez le nombre de vos pieuses pratiques plutôt que d'en rien retrancher. Mais l'autel où vous monterez chaque matin ne vous frappera pas longtemps d'une sainte terreur; le tribunal de la pénitence, où vous ferez peut-être deux séances par jour, deviendra bientôt pour vous un lieu presque ordinaire, et les autres actes de votre ministère étant moins imposants encore que ceux-ci, vous ne serez déjà plus stimulé dans l'exercice de vos sublimes fonctions comme vous l'étiez dans le principe.

Vous continuerez sans doute de faire régulièrement votre oraison; mais de temps en temps vous ne vous ferez pas grand scrupule d'en abréger un peu la durée; le moindre prétexte aura pour vous la puissance d'une raison solide, et déjà vous serez infidèle.

La sainte messe n'ayant plus à vos yeux le même prestige que dans les premiers jours de votre sacerdoce, vous soignerez moins bien votre préparation et votre action de grâce: nouvelle infidélité.

L'examen particulier que vous faisiez si exactement au milieu ou à la fin de la journée, vous offrira bientôt de la sécheresse en retour de ses immenses avantages, et vous ne le ferez plus que quand un accès de ferveur vous en fera sentir la haute importance: nouvelle infidélité.

La lecture spirituelle sera plus longtemps pratiquée; mais elle sera moins longue, moins pieuse, moins féconde en fruits de sanctification, et peut-être même l'omettrez-vous quelquefois sans raison suffisante: nouvelle infidélité.

La visite au saint sacrement, après avoir fait vos délices, ne procurera plus à votre cœur cette ardeur pénétrante dont il se sentait embrasé quand il s'approchait de son divin Maître, et si vous la faites encore chaque jour,

vous la ferez sans beaucoup d'attrait et souvent sans fruit: nouvelle infidélité.

Le chapelet, qui vous attachait si tendrement à Marie dans vos bons jours, et que vous ne récitiez jamais sans éprouver les heureux effets de la protection de cette divine Mère, sera bientôt pour vous une pratique sèche, monotone et peu attrayante, que vous omettrez de fois à autres sans beaucoup de scrupule : nouvelle infidélité.

Le saint office lui-même se ressentira sans aucun doute de votre négligence sur les divers points que nous venons de signaler. La récitation sera plus rapide, l'attention moins soutenue, la ferveur moins vive, et peut-être, sans motif plausible, renverrez-vous jusqu'à la fin du jour les parties du bréviaire qui auraient dû être dites dans la matinée : nouvelle infidélité.

Vos confessions, faites d'abord chaque semaine avec tant de soin et d'exactitude, seront renvoyées à la quinzaine, et à coup sûr cet ajournement n'en multipliera pas les fruits : nouvelle infidélité.

Vos actions, vos travaux, les actes de votre ministère que votre état habituel de ferveur rendait si méritoires et que vous offriez à Dieu par un principe d'amour, commenceront à se faire par routine et sans intention bien arrêtée : nouvelle infidélité.

De tout cela, comme il est aisé de le voir, résultera non pas assurément une vie criminelle, mais une vie que vous ne pourrez déjà plus appeler fervente. La fine fleur de la dévotion aura disparu, et vous pouvez être assuré que, sans aller plus loin, vous ne produirez point ces œuvres admirables et ces fruits abondants par lesquels se distinguent les travaux du saint prêtre. Ajoutons que, si vous ne vous hâtez de revenir à votre fidélité primitive, vous contracterez l'habitude de l'irrégularité dont vous ne

sortirez peut-être jamais. Achevons au reste le tableau de votre avenir.

Quand la piété s'affaiblit, les défauts s'enracinent, et c'est très-certainement ce qui vous arrivera. La ferveur vous tenait éveillé : dès qu'un défaut voulait se faire jour, vous aviez l'œil ouvert sur ses premiers développements et vous l'étouffiez dans son germe. Mais la ferveur s'étant refroidie, la dissipation prendra sa place, les ténèbres se feront dans votre âme, et, à leur ombre, l'homme ennemi sèmera l'ivraie parmi le bon grain : *Cum dormirent homines, venit inimicus... et superseminavit zizania.* Vous ferez le mal avec une demi-volonté, et la ferveur n'étant pas là pour le détruire, il continuera de progresser, parce que vous continuerez de le commettre. Il ne sera pas considérable d'abord, nous en convenons; mais il le sera assez pour vous priver de bien des grâces et pour fortifier vos défauts.

Vous n'aurez plus pour vous soutenir les secours puissants que vous trouviez au séminaire. La règle, la solitude, les bons exemples, les paternelles exhortations, tout vous fera défaut. Votre curé craindra de vous blesser par un avertissement, vos amis vous flatteront, les paroissiens se contenteront de vous critiquer en secret, et vous agirez de concert avec tout le monde pour vous tromper vous-même.

Alors reparaîtront ces petites misères que vous traitiez de bagatelles quand vous étiez séminariste, et sur lesquelles nous avons appelé plus haut votre attention.

L'orgueil, par exemple, s'insinuera dans votre âme ; vous penserez à vous-même avec complaisance; vous vous laisserez éblouir par de vains succès; vous vous croirez un prédicateur remarquable, un confesseur excellent, un homme de ministère accompli; vous vous jugerez digne

d'un poste supérieur et vous convoiterez ceux qui deviendront vacants; vous ouvrirez la bouche pour donner passage à la vanité, et vos actions, même les plus saintes, seront gâtées par le poison de l'amour-propre. Que de *bons* séminaristes, en suivant la route que nous venons de tracer, sont devenus, hélas! des prêtres orgueilleux!

L'oisiveté qui, au séminaire, se contentait de vous dérober quelques courts instants, vous dérobera, quand vous serez prêtre, des demi-journées, peut-être même des journées entières. Vous ne négligerez pas sans doute le travail du ministère; mais l'étude proprement dite sera mise de côté, et les heures qu'elle réclamera, vous les passerez en visites et en courses que vous vous permettrez sans difficulté comme des délassements légitimes. Que de *bons* séminaristes sont devenus, hélas! des prêtres oisifs!

La charité envers le prochain ne sera pas plus respectée que l'étude. Au séminaire, les occasions de la violer étaient rares; quelques légères railleries à l'égard de vos condisciples étaient à peu près vos seuls manquements en ce point. Mais dans le monde, vous entendrez chaque jour le récit de quelques fautes nouvelles, et vous céderez à la tentation de vous en faire l'écho. Vous apprendrez surtout qu'on ose vous attaquer, et vous n'épargnerez pas ceux dont vous aurez à vous plaindre. Des rancunes prolongées s'enracineront dans votre âme, et vous passerez des années entières sans y mettre un terme. Que de *bons* séminaristes sont devenus, hélas! des prêtres sans charité! que de prêtres, qui se croient bons prêtres et qu'on proclame tels, blessent sans se le reprocher la reine des vertus!

L'âpreté des formes, les impatiences, les vivacités, les colères même quelquefois vous échapperont encore. Rien de tout cela ne vous inquiétait beaucoup au séminaire, quoique pourtant on pût en entrevoir la racine. Mais dans

le cours du saint ministère, dans les rapports avec les pénitents au saint tribunal, avec les enfants au catéchisme, avec les fidèles dans la paroisse, avec le curé au presbytère, avec les domestiques, ouvriers ou autres gens de cette classe, combien de discussions animées au sein desquelles la vertu de douceur sera sacrifiée! Que de *bons* séminaristes sont devenus, hélas! des prêtres vifs, irascibles et même violents et emportés!

La mortification sera-t-elle votre vertu favorite, si déjà au séminaire vous ne la pratiquez que quand elle est à peu près de votre goût? Disons-le hardiment, les saints prêtres seuls sont des prêtres mortifiés; vous ne le serez donc point, du moins autant qu'il faudrait l'être, si vous n'êtes qu'un bon prêtre ordinaire. Rien ne facilite l'exercice de la mortification comme la pratique assidue et bien réglée des exercices spirituels. En les faisant avec exactitude et ferveur, on est constamment uni à Dieu, et quand on est uni à Dieu, il porte directement et fortement à la mortification; il en inspire le goût et y fait trouver mille fois plus de douceurs que les mondains n'en trouvent au milieu de leurs plaisirs; mais quand on se relâche dans la pratique des exercices de piété, le goût de la mortification s'affaiblit et la vie des sens commence à prévaloir. Quand donc vous aurez cessé d'être fidèle à vos exercices spirituels, vous ne connaîtrez plus la mortification que de nom. Que de *bons* séminaristes sont devenus, hélas! des prêtres sensuels et immortifiés!

La dissipation ne manquera pas non plus de vous porter au relâchement. Elle était à peine sensible au séminaire; tout vous y prêchait le saint recueillement : l'éloignement du monde, la solitude, la vie réglée, l'étude et les devoirs de piété vous empêchaient de chercher au dehors des occupations frivoles. Cet heureux état eût certainement conti-

nué dans le monde si votre fidélité aux pratiques pieuses ne se fût pas démentie; mais quand vous les ferez lâchement, froidement, ou que vous les omettrez sans scrupule, vous n'aurez plus d'attrait pour le recueillement et la retraite; vous chercherez au dehors ce que vous ne trouverez plus au dedans; le faux bonheur des âmes dissipées remplacera dans votre âme le bonheur pur et vrai des âmes recueillies; vous n'aimerez plus la solitude de votre chambre et de l'église; le goût du jeu, des compagnies, des voyages vous ravira le goût de la retraite, de la piété et de l'étude, et vous serez un prêtre évaporé, c'est-à-dire prédisposé à une multitude d'égarements. Que de *bons* séminaristes sont devenus, hélas! des prêtres dissipés et tout mondains!

De la dissipation naîtra tout naturellement la liberté des sens. Quand Dieu vous suffisait, vous trouviez en vous-même un fonds inépuisable de consolations; vous aviez l'intelligence de ces mots de Notre-Seigneur: *Regnum Dei intrà vos est*, et vos sens, qui ne pouvaient que troubler la paix de ce divin royaume, étaient habituellement réglés et soumis. Mais quand vous serez affranchi des pratiques pieuses, les sens que vous teniez captifs redeviendront maîtres; vous voudrez tout voir, vous voudrez tout entendre, et vous courrez à chaque instant des dangers de plus d'un genre. Que de *bons* séminaristes sont devenus, hélas! des prêtres tout extérieurs et esclaves de leurs sens!

Disposé de la sorte, les compagnies que vous rechercherez seront celles des prêtres qui vous ressembleront. Vous n'aimerez pas la société des prêtres fervents quand vous aurez cessé d'être fervent vous-même: cela ne se voit jamais. Un prêtre dissipé ne se trouve avec un saint prêtre que par hasard et par circonstance, il n'en fait point sa société habituelle; les goûts, les usages, les entretiens

ordinaires de ces deux prêtres sont si différents les uns des autres, qu'ils se repoussent mutuellement au lieu de s'unir par une étroite alliance. Vos amis de prédilection seront donc des prêtres taillés à votre image, que vous maintiendrez dans leur voie comme ils vous maintiendront dans la vôtre. Que de *bons* séminaristes sont devenus, hélas! des prêtres tièdes et plus que tièdes en fréquentant des prêtres relâchés !

Dans cet état de délabrement spirituel vos défauts de caractère se trouveront à l'aise. N'étant plus combattus ni par la vigilance, ni par des examens journaliers, ni par les reproches d'une conscience délicate, ni par les inspirations d'une tendre piété, à chaque instant ils se feront jour, et leurs saillies plus ou moins fréquentes, plus ou moins impétueuses, vous feront commettre une multitude de péchés qui mettront de grands obstacles aux fruits de votre ministère.

Les choses étant ainsi, serez-vous non pas un saint prêtre, il est bien clair que vous ne mériterez pas ce beau titre; mais serez-vous seulement ce que l'on appelle un *bon* prêtre de l'ordre commun? Vous le croirez sans doute et plusieurs le penseront comme vous; mais, devant Dieu et au jugement des saints, ne serez-vous pas plutôt un prêtre tiède? Nous ne voulons pas décider la chose; mais ce que nous osons affirmer, c'est que, si alors vous n'êtes pas encore dans la tiédeur, assurément vous y serez bientôt, puisque vous serez sur la pente qui y conduira, et que chaque jour, par votre conduite, vous rendrez cette pente de plus en plus rapide. Ce que nous affirmons encore c'est que, dans cet état mitoyen, vous ne ferez pas la centième partie du bien que vous feriez si vous étiez fervent. Ce que nous affirmons enfin, c'est que vous aurez une peine incroyable à redevenir ce que vous étiez au dé-

but de votre sacerdoce. Qui sait même, grand Dieu ! si, faible et désarmé comme vous le serez alors, vous ne rencontrerez pas quelques-unes de ces occasions périlleuses où de plus forts que vous ont fait des chutes lamentables !

Voilà, mon cher enfant, ce que le démon vous cache quand il vous rassure au sein de vos infidélités journalières. Il vous fait croire qu'elles sont légères et insignifiantes ; que la masse du bien l'emportant chez vous sur la masse du mal, vous devez être tranquille; que Dieu ne demande pas à tous une perfection pareille; que vous avez d'excellentes intentions; que l'état d'un mauvais prêtre ou même d'un prêtre tiède vous fait horreur, et que très-certainement vous glorifierez par votre ministère la dignité sacerdotale dont vous serez bientôt investi. Et nous, nous vous disons que toutes ces suggestions sont des piéges perfides, et que vous ne les éviterez que par une piété fervente et soutenue. Hâtez-vous donc de vous placer sur un terrain plus ferme en suivant fidèlement les conseils que nous allons vous donner.

— *Je puis être plus saint que je ne suis :* première réflexion dont il importe de vous bien pénétrer. Vous considérez trop le peu de bien qui est en vous, et vous ne voulez pas voir les mauvais germes qui reposent dans votre âme, quoiqu'ils se manifestent par des infidélités fréquentes. Si vous étiez tout à fait mauvais, votre état vous ferait trembler et vous prendriez peut-être les moyens d'en sortir; mais comme vous ne remarquez pas en vous de grands désordres, vous tâchez de vous maintenir dans les dispositions où vous êtes, sans penser sérieusement à les perfectionner. Aussi, après une ou deux années de séminaire, ne pourriez-vous montrer dans votre conduite une

amélioration sensible. A voir le peu de soin que vous prenez de progresser dans la vertu, on dirait que vous vous croyez arrivé au degré de sainteté que Dieu demande de vous. C'est cette illusion que vous devez détruire; et comment? En vous disant fortement à vous-même : Je puis être plus saint que je ne suis; je puis être plus humble, plus mortifié, plus charitable, plus studieux, plus recueilli, plus obéissant, plus pieux enfin et plus fervent : sur tous ces points il m'arrive souvent de faillir, et je puis, si je veux, diminuer chaque jour le nombre de mes fautes.

— *Je dois être plus saint que je ne suis :* deuxième réflexion qui fortifie puissamment la première. Oui, convainquez-vous bien que non-seulement vous *pouvez*, mais que vous *devez* être plus saint que vous ne l'êtes, et pour affermir cette conviction, méditez attentivement les considérations suivantes : Je suis appelé à l'état le plus saint qui soit sur la terre; je dois donc être saint, puisque la sainteté du sujet doit être en rapport avec la sainteté de la profession qu'il embrasse. — Dieu veut que tous les hommes soient saints, car c'est à tous qu'il a dit : *Sancti estote... Estote perfecti*. Or s'il appelle tout le monde à la sainteté, à combien plus forte raison y appelle-t-il ceux à qui il veut confier les éminentes fonctions du sacerdoce ! — Les fruits du saint ministère sont plus ou moins abondants selon le degré de perfection du prêtre qui l'exerce. Un saint prêtre fait, à lui seul, plus de bien que vingt prêtres ordinaires : les Xavier, les Régis, les Dominique, les Vincent Ferrier ont entraîné dans les voies du salut et conduit au ciel des multitudes de pécheurs que des prêtres moins saints qu'eux n'eussent jamais convertis. — La nature humaine, par son propre poids, tend nécessairement au relâchement; il faut viser au-dessus du but pour l'atteindre; une infidélité légère, quand on ne fait rien pour en préve-

nir le retour, conduit infailliblement à une infidélité plus grave, et les plus grands crimes ont toujours été précédés de fautes qui en méritaient à peine le nom ; je dois donc éviter ces fautes pour me préserver de ces crimes. — Si j'étais sûr qu'il n'y a de mauvais prêtres que ceux qui ont été de mauvais séminaristes, je pourrais me rassurer puisque, grâce à Dieu, je ne suis pas du nombre de ces derniers. Mais comme on m'assure et que l'expérience atteste que plusieurs mauvais prêtres ont été d'aussi bons et peut-être même de meilleurs séminaristes que moi, je dois donc me corriger des moindres fautes et tendre chaque jour à une perfection plus élevée, puisque par là je m'éloigne de plus en plus de l'affreux abîme dont la seule pensée me fait frémir. — Si je mène désormais une vie plus fervente et que j'en vienne à ne pas commettre une seule imperfection volontaire, mon exemple produira d'heureux fruits ; plusieurs de mes condisciples, qui règlent leur conduite sur la mienne, pratiqueront la perfection quand ils verront que je la pratiquerai moi-même, et je contribuerai peut-être beaucoup à implanter la ferveur dans le séminaire, ce qui est le plus grand bien que je puisse opérer comme séminariste. — Enfin, il est certain que je suis dans les meilleures conditions aujourd'hui pour me corriger de mes petits défauts ; ils ne sont pas encore profondément enracinés dans mon âme ; j'ai sous les yeux des modèles parfaits de toutes les vertus ; des supérieurs zélés me cultivent avec des soins tout particuliers comme une plante précieuse, et des grâces abondantes qui ne se trouvent qu'au séminaire, facilitent singulièrement l'œuvre de ma sanctification. Comment méditer pieusement ces réflexions sans y puiser un supplément de ferveur et de sainteté ?

— *Je veux être plus saint que je ne suis :* telle doit être

votre troisième réflexion. Vouloir sincèrement la perfection, c'est, selon saint Thomas, le vrai moyen de l'acquérir. « Que dois-je faire, lui demandait un jour une de » ses sœurs, pour devenir sainte? — Le vouloir, répondit- » il, tout est là. » Selon sainte Thérèse, « Dieu ne veut de » nous qu'une bonne résolution, il se charge de faire le » reste. » D'après ces autorités, s'il y en a fort peu, même dans les séminaires, qui arrivent à la perfection, il faut donc en conclure qu'il y en a fort peu qui aient le désir sincère de la pratiquer. Nul ne voudrait l'avouer expressément; mais ce que la langue n'ose dire, les œuvres le proclament. Quelquefois pourtant on a un certain désir vague de la perfection, mais on s'en tient là. Or, dit saint Liguori, « il ne suffit pas d'avoir le désir de la perfection, » il faut avoir une ferme résolution de l'obtenir..... Des » désirs faibles sont plus nuisibles qu'utiles; car on s'en » repaît, et on s'endort dans ses imperfections. »

— Quand vous aurez excité votre volonté par ces considérations, hâtez-vous d'en venir aux actes et, pour assurer le succès de votre entreprise, commencez par réformer ce qu'il y a de défectueux dans la manière dont vous vous acquittez de vos exercices spirituels.

Vos oraisons, par exemple, produisent peu de fruit : voyez comment vous les faites. Vous y préparez-vous avec soin? Vous tenez-vous en les faisant dans une posture respectueuse? Renvoyez-vous les distractions dès qu'elles se présentent? Avez-vous le désir vif et sincère d'en bien profiter? Vous y proposez-vous toujours la destruction de votre défaut capital et l'acquisition de la vertu qui lui est opposée? Ne vous bornez-vous pas, au contraire, à des réflexions vagues et générales qui n'opèrent aucun changement dans votre conduite, croyant que tout est bien parce que vous pouvez dire : J'ai fait mon oraison? Insis-

tez-vous enfin sur vos résolutions, les déterminant spécialement à quelque point pratique dont vous savez que vous allez avoir l'occasion de faire l'application pendant la journée, et, ces résolutions, les rappelez-vous souvent à votre esprit jusqu'à l'oraison suivante, pour les exécuter avec fidélité quand vous êtes tenté de vous relâcher?

Considérez de la même manière tous vos exercices de piété l'un après l'autre; voyez la manière dont vous les faites, le peu de fruit que vous en tirez et les moyens à prendre pour qu'ils produisent tout leur effet.

Les séminaristes qui ne sont que *bons* ne sont pas, en général, vivement frappés de l'inutilité de leurs exercices spirituels pour le perfectionnement de leur conduite. Ils les font régulièrement pendant des temps considérables sans qu'on découvre en eux un amendement bien prononcé; souvent même, et presque toujours, ils vont en déclinant dans les voies de la perfection; la seconde année de leur séminaire ne vaut pas la première, et la troisième est moins bonne encore que les deux autres, ce qui est précisément tout le contraire de ce qui devrait avoir lieu. Ce point est un de ceux où se fait le mieux sentir la différence qu'il y a entre les *bons* et les *fervents* séminaristes : les premiers s'arrêtent ou reculent; les seconds ne s'arrêtent jamais et s'élèvent chaque jour davantage dans l'échelle de la sainteté.

— Quoique tous les exercices de piété, quand ils sont bien faits, conduisent merveilleusement à la perfection, il en est un cependant qui y fait faire des progrès plus rapides encore que tous les autres; c'est l'examen particulier. Saint Ignace, ce grand maître en fait de perfection, y attachait une importance extrême. Il regardait comme certain qu'une âme bien fidèle à cette sainte pratique, arriverait infailliblement à une haute sainteté. Appuyé sur son

autorité et sur celle d'une expérience constante, nous n'avons pas craint de formuler dans le *Saint Prêtre* cette double sentence : *Nous ne nous corrigerons jamais de nos défauts sans l'examen particulier.—Nous nous corrigerons certainement de nos défauts, ou du moins nous les affaiblirons notablement par l'examen particulier.*

Il ne faut pas confondre cet exercice avec celui qui se pratique communément dans les séminaires, et qui consiste dans la lecture qu'on fait chaque jour avant le dîner de l'excellent livre de Tronson, intitulé : *Examens particuliers sur divers sujets.* Cet ouvrage est un ensemble parfait des règles de conduite qu'on ne saurait trop rappeler aux séminaristes; mais cette lecture quotidienne ne tient pas lieu de l'examen particulier proprement dit que nous recommandons ici. Choisir le défaut dominant auquel on est sujet ou la vertu qu'on pratique le moins fidèlement; considérer attentivement le besoin qu'on a de se corriger de ce défaut ou d'acquérir cette vertu; rechercher les fautes qu'on a commises sur l'un ou sur l'autre depuis le dernier examen; s'en humilier devant Dieu, s'en punir, et prendre la ferme résolution de les éviter; voilà l'exercice qui, répété tous les jours, est, après les sacrements, l'instrument de perfection le plus efficace que nous connaissions. Faites-en l'expérience, bien-aimé lecteur; tenez ferme à l'usage de cette sainte pratique en dépit de la tentation que vous aurez de l'abandonner, et vous verrez si des fruits de sainteté abondants ne sont pas la récompense de votre fidélité [1].

— Si vous voulez sincèrement devenir plus saint que vous ne l'êtes, proposez-vous continuellement pour mo-

[1] Voir, pour plus de détails, *le Saint Prêtre*, troisième partie, chap. V.

dèle l'élève le plus accompli du séminaire. Il s'en trouve toujours qui se distinguent des autres par une piété plus fervente. En parlant d'un de ces élèves, vous vous écriez souvent : *Pour celui-là, c'est un saint*. Puisque vous l'admirez, passez donc de l'admiration à l'imitation, et donnez à votre conduite la perfection de la sienne. Voyez le bien qu'il fait et que vous ne faites point, le mal qu'il évite et que vous n'évitez point. Étudiez-le trait pour trait; observez-le dans ses conversations, dans ses exercices de piété, dans ses études, dans ses actions communes, dans sa tenue et ses manières; ne le perdez jamais de vue ni à l'église, ni en récréation, ni au réfectoire, ni en classe, ni dans ses promenades. Il porte partout son cachet de piété et de régularité, et c'est ce cachet qu'il faut imprimer profondément dans votre âme. Quel beau spectacle que celui d'un séminaire où tous les élèves rivaliseraient de ferveur et de sainteté !

— Ne regardez rien comme peu important, ni en bien, ni en mal : le plus petit bien, si on l'opère en tout et toujours, conduit rapidement à la plus haute perfection; le plus petit mal, si on le commet habituellement et sans scrupule, conduit à la longue et souvent très-promptement à des désordres épouvantables. Voilà l'écueil des *bons* séminaristes; ils comptent pour rien ce qui, en soi, n'est pas considérable, et ils ne voient pas que ce qu'ils traitent de bagatelle est excessivement important par ses conséquences.

— Faites votre société habituelle des séminaristes les plus fervents. Sachant qu'ils ne goûtent et n'estiment que la piété, vous serez comme forcé de vous entretenir avec eux de choses édifiantes, et leur simple contact contribuera très-efficacement à votre réforme.

Au début de chaque jour, dites-vous à vous-même :

Je veux être un saint aujourd'hui; puis, en commençant chaque action, rappelez-vous votre détermination du matin et adressez-vous cette question : Si un saint était à ma place, comment agirait-il ? Dieu répondra lui-même à cette question dans le fond de votre âme; écoutez sa réponse, conformez-y votre conduite, et vous ferez des progrès étonnants.

— Habituez-vous à faire très-fréquemment de petits sacrifices; cela vous donnera une force incroyable. C'est la lâcheté seule qui vous retient dans le bas étage de la perfection, et rien ne détruit cette lâcheté comme l'habitude des sacrifices : *Tantùm proficies*, dit l'Imitation, *quantùm tibi ipsi vim intuleris.* Un mot inutile supprimé, une bonne inspiration accueillie, une direction d'intention bien faite, une élévation de cœur pendant son travail, un acte de mortification dans ses repas et mille autres choses de cette nature, qui sont fort peu pénibles, développent singulièrement la piété et font passer en peu de temps d'une vie commune à une vie fervente.

— Ayez toujours devant les yeux les fruits abondants que vous produirez dans le saint ministère si vous êtes un saint prêtre. Cela vous portera tout naturellement à devenir un fervent séminariste, puisque celui qui n'a au séminaire qu'une vertu médiocre ne sera jamais un saint prêtre. Quelle pensée plus électrisante que celle-ci : Je sauverai, si je suis un saint prêtre, des âmes qui se damneront si je ne suis qu'un prêtre ordinaire !

— Pour exécuter plus sûrement vos pieux desseins, révélez-les en confession et en direction. N'imitez pas ceux qui, en ces circonstances, croient que tout est bien quand ils ont déclaré leurs fautes. Allez plus loin, vous; dites positivement à votre directeur que vous voulez être un saint et que vous désirez vivement qu'il vous aide à le de-

venir. Que les directeurs des séminaires seraient heureux si tous leurs pénitents leur tenaient ce langage, et quel zèle ils auraient pour leur sanctification ! Mais parmi ceux que nous appelons *bons séminaristes* il y en a peu qui agissent ainsi ; c'est que malheureusement il y en a peu qui veuillent sincèrement prendre place dans la classe des fervents ; presque tous se trouvent bien au degré où ils sont et ne visent qu'à s'y maintenir. Ne grossissez pas le nombre de ces lâches, jeune et tendre ami : Dieu vous convie certainement à une sainteté suréminente ; répondez à son appel et soyez un séminariste parfait, pour être plus tard un saint prêtre. *Amen !*

CHAPITRE IV.

Le fervent séminariste.

Ordinairement, avant d'entrer au séminaire, le séminariste fervent était déjà fervent. Dans le monde, dans sa famille, dans le petit séminaire, il édifiait par sa haute piété qui ne se démentait jamais, et qui chaque jour, au contraire, se fortifiait au lieu de s'affaiblir : le titre de *saint* lui était généralement décerné.

L'origine de sa piété remonte souvent jusqu'à sa première enfance. Une mère solidement chrétienne cultiva soigneusement son âme, et d'heureuses dispositions à la piété favorisèrent cette culture.

Imitateur des saints, les frivolités du jeune âge eurent pour lui peu d'attrait; il se prêtait au jeu plutôt par complaisance que par inclination, et quand il pouvait suivre son goût, il se plongeait dans les livres ou allait au pied de l'autel épancher son cœur dans le cœur de Jésus, et édifier les âmes saintes qui ne se lassaient point d'admirer sa ferveur. C'était un autre Jean, l'apôtre vierge et le disciple bien-aimé du Sauveur.

Quelquefois cependant la haute piété du fervent séminariste ne date pas de si loin. Des orages ont précédé la sérénité de sa vertu. Victime des mauvaises compagnies, triste jouet d'une imagination bouillante, il a fait des écarts, et de fougueuses passions l'ont entraîné dans plus d'un précipice. Ces précipices, il s'en est arraché. Depuis longtemps il a reconnu sa misère; il l'a déplorée dans l'amertume de son cœur, et une éclatante conversion qui a frappé tout le monde, l'a rattaché à Dieu par des liens indissolubles. C'est Pierre après sa chute regagnant par la ferveur de son repentir les bonnes grâces de son divin Maître.

Mais n'y a-t-il de séminaristes fervents que ceux dont nous venons de parler? Une vertu, incomplète dans le monde, ne devient-elle pas quelquefois une vertu fervente au séminaire? Communément, ce n'est pas peut-être ce qui a lieu; mais pourtant cela n'est pas assurément sans exemple. Oui, l'on en voit qui n'étaient que bons dans le monde, et qui, dans le séminaire, deviennent excellents. Quand cela arrive, hâtons-nous de le dire, c'est presque toujours dès le début qu'on s'en aperçoit. Nous doutons fort que les plus anciens directeurs aient vu souvent cette heureuse transformation s'opérer dans la seconde ou la troisième année du séminaire. Nous le répétons, c'est au début que cela se remarque. Déjà bien disposé, quoique

n'ayant qu'une vertu ordinaire, un nouveau séminariste se sent parfois subitement frappé de la grâce et se livre à des réflexions sérieuses qu'il n'avait jamais faites. Le monde qui l'étourdissait, des amis folâtres qui le dissipaient, de vains plaisirs qui attiédissaient son âme; tout cela le retenait dans l'étage inférieur d'une vertu médiocre. Mais quand la majesté imposante du séminaire l'a saisi; quand la solitude, faisant le vide dans son âme, l'a placé sous le regard de Dieu; quand il a entendu la parole grave et pénétrante de ses vénérables supérieurs; quand il a fait connaissance avec de pieux condisciples, modèles achevés de vertus sans tache; quand il a subi l'heureux joug d'un règlement salutaire, et que la chaîne des exercices spirituels l'a enlacé; alors une vive lumière s'est faite autour de lui, il a vu les vérités éternelles sous un jour tout nouveau, et le sacerdoce lui apparaissant dans un avenir prochain avec son effrayante sublimité, il s'est dit à lui-même : *Locus in quo stas, terra sancta est :* puis-je être trop parfait pour devenir le ministre de Dieu et le dispensateur des mystères de Jésus-Christ? Non certes; jamais au contraire je ne serai aussi saint que je le dois être; voguons donc à pleines voiles vers la perfection..... Et il a quitté la nacelle des bons pour prendre place dans celle des parfaits.

Telles sont les dispositions préliminaires de ceux que nous appelons *fervents séminaristes.* Voyons maintenant le détail de leur conduite.

Nous ne parlerons point de la vocation de ces pieux élèves ni des mille moyens qu'ils emploient pour s'assurer qu'elle est ce qu'elle doit être. Si, comme nous l'avons vu, le *bon* séminariste se met en règle sur ce point si important, que ne doit pas faire celui qui puise ses lumières et ses inspirations dans une piété beaucoup plus avancée?

S'il aborde le séminaire, c'est parce qu'il a la certitude morale que Dieu l'y appelle.

Le fervent séminariste aime le séminaire avec une sainte passion. Rien ne lui manque dans ce lieu de délices : de bons supérieurs, de pieux condisciples, l'éloignement du monde, la vie de retraite, la règle, le genre d'occupation, le mélange si bien combiné de l'étude et des exercices spirituels : tout est selon ses goûts, et jamais il n'a joui sur la terre d'une paix semblable à celle que Dieu lui procure.

Souvent son cœur déborde, et de douces larmes, furtivement répandues, trahissent l'ineffable bonheur dont son âme est inondée. C'est à lui que s'appliquent ces belles paroles de l'Imitation : *Ibi* (in silentio et quiete) *invenit fluenta lacrymarum, quibus singulis noctibus se lavet et mundet, ut Conditori suo tantò familiarior fiat, quantò longiùs ab omni seculari tumultu degit.*

Nous avons connu un jeune homme qui entra au séminaire sans se laisser arrêter par la considération du brillant avenir que le monde lui promettait. Le jour de son entrée il était très-soufffrant, et cependant dès qu'il eut mis le pied dans son humble cellule, si différente de sa chambre du monde, il ouvre sa fenêtre, tombe à genoux, regarde le ciel avec transport et s'écrie dans la ferveur de son enthousiasme : « O mon Dieu! me voici donc enfin » dans le séminaire!... Que je suis heureux, Seigneur, » que je suis heureux! Soyez béni, mon Dieu, soyez éter- » nellement béni!... » Et des ruisseaux de larmes s'échappaient de ses yeux.

A la différence des mauvais, des tièdes et même des bons séminaristes, celui qui est fervent regrette chaque jour qu'il voit s'écouler, parce qu'il voudrait que l'heureux temps de son séminaire ne s'abrégeât jamais. Ce n'est pas

lui qui, comme quelques-uns de ses condisciples, semblables en cela aux écoliers paresseux des colléges, compte avec impatience les jours de saint esclavage qui le séparent des jours de liberté.

A la différence encore de ceux qui ne sont pas fervents comme lui, chaque nouvelle année de séminaire, au lieu de l'incliner vers le relâchement, l'enrichit au contraire d'un accroissement de ferveur et de sainteté.

L'esprit de Dieu le dirige dans toutes ses voies : *Spiritu Dei agitur*. On a beau l'observer de près, toujours on le voit en règle, toujours il se conduit de manière à faire dire à chacun de ses condisciples : Voilà mon type, voilà mon modèle !

Les plus petits points de la règle ont à ses yeux une autorité souveraine à laquelle il se soumet avec la plus inviolable fidélité. Jamais un mot ne lui échappe quand le silence est prescrit, et nous ne craignons pas d'exagérer en disant qu'il mourrait martyr de l'obéissance, s'il était forcé de choisir entre la mort et la violation pleinement volontaire de son règlement.

C'est lui qui, pour obéir à ce règlement, laisse une lettre à moitié formée et se met en marche au premier coup de cloche. L'éclair n'est pas plus rapide, l'ange n'est pas plus prompt qu'il ne l'est lui-même pour exécuter la volonté de Dieu dès qu'elle lui est connue.

Il prie quand il doit prier, il travaille quand il doit travailler, il se récrée quand il doit se récréer, et comme Samuel à Héli, à chaque instant il peut dire à Dieu : *Ecce ego, quia vocasti me.*

Si dans les plus petites choses il est si fidèle, faut-il s'étonner qu'il le soit en des points d'une plus haute importance? Sa conscience est d'une délicatesse quelquefois excessive; l'ombre d'une faute lui semble une faute réelle

dont il ne manque jamais de se punir. L'apparence d'un défaut prend à ses yeux les proportions d'un vice, et pour s'en corriger, il met incessamment en œuvre la mortification, la vigilance et la prière.

La parole de ses chefs a pour lui quelque chose de sacré. Il n'est aucune de leurs prescriptions qu'il n'observe, aucun de leurs conseils qu'il ne suive. Dieu lui-même, se rendant visible et dictant ses volontés à ce pieux élève, ne serait pas plus ponctuellement obéi que ne l'est le supérieur qui le remplace.

A l'église, chacun se sent frappé de sa bonne tenue : pas un mot inutile, pas un léger sourire, pas un regard indiscret, pas un geste qui blesse la plus exacte réserve ; droit sans roideur, recueilli sans affectation, sérieux et grave sans austérité ni contrainte, pieux enfin de cette piété de bon aloi qui ne rebute personne et édifie tout le monde, il prêche éloquemment par sa simple attitude, sans avoir seulement la pensée du bon exemple qu'il donne. Nous nous sommes souvent demandé comment plusieurs séminaristes moins parfaits que celui-ci, et auxquels on ne pouvait faire aucun reproche sur les points que nous venons de toucher, ne produisaient pas cependant cette impression de sainteté qu'on éprouve à l'aspect du séminariste fervent. C'est un des secrets de la haute piété ; elle a son mystérieux cachet, son influence sympathique qui saisit sans qu'on puisse expliquer comment elle saisit. Et puis tout se soutient, tout se coordonne dans la conduite du séminariste qui vit saintement ; quand on le voit en tout, partout et toujours dans la ligne du devoir, dans l'habitude du recueillement, de la modestie et de la piété, il n'a qu'à se montrer pour qu'on dise aussitôt : Voilà notre ange visible, voilà le saint du séminaire !

Dans sa cellule, s'il nous était donné d'y pénétrer ou

seulement de l'observer sans qu'il s'en aperçût, nous le verrions pénétré du sentiment de la présence de Dieu, recueilli comme à l'église, sanctifiant son travail par une fervente prière, baisant amoureusement son crucifix, s'unissant à Jésus et à Marie par de fréquentes aspirations, et de temps en temps, la discipline à la main, châtiant sévèrement une chair innocente. Qui saura jamais les actes de vertu qui se pratiquent journellement dans la cellule du fervent séminariste?

Au réfectoire, on le voit encore tel qu'il est toujours, modeste, recueilli, pieux et mortifié. L'attention soutenue qu'il prête à la lecture émousse ses appétits sensuels, et s'il pense à la nourriture qu'il prend, c'est pour observer le saint usage qu'il a adopté de s'imposer à chaque repas, sans que personne le sache, quelque légère privation.

Pendant les récréations et les promenades, on admire peut-être plus encore que partout ailleurs l'ensemble de vertus dont la pratique lui est familière : douceur, complaisance, charité, simplicité, humilité, aménité dans le ton et les manières, piété dans les entretiens, enjouement candide et toujours contenu par une gravité sans sécheresse : tels sont les beaux traits qui le distinguent.

Que dirons-nous de ses vacances? Ce serait au monde à nous raconter les sujets d'édification qu'il lui donne. Quand il a fait dans sa famille et chez les personnes de sa connaissance les visites que la nécessité ou les convenances lui prescrivent, il se crée une espèce de solitude au fond de laquelle il se plonge avec délices, pour se livrer modérément aux exercices de l'étude et de la piété. Quelques saints prêtres qu'il prend pour mentors forment sa compagnie, et, sans le savoir, il excite leur envie par son angélique ferveur. Qui nous dira les heureuses impressions que produit sur les séculiers mêmes le spectacle de ses

vertus ! Un jour, une grande pécheresse, plongée depuis plusieurs années dans un abîme d'iniquités, se convertit en voyant tous les jours à la même heure un séminariste au pied du tabernacle, dans l'attitude d'un saint : c'est lui, dit-elle, c'est lui, ô mon Dieu, qui sera le confident de mes misères. Et, en effet, dès qu'il fut prêtre, elle l'alla trouver, et il eut le bonheur de la purifier de ses souillures. C'est elle-même qui raconta ce fait si édifiant à une personne qui avait sa confiance.

Vous nous faites là, dira-t-on peut-être, un tableau imaginaire et chimérique : c'est de l'idéal et non du réel que vous nous proposez. Regardez autour de vous, élèves bien-aimés qui nous faites ce reproche, et très-certainement vous verrez quelques fervents condisciples semblables à celui dont nous venons d'esquisser le portrait. Ils sont rares sans doute, mais à coup sûr ils existent. Oui, nous sommes certain qu'il n'y a pas un seul séminaire en France et hors de France où il ne se trouve des séminaristes de cette trempe. Dieu veut qu'il en soit ainsi; ce sont de parfaits modèles qu'il propose aux lâches pour qu'ils les imitent. Ah! mon cher enfant, si vous l'écoutiez, ce Dieu d'amour, il vous dirait assurément ce qu'il disait autrefois à Satan de son serviteur Job : *Numquid considerasti servum meum Job..... vir simplex, et rectus, ac timens Deum et recedens à malo, et adhuc retinens innocentiam ?*

Mais enfin, répliquez-vous, chez ce pieux séminariste l'humanité a-t-elle donc disparu ? Dieu qui voit des taches jusque dans ses anges, n'en voit-il aucune chez le saint élève dont vous venez de tracer le tableau ? Loin de nous de le dire ni même de le penser. La perfection ne se trouve qu'en Dieu seul, partout ailleurs il y a des ombres ; et celles qui recouvrent la vertu du fervent séminariste, nous

ne craindrons pas de les produire. Elles sont légères, il est vrai, mais elles sont réelles, et les signaler est pour nous un devoir : ce sera d'ailleurs pour lui-même une leçon salutaire dont il s'empressera de profiter.

Le fervent séminariste accorde quelquefois un peu trop à l'imagination. Il a des qualités excellentes, cela est incontestable; mais le bien qu'il fait, il le fait par enthousiasme et par élan plutôt qu'avec le calme de la raison et la sagesse du discernement. Quand son ardeur se ralentit, il croit tout perdu, et tombe des hauteurs de la perfection dans les langueurs du découragement.

Tant que durent ses fervents accès, rien ne lui coûte : encombrement de pratiques pieuses, application forcée à se maintenir en la présence de Dieu, privation immodérée de la nourriture et du sommeil, taciturnité exagérée, vœux imprudents, pénitences corporelles sans l'agrément du directeur : voilà des taches que son fonds de bonne intention lui dérobe. C'est l'excès du bien, nous en convenons ; mais l'excès du bien est un défaut que la vraie vertu ne saurait approuver : *Oportet sapere*, dit saint Paul, *sed sapere ad sobrietatem.*

La singularité est encore assez souvent la matière d'un reproche qu'on peut lui faire. Chez lui, cette singularité n'est pas orgueil, mais elle est bizarrerie, originalité, petitesse d'esprit, et quelquefois défaut d'éducation. Or si tout cela n'est pas vice, ce n'est pas vertu; ce n'est pas surtout cette vertu franche, polie, gracieuse et attrayante qui plaît toujours et ne choque jamais.

Trop souvent aussi il affiche une austérité de mœurs et de manières qui rebute au lieu d'attirer. Uni à Dieu par une piété sincère, il croit rompre cette union s'il se déride. Au lieu de se faire tout à tous comme saint Paul ou comme saint François-Xavier qui, pour convertir de vieux

matelots endurcis, prenait leur jeu quand ils étaient appelés pour la manœuvre, il se tient, lui, toujours retranché dans la sphère d'une perfection mal comprise, et ne sait point abaisser son vol pour gagner les cœurs par une aimable condescendance.

Sous l'influence du même principe, il commet encore des imprudences dans la société des laïques. La moindre tolérance lui semble un crime. Dès qu'un mal quelconque se produit, il croit avoir mission pour le détruire; il l'attaque donc avec vigueur, et, au lieu de laisser passer ce qu'il va censurer en vain, il excite par son ardeur pour le bien l'ardeur que les autres ont pour le mal, et s'attire en outre des railleries piquantes qui rejaillissent sur la vertu dont il se fait l'apôtre.

L'entêtement est encore quelquefois une de ses petites misères. Il soutient une bonne cause ou du moins une cause qu'il croit bonne, cela est vrai; mais précisément parce qu'elle lui semble bonne, il la défend à outrance, et la chaleur de son soutien endurcit les esprits au lieu de les convaincre.

C'est encore lui qui se montre trop exclusif dans le choix de ses compagnies. Des condisciples qui auraient besoin de se réchauffer au foyer de sa piété dans les récréations et les promenades, craignent de l'aborder, parce qu'il laisse trop voir que la société des fervents est la seule qui lui plaise.

Son caractère n'est pas toujours non plus absolument irréprochable. La prévention, *ce vice de l'homme de bien*, comme l'appelle Montesquieu, l'aveugle quelquefois à son insu; la vivacité, quand il subit un choc, agite un peu son âme et se produit même par de légères saillies; une certaine lenteur dans l'exécution des choses qui ne lui sourient pas, contraste avec l'activité qu'il déploie quand

il fait ce qui est de son goût; une ombre de susceptibilité lui rappelle en quelques circonstances que le germe de l'orgueil n'est pas encore détruit; un air de tristesse et de mélancolie altère de temps en temps son aimable sérénité, et ainsi du reste. C'est peu de chose, mais c'est pourtant quelque chose; le vieil homme n'a pas tout à fait cessé de vivre, et de nouvelles victoires sont réservées à de nouveaux combats.

Son zèle se ressent parfois aussi des imperfections de son caractère. L'indignation contre le péché absorbe chez lui l'indulgence et la compassion pour les pécheurs; des entreprises aventureuses et au delà de ses forces révèlent son peu de prudence et de maturité; certaines démarches scabreuses et peu mesurées, qui lui attirent des critiques et des blâmes, lui font sentir qu'il dépasse les bornes de la discrétion; le défaut de persévérance enfin, à la rencontre des obstacles, atteste son peu de fermeté et de confiance en Dieu.

C'est encore dans les peines, dans les tentations, dans les maladies que le fervent séminariste s'aperçoit qu'il est homme. La faiblesse le gagne dans ces rudes épreuves; l'abattement prend la place de la sainte espérance, et si la résignation finit par prévaloir, elle ne vient qu'après l'expression de la plainte et de l'anxiété.

Une chute aussi, souvent fort peu grave, ébranle son courage et trouble la paix de son intérieur. Profondément affligé de ne pas se voir encore impeccable, au lieu de dire comme David. *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me,* il s'empare des paroles de Caïn qui ne lui conviennent en aucune façon et s'écrie comme lui : *Major est iniquitas mea, quàm ut veniam merear;* il devrait profiter de sa faute pour s'humilier, veiller et prier, et le découragement est le mauvais fruit qu'il en tire.

Le scrupule enfin, cette infirmité des bonnes âmes, qui bouleverse la conscience, refroidit la ferveur, rend impropre au travail, altère la santé, attaque la raison même en faussant le jugement, et met au supplice les pénitents et les confesseurs, le scrupule est souvent la grande faiblesse du fervent séminariste. Attaché servilement à sa volonté propre par un orgueil secret qu'il ne veut pas reconnaître, il érige en vertu son opiniâtreté, persuadé qu'elle part d'un fonds de crainte de Dieu, et refuse d'obéir quoique l'obéissance soit le seul remède à la maladie spirituelle dont il est atteint.

On doit voir maintenant si nous avons flatté le séminariste fervent dans le tableau que nous en avons fait ; mais on doit voir aussi combien sont légères les ombres qui le rembrunissent. Donnons cependant quelques avis à cet élève si intéressant et initions-le aux secrets de son avenir.

Quand vous serez prêtre et que vous quitterez le séminaire, il arrivera de deux choses l'une : ou vous continuerez de marcher dans les voies de la ferveur et de la perfection, ou vous sortirez de ces voies pour entrer dans celle du relâchement. Déroulons votre avenir dans ces deux hypothèses.

Si votre ferveur se soutient, si même elle prend encore de nouveaux accroissements, bénissez Dieu d'avance des fruits étonnants dont il couronnera votre divin ministère. Vous serez un saint prêtre, et qui dit saint prêtre, dit l'homme de Dieu, l'homme de sa droite, l'homme selon son cœur, le sel de la terre, la lumière du monde, le miroir de toutes les vertus, la gloire de l'Église, le père des pauvres, le consolateur des affligés, le fervent apôtre en un mot, donné en spectacle au ciel et à la terre. Tout s'incline devant un saint prêtre ; il réduit au silence l'im-

piété elle-même, et fait jaillir de la fange même du libertin l'admiration et l'éloge.

Oui, vous serez tout cela si votre ferveur se soutient et se développe, et voici quels seront les heureux effets de cette ferveur.

Vous entrerez dans le monde avec un saint tremblement à la vue de votre faiblesse, mais avec une pleine confiance en Dieu, qui est tout spécialement le protecteur du saint prêtre.

Vous serez muni d'un règlement de vie comme d'une cuirasse impénétrable. Ce règlement, vous l'aurez élaboré devant Dieu dans votre solitude, de concert avec votre directeur, qui vous aura fait promettre de l'exécuter avec fidélité en dépit de tous les obstacles.

Habitué à respecter, à pratiquer et à chérir la règle du séminaire, vous vous attacherez plus fortement encore à votre règlement de prêtre, convaincu qu'il vous sera incomparablement plus nécessaire dans le monde que celui du séminaire ne l'était dans la retraite.

La tentation d'y faire la moindre brèche sans une raison vraiment légitime, sera repoussée avec vigueur comme une suggestion infernale qui, si elle était accueillie, serait le premier principe de votre décadence : *jamais, sans motif grave, je n'enfreindrai mon règlement ;* telle sera votre invariable devise.

Vous attendrez paisiblement le signal de la volonté de Dieu par l'organe de vos supérieurs, et quel que soit le poste qu'ils vous confient, vous l'accepterez sans mot dire avec une humble soumission. Cette disposition d'obéissance aveugle ne se démentira jamais ; ce ne sera pas vous qu'on verra déranger les desseins de la Providence par les subterfuges et les pitoyables combinaisons de votre volonté propre.

Installé dans votre emploi, vous exécuterez dès le premier jour le plan de perfection que vous vous serez tracé. Vicaire d'abord, selon la voie commune, vous vous direz énergiquement à vous-même : Je ne ferai un bien complet dans mon ministère que si je suis en parfaite harmonie avec mon curé. De ce principe fondamental résultera l'accomplissement de vos principaux devoirs.

Loin de considérer votre curé comme un maître incommode, vous ne verrez en lui qu'un bon père et un conseiller fidèle. Soyez sûr qu'il sera l'un et l'autre si vous êtes vous-même un excellent vicaire. Vous étudierez avec soin son caractère, ses goûts, ses usages, ses doctrines, avant de vous produire sous tous ces rapports, dissimulant vos inclinations propres si elles étaient opposées aux siennes, afin d'éviter les moindres froissements.

Le vicariat ne sera pas à vos yeux un pénible esclavage, vous l'envisagerez plutôt comme un noviciat très-utile pendant lequel vous puiserez dans l'expérience de votre bon curé les moyens d'être plus tard un bon curé vous-même.

Jamais vous ne direz un mot ni ne ferez une démarche qui puisse déplaire au premier pasteur de la paroisse, prenant toujours sa défense avec un saint zèle, et désarmant ses ennemis, s'il en a, par toutes les industries de votre charité.

Respect, confiance, attachement, douceur et complaisance : telles seront les vertus par lesquelles vous vous appliquerez à gagner son estime et son affection.

Le monde, ses compagnies et ses jeux vous inspireront de la répugnance. Vous les fuirez au lieu de courir après eux ; vous vous ferez désirer au lieu de vous imposer, et vous ne sortirez de votre retraite habituelle que quand vous pour-

rez vous dire devant Dieu que sa plus grande gloire et le salut des âmes vous en font un devoir.

Les festins, du moins habituellement parlant, vous seront à charge ; votre ferveur y sera mal à l'aise, et comme, après ces festins, vous la sentirez toujours plus ou moins refroidie, vous les éviterez autant que vous le pourrez, et quand vous serez forcé d'y paraître, vous ferez voir que si vous vous y prêtez par convenance, vous ne les recherchez pas avec empressement et bonheur.

Tous les paroissiens, sans distinction, seront pour vous des brebis chéries que vous essayerez de gagner à Dieu par votre inaltérable douceur et votre angélique piété. Vous les aimerez pour qu'ils vous aiment, vous les édifierez pour qu'ils vous imitent.

Les affligés vous verront accourir au fort de leurs disgrâces ; vous leur porterez de saintes paroles pour les fortifier, des témoignages de compassion pour les soulager, de manière à les forcer de voir en vous un ange consolateur, charitable et dévoué.

Les pauvres seront vos enfants d'adoption ; ils souriront de bonheur en vous voyant entrer dans leur sombre asile ; vous vous imposerez des privations pour les assister dans leur détresse ; leur pauvreté corporelle ne vous fera pas oublier le triste état de leur conscience, et ils devront à votre charité le soulagement de leur misère et le salut éternel de leurs âmes.

Les malades, *vos* malades surtout, seront l'objet des soins les plus actifs de votre zèle. Jamais une plainte, jamais un murmure à l'occasion des visites que vous devrez leur faire ; toujours au contraire, toujours des témoignages d'empressement à vous rendre auprès d'eux au premier signal, pour les consoler dans leurs souffrances et les disposer au terrible passage du temps à l'éternité.

Quant à vos pénitents, que seront-ils pour vous autre chose qu'une famille de pauvres prodigues qui ne vous décerneront pas sans raison le doux titre de père? Sans briguer jamais leur confiance par d'indignes manœuvres, vous recevrez ceux que la Providence vous enverra, et, sans préférence pour un seul, vous les accueillerez tous avec un zèle égal, vous appliquant sans relâche à les porter à Dieu par vos paternels avis et votre charité compatissante.

Pour accomplir ces œuvres excellentes, vous vous convaincrez chaque jour davantage de la nécessité d'être un saint, et pour être un saint, vous vous maintiendrez comme au séminaire homme de retraite, de prière et d'étude.

L'oraison sera plutôt prolongée qu'abrégée; la sainte messe, célébrée comme les saints la célèbrent, sera toujours précédée d'une préparation spéciale et d'une longue action de grâce; l'office divin sera dit en son temps et avec les dispositions qu'il exige; l'examen particulier sera inviolablement pratiqué tous les jours, le chapelet récité, la lecture spirituelle régulièrement faite, et la visite au saint sacrement, initiation délicieuse aux voluptés célestes, sera la fournaise d'amour où viendra chaque soir se raviver votre ferveur.

Enfin le jour de retraite mensuelle et la grande retraite annuelle renouvelleront et consolideront votre piété. C'est là que vous vous rappellerez les jours heureux de votre séminaire, et que vous bénirez Dieu dans la douce effusion de votre âme de vous être maintenu dans la fidélité que vous lui aviez jurée.

Devenu curé, rien n'interrompra vos pieux usages et vos saints exercices; vous les pratiquerez même avec un redoublement d'ardeur, par cette pensée que, croissant

en dignité, vous devez croître aussi en ferveur et en perfection.

Oui, jeune ami, telle sera votre vie sacerdotale si vous continuez de marcher dans les saintes voies que vous parcouriez avec tant de bonheur au séminaire. Ah! qu'elle sera sainte cette vie, qu'elle sera sanctifiante pour les peuples, qu'elle sera digne d'être couronnée, comme elle le sera en effet, par une mort précieuse aux yeux du Seigneur! *Pretiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus.*

Mais si malheureusement vous venez à déchoir, que verrons-nous, et comment arrivera ce que nous verrons?

Si votre piété était solide au séminaire, si votre ferveur était vive et bien réglée, on peut dire, en général, que si vous finissez par vous relâcher quand vous serez prêtre, votre relâchement ne se déclarera point avant un temps notable. Nous disons en général; car, il faut bien l'avouer, quelquefois un excellent séminariste ne tarde pas à tomber au degré des bons prêtres ordinaires et même plus bas encore. Quoi qu'il en soit, voici, selon l'expérience, comment votre ferveur se ralentira.

La vigilance exacte que vous exerciez dans la solitude sur vous-même, sur vos sens et sur toutes vos actions, était assurément la gardienne de votre piété. Sa pratique n'était pas difficile, car tout vous rappelait à Dieu au séminaire, et le monde ne venait point vous troubler dans votre aimable retraite. Mais quand vous la quitterez, cette retraite, vous vous trouverez jeté dans un certain extérieur qui vous dérobera plus ou moins la présence de Dieu et vous empêchera de veiller aussi exactement sur vous-même que vous le faisiez au passé.

Le saint ministère, si excellent qu'il soit, vous absorbera

tellement que, tout occupé des autres, vous vous oublierez un peu vous-même.

Sans doute les exercices de piété, que vous pratiquerez avec fidélité, vous replaceront sous l'œil de Dieu et vous préserveront de chutes tant soit peu graves. Mais ces exercices spirituels eux-mêmes laisseront bientôt quelque chose à désirer.

La méditation, par exemple, sera quelquefois abrégée par un motif que vous croirez légitime, mais qui ne semblerait pas tel à celui qui aurait conservé toute sa première ferveur.

L'examen particulier, qui est toujours la première pratique que le démon s'efforce de faire abandonner, se réduira, quelquefois du moins, à un simple coup d'œil vague et superficiel dont on ne verra pas de fruits bien marqués.

Il en sera ainsi de tous les autres exercices : vous les ferez encore, généralement parlant, mais vous les ferez moins bien, et même, de temps en temps, vous en omettrez quelques-uns sans raison suffisante.

Prenez bien garde, jeune ami; sans vous en douter peut-être, nous voici arrivés au commencement de la mauvaise pente. Oui, quand vous verrez que vos exercices de piété se feront un peu froidement, négligemment et sans beaucoup d'attrait; quand leur omission, faiblement motivée, ne vous affectera plus comme elle l'eût fait dans vos bons jours, vous pourrez dire à coup sûr qu'il y aura chez vous diminution de ferveur et principe de relâchement.

Laissez-nous vous signaler surtout un exercice que vous pourrez regarder comme le thermomètre de votre ferveur : c'est la visite du très-saint sacrement. Un bon prêtre ordinaire peut, sans sortir de sa classe de *bon* prêtre, n'être pas parfaitement exact dans l'accomplissement de cette

sainte pratique; mais un *saint* prêtre, un prêtre *fervent* ne s'en dispense jamais sans une raison grave, et ce lui serait une grande peine de l'omettre, comme ce lui est une grande consolation de s'en acquitter. Quand donc vous remarquerez que vous n'êtes plus attiré comme autrefois au pied du tabernacle, que vous sentez même une sorte de répugnance à vous y rendre, et que vous vous en dispensez sans motif légitime, tenez pour certain que le relâchement commence à gagner votre âme et que cette infidélité sera suivie de bien d'autres.

Oui, si, relativement aux pratiques de piété, vous en venez aux points que nous avons signalés, vous verrez certainement dans le reste de votre conduite un germe de tiédeur, qui sera comme le pendant de celui qu'offriront vos exercices spirituels. Jamais, jamais les choses ne se passent autrement. — Fidélité constante à faire et à bien faire les exercices de piété : fidélité pareille dans le reste de la conduite.—Négligence plus ou moins prononcée dans la pratique des exercices spirituels : négligence pareille dans le reste de la conduite. — Désordre complet à l'égard des exercices spirituels : désordre pareil dans le reste de la conduite. Si l'on conteste ces observations de mœurs, il ne faut tenir aucun compte des attestations de l'expérience. Le *mauvais* prêtre renonce absolument à tout ce qui s'appelle *pratiques pieuses.* —Le prêtre *tiède* et *relâché* en fait encore de temps en temps quelques-unes, mais il les fait très-mal. —Le *bon* prêtre en fait un plus grand nombre et s'en acquitte assez bien. — Le *saint* prêtre seul fait constamment toutes celles qu'il s'est imposées au début de son sacerdoce, et les fait avec une ferveur toujours croissante. Voilà ce que sont ces divers prêtres relativement aux exercices spirituels : qu'on examine le reste de leur conduite, et l'on verra s'ils ne sont pas plus ou moins régu-

liers selon qu'ils sont plus ou moins fidèles à s'acquitter de leurs pratiques pieuses.

Oui donc, jeune ami, vous vous relâcherez infailliblement sur bien des points si vous vous relâchez sur celui des exercices de piété; vous ne sauriez trop insister sur la méditation de cette vérité capitale.

Ainsi, par exemple, vous commettrez des fautes, légères d'abord, un peu plus graves ensuite, que jamais vous n'eussiez voulu vous permettre aux jours où votre ferveur était en plein règne.

Vous n'aurez plus pour votre curé le même attachement, la même complaisance, le même fonds d'estime, de respect et de dévouement. La ferveur vous donnait tout cela quand elle était vive; en se refroidissant, elle vous retirera une partie de ses faveurs.

La solitude, qui faisait vos délices, commencera à vous assombrir, et au lieu de vous y plonger avec bonheur comme au passé, vous sentirez presque le besoin d'en sortir pour vous répandre. C'est une chose bien remarquable que le goût qu'on a pour la retraite quand on est parfaitement fidèle à ses exercices de piété, et l'altération de ce goût quand cette fidélité vient à se ralentir.

Vous plaisant moins dans votre chambre et un peu plus dans le monde, il va sans dire que votre attrait pour l'étude perdra quelque chose de son intensité. Quand les pratiques pieuses se font avec une régularité parfaite, on aime l'étude autant que la prière, et ces deux choses entretiennent la piété et lui donnent même chaque jour une nouvelle ardeur.

Vous aimerez encore la société des saints prêtres; mais comme il est dans la nature de fréquenter ses semblables, vous rechercherez peut-être la compagnie de quelque confrère qui inclinera comme vous vers la vie commune.

Vous remplirez sans doute les grands devoirs de votre emploi; mais la ferveur cessant de vous soutenir, ils commenceront à vous peser. Vous ne volerez plus avec un saint empressement au tribunal de la pénitence, au lit des malades, dans la maison des pauvres, comme quand une tendre piété vous y portait sur ses ailes; tout cela se fera, il est vrai, mais tout cela se fera avec un peu de contrainte et même avec un certain fonds de répugnance.

Vos confessions personnelles deviendront plus rares; signe certain de refroidissement : elles ne vous ramèneront point à votre primitive ferveur; signe infaillible d'un commencement de routine.

Arrivé à ce point, y fixerez-vous du moins votre tente? Non : si vous ne retournez pas à votre première régularité, vous ferez des progrès dans la voie du relâchement. N'ayez pas à cet égard le plus léger doute. Or, faites-y attention, pour retourner à votre ancien état, vous aurez déjà des efforts à faire; pour progresser au contraire, dans la voie du relâchement, vous n'aurez qu'à glisser sur la pente rapide où vous aurez mis le pied; il est donc bien probable que vous prendrez ce dernier parti, et si vous le prenez, bientôt, croyez-nous, bientôt vous vous trouverez dans la voie des *bons* prêtres de l'ordre commun, dans laquelle vous vous étiez mille fois promis de ne jamais descendre.

Sans doute, nous aimons à le penser, vous vous arrêterez là; mais pourtant la chose n'est pas absolument certaine. Quand on a abusé des grâces attachées à une haute sainteté, et qu'au lieu de s'élever ou de se soutenir, on s'est abaissé, Dieu seul peut savoir jusqu'où ira ce triste abaissement.

Au reste, fussiez-vous préservé du malheur de devenir jamais un prêtre tiède ou un mauvais prêtre, vous serez, tout au plus, simplement un *bon* prêtre : or, aux yeux de Dieu, entre le *bon* et le *saint* prêtre la distance est immense.

S'il était possible de peser la somme de bien produite par ces deux prêtres dans des circonstances identiques, on serait étonné de la différence.

N'étant donc plus qu'un *bon* prêtre, vous aurez des vertus sans doute, mais elles seront ternies par une multitude de défauts qui vous étaient inconnus autrefois; vous exercerez un ministère qui ne sera pas sans fruit; mais jamais il ne sera béni de Dieu comme celui du saint prêtre; vous serez un de ces hommes dont Mgr. de la Motte, évêque d'Amiens, disait : *Beaucoup de prêtres honnêtes gens, peu d'esprit vraiment apostolique et sacerdotal.*

Alors reparaîtront, en s'aggravant notablement, ces infidélités à peine perceptibles qui vous échappaient au séminaire. Elles n'étaient que des ombres; mais ces ombres prendront un corps, et vos condisciples, qui vous avaient connu si fervent, vous retrouvant un prêtre ordinaire et vous voyant faire mille choses que vous n'eussiez jamais voulu vous permettre autrefois, s'entre-diront avec étonnement : « Comment donc l'or pur de ses vertus s'est-il obscurci? » *Quomodò obscuratum est aurum, mutatus est color optimus...?*

Pour éviter ce malheur, profitez, pendant que vous êtes l'enfant chéri de Dieu, des avis qui vont vous être donnés pour vous maintenir dans son saint amour.

— Commencez par vous convaincre profondément que vous devez être un saint prêtre, que Dieu, en vous appelant au sacerdoce, vous appelle indubitablement à une éminente sainteté, et que tout prêtre qui n'est pas un saint, manque de fidélité aux grâces de sa vocation. Gravez cette vérité en caractères ineffaçables dans votre âme et faites-en la matière de votre méditation quotidienne.

Revenez sans cesse à ce point important et tendez à la sainteté de toutes vos forces, disant et répétant sans cesse : Aidé de votre grâce, ô mon Dieu, je veux être un saint prêtre et l'être toute ma vie.

— Pour fortifier et réaliser ce pieux désir, considérez souvent les fruits abondants que vous produirez dans l'Église si vous êtes un saint, et, au contraire, le peu de bien que vous ferez si vous n'avez qu'une vertu commune. Rappelez-vous ce mot de saint Philippe de Néry : « Don- » nez-moi dix prêtres zélés, et le monde est converti. » Il voulait parler du zèle d'un Paul, d'un Xavier et de tant d'autres. Rappelez-vous aussi et méditez fréquemment ces paroles si frappantes d'un digne évêque, prêchant une retraite ecclésiastique : « La foi, dites-vous, va s'éteignant » de jour en jour; cependant : *Vos estis lux mundi.* La » corruption, dites-vous encore, gagne tous les âges, » toutes les conditions; cependant : *Vos estis sal terræ.* La » lumière se serait-elle éteinte ? Le sel se serait-il affadi ? La » parole de Dieu n'est-elle plus sur vos lèvres ? Le sang de » Jésus-Christ n'est-il plus dans vos mains? Quarante » mille prêtres en France, et le christianisme s'affaiblit en » France ! Il y a là un mystère !!! [1] »

— Ne vous reposez pas doucement au sein de votre ferveur dans le séminaire, comme si jamais elle ne devait s'amortir; entretenez-en le feu sans doute, mais travaillez chaque jour à perpétuer son règne dans votre âme. Voyez si elle n'est pas plutôt un accès ou un élan qu'un état de vertu fixe et bien cimenté. Voyez si l'imagination n'est pas plutôt sa base que le jugement et la fermeté d'esprit. Quand on n'a qu'une ferveur de sentiment, on fait des merveilles dans le séminaire; mais dès que l'air empesté

[1] Paroles citées par le P. Valuy, dans le *Directoire du prêtre.*

du monde vient à souffler, l'édifice s'ébranle et menace de s'abattre.

— Considérez vos vacances et voyez non pas vos chutes, vous n'en faites point ou vous en faites bien peu, mais votre côté faible; c'est par là certainement que vous attaquera votre ennemi quand vous serez prêtre : fortifiez-vous donc sur ce point et prenez vos mesures d'avance, pour être en état de résister quand vous serez sur le champ de bataille. On croit que tout est bien parce qu'on goûte au séminaire des douceurs exquises dans ses exercices spirituels, et, tout occupé de jouir, on ne pense pas ou l'on pense peu à perfectionner ses vertus.

— Contractez tellement l'habitude de la prière et de l'étude, que votre âme sente le besoin de s'y livrer, comme votre corps sent le besoin de se nourrir. Nous ne dirons jamais assez combien ces deux exercices sont nécessaires pour alimenter la ferveur et accroître incessamment l'ardeur de sa flamme.

— Transportez-vous souvent par la pensée sur le théâtre où vous exercerez le saint ministère. Prévoyez les obstacles que vous rencontrerez : le contact de prêtres peu fervents, les séductions du monde, le danger des festins et du jeu, la familiarité avec les choses saintes, l'oubli de soi-même en travaillant pour les autres, la négligence dans les exercices de piété, et mille choses de cette nature qui sont toujours les premiers principes du relâchement. Interrogez-vous vous-même sur ces divers points, et voyez si vous avez sur tout cela des règles de conduite bien arrêtées.

— Parlez souvent avec vos condisciples de la nécessité d'être de saints prêtres. Échangez vos sentiments à cet égard pour enflammer mutuellement votre ferveur. Racontez les succès qu'obtiennent dans leurs paroisses les

prêtres fervents de votre connaissance. Entretenez-vous des œuvres de zèle dont vous avez appris les heureux fruits. Rien n'est plus propre à affermir dans le bien que des conversations de cette nature.

— Lisez la vie des saints et surtout celle des saints prêtres. Vous trouverez dans celles de saint François Xavier, de saint François Régis, de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales des traits enflammés qui pénétreront votre âme et vous feront dire avec un généreux transport : Oui, je veux être un saint moi-même : *Quarè non potero quod isti ?*

— Allez voir très-souvent vos pieux directeurs ; priez-les de vous échauffer de leur feu et de vous éclairer de leur expérience. Dites-leur ce que vous êtes et ce que vous voulez être. Demandez-leur comme une grâce de vous signaler les dangers qui vous attendent et de vous indiquer les plus sûrs moyens de les éviter. Jamais ces pieuses communications ne sont sans fruit.

— Quand approchera la fin de votre temps de séminaire, priez Dieu de vous aider à faire un bon règlement ; précisez bien chacun de ses points ; évitez un encombrement de pratiques que vous ne pourriez peut-être pas accomplir, mais proposez-vous de tenir ferme à celles que vous aurez adoptées, et remettez ce règlement à votre directeur, pour qu'il y fasse les modifications qu'il jugera convenables.

— Enfin, avant de quitter le séminaire, faites une neuvaine en l'honneur des saints Cœurs de Jésus et de Marie, pour attirer sur vous et sur votre ministère les bénédictions célestes et pour obtenir la grâce de vivre et de mourir en saint prêtre.

Telles sont, mon cher enfant, les règles de conduite qui vous maintiendront dans votre état de ferveur. Puis-

siez-vous les suivre avec docilité et, en les suivant, glorifier Dieu, sauver les âmes et vous sauver vous-même! *Amen!*

(Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique,* première partie, chap. X, *De la sainteté nécessaire à un prêtre, au point de vue du zèle.*)

CHAPITRE V.

Fragments remarquables du règlement d'un fervent élève du séminaire de Coutances.

Comme appendice du chapitre précédent, nous sommes heureux de citer ici quelques passages d'un morceau que nous voudrions reproduire intégralement. C'est le règlement particulier que s'était imposé un pieux élève du séminaire de Coutances que nous avons connu, et dont nous avons maintes fois admiré les qualités brillantes et les vertus solides.

M. l'abbé Rubi (Théophile), auteur de cette pièce si édifiante, après avoir fait avec une rare distinction un cours presque complet d'études médicales, crut, en s'inspirant de la tendre piété qu'il avait toujours professée, que Dieu l'appelait plutôt à guérir les âmes comme prêtre, qu'à guérir les corps comme médecin. Après avoir employé tous les moyens humainement possibles pour connaître à cet égard la volonté de Dieu, ne doutant plus de sa vocation à l'état ecclésiastique, il entra au grand séminaire de

Coutances, où il se concilia au plus haut degré l'estime et l'affection de ses supérieurs et de ses condisciples, par l'aménité de son caractère, la bonté de son cœur, la délicatesse de ses sentiments, l'éclat de son talent et la solidité de sa vertu. Chacun le considérait comme un élève modèle, et l'on pressentait le bien considérable qu'il ferait dans l'Église quand il en serait le ministre. Ce pressentiment ne fut pas déçu : dès qu'il fut élevé au sacerdoce, ses supérieurs le nommèrent vicaire de la paroisse Saint-Saturnin d'Avranches, où il réalisa pleinement les espérances qu'il avait fait concevoir. Sous la direction de son respectable curé, il s'adonna avec un zèle infatigable à l'exercice du saint ministère et, chaque jour, des fruits de plus en plus abondants couronnaient ses travaux et encourageaient ses efforts. Son extérieur plein de grâce, sa piété aimable, son talent hors ligne, son édifiante régularité et son zèle à toute épreuve, ravissaient les habitants de la ville au sein de laquelle il se multipliait pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Malheureusement l'ardeur de son zèle et l'excès de son travail altérèrent bientôt sa santé naturellement délicate, et Dieu, dont les desseins sont impénétrables, le trouvant déjà mûr pour le ciel, lui en ouvrit la porte par une mort qui plongea dans le deuil tous ceux qui le connaissaient et qui s'étaient tant réjouis de son avénement au sacerdoce.

Dors, jeune et saint confrère, dors ton profond sommeil sous l'herbe de la tombe : sans t'en douter, c'est toi encore qui vas nous édifier et nous prêcher, puisque c'est ton travail que nous allons lire.

Le règlement de ce digne prêtre, dont nous extrayons quelques passages, se compose de deux parties. La première est intitulée : *Règles générales;* la seconde : *Règles particulières.*

RÈGLES GÉNÉRALES.

« Permettez-moi, ô mon Dieu, de recourir à vous au commencement de mon travail; daignez, je vous en conjure, parler à mon cœur. Je suis un pauvre enfant qui sait à peine balbutier votre nom; c'est donc à vous de me guider et de me faire connaître ce que vous voulez de moi. *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute :* envoyez-lui votre Esprit saint qui lui fasse connaître la voie par laquelle il doit marcher, afin que désormais sa vie soit un cantique de louanges en votre honneur.

» Je dois, avant tout, m'efforcer d'entretenir au dedans de moi une foi vive et pénétrante. Seule elle sera capable de me faire triompher des obstacles à mon salut et à ma sanctification. C'est Jésus-Christ lui-même qui me l'enseigne : sans elle il est impossible de faire une action qui soit agréable à son Père; et c'est elle seule qui nous fait vaincre le monde... Voilà donc la source où j'irai puiser la force dont j'ai besoin pour accomplir la mission que Dieu va me confier. Quand la tentation m'ébranlera, je me conserverai dans un calme parfait, profondément convaincu qu'avec la protection de celui auquel obéissent les vents et les flots, je n'ai rien à craindre.

» Si pour correspondre aux desseins que la Providence a sur moi, il me fallait faire de pénibles et douloureux sacrifices (on dirait qu'il pressentait déjà le sacrifice de sa vie qui devait lui être demandé de si bonne heure); si Dieu, comme Abraham, me demandait l'immolation de tout ce que je puis avoir de plus cher au monde, alors je me rappellerai les actes de sublime dévouement qu'à toutes les époques cette foi produisit dans les saints, et comme eux, dussent les persécutions de toute espèce m'accabler à la

fois, sachant que c'est par les souffrances que Jésus-Christ est entré dans sa gloire, j'accepterai volontiers de sa main le calice qu'il me présentera, quelle qu'en soit l'amertume. Sachant encore par la foi que ceux-là seuls seront récompensés de leurs travaux qui auront accompli dans son entier la tâche qui leur était imposée, je veillerai sans cesse à l'accomplissement de tous mes devoirs. Quand je serai seul, sans qu'aucun regard humain veille sur moi, la foi me dira que Dieu me voit et qu'il me demandera compte de toutes mes actions. C'est elle encore qui me fera comprendre sa grandeur et sa bonté; c'est elle qui, pénétrant mon esprit de sa présence, me fera conserver, surtout dans les temples sacrés où il réside, un recueillement mêlé d'un tremblement respectueux; c'est elle qui, dans tous les hommes, me montrera des frères au salut desquels ma vie devra être consacrée, que je devrai plaindre du fond de l'âme quand ils seront dans l'égarement, ne répondant au mal qu'ils pourront me faire que par des prières plus ardentes et un amour plus dévoué. C'est elle enfin qui me rendra capable d'imiter Jésus, en offrant sans cesse à mes regards ce divin modèle et m'assurant de la participation de son triomphe si je suis fidèle continuateur de sa mission sur la terre.

» Un des premiers effets de cette foi sera d'entretenir dans mon cœur une vive et continuelle reconnaissance pour tous les bienfaits dont Dieu a été prodigue à mon égard..... Que sa main me frappe ou qu'elle me console, toujours je dirai avec Job : « Dieu l'a voulu; que son saint nom soit béni! *Sit nomen Domini benedictum,* » et je méditerai le conseil de saint Paul aux Colossiens : *Grati estote.*

» La foi me conduira tout naturellement à désirer avec ardeur l'accomplissement de la volonté de Dieu soit par

rapport à moi, soit par rapport au reste des hommes. Je me rappellerai que je ne puis contribuer à cet accomplissement qu'en me disposant à remplir dans tous ses points la tâche qui me sera imposée, et pour cela je travaillerai chaque jour avec courage à consommer ma séparation définitive avec le monde, en oubliant à jamais et les souvenirs qui m'y rattachent et les vaines apparences de félicité dont il cherchera encore quelquefois peut-être à me bercer. Je me dirai que je ne m'appartiens plus, que je ne dois plus avoir de mouvements, de pensées qu'en Dieu et par Dieu; je me regarderai comme un frère de Jésus-Christ dont l'unique nourriture doit être de faire la volonté de son Père..... Continuateur de son sacerdoce, je penserai que sa vie tout entière fut consacrée à la recherche des brebis égarées de la maison d'Israël, qu'il était embrasé d'un zèle ardent pour la gloire du Seigneur, et que c'était dans ces sentiments qu'il puisait ce courage qui ne lui permettait pas de prendre un instant de repos, pour mieux remplir les desseins de son Père. »

Ces considérations conduisent notre fervent séminariste à ce qui faisait particulièrement ses délices, je veux dire à la vie intérieure. C'est là que nous allons voir sa belle âme s'épancher et se produire.

« Je dois, avant tout, mener la vie intérieure et cachée de Jésus. Pendant trente ans il reste ignoré des hommes, et dans sa vie publique même, dès que les intérêts de son Père ne l'exigeaient plus, il se retirait avec ses disciples dans quelque lieu désert, pour s'y recueillir et se soustraire aux agitations du monde auxquelles il est si difficile de ne prendre aucune part, lors même qu'on se trouve au milieu d'elles pour accomplir la volonté du ciel. A combien plus forte raison, moi si faible, si exposé par mes propres penchants à perdre cette paix de l'âme hors de

laquelle Dieu cesse de se faire entendre, devrai-je avoir soin de me réfugier au dedans de moi-même le plus qu'il me sera possible. Je me rappellerai souvent que c'est surtout au désert qu'on rencontre Jésus, que sa voix ne retentit point dans les lieux publics et que, quand il veut enrichir une âme de ses dons, c'est dans la solitude qu'il la conduit pour lui parler au cœur. Il me faudra donc apprendre à mépriser les choses extérieures si je veux que le règne de Jésus-Christ s'établisse en moi; car, comme le dit le Roi-prophète : « Toute sa gloire, toute sa beauté est intérieure. » Il visite souvent l'homme intérieur, et ses entretiens sont doux, ses consolations sont ravissantes, sa paix inépuisable et sa familiarité incompréhensible.

» J'aurai donc soin de ne jamais trop me répandre au dehors. Au milieu de mes occupations, je me ferai une vie à part, ne perdant jamais Dieu de vue, savourant quelque pieuse pensée, envoyant vers le ciel un souvenir d'amour. J'éviterai dans les conversations de me laisser aller à des discussions trop vives qui m'empêcheraient de me recueillir et me feraient perdre ce calme intérieur absolument nécessaire pour que l'esprit, quoique occupé de choses extérieures, s'élève néanmoins naturellement vers Dieu. Je devrai surtout m'interdire avec le plus grand soin les conversations inutiles, parce que ce sont elles qui jettent l'âme dans la dissipation au sein de laquelle on ne peut faire aucun bien. Ainsi j'écarterai les nouvelles du monde, les entretiens de littérature, etc., autant toutefois que la prudence me le permettra. » (Notons qu'il avait pour la littérature une aptitude extraordinaire et un attrait tout particulier; ce qui montre jusqu'où il poussait l'esprit de sacrifice.) « Ce sera ma fidélité à observer ce point de ma règle qui seule pourra me donner des moyens sûrs d'avancer dans la perfection, en me soustrayant peu à peu

à l'action des objets extérieurs, pour me laisser seul avec Dieu et n'avoir plus de conversation que dans le ciel.

» L'Évangile garde un silence absolu sur toute la vie cachée de Jésus-Christ, et il n'interrompt ce silence que pour nous apprendre qu'il était en tout soumis à ses parents : *Et erat subditus illis;* comme pour nous dire que le fondement de toute vertu est la soumission aux ordres de Dieu, qui nous sont ordinairement transmis par la voix de nos supérieurs. Je dois donc faire une abstraction complète de ma propre volonté, bien convaincu que ce sera pour moi la source des plus grandes grâces.....

» Sans l'obéissance, c'en est fait de l'harmonie universelle, et par là même que je ne consentirais pas à être dans l'Église un membre disposé à obéir en tout à la voix de mes supérieurs, je troublerais essentiellement l'ordre et m'attirerais l'indignation de Dieu..... C'est l'esprit de rébellion qui est le trait le plus distinctif du pécheur; c'est lui qui, portant les anges prévaricateurs à secouer le joug de Dieu, leur mérita d'être chassés du ciel et livrés à des supplices éternels. Aussi se soustraire à l'obéissance, c'est se soustraire à la grâce de Dieu, et pour être libre il faut obéir.....

» Je me soumettrai donc à la volonté de mes supérieurs, quelle qu'elle soit. J'aurai peut-être besoin pour cela de faire des efforts nombreux et violents, mais avec la grâce de Dieu je m'y résigne et je les ferai. Pendant le reste de mon séminaire, j'observerai la règle avec une inviolable fidélité et je suivrai les plus petits conseils qui me seront donnés. Je me soumettrai sans murmure et sans hésitation aucune à tous les petits inconvénients qui résultent de la vie de communauté, unissant le sacrifice de ma volonté à celui de Jésus sur la croix.

» Mon séminaire achevé, j'accepterai comme venant de

Dieu l'emploi qui me sera confié, quand bien même mes goûts et mes inclinations seraient vivement contrariés. Et comme dans tout gouvernement dirigé par des hommes il y a nécessairement des membres sacrifiés, par suite de la faiblesse du jugement humain, le fussé-je, je me soumettrai sans me plaindre, voyant encore en cela une voie cachée de la Providence dont les desseins sont servis quelquefois par les erreurs des hommes. En un mot, dès aujourd'hui et à toujours, je n'aurai de volonté que celle de mes supérieurs. »

Quelle hauteur de vues et quelle maturité chez un jeune élève !

« Un autre point essentiel que je dois prendre en grande considération, c'est l'esprit d'humilité et de douceur que Jésus recommandait avec tant de soin à ses disciples, en leur disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Toute sa vie il consentit à être regardé comme le dernier des hommes, lui qui était l'égal de son Père.

» Pour imiter ce divin Sauveur, je rejetterai toute pensée d'orgueil ou de vanité ; j'estimerai peu ce qu'on pourra regarder en moi comme quelque chose de bien et, selon la règle de l'Évangile, après avoir accompli tous mes devoirs, je me regarderai encore comme un serviteur inutile. Jésus, le plus saint des hommes, en fut aussi le plus humble : quels sentiments doivent donc m'animer, moi couvert de péchés depuis la plante des pieds jusqu'à la tête !.... Dans quelle humiliation ne dois-je pas me plonger, moi qui ne rachète par aucune bonne œuvre les fautes de ma vie passée ! Ne sais-je pas que de moi-même je ne puis rien, pas même prononcer méritoirement le saint nom de Jésus, et que si j'ai le bonheur de faire une bonne action, c'est à Dieu seul que je le dois. Enfin, j'au-

rai toujours devant les yeux les exemples des saints dont l'humilité croissait à mesure qu'ils croissaient en âge, surtout celui de Marie en qui furent opérées de grandes choses parce qu'elle s'était humiliée profondément, et je méditerai souvent ce précepte de saint Paul : *Nihil per inanem gloriam sed in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes.*

» Je m'efforcerai aussi d'acquérir une grande douceur, une parfaite mansuétude de cœur, une patience inaltérable ; et pour cela je n'aurai qu'à fixer les yeux sur celui qui fut doux comme l'agneau, qui se tait même devant celui qui l'égorge. Lâchement insulté par ses ennemis, accablé d'injures et de mépris dans tout le cours de sa passion, il n'eut pas une parole amère pour ses bourreaux, mais plutôt, plaignant leur erreur, il demandait pardon pour eux à son Père jusque dans les bras de la mort. Pour imiter un si beau modèle, j'aurai soin de comprimer sur-le-champ tout mouvement d'impatience et d'emportement qui pourrait s'élever en moi dans mes rapports avec le prochain. J'éviterai toute répartie piquante, j'exposerai dans mes discussions mon sentiment avec calme et ne m'élèverai jamais avec aigreur contre celui des autres.

» Non-seulement je pardonnerai volontiers à celui qui aura pu me faire de la peine, le sachant ou sans le vouloir, mais encore ce sera pour moi un motif de lui témoigner plus d'égards quand l'occasion s'en présentera. Je supporterai patiemment les défauts de caractère de ceux avec qui je me trouverai, me rappelant que, pour accomplir la loi de Jésus-Christ, il faut porter les fardeaux les uns des autres, et sachant que l'héritage céleste et les jouissances d'une paix inénarrable ont été promis à ceux dont le cœur est rempli de mansuétude.

» Mais ce sera surtout lorsque je serai chargé de ramener les pécheurs à Dieu, que je m'efforcerai de dilater en moi les entrailles de la miséricorde. Ce sera alors que j'aurai sans cesse devant les yeux l'exemple de Jésus plein de tendresse et de compassion pour les brebis égarées de la maison d'Israël, pardonnant à la femme adultère, mangeant avec les publicains et les pécheurs pour les gagner à son Père, et d'autant plus attentif à les guérir de leurs plaies spirituelles qu'elles étaient plus profondes. C'était la miséricorde qu'il voulait et non le châtiment, et ce qu'il recommandait surtout à ses apôtres, c'était d'être miséricordieux à l'exemple de leur Père céleste.

» Je devrai donc, dans tous mes rapports avec le prochain, montrer une douceur qui ne se démente jamais, que n'altèrent ni les contradictions, ni les mépris, ni les outrages même ; et par là j'aurai le double avantage de pratiquer une mortification agréable à Dieu, en réprimant tout mouvement d'impatience, et de gagner à Jésus-Christ le cœur des autres par l'effet de cette bonté qui ne manque jamais de triompher. Je mériterai enfin par là d'imiter celui qui se glorifie d'être doux et miséricordieux, patient et plein de compassion.

» A cette mansuétude de cœur est nécessairement lié l'amour du prochain, sans lequel on est violateur de la loi qui nous ordonne de l'aimer comme nous-même. Membres d'un même corps, qui est Jésus-Christ, nous devons nous chérir réciproquement, travailler sans cesse à notre sanctification mutuelle et à la réalisation de cet accord admirable qui excitait autrefois les transports du prophète, accord auquel sont attachées les plus abondantes bénédictions du Seigneur et les promesses de la vie éternelle. Avant de quitter ses disciples bien-aimés pour remonter à son Père, Jésus voulant leur montrer

toute l'importance du précepte de la charité, leur lava les pieds après le dernier repas qu'il prenait avec eux, afin, leur disait-il, que vous appreniez à rendre à vos frères tous les services d'une charité sans bornes; car si je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre maître et votre Seigneur, c'était pour vous donner l'exemple et vous disposer à faire de même. Mes petits enfants, leur disait-il ensuite avec toute la bonté d'une mère pour des enfants tendrement aimés, aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés: ce sera à cette marque que le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples. Et, sur le point de souffrir, ce qu'il demandait pour eux à son Père, c'était cette parfaite union qui devait les consommer dans l'unité.

» Si donc je veux être un fidèle imitateur de Jésus-Christ, je dois aimer mes frères de toute la puissance de mes affections. Pour cela, je devrai sans cesse être disposé à leur rendre service; j'aurai pour eux toute espèce de prévenance; j'éviterai avec une attention minutieuse tout ce qui pourrait les froisser, et je les consolerai dans les chagrins qu'ils auront. Au séminaire, j'aurai pour tous mes frères une grande bienveillance; je donnerai des marques d'amitié plus grandes à ceux vers lesquels je me sentirai naturellement moins porté; je m'efforcerai de leur être agréable en ce qui pourra leur être utile, et, comme saint Paul, j'effacerai mon caractère pour me faire tout entier au leur. Quand, pour m'acquitter envers eux des devoirs de la charité, il m'en coûtera quelque peu, j'en remercierai Dieu qui me procurera ainsi le moyen de rendre mon action plus méritoire à ses yeux.

» Mais j'irai, je l'espère, plus loin encore: je contribuerai par tous les moyens possibles à entretenir entre eux la paix et l'union. Je ne négligerai rien pour maintenir la bonne harmonie qui ne doit jamais cesser de régner parmi

les élèves d'un séminaire. Par conséquent, je me garderai spécialement de toute parole légère ou imprudente ; j'excuserai autant que possible ceux contre qui on portera devant moi des accusations. En un mot, je me mettrai dans la disposition de sacrifier ma vie pour le prochain, s'il le fallait, afin de témoigner ainsi ma charité pour lui, comme Jésus-Christ nous témoigna son amour en se livrant à la mort avec joie pour le salut de nos âmes, et je méditerai souvent les caractères de la charité tracés par le grand apôtre : *Charitas patiens est, benigna est..... omnia sustinet....*, etc.

» Ce n'est pas encore assez pour le chrétien, pour le prêtre surtout, que cet amour du prochain en général : pour accomplir ce précepte en son entier, il faut que nous sachions non-seulement pardonner à nos ennemis, mais encore les aimer assez pour être prêts à leur rendre toute espèce de services. Lorsque je serai chargé de défendre les intérêts de Dieu devant les peuples, je dois m'attendre à rencontrer des contradictions. Je trouverai sans nul doute dans les ennemis de Dieu des ennemis de son ministre qui calomnieront mes intentions, qui chercheront à attirer sur moi la haine et le mépris. Un pardon généreux et complet sera ma réponse à leur malice ; j'aimerai à me dire comme Jésus en croix, qu'ils ne savent ce qu'ils font en persécutant celui qui n'a rien tant à cœur que de les rendre heureux, et j'offrirai, pour leur retour à la charité, l'amertume et les chagrins que leur conduite déversera dans mon âme.....

» Ce serait peu, ou plutôt ce ne serait rien d'être l'imitateur de Jésus sur quelques points seulement ; il me faut l'être en tout, mais particulièrement dans l'amour de la plus belle comme de la plus fragile de toutes les vertus. Bientôt Jésus-Christ s'immolera entre mes mains ; chaque jour il

descendra dans mon cœur ; quelle pureté sans tache ne devra-t-il donc pas y trouver ! Avec quel soin minutieux ne devrai-je pas me garantir de la plus légère souillure, si je veux qu'il trouve ses délices à habiter en moi, pauvre et infirme que je suis, lui qui ne souffre autour de son trône que des âmes toutes blanches de pureté. Je me rappellerai souvent que c'est aux cœurs chastes que la vision de Dieu a été promise, que les affections de Jésus les plus vives et les plus tendres s'épanchèrent sur le disciple dont l'âme angélique plus pure que la goutte de rosée qui repose au matin sur le calice des fleurs, n'avait jamais été même ridée par un souffle impur. C'est en raison de cette pureté qu'il lui fut donné, entre tous les apôtres, de reposer sa tête sur le cœur de Jésus, comme pour y puiser au foyer divin non-seulement l'amour de la chasteté, mais encore les saintes ardeurs qui depuis ne cessèrent de l'embraser pendant son long apostolat.

» Plus un trésor est précieux, plus nous devons employer de soins pour le conserver, surtout si à chaque moment des ennemis perfides et infatigables s'efforcent de nous le dérober. Afin donc d'obéir à l'Apôtre, qui nous dit en la personne de Timothée : *Teipsum castum custodi*, je dois penser sans cesse à ce mot de Jésus-Christ : *Vigilate*. Ainsi je tiendrai continuellement mes sens enchaînés ; comme Job, je ferai un pacte avec mes yeux pour qu'ils ne s'arrêtent jamais sur un objet dangereux. Sachant quelles suites funestes la plus légère imprudence peut avoir en cette matière, j'éviterai les occasions même les plus éloignées, et puisque c'est dans un vase fragile que je porte le trésor de la pureté, j'éviterai constamment ce qui pourrait m'exposer à le perdre, et j'éloignerai sur-le-champ de mon imagination toute pensée qui ne serait pas entièrement chaste.

» Me rappelant que, d'après les saints Pères, l'humilité est la gardienne de la chasteté, et que, selon l'Apôtre, l'impureté est le châtiment de l'orgueil, je m'étudierai à avoir de bas sentiments de moi-même et à conserver dans toute sa force le sentiment de ma faiblesse.

» Mais, convaincu que je m'efforcerais vainement d'être chaste si Dieu ne me donnait de l'être, puisque la continence est un de ses plus précieux dons, j'aurai recours à une prière incessante qui, selon saint Grégoire de Nysse, est le soutien et l'appui de la chasteté. Je la demanderai à Jésus qui l'aima entre toutes les vertus. Je la demanderai par la Vierge chaste et bénie, qui dut à son exemption de toute souillure la grâce ineffable de porter dans son sein celui qui est la source même de la pureté. Pour me fortifier dans les combats que tout homme a à soutenir sur ce point, je me plairai à méditer souvent sur la beauté, la grandeur de ces âmes pures qui ont traversé les souillures de la terre comme le rayon de soleil qui pénètre dans les lieux infects sans y rien contracter d'impur, et qui, dans le ciel, ont reçu de l'Agneau la robe blanche qu'elles porteront dans les siècles des siècles. » . . . .

. . . .

C'est avec le plus vif regret que nous nous voyons forcé de supprimer de longs détails que nous aimerions tant à reproduire. Citons cependant encore, pour en finir avec les *Règles générales*, les expressions enflammées que le divin amour inspirait à notre fervent séminariste.

«..... Ce sera ainsi, ô mon Dieu, que je pourrai espérer de vous aimer, et c'est là, en dernier résultat, le but suprême auquel je dois tendre, le point vers lequel doivent converger tous mes efforts, tous mes actes et tout mon être.

Aimer Dieu, me perdre, me confondre en lui, que pourrais-je vouloir autre chose? et que ne m'est-il donné de chanter déjà avec les anges du ciel le cantique de l'amour! Mais en attendant que je fasse mon entrée dans ce lieu de délices, il faut que j'entretienne dans mon cœur les flammes de la charité. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu est en lui. Qui me séparera donc de l'amour de mon Dieu? Les peines, les tribulations?..... Mais n'est-ce pas par la souffrance que se prouve l'amour? Aussi ce sera dans mes délaissements, dans mes tristesses et mes aridités que j'enverrai vers mon Dieu des soupirs d'amour...

» Ce sera surtout par mes actions qu'il me faudra témoigner à Dieu mon amour, en les faisant toutes selon sa sainte volonté et toujours en sa sainte présence. A tous les instants, s'il est possible, j'élèverai mon cœur vers lui, et quelquefois je lui dirai : O mon Dieu! je veux désormais n'avoir de pensée que la vôtre. Vous êtes la portion de mon héritage, c'est donc à vous seul que je veux m'attacher pour jamais. Oh! non, je n'irai plus m'épuiser dans des courses insensées; je ne m'éloignerai plus de l'ombre de vos ailes, afin de n'avoir rien à craindre de la fureur de mes ennemis. Je me reposerai en vous seul comme l'enfant qui s'endort dans le sein de sa mère. Que pourrais-je chercher dans le ciel même, si ce n'est vous, ô mon Dieu? Et sur la terre, que puis-je désirer, sinon votre possession? Aussi mon cœur battra-t-il toujours d'amour à votre nom, et languira-t-il de désir tant qu'il sera condamné à soupirer après vous sur la terre de l'exil. Je vous aime, ô mon Dieu! oui, mon âme défaillit dans l'attente des embrassements de son bien-aimé!...

» Quelle que soit la manière dont il vous plaira de me visiter, je resterai attaché à la vigne féconde qui verse la vie

dans les rameaux qui ne se séparent point d'elle. Vous êtes cette vigne, ô mon Dieu ! vous me l'apprenez vous-même, et moi je suis le sarment qui, séparé de vous, ne peux ni vivre ni porter aucun fruit pour le ciel. Que je reste donc inébranlablement uni à vous, afin de n'être pas jeté aux pieds des passants, puis dans les feux de l'enfer. Mais que plutôt je reste en vous et vous en moi; que je puisse porter des fruits de vie et trouver grâce aux yeux du père de famille, quand il viendra condamner les arbres stériles aux flammes éternelles. » . . . .

. . . .

L'espace nous manque pour insérer ici les *Règles particulières*, et cette omission est encore pour nous la matière d'un amer regret. Rien de plus édifiant que la manière dont notre fervent séminariste se servait pour sanctifier tous les exercices de la journée. On voit qu'il était perpétuellement dans la présence de Dieu, et que sa belle âme ne cessait jamais d'être embrasée des flammes du céleste amour.

Sans doute c'est l'exécution d'un règlement et non la rédaction du règlement lui-même qui fait l'éloge de celui qui en est l'auteur. On peut faire à Dieu sur le papier les plus belles promesses et n'être pas fidèle à les accomplir. Mais nous ne serons pas démenti par les nombreux condisciples de notre pieux élève, en affirmant que la sainteté de sa vie était plus remarquable encore que les règles qu'il s'était tracées pour y parvenir. Quant à nous qui l'avons vu à l'œuvre dans l'exercice du saint ministère, nous sommes heureux de proclamer qu'il a réalisé, et au delà, tout ce qu'il avait promis. Prêtre modèle, il charmait et entraînait ceux-là même qui n'avaient pas le courage de le suivre jusqu'au sommet de la perfection où il s'était élevé, et nous éprouvons une vive jouissance en le faisant revivre

dans ces pages qui surexcitent notre admiration, réchauffent notre piété et ravivent nos regrets.

Puissent nos séminaires se remplir d'élèves qui, comme celui-ci, soient l'espoir de l'Église, en attendant qu'ils deviennent ses fervents ministres et les zélés promoteurs de sa gloire !

DEUXIÈME PARTIE.

DÉFAUTS PRINCIPAUX AUXQUELS LES SÉMINARISTES PEUVENT ÊTRE SUJETS. — CARACTÈRES DE CES DÉFAUTS, — EFFETS QU'ILS PRODUISENT, — MOYENS DE S'EN CORRIGER.

Avant d'aller plus loin, nous exhortons nos jeunes lecteurs à lire attentivement notre Avant-propos, s'ils ne l'ont pas lu déjà, ou si, l'ayant lu, ils ne s'en souviennent que confusément. Nous y traçons des règles sans l'observation desquelles cette seconde partie de notre ouvrage, que nous regardons comme si importante, ne produirait presque aucun fruit. Renouvelons le désir de nous corriger de nos défauts, et prions Dieu de nous bénir, de nous éclairer, de nous donner le courage de nous vaincre et la grâce de marcher résolûment dans la voie des saints.

CHAPITRE PREMIER.

Le séminariste orgueilleux, vaniteux et plein de lui-même.

Un vénérable pontife, éminemment remarquable au double point de vue de la piété et de la science, ayant appris que nous composions un ouvrage à l'usage des séminaristes, nous a adressé les lignes suivantes, que nous sommes heureux de reproduire pour attirer plus vivement l'attention de nos jeunes lecteurs sur la matière que nous allons proposer à leurs méditations.

« Monsieur l'abbé,
» Je lirai avec bonheur votre ouvrage pour les séminaristes. Permettez-moi de vous recommander d'insister fortement sur la nécessité de la modestie et de l'humilité. Il y a, malheureusement, chez un certain nombre de jeunes prêtres, un orgueil et une présomption qui font beaucoup de mal et qui m'effrayent... »

Nous nous sommes efforcé d'entrer dans les vues du digne prélat non-seulement dans le présent chapitre, mais encore dans les deux suivants et dans quelques autres encore où les points qu'il recommande se trouvent occasionnellement traités.

Le séminariste orgueilleux se produit de tant de maniè-

res que, dès les premiers jours qu'il passe au séminaire, son orgueil y est généralement connu.

Ce saint lieu a quelque chose de grave et d'imposant qui saisit les élèves quand ils y font leur première entrée. On les voit alors modestes, recueillis, dociles, respectueux et même un peu timides et embarrassés. Celui qui s'affranchit le plus vite de cet embarras, c'est l'orgueilleux. Après le saisissement du premier jour, il reprend son aplomb dès le second, et relevant la tête, il semble regarder en pitié ceux qui la tiennent encore inclinée.

Son attitude a quelque chose de ferme et d'assuré qui annonce la confiance sans bornes qu'il a en lui-même : on dirait qu'il regarde la modestie comme la vertu des âmes faibles et pusillanimes.

L'esprit d'indépendance dont il est animé se reflète dans la liberté de ses allures et l'immortification de tout son extérieur. Rien dans sa contenance n'indique la piété ; divers symptômes, au contraire, révèlent l'orgueil auquel il est asservi. Personne ne dit qu'il a l'air pieux; plusieurs disent plutôt qu'il a l'air vaniteux et enflé de son mérite.

Il tient la tête haute, en signe de domination, et laisse tomber souvent des regards dédaigneux sur quelques-uns de ses condisciples, avec accompagnement de sourires sardoniques plus sanglants quelquefois que des épigrammes.

Son visage est tantôt sombre, tantôt épanoui, selon qu'il a rencontré sur son chemin l'humiliation ou la louange; car si l'humiliation l'abat, la louange le transporte.

Toujours influencé par le désir de moissonner une vaine gloire, il fait passer l'affectation de ses manières dans l'élégance apprêtée de son costume. Si, sous ce rapport, quelque mode nouvelle et qui lui semble de bon goût, tend

à s'introduire dans le séminaire, il l'adopte avec empressement : souvent même c'est lui qui a le triste honneur de la mettre en vogue.

Rien n'égale l'arrangement symétrique de sa chevelure, la recherche excessive de ses vêtements, et les mouvements maniérés qu'il se donne sous cet accoutrement de la vanité.

On voit qu'il est exclusivement occupé de sa personne extérieure, et qu'il veut qu'on l'apprécie comme il l'apprécie lui-même.

Bien plus, il ne prétend pas seulement qu'on l'admire, il souffre si l'on admire les autres; oui, s'il était sincère, il avouerait qu'il vise au monopole de l'admiration. Il regarde comme un abaissement personnel l'élévation d'autrui; aussi croit-il facilement et avec complaisance le mal qu'il en entend dire.

Il sonde jusqu'aux intentions de ceux qu'on élève, et quand on les loue, il les condamne, se faisant de cette condamnation maligne comme un marchepied pour s'élever lui-même.

La raillerie lui est familière : elle humilie ceux qu'elle attaque, — et il pense qu'elle lui donne la réputation d'homme d'esprit : deux brillantes victoires au profit de son orgueil !

Il est d'une verbosité intarissable : bien différent du séminariste humble et modeste qui ne songe qu'à s'éteindre, il croit par sa loquacité perpétuelle mettre son mérite en relief. Quoique fort peu savant, pour l'ordinaire, il décide, il tranche, il censure, il chicane sur tout ; c'est lui que saint Paul appelle «esprit superbe et ignorant : » *Superbus est, nihil sciens.*

Il parle constamment à son avantage. Quelquefois, comme les insensés, il se vante directement et sans voile : il raconte ses belles actions, ses bonnes œuvres, ses suc-

cès et ses traits d'esprit. Il se vante de son crédit, de sa parenté, de ses amis, et même de quelques fautes de sa jeunesse qu'il trouve intéressantes à certains égards. D'autres fois, il se vante indirectement et avec une teinte d'hypocrisie. Il use d'artifice pour mendier des applaudissements; il donne des louanges afin d'en recevoir; il blâme les manières, les talents, les ouvrages d'autrui, quand il se croit remarquable sur ces divers points, pensant qu'il se distingue en effaçant les autres. Par un raffinement d'orgueil, il se blâme quelquefois lui-même, mais c'est toujours quand il sait bien qu'on ne le croira pas; et ainsi son blâme est un leurre pour s'attirer un éloge. Bref, il est en tout sa propre idole, et chacune de ses paroles est comme une bouffée d'encens qu'il dirige vers l'objet de son culte.

La belle pensée de saint Grégoire : *J'aime beaucoup mieux entendre celui qui me reprend que celui qui me flatte*, ne peut pas entrer dans son esprit; elle est exactement l'opposé de ses sentiments intimes. Tout flatteur est son ami; tout donneur d'avis est un censeur insupportable dont il s'isole.

La singularité est fort de son goût, non pas tant à cause de ce qu'elle est en elle-même, que parce qu'elle l'introduit dans une voie où il marche seul, et qu'il se trouve, par conséquent, plus en vue. De là vient qu'il ne suit presque jamais les sentiments communs, qu'il est rarement de l'avis de ses condisciples et qu'il se fait un sujet de complaisance et de mérite de se comporter dans ses manières et dans sa conduite différemment des autres.

Comme il parle souvent avec légèreté, il avance bien des choses qui, n'étant pas fondées, lui attirent des contradictions; mais son opinion une fois émise, il regarde comme une faiblesse humiliante de la rétracter; il la soutient avec une

obstination passionnée, sans daigner seulement écouter les raisons qu'on lui oppose : de là des discussions âpres et irritantes, des paroles envenimées et quelquefois des froideurs et des divisions dont le séminaire ne devrait jamais être le théâtre.

La présomption l'aveugle et l'égare à chaque instant : plein de confiance en lui-même et en lui seul, il se croit capable de tout entreprendre ; sans consulter Dieu, il aspire au sacerdoce dont son orgueil le rend indigne ; il se figure que le talent dont il se croit pourvu lui tient lieu de vertu et de piété ; il est sans inquiétude à l'égard de sa vocation, peut-être fort douteuse, et tandis que ses condisciples, beaucoup plus dignes que lui, frémissent et reculent d'épouvante, il s'avance, lui, d'un pas ferme et assuré comme s'il n'avait absolument rien à craindre. Il s'engage, toujours sous l'influence de sa présomption, dans des voies périlleuses où les plus humbles font quelquefois des chutes, et ne tient aucun compte de la menace que Dieu lui fait : *Qui amat periculum, in illo peribit.*

L'orgueil le suit parfois jusqu'au saint tribunal où l'on ne doit aller que pour s'humilier et se confondre. Là encore il redoute l'abaissement. Le choix du confesseur, l'omission de certaines circonstances qui manifesteraient trop clairement sa vanité, les expressions adoucies qu'il emploie pour formuler son accusation, les excuses qui accompagnent la déclaration de ses fautes, et même la résistance, du moins secrète, aux conseils qui lui sont donnés ; tout est entaché d'orgueil, et d'un orgueil qu'il rend incurable, puisqu'il transforme en poison le plus puissant des remèdes.

Quant à l'ensemble de ses actions, s'il veut examiner la racine de chacune, il verra qu'elles sont toutes gâtées par l'orgueil dont il est animé. Comme il ne pense qu'à lui-

même, ne considère que lui-même, ne consulte que lui-même et rapporte tout à lui-même, Dieu n'est pour rien dans ses actes. Jusque dans ses œuvres les plus saintes, il obéit encore à quelques inspirations orgueilleuses. Aussi est-il sans piété, sans ferveur, sans attrait pour les exercices spirituels, et sans la moindre consolation dans le service de Dieu.

Au lieu d'édifier le monde pendant les vacances par une humble modestie, il le scandalise par les moyens dont il use pour lui plaire. Sa vanité se fait jour dans ses conversations, dans son habillement, dans ses manières et dans toute sa personne, et chacun dit : C'est un suffisant et un orgueilleux.

Ses condisciples, qui le connaissent mieux encore, tiennent à son égard le même langage; ils blâment sa conduite, ils évitent sa compagnie, et, par un juste châtiment de son orgueil, précisément parce qu'il court après l'estime universelle, il déplaît à tout le monde.

Voyez, mon enfant, combien un tel état est pitoyable; mais voyez surtout si l'avenir qu'il prépare n'est pas plus triste encore.

Si vous sortez du séminaire avec une forte dose d'orgueil et de suffisance, personne au monde ne peut vous dire tous les péchés que cette mauvaise disposition vous fera commettre. On doit tout espérer du séminariste profondément humble qui déteste l'orgueil et le combat à outrance; mais on doit tout craindre, même les chutes les plus honteuses, pour le séminariste orgueilleux qui n'a de confiance qu'en lui-même et ne recherche que sa propre gloire.

Pour exercer un ministère fructueux, vous aurez besoin du secours de Dieu ; car, hélas ! qu'est-ce qu'un prêtre peut

faire dans le plus saint des états sans l'appui de Dieu? Or que pourrez-vous attendre de Dieu si vous êtes orgueilleux, lui qui déteste l'orgueil par-dessus tous les vices, et qui n'a pas pu souffrir un seul moment dans son paradis l'ange audacieux qui s'en rendit coupable?

Mais entrons dans le détail de vos misères futures, et signalons-en du moins quelques-unes.

Vous serez à peine installé au poste que vos supérieurs vous auront confié, que déjà votre orgueil se fera connaître. Votre curé en sera le premier témoin; vos airs prétentieux, vos manières hautaines, vos exigences ridicules, vos mécontentements sans motifs, vos réponses sèches et inconvenantes : tout lui dira qu'il a un orgueilleux pour vicaire.

Dès qu'il aura acquis cette conviction, n'attendez plus de lui ces paroles gracieuses, ces prévenances aimables, ces démonstrations d'estime et d'affection qui encouragent un jeune prêtre et répandent des charmes sur son saint ministère. Votre orgueil tarira ces sources précieuses et vous laissera dans un isolement qui fera votre supplice.

A tort ou à raison, les curés sont unanimes à dire que le jeune clergé est plein de suffisance et de vanité; ils lui reprochent l'esprit d'indépendance et d'autorité qui est malheureusement un peu l'esprit du siècle. Quand donc votre curé verra que vous justifierez par votre conduite les préventions qu'il aura conçues, à l'instant même la désaffection gagnera son cœur, et vous lui serez plutôt un fardeau qu'un appui.

Le sentiment de répulsion que vous lui inspirerez le portera tout naturellement à refuser d'accorder à votre orgueil une foule de petites satisfactions dont il eût été heureux de gratifier votre humilité. Vous aurez de sa part l'indispensable et le nécessaire; mais tout ce qui s'appellera com-

plaisance, faveurs et bons offices, vous n'y pourrez prétendre.

Votre orgueil froissé par une telle conduite vous suggérera des représentations de mauvais goût qui, étant mal accueillies, vous attireront de pénibles réponses ; et de là des discussions vives, des luttes animées, des froideurs mutuelles et, bientôt après, des divisions et peut-être des scandales.

Pour faire contre-poids à vos peines, vous demanderez à votre ministère les consolations que vous ne trouverez point ailleurs ; mais Dieu qui les accorde à profusion aux prêtres vraiment humbles, vous les refusera sans pitié, à vous qui l'irriterez par votre orgueil.

Vous prêcherez ; mais, dans ce ministère éclatant, vous rechercherez beaucoup plus les palmes flétries de la vanité que le salut des âmes ; vous ne serez en chaire qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante ; vous sacrifierez l'utile au brillant ; vous choisirez des sujets élevés et propres à faire ressortir les lumières de votre esprit ; vous polirez vos phrases, vous arrondirez vos périodes, vous vous jetterez ou dans les futilités d'une diction fleurie, ou dans les profondeurs d'une métaphysique nébuleuse, et, selon les expressions simples, mais énergiques et vraies du P. Lejeune, *pour plaire à quelques personnes doctes, vous renverrez à jeun tout un grand peuple.*

Vous confesserez ; mais là encore vous vous préoccuperez plus de votre propre gloire que de celle de Dieu et de la conversion des pécheurs. Vous convoiterez une nombreuse et brillante clientèle ; vous emploierez de pitoyables manœuvres pour la grossir ; vous aurez deux poids et deux mesures, usant tantôt des uns, tantôt des autres, selon les interêts et les calculs de votre vanité.

Jusque dans les cérémonies les plus augustes et même

au saint autel, vous penserez à vous-même beaucoup plus qu'à Dieu.

Vous afficherez plus ou moins de pompe et d'éclat selon la dignité des assistants dont vous serez environné. Insouciant, rapide et négligé quand l'assistance sera vulgaire, vous serez guindé, maniéré, compassé quand elle sera distinguée : la pose de votre corps, votre chant, votre démarche, tout annoncera l'emphase et l'affectation qui seront les fruits de votre orgueil.

Au premier signal vous serez aussi empressé à visiter les riches dans leurs maladies, que vous le serez peu à visiter les pauvres, qui peut-être rendront le dernier soupir avant votre arrivée.

Le monde brillant vous verra dans ses cercles quand nul motif ne vous y appellera; tandis qu'on ne vous trouvera presque jamais dans le triste asile de l'indigence et des larmes, où votre présence serait plus utile et plus édifiante que partout ailleurs.

Votre vanité se produira sous toutes les formes : vos gestes, votre tournure, votre costume, les choses que vous direz et la manière dont vous les direz feront un choquant contraste avec la simplicité modeste de quelque bon prêtre, que le monde mettra en parallèle avec vous, pour le combler d'éloges et vous accabler sous les traits de la critique.

L'orgueil, qui est le père de tous les vices, vous fera jouer tous les rôles. Vous serez tour à tour jaloux, ambitieux, hypocrite, flatteur, médisant, opiniâtre et emporté, selon les circonstances de lieux et de personnes et les inspirations de votre amour-propre.

Cet amour-propre sera votre étoile fixe; vous en subirez les malignes influences; la gloire de Dieu viendra toujours après la vôtre, et, dans toute une année, peut-être ne

trouverez-vous pas une seule action faite purement dans la vue de lui plaire.

Aussi votre piété sera-t-elle languissante; car la piété d'un orgueilleux n'en mérite pas le nom. N'ayant rien à moissonner au bénéfice de votre orgueil dans vos exercices spirituels, vous abandonnerez ceux qui ne seront pas d'une absolue nécessité, et vous vous acquitterez fort mal de ceux que vous ferez encore.

Les charitables avis qui vous seront donnés par votre curé ou par quelques confrères seront d'une stérilité complète : vous les recevrez avec dédain et vous n'en tiendrez aucun compte, ce qui vous privera de cette salutaire ressource.

Devenu curé, car peut-être, hélas! le deviendrez-vous, vous serez plus orgueilleux que jamais; vous voudrez dominer, régenter, abaisser tout ce qui vous fera résistance. Quand vous aurez pris un parti, vous le soutiendrez jusqu'à l'absurde, et vos prétendus triomphes seront pour votre ministère de véritables échecs.

Vous braverez l'opinion publique; et la censure qu'on fera de votre conduite vous aigrira au lieu de vous faire rentrer en vous-même.

L'humiliation, qui n'épargne pas les plus saints prêtres, vous atteindra comme les autres; mais bien loin d'en faire votre profit et de dire comme David : *Bonum est, Domine, quia humiliasti me,* vous regimberez contre elle avec arrogance ou vous tomberez dans un découragement profond qui éteindra votre reste de zèle.

Vous serez présomptueux jusqu'à l'imprudence et au delà. Avec votre faible vertu vous vous exposerez à des dangers qui effaroucheraient la sainteté la mieux affermie, et vous ferez une de ces chutes affreuses que Dieu permettra pour vous éclairer, mais qui ne servira peut-être

qu'à vous endurcir; vérifiant ainsi en votre personne la sentence de saint Augustin, qu'*il n'est rien de plus ordinaire que de voir celui qui s'élève par l'esprit, humilié par la chair*.

Malheur à vous, mon enfant, si la vue de tant de maux ne vous fait pas recourir aux remèdes qui vont vous être offerts pour dompter votre orgueil!

— Le premier moyen de se corriger d'un défaut quelconque, c'est de se bien convaincre qu'on y est sujet. Si l'orgueil est chez vous un vice dominant, vous devez le savoir. Plusieurs actes isolés ont, il est vrai, l'orgueil pour principe, sans que celui qui les commet s'en aperçoive; mais l'ensemble de la conduite d'un orgueilleux déclaré lui révèle à chaque instant sa misère : il la cache soigneusement aux autres, mais les précautions mêmes qu'il prend pour la leur cacher, l'empêchent de se la dissimuler à lui-même.

— Si vous reconnaissez que l'orgueil domine en vous, voyez si vous voulez sérieusement le combattre. Si vous ne le voulez pas, tous les moyens les plus propres à le détruire vous seraient inutilement proposés. Mais en vérité, cher ami, pouvez-vous vous voir orgueilleux et ne pas désirer de ne plus l'être? Pouvez-vous aimer un vice qui vous rend odieux aux yeux de Dieu, ridicule aux yeux des hommes et méprisable à vos propres yeux : *Odibilis coram Deo est et hominibus superbia?* Pouvez-vous aimer un vice qui corrompt le peu de bien que vous faites, qui est la source de tous vos péchés, qui vous rend l'esclave du démon, qui vous dispose à des chutes honteuses, qui ravit à Dieu sa gloire, qui vous prive d'un bonheur éternel pour une vaine fumée, et qui ne vous procure aucune jouissance réelle en retour des châtiments qu'il vous prépare?

— Méditez sérieusement et très-fréquemment ces considérations pour vous exciter violemment au combat. Mais dites-vous surtout à vous-même que plus les fonctions auxquelles vous aspirez sont saintes et sublimes, plus vous devez vous abaisser si vous voulez vous en rendre digne, puisqu'elles ne sont saintes que par les rapports étonnants qu'elles ont avec Dieu, et que rien n'est plus opposé à leur sainteté que l'orgueil de celui qui les exerce, orgueil que Dieu déteste par-dessus tout.

— Pensez encore à la confusion dont vous seriez couvert, si les hommes dont vous recherchez passionnément l'estime voyaient au grand jour ce que vous êtes au fond. Représentez-vous ce qu'ils diraient s'ils connaissaient vos intentions, vos désirs, vos détours, vos artifices et les mille moyens que vous employez à chaque instant pour rechercher leurs éloges et gagner leur estime. Vous ne sauriez où cacher votre honte, et la pensée qu'ils connaîtraient les misérables stratagèmes de votre vanité, vous ferait redouter leur rencontre. Ils ignorent, il est vrai, plusieurs de vos manœuvres, mais Dieu les connaît toutes, pas une n'échappe à sa vue : *Omnia nuda et aperta oculis ejus ;* et vous ne frémirez pas ! et l'œil des hommes ferait plus d'impression sur vous que l'œil de Dieu même ! Quel aveuglement ! quelle folie !

— Mais pensez encore au terrible avenir qui s'ouvre devant vous. Quelle vie, grand Dieu, que la vie d'un prêtre orgueilleux ! Quelle mort à la fin d'une telle vie ! Quelle désolation de se dire à ses derniers moments : J'ai beaucoup travaillé, et la vanité m'a dérobé le fruit de tous mes travaux : *In vanum laboraverunt ;* j'ai semé du vent et je vais moissonner des tempêtes : *Ventum seminabunt et turbinem metent ;* j'ai eu tous les trésors du ciel en maniement ; mais, assoupi dans mon orgueil, je me réveille les

mains vides : *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt..... in manibus suis.*

— Nourri de ces solides réflexions, armez-vous de courage et dites résolûment : C'en est fait, je veux à tout prix remplacer mon sot orgueil par l'humilité ; puis, après cette exclamation, implorez le secours de Dieu et demandez-lui du fond du cœur la grâce de remporter une victoire complète. Ce n'est pas seulement aux humbles qu'il donne sa grâce : *Humilibus dat gratiam ;* mais c'est aussi à ceux qui veulent sincèrement le devenir : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.*

— Commencez le combat par vous considérer vous-même tel que vous êtes ; car puisque c'est dans le cœur que règne l'orgueil, c'est là aussi qu'il faut descendre pour l'attaquer. Pénétrez-vous donc bien de cette pensée que de vous-même vous n'êtes rien, — que tout ce que vous avez est un don de Dieu, — que vous pouviez naître imbécile ou idiot si votre Créateur l'eût voulu, — que votre talent n'est nullement votre ouvrage et qu'il n'est d'ailleurs qu'une bluette comparé à celui de tant d'hommes instruits qui seraient honteux de ne savoir que ce que vous savez, — que vous ne pouvez rien faire pour gagner le ciel, pas même prononcer avec mérite le nom de Jésus sans sa grâce, — que vous n'avez en propre que le péché, c'est-à-dire ce qu'il y a en vous de plus détestable, — que vous en êtes souillé au delà de ce qui se peut dire et bien plus que vous ne l'imaginez, — que Dieu connaît cette souillure et qu'il a horreur de voir que vous cherchez l'élévation et la louange quand vous ne méritez que le mépris, — que vous lui ravissez sa gloire en abusant de ses dons pour procurer la vôtre, — que vous êtes enfin un assemblage de misères : aveuglement, surdité spirituelle, inconstance, incertitude, ignorance, témérité, stupidité, joie

folle au milieu de la plus complète indigence. Il est impossible qu'en voyant en vous tant de sujets d'humiliation, vous ne vous mettiez pas à votre vraie place, c'est-à-dire au-dessous de tout le monde et des démons eux-mêmes, qui n'ont commis qu'un seul péché d'orgueil, tandis que vous en commettez des multitudes innombrables.

— Cela fait, soyez attentif : pas une pensée, pas une parole, pas une action volontaire dont l'orgueil soit le principe. Vous vous surprenez dans la contemplation de vous-même et de votre mérite ; chassez cette pensée et remplacez-la sur-le-champ par un acte d'humilité. Vous êtes tenté de dire un mot qui va vous attirer quelque louange ; résistez à la tentation et reportez le discours sur un autre terrain. Vous allez commencer une action avec des vues orgueilleuses ; renoncez à cette action si elle n'est pas dans l'ordre de vos devoirs, ou si elle est bonne, purifiez votre intention pour n'en pas perdre le mérite, et ainsi du reste.

— Adoptez pour règle de ne jamais parler de vous-même ni en bien ni en mal, quand vous pourrez absolument vous en dispenser : l'orgueil qui vous domine y trouverait infailliblement son compte. Détournez même adroitement la matière de l'entretien quand il roulera sur des choses qui vous concernent.

— Craignez beaucoup vos conversations ; avant de les commencer, offrez-les intérieurement à Dieu et priez-le qu'il les bénisse. Il est rare que dans les entretiens, même les plus saints, l'orgueil ne trouve pas quelque chose à glaner.

— Ne soutenez jamais de discussions opiniâtres pour le vain plaisir de faire prévaloir votre opinion, et soyez assez humble pour reconnaître que les autres peuvent quelquefois avoir raison et que vous n'êtes pas toujours infaillible.

— N'étalez pas les enseignes de la vanité dans votre costume, et ne transformez pas le vêtement de la mortification en vêtement de luxe et de parade. L'orgueil seul vous inspirerait une ostentation de cette nature. « N'ap- » pelez pas sur vous le ridicule, dit le P. Valuy, par la » culture affectée de vos cheveux ; bientôt on se deman- » derait malignement à qui vous voulez plaire. » (*Directoire du prêtre.*)

— N'imitez pas les petits esprits qui croient se faire admirer par une démarche, une tenue et des manières apprêtées, et n'oubliez pas que le monde lui-même n'estime dans un ecclésiastique qu'une bonne rondeur et une simplicité modeste.

— Exprimez-vous sans affectation et sans emphase, comme un homme qui ne pense nullement à lui lors même qu'il en parle. Rien n'est plus rebutant que la vanité puérile de celui qui s'écoute parler.

— Sachez supporter une contradiction et même une humiliation sans froncer le sourcil. Le vrai poison de l'orgueil c'est l'humiliation : avoir horreur de l'humiliation et se croire humble, c'est le comble de l'illusion : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* « Une grande humilité, dit le P. » Huby, souffre volontiers un grand mépris ; une petite » humilité souffre volontiers un petit mépris. Si donc je » ne puis souffrir le moindre mépris, je n'ai pas seulement » le premier degré d'humilité ; et autant je suis vide d'hu- » milité, autant je suis plein d'orgueil. »

— Si l'on parle à la louange des autres en votre présence, louez-les vous-même : si l'on semble ne faire aucun état de vous, réjouissez-vous intérieurement qu'on vous oublie ou même qu'on vous méprise : *Hæc altissima et utilissima lectio,* dit l'Imitation, *suî ipsius vera cognitio et despectio.* Regardez l'humiliation bien supportée comme

une victoire, et la louange joyeusement accueillie comme une défaite. Vous ne serez vraiment humble que quand vous porterez cette conviction profondément gravée dans votre âme.

— Choisissez pendant longtemps l'humilité et l'orgueil pour matière de votre examen particulier. Ne faites jamais une méditation, une visite au saint sacrement, une communion ou un exercice spirituel quelconque, sans demander instamment à Dieu, par l'intercession de Marie, la destruction de votre orgueil et l'acquisition de l'humilité. Ne l'oubliez pas, mon enfant, vous serez sans aucune sève de piété, sec, froid, lâche, prompt à vous décourager, présomptueux, téméraire, ridiculement vaniteux, irascible, entêté, arrogant, ambitieux, jaloux, tenace dans vos ressentiments et prédisposé à tous les vices, si vous continuez d'être orgueilleux; tandis que vous serez inondé de consolations et comblé de tous les dons célestes si vous êtes vraiment humble. Que Dieu vous fasse la grâce de le devenir! *Amen.*

(Voyez *le Saint Prêtre,* chapitre *de l'Humilité,* page 258.)

CHAPITRE II.

Le séminariste désobéissant.

Le nouvel ennemi que nous allons combattre ne dissimule guère son attrait pour la liberté; il se produit et

s'avance, enseignes déployées, comme un sujet révolté qui proclame son indépendance.

On connaît bientôt dans un séminaire celui qui se soustrait à l'obéissance. Il n'est point nécessaire pour découvrir son faible de sonder son cœur, d'interpréter ses sentiments, de lui arracher des aveux : ses actes de rébellion étant très-fréquents, quelque soin qu'il prenne de les cacher, ils ne tardent pas à le trahir.

Ce n'est pas au séminaire que ce défaut se fait jour pour la première fois. Il avait pris naissance au sein de la famille, et, en se repliant sur son passé, le séminariste désobéissant est forcé de convenir qu'il irrita bien des fois ses parents, ses premiers maîtres et tous ses supérieurs en général par des actes habituels de désobéissance.

Plus tard, quand il entra dans un petit séminaire avec le désir de tendre au sacerdoce, il se corrigea, ou à peu près, de certains vices grossiers qui lui semblaient incompatibles avec sa sainte vocation; mais, en comparaison de ces vices, la désobéissance étant fort peu grave à ses yeux, il ne s'appliqua guère à la combattre. Fier des victoires qu'il avait remportées sur des colosses, il regarda ce dernier ennemi comme un pygmée avec lequel il pouvait vivre en paix sans le moindre danger. De là une habitude d'insubordination plus ou moins grave, et peut-être, par son exemple, l'entraînement de quelques condisciples dans la mauvaise voie qu'il parcourait.

C'est dans ces dispositions qu'il s'installa dans le grand séminaire; et c'est là aussi que nous allons spécialement observer sa conduite, pour en faire ressortir les points les plus saillants.

Le séminariste désobéissant est assez régulier pendant les quelques jours qui suivent son entrée. La timidité, la contrainte, le saisissement que produit l'aspect imposant

du séminaire; tout cela comprime son indépendance. Mais, hélas! cette compression n'est pas de longue durée; elle lui pèse beaucoup, et il lui tarde de s'en affranchir. Peu à peu donc il s'émancipe, et bientôt il remplace la timidité par la hardiesse, la contrainte par l'aisance, et le saisissement par un air plus décidé et des manières plus libres.

Le règlement a été proclamé; il en a entendu la lecture, et ce qui lui plaît le mieux dans cette loi gênante, c'est la déclaration formelle qu'elle n'oblige pas sous peine de péché.

Protégée par cette clause, son indépendance éclate. Il parle quand il devrait observer le silence; il est en un lieu quand il devrait être en un autre; il va au parloir ou à la porte de la cellule de ses condisciples sans en avoir obtenu la permission; il obtient des faveurs sur de faux exposés; il arrive le dernier à tous les exercices; il trouve même quelquefois que l'heure de la méditation vient trop vite, et il la fait dans son lit.

Sa conscience, il est vrai, fait entendre quelques murmures; elle lui dit tout bas que sa volonté et celle de Dieu sont perpétuellement en guerre; elle met en regard de sa conduite désordonnée celle des pieux séminaristes si édifiante et si régulière; elle ajoute que si tous les élèves se permettaient ce qu'il se permet, le désordre et la confusion remplaceraient la régularité qui fait le charme d'un séminaire : mais il glisse à côté de ces représentations importunes, et, pour s'y soustraire, il rappelle la clause qui lui est si chère : *Le règlement n'oblige pas sous peine de péché.*

Est-ce tout? Non vraiment. Quand on n'aime pas le commandement, on n'aime guère ceux qui l'imposent : aussi n'a-t-il point pour ses supérieurs cette déférence

empressée, ce tendre attachement et ce respect filial que professe le séminariste régulier. Il les regarde moins comme des pères dévoués que comme des maîtres exigeants; il trouve leur autorité lourde et accablante : comme il est souvent en faute et qu'ils lui reprochent ses infractions continuelles, au lieu de profiter de leurs avertissements, il les taxe de sévérité excessive, il qualifie leur vigilance d'espionnage, et il soupire après le jour où il sera débarrassé de leur joug incommode.

Il va même plus loin : dans le secret intime de l'amitié, il fait part à ses familiers des peines que lui cause l'obéissance; il parle contre ses supérieurs et les appelle sévères quand ils ne sont que justes et même charitables. Il étend sa critique sur d'autres points encore, et au lieu de fortifier l'autorité, qui est le principe de l'ordre et de la règle, il l'affaiblit dans l'esprit de ses condisciples par la censure qu'il en fait.

Les élèves indisciplinés sont ceux dont il fait sa compagnie favorite. Trouvant chez eux un écho fidèle, il leur parle librement comme à d'autres lui-même, et s'affermit ainsi dans sa mauvaise voie comme il les affermit dans la leur.

Quant aux séminaristes exacts et réguliers, au lieu de les admirer et de les imiter, il regarde leur conduite comme la condamnation de la sienne, ce qui n'est que trop vrai; puis, ouvrant son cœur à la jalousie, il fait de leurs petits travers, sur certains points insignifiants, la matière de ses railleries, et peut-être va-t-il jusqu'à les accuser sans motif de cajoler l'autorité.

Est-il en vacances? Il parle contre le séminaire et contre ceux qui le gouvernent; il se plaint de leur rigueur, et bien loin de reconnaître qu'il la mérite, il en rejette tout l'odieux sur eux seuls.

C'est pendant ce temps encore qu'il se dédommage de la contrainte que la règle du séminaire lui imposait. Affranchi de cette règle, il vit à l'abandon, dédaignant d'imiter ses pieux collègues qui s'imposent la douce loi d'un règlement particulier, pour se maintenir dans la ferveur et mériter encore les grâces de l'obéissance.

Ainsi s'écoule le temps le plus précieux de sa vie; et, chose tristement remarquable! la dernière année qu'il passe au séminaire est ordinairement la pire, quoiqu'elle touche au sacerdoce. Quand il a pris son aplomb dans ce saint asile, il affecte des allures dégagées; il se pose comme un vieil habitué qui a droit à des licences, et il viole à chaque instant la règle sans le moindre scrupule. Or, comme les nouveaux séminaristes se moulent sur les anciens, bientôt ils deviennent eux-mêmes désobéissants à leur exemple, et ainsi se perpétue l'habitude de l'insubordination dans le lieu où l'obéissance la plus ponctuelle devrait seule être en règne.

Toute autorité étant insupportable à cet élève désobéissant, respectera-t-il au moins celle de Dieu même? Cela nous répugne à dire, mais l'expérience nous démentirait si nous disions qu'il est fidèle en ce point. Qui ne sait, en effet, que le séminariste qui s'est fait une habitude de l'insubordination, a presque toujours une conscience dure et émoussée qui transige sans façon avec tout péché dès lors qu'il n'a pas un caractère marqué de difformité; tandis que le séminariste, observateur fidèle de la règle du séminaire, a une conscience tendre et délicate qui s'alarme à l'idée non-seulement du péché, mais même de l'imperfection la plus légère?

Tels sont les traits auxquels le séminariste désobéissant pourra se reconnaître. Montrons-lui maintenant où le

conduira son esprit d'indépendance quand il sera prêtre.

Quelque répréhensible que soit la désobéissance dans le séminaire, il semble, pour ainsi dire, qu'elle n'y est qu'en germe, si l'on considère les vastes proportions qu'elle prend quand on l'emporte avec soi dans l'exercice du saint ministère. Peut-être, mon enfant, avez-vous peine à me croire. Habitué à regarder comme des peccadilles vos désobéissances du séminaire, vous ne pouvez sans doute vous persuader que leurs funestes effets se feront sentir dans le cours de votre vie sacerdotale. Voyez au flambeau de l'expérience quelle est votre erreur!

En quittant le séminaire, vous chanterez l'hymne de votre délivrance et vous direz dans l'épanouissement de la joie : Je suis libre; le temps de l'esclavage est passé : *Laqueus contritus est !* Illusion.

Vicaire d'abord, suivant l'usage, vous apporterez au presbytère votre fonds d'indépendance. N'ayant pas cherché le bonheur dans la pratique de l'obéissance; n'ayant pas appris à plier et à briser même votre volonté, vous souffrirez beaucoup et vous ferez souffrir plus encore le vénérable curé dont vous partagerez les travaux.

Comptant sur une complète liberté, vous serez désappointé dès les premiers jours quand l'autorité pastorale se fera sentir. Les attributions qui vous seront dévolues n'étant pas tout à fait au gré de vos désirs, vous murmurerez déjà contre le curé qui vous les imposera.

S'il vous donne trop de travail, vous serez mécontent, et vous le serez plus encore s'il vous en donne peu. Dans le premier cas, vous direz qu'il vous écrase; dans le second, vous direz qu'il vous jalouse.

Vous verrez des réformes à opérer, des abus à détruire, et si, choqué de ces abus, vous essayez, *proprio motu*,

d'y apporter remède, une autorité supérieure à la vôtre comprimera les élans de votre zèle, et votre volonté propre sera péniblement mortifiée.

Les habitudes de votre curé n'étant pas les vôtres, et vous voyant forcé, en mainte circonstance, de subir les siennes, vous gémirez amèrement si vous ne murmurez pas ouvertement.

Son caractère, difficile peut-être, exigeant de votre part des précautions et des ménagements, vous ferez vos sacrifices de mauvaise grâce; et ce qui ne serait rien pour un vicaire maniable et flexible, sera comme une montagne à soulever pour votre esprit indépendant et rebelle.

Vous croirez pouvoir entreprendre une bonne œuvre, une œuvre de zèle dans la paroisse, et, ne pensant pas même que votre curé puisse désapprouver cette pieuse entreprise, vous vous disposerez à passer à l'exécution sans l'avoir consulté. Mécontent de votre liberté d'action, et ayant peut-être d'ailleurs quelques raisons pour ajourner l'œuvre que vous aurez en vue, il vous ordonnera d'y renoncer, ce qui vous blessera certainement au vif.

Vous aimerez le jeu peut-être, et votre curé qui ne l'aimera point, vous verra de mauvais œil et vous fera même de vertes réprimandes qui ne seront probablement que trop méritées, mais contre lesquelles votre esprit indépendant ne manquera pas de regimber.

Vous aurez un goût prononcé pour les courses, les voyages, les repas de confrères; et votre curé qui verra les graves inconvénients de ces fréquentes absences, après les avoir tolérées quelque temps, apposera son *veto*, au risque de provoquer de nouveau vos murmures, peut-être même votre ressentiment.

Vous aurez peu de goût pour le travail, et votre négligence à cet égard se trahissant dans vos catéchismes, vos

prônes, votre éloignement du confessionnal, votre curé vous en fera de vifs reproches, et vous menacera même d'en référer, si cela continue, à l'autorité épiscopale : de là de nouveaux tiraillements, des scènes peut-être, où votre indépendance entravée se fera jour avec éclat et même parfois avec quelque scandale.

Les détails dans lesquels nous pourrions entrer seraient infinis : car que n'aurions-nous pas à dire de vos rapports avec le curé que Dieu vous réserve peut-être en punition de vos désobéissances passées! curé vif et irascible, curé défiant et soupçonneux, curé pointilleux et susceptible, curé jaloux de vos succès, curé sombre, mélancolique ou d'une humeur acariâtre et contredisante. Que d'occasions dans lesquelles le respect de l'autorité et l'humble obéissance vous viendraient en aide, et dans lesquelles, au contraire, votre habitude d'insoumission et votre manque de respect habituel envers vos supérieurs, vous feront commettre des fautes graves et vous rendront la vie amère et presque insupportable!

Encore si vous concentriez en vous-même vos plaintes et vos murmures : mais en sera-t-il ainsi? Oui peut-être dans les premiers temps; mais ennemi, comme vous le serez de vieille date, de tout assujettissement et de toute contrainte, bientôt vous chercherez dans la paroisse le contre-poids des peines du presbytère, et n'ayant jamais eu pour l'autorité le respect et les égards qui lui sont dus, vous colporterez de tous côtés vos chagrins domestiques; puis vos plaintes amères trouvant de l'écho chez vos partisans, vous organiserez ces coteries et ces divisions qui ruinent le ministère et scandalisent les peuples.

Tôt ou tard sans doute le bruit de ces désordres parviendra jusqu'à votre vénérable pontife, et il vous arrivera une de ces lettres fermes, et même plus que fermes, où

votre conduite sera vivement censurée comme elle méritera de l'être.

Au lieu de vous incliner devant l'autorité de votre premier supérieur, votre esprit d'insubordination vous fera lever la tête, et englobant dans votre ressentiment évêque, grands vicaires et curés, vous récriminerez amèrement contre les uns et les autres, scandalisant par des critiques acerbes ceux que vous devriez édifier par une humble et respectueuse obéissance.

Du reste, ce ne sera pas seulement en ces circonstances que vous manquerez de respect à l'égard de vos hauts supérieurs. S'il arrive que quelques-uns de vos confrères blâment l'administration épiscopale, s'ils désapprouvent ses actes, s'ils prennent parti pour un prêtre qu'ils croient injustement frappé, s'ils critiquent certaines nominations qui n'ont pas leur agrément, toujours influencé par vos mauvaises dispositions envers l'autorité, vous serez le chef de file de ces censeurs téméraires, et au lieu de contenir leur coupable opposition, vous la rendrez, par vos malignes imprudences, plus ardente et plus vive.

N'ayant jamais voulu voir la volonté de Dieu dans celle de vos supérieurs, vous n'accepterez les emplois qu'ils vous proposeront que quand ils seront selon vos goûts, et pour vous y soustraire quand ils ne vous plairont pas, vous alléguerez de vains et faux prétextes, vous intriguerez, vous agirez dans l'ombre, vous mettrez sur pied des intercesseurs complaisants, sans vous inquiéter le moins du monde de déranger par vos calculs les plans de la divine Providence, et de vous priver des grâces qu'elle vous destinait dans tel poste et qu'elle vous refusera dans tel autre que vous aurez obtenu par vos secrètes manœuvres.

Et que sera-ce, grand Dieu! quand l'administration d'une cure vous sera confiée! Plus vous aurez fait souffrir

votre curé par votre insubordination, plus vous serez intraitable à l'égard de vos vicaires : c'est un fait constaté tous les jours par l'expérience. Moins pliant que jamais et pouvant d'ailleurs, avec quelque apparence de raison, user pleinement de votre autorité, vous serez exigeant, sévère, inflexible envers vos jeunes collaborateurs.

Vour régirez votre troupeau *in virgâ ferreâ*, et l'ombre seule d'une opposition vous fera prendre feu. A la moindre occasion, vous vous élèverez contre l'autorité civile; vous romprez même avec elle et, par cette rupture, vous attirerez sur vous et sur votre paroisse des tempêtes furieuses. Toujours, toujours votre volonté propre voudra dominer, et vous compromettrez votre ministère par les excès de la sévérité, au lieu de le faire bénir par les condescendances légitimes du vrai zèle.

Eh bien! mon cher enfant, eussiez-vous jamais cru que votre habitude de désobéissance et d'insubordination au séminaire, vous eût conduit au déplorable terme que vous avez en ce moment sous les yeux? Ce que vous traitiez de minutie quand vous étiez séminariste, ne vous semblera-t-il encore que minutie quand vous serez un prêtre tel qu'il vient de vous être dépeint! Mais, hélas! il sera bien tard alors de vous faire petit sous la main de l'autorité, si, dès le principe, vous n'avez pas appris à captiver votre volonté sous le joug salutaire de l'obéissance. Employez donc, sans plus tarder, les moyens qui vont vous être proposés pour vous corriger de votre défaut.

— Nous ne vous dirons pas de vous étudier pour voir si vous reconnaissez en vous le défaut de la désobéissance. Ce n'est point là un vice subtil et caché. Si vous êtes désobéissant, vous ne devez pas l'ignorer : mais nous vous dirons d'examiner si vous regardez l'obéissance comme

une vertu très-importante, et si vous vous reprochez vivement les plus légers manquements à son égard.

— Pour estimer cette vertu selon sa valeur, considérez souvent, en détail et devant Dieu, les grands biens qu'elle procure et les abîmes profonds dans lesquels on tombe quand on s'en affranchit.

— Méditez fréquemment sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été le plus parfait modèle des vrais obéissants et duquel saint Bernard a dit ces belles paroles : Pour obéir à son Père, il a mieux aimé perdre la vie que de perdre l'obéissance : *Perdidit vitam, ne perderet obedientiam.*

— Pensez que la volonté propre de l'homme est l'ennemie jurée de l'obéissance et qu'elle est la source de tous les maux en ce monde et en l'autre, selon ces paroles que dit encore saint Bernard : *Tolle propriam voluntatem et infernus non erit.*

— Ne regardez jamais la plus légère violation de l'obéissance comme peu de chose. Si vous ne respectez cette vertu que dans les grandes occasions, ces occasions étant rares, vous ne serez jamais un vrai obéissant; tandis que si vous pratiquez habituellement l'obéissance dans les plus petits détails, vous briserez par là même à chaque instant votre volonté propre et vous atteindrez votre but.

— Faites-vous une loi d'obéir en tout temps, en tous lieux et en toutes choses. Si vous n'obéissez qu'en quelques circonstances, ce sera toujours en celles où vous n'aurez presque aucun sacrifice à faire, et ainsi votre obéissance même sera, pour ainsi dire, encore un acte de propre volonté.

— Obéissez de bonne grâce et non à contre-cœur; étouffez vos murmures et vos répugnances. Pour mettre vos supérieurs à l'aise dans le commandement, laissez-leur

ignorer que ce qu'ils vous prescrivent vous contrarie ; usez comme les saints d'une pieuse hypocrisie, en montrant un certain contentement lors même que naturellement vous ne l'éprouvez pas : *Hilarem datorem diligit Deus.* Agir ainsi, c'est exterminer la désobéissance.

— Purifiez vos vues en obéissant : pas de respect humain, pas de crainte servile, pas de considération d'intérêt propre : voyez Dieu dans vos supérieurs et n'obéissez que pour lui plaire.

— Obéissez promptement : jamais de délais ni d'ajournements. L'obéissance a ses traînards comme les armées. Les séminaristes qui disent toujours : j'ai le temps, rien ne presse, je puis bien finir ceci ou cela, et qui n'arrivent jamais qu'après les autres, sont des traînards et des lâches. Imitez les anges : dès que Dieu leur intime sa volonté, ils l'exécutent à l'instant même : qu'il dise à l'un d'être pendant quatre-vingts années le gardien du fils d'un pauvre charbonnier qui vient de naître au fond d'une forêt, ou qu'il dise à l'autre de garder le fils d'un roi dans un riche palais, le premier ne balance pas plus que le second à remplir sa mission : *Fidelis obediens,* dit saint Bernard, *nescit moras, fugit crastinum, ignorat tarditatem.*

— Jamais un mot contre vos supérieurs : le bon séminariste aimerait mieux mourir que de blâmer ou même de désapprouver l'autorité ; il a toujours devant les yeux cette sentence du divin Sauveur : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.*

— Ayez pour le règlement du séminaire un respect inviolable ; considérez-le comme la parole de Dieu même : si vous le gardez, il vous gardera. Le séminariste, violateur habituel du règlement, est en voie de perdition ; il sera certainement plus tard un prêtre indépendant, c'est-à-dire un pauvre prêtre. Le démon le sait bien quand il

lui dit à chaque instant qu'il peut enfreindre sa règle sans péché.

— Confessez-vous des moindres violations du règlement. Appelez l'attention de votre confesseur sur ce point capital ; priez-le de vous prêter main-forte pour vous aider à acquérir l'obéissance parfaite, et punissez-vous toujours des plus petites fautes que vous commettrez contre cette vertu.

— Pour acquérir plus sûrement encore l'amour de la règle, faites-vous à vous-même un règlement particulier en sus du règlement commun. Déterminez dans ce règlement l'ordre précis de vos travaux de chaque jour, afin d'être sans cesse dans l'exercice de l'obéissance. N'oubliez pas surtout votre règlement des vacances, et soyez fidèle à l'observer depuis le premier jour jusqu'au dernier.

Que vous serez heureux si vous suivez ces règles ! Ah ! soyez-en sûr, vous ne serez jamais un de ces prêtres immortifiés qui ne veulent que ce qu'ils veulent, qui reculent devant un sacrifice et qui désolent leurs supérieurs par des actes de rébellion dont quelquefois les journaux retentissent, actes après lesquels vient une rétractation qui ne répare jamais qu'à demi le scandale de leur révolte.

Soyez obéissant, mon enfant, soyez-le en tout et toujours, et Jésus qui aura été votre modèle, sera lui-même votre récompense. *Amen !*

(Voyez *le Saint Prêtre*, chapitre *de l'Obéissance*, page 203.)

CHAPITRE III.

Le séminariste entêté, inflexible, opiniâtrément attaché à son sentiment.

Le séminariste entêté peut tenir pour certain que l'orgueil est un de ses vices dominants ; car l'entêtement est de l'orgueil tout pur. L'orgueilleux, en effet, veut triompher en tout et toujours ; or que prétend l'homme entêté, si ce n'est aussi de triompher et de vouloir absolument ce qu'il veut, au mépris de la volonté des autres ?

Malheur à lui s'il avance une proposition fausse ! il la soutiendra vraie contre toutes les clartés de l'évidence. Cette évidence, d'un côté, et son amour-propre, de l'autre, seront comme deux soleils qui brilleront devant lui ; mais le second soleil éclipsera le premier ; c'est tout simple : l'un sera hors de lui, l'autre sera en lui-même ; et placé pour ainsi dire au centre même des rayons de ce dernier, il sera aveuglé par la fausse lumière qui jaillira de son propre fonds.

Si l'on insiste pour le convaincre, il insistera de son côté pour imposer sa conviction, et, dans toute discussion, il faudra qu'il ait le dernier mot.

S'il se connaissait bien ; s'il savait que quand il avance quelque chose il n'en veut pas démordre, il est probable

qu'il s'interrogerait secrètement avant de se prononcer sur tel ou tel point ; mais sa confiance aveugle en lui-même, qui est un de ses traits caractéristiques, ne lui laisse point suivre cette règle de prudence. Aussitôt qu'une question se présente, il prend son parti, et dès qu'il l'a pris, il s'y cramponne avec une invincible ténacité.

La vérité n'est pas ce qui le touche ; le triomphe de son opinion, voilà la seule chose qui le préoccupe. Si de temps en temps, dans la chaleur de la dispute, certains éclairs de vérité le saisissent, il les considère comme des lueurs trompeuses et persiste opiniâtrément à ne croire vrai que ce qu'il soutient.

Quelque fortes que puissent être les raisons que son adversaire fait valoir, il les trouve d'une faiblesse pitoyable et glisse à côté d'elles en les flétrissant d'un sourire dédaigneux.

Bien plus, il leur refuse souvent l'attention qu'elles méritent. S'il cède la parole à son interlocuteur, c'est bien moins pour écouter ce qu'il va dire, que pour chercher de nouveaux arguments à l'appui de sa thèse. Qu'il y fasse attention, et il verra qu'à la fin d'une dispute, il lui serait impossible de reproduire les raisons dont on s'est servi pour le convaincre : comment le pourrait-il ? il n'a pas daigné les entendre.

Au milieu de ses triomphes, il essuie parfois des défaites bien pénibles pour son amour-propre ; c'est, par exemple, lorsqu'on lui démontre nettement que tel fait, dont il soutenait la réalité avec son opiniâtreté ordinaire. est complétement inexact. Quand la discussion roule sur des choses purement intellectuelles, il est à l'aise et chicane tant qu'il veut ; mais un fait extérieur, patent, physiquement saisissable, a une puissance irrésistible qui le déconcerte.

Encore s'il défendait ses opinions avec le calme et la modération dont une bonne éducation fait un devoir ; mais qu'il est loin d'en être ainsi ! Aveuglé par son orgueilleuse obstination, il décide, il tranche, il sabre sans pitié, et semble trouver étrange qu'on s'avise de le contredire, ne voulant pas voir qu'il irrite au lieu de persuader, et que l'adversaire le plus modéré s'échauffe lui-même d'un feu qui ne lui est pas naturel et que la violence du choc fait jaillir.

Faut-il s'étonner si, dans l'ardeur du débat, des expressions plus que déplacées se font jour? L'homme entêté est presque toujours un homme incivil et grossier; à défaut de bonnes raisons il dit des injures, ou du moins des mots irritants qui se gravent dans l'esprit de ceux qu'ils atteignent et dont ils gardent un long et amer souvenir.

Les froideurs et les rancunes, qui quelquefois altèrent la douce sérénité d'un séminaire bien réglé, ont presque toujours pour cause l'opiniâtreté d'un séminariste mal élevé. Un peu de flexibilité et de condescendance tarirait infailliblement la source de ces petites divisions au sein desquelles la charité succombe.

Un séminariste entêté est à charge à ses condisciples; ils le fuient comme un être insociable, et quand ils sont obligés de le subir, ils s'arment de patience s'ils sont vertueux, et le laissent trôner en maître dans les conversations.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit toujours dans le faux quand il soutient quelque chose; mais lors même qu'il est dans le vrai, il gâte la bonne cause dont il se fait le patron par la manière impérieuse et magistrale dont il la plaide. La vérité dans sa bouche perd une partie de son lustre, et on la plaint d'avoir un avocat qui la défend si mal. Souvent même on se sent naturellement porté à le

contredire, quoiqu'on sache bien qu'il a raison, tant on est choqué des airs prétentieux qu'il s'arroge.

Il arrive quelquefois que le séminariste entêté a des qualités qui voilent à ses yeux le défaut auquel il est sujet. Il n'est pas rare, en effet, de voir une piété, même assez avancée à quelques égards, unie à l'opiniâtreté; et cette piété, qui n'est pas inconnue à celui qui en est doué, l'aveugle et le rassure au lieu de l'éclairer et de lui inspirer des craintes. Son opiniâtreté, à lui, porte pour l'ordinaire sur des points philosophiques, théologiques, moraux ou ascétiques qu'il croit en conscience pouvoir soutenir et qu'il soutient en effet, mais avec un zèle qui n'est pas toujours selon la science. Combien de pieux séminaristes et de saints prêtres, au temps où Lamennais proclamait ses doctrines philosophiques, défendaient ces doctrines avec une chaleur immodérée avant qu'elles eussent été condamnées par le Saint-Siége!

D'autres fois, c'est à la science que la tenacité se trouve jointe. Le savant, quand il est entêté et qu'il n'est pas humble, est un fléau pour l'Église. C'est dans la tête des hommes de sa trempe que se forment les hérésies. Tout bouffi de son savoir, il agit comme s'il avait reçu le don d'infaillibilité. Secondé par le talent, il met ses lumières au service de l'erreur, et s'enfonce rapidement dans l'abîme sans vouloir entendre les voix amies qui lui donnent de salutaires conseils. La haute opinion qu'il a de lui-même ne lui permet pas de croire qu'un homme qui lui est inférieur en talent puisse être dans le vrai, et lui dans le faux, sur le point qu'ils discutent. Que de fois, depuis la déplorable fin de Lamennais, nous nous sommes rappelé ces mots d'un médecin distingué qui avait eu l'occasion de le voir un jour : « Quel homme bilieux! nous disait-il, — et cela avant ses premières erreurs. — S'il s'é-

gare, je le crois d'humeur à ne revenir jamais! » L'événement, hélas! n'a que trop vérifié la prophétie du savant docteur.

Du reste, ce n'est pas seulement dans ses discussions que notre séminariste est obstiné, c'est aussi dans ses actes. S'il a résolu de ne pas faire une chose, et si surtout il a dit formellement qu'il ne la ferait point, rien au monde ne la lui fera faire.

La sentence érigée en axiome *qu'il vaut mieux plier que rompre*, n'est point à son usage : plier, revenir sur ce que l'on a avancé est à ses yeux faiblesse et pusillanimité. Voulant donc faire parade de ce qu'il appelle fermeté d'esprit, il prend l'inverse de la devise des sages et dit avec aplomb : *Il vaut mieux rompre que plier*.

Il va quelquefois plus loin encore : joignant l'audace à l'obstination, il s'évertue à prouver, lors même qu'il sait le contraire, qu'il s'est conduit comme il devait se conduire. Qui n'a pas entendu cent fois des hommes entêtés dire avec énergie en hochant la tête : *Ce que j'ai fait est bien fait; si j'étais à le faire, je le ferais encore?*

On l'entreprend, on le combat, on le dépiste, on l'accable sous le poids de raisons péremptoires pour le forcer à reconnaître son tort, et tout ce qu'on obtient, c'est de lui faire répéter sa phrase favorite : Si j'étais à le faire, je le ferais encore.

Un jour, un homme du monde nous dit avec naïveté ces mots qui nous frappèrent : « Je suis bien heureux d'être catholique croyant; car si j'étais né protestant, je sens que rien n'aurait pu me déterminer à embrasser le catholicisme. » Cet homme devait être entêté, et nous savons qu'il l'était en effet.

Un séminariste opiniâtre résiste à ses supérieurs comme à ses égaux. Ils auront beau défendre une chose ou en

prescrire une autre : tous obéiront, lui seul résistera. Tout au plus dissimulera-t-il prudemment ses rébellions comme un enfant insoumis qui se cache pour faire ses fredaines.

L'obéissance silencieuse et passive, qui faisait la gloire des saints, lui semble une lâcheté. Si on ne lui démontre pas la raison du commandement, ou si cette raison lui semble frivole, il se cabre, il murmure, et s'il craint les suites d'une désobéissance ouverte, il se venge de l'autorité qui le comprime par la critique amère qu'il en fait dans des entretiens secrets avec ses condisciples.

Ses confesseurs eux-mêmes ne le convainquent pas toujours. S'ils exigent de lui des sacrifices qu'il ne veut pas faire, il les taxe d'exagération et les considère comme de petits esprits dont on n'est pas toujours obligé de suivre les lumières.

Rentré dans la maison paternelle pendant les vacances, ses parents, qu'il a tant de fois fait gémir par les entêtements de son jeune âge, gémissent encore, et plus amèrement que jamais, de voir que le séminaire même ne l'a pas corrigé de son défaut. Ils concluent, non sans raison, qu'il portera dans l'exercice du saint ministère l'opiniâtreté dont il fait preuve à chaque instant, et son avenir, l'avenir d'un fils chéri, leur apparaît gros de tempêtes et de disgrâces. Dans la famille, comme partout, il faut qu'on lui cède ; il excite lui-même des discussions qu'il devrait calmer, et provoque des vivacités qui sont loin de faire son éloge.

Les compagnies du monde où il paraît sont aussi le théâtre de ses dissertations obstinées. La plus légère contradiction lui fait ombrage, et là encore il se montre tenace et opiniâtre, au lieu d'édifier ceux qu'il fréquente par une douce et aimable condescendance.

Quelquefois sa conduite pendant les vacances laisse à désirer sur certains points assez délicats. Peu de piété, amour du jeu, absences continuelles, fréquentations inconvenantes ; tout cela lui attire des traits malins qui font souffrir ses amis : mais c'est assez qu'ils lui en disent un mot pour qu'il perpétue obstinément ses légèretés et ses imprudences. Rien ne le touche, rien ne l'ébranle, et sur ce point comme sur tous les autres, il s'attache éperdument à son sentiment propre, en dépit de celui des hommes prudents qui l'éclairent.

Pauvre jeune homme ! où vas-tu ? et quelles seront les suites de cet entêtement qui t'aveugle ? En réponse à ces questions, écoute et retiens bien ce que l'expérience va t'apprendre.

Rien ne nous inspire plus d'inquiétude que l'état d'un jeune prêtre qui sort du séminaire sans y avoir déposé sa suffisance, sa vanité, son caractère entier, sa confiance en lui-même et son entêtement. Ses premiers pas dans le saint ministère seront des chutes, et ces chutes l'endurciront de plus en plus au lieu de l'avertir et de le corriger.

Les prêtres de ce caractère mettent le trouble dans les paroisses, et toujours ils cherchent ailleurs qu'en eux-mêmes la cause des désordres dont ils sont les auteurs.

Prenez au hasard, dans le champ de l'Église, un troupeau où les brebis sont insurgées contre le pasteur : nous ne croyons pas nous tromper en disant que, très-probablement, l'opiniâtre ténacité de celui-ci est le principe du mal. Il nous prouvera sans doute que ses prétentions sont fondées ; mais nous lui prouverons, nous, qu'il a tort de les pousser aussi loin qu'il le fait, et qu'il devrait en rabattre quelque chose pour le bien de la paix ; nous lui

prouverons, en outre, qu'au lieu d'imposer sa volonté comme un ordre, il devrait la faire accueillir comme une supplique et méditer ce mot de saint Paul : *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.*

On ne résiste guère à un prêtre toujours doux, conciliant, humble, et sachant sacrifier ses vues personnelles quand le plus grand bien l'exige. Au contraire, tout est obstacle à l'orgueilleux, tout s'arme contre lui quand il parle et agit en despote, et que, toujours ferme, il refuse de plier à propos pendant la tempête pour se relever intact quand elle est passée.

Mais venons à vous, pauvre enfant, et voyons les fautes que votre opiniâtreté vous fera commettre.

Quel que soit le ministère que vous exerciez, ne croyez pas qu'il sera sans épines et sans contradiction. Ayez des intentions pures, un zèle ardent, une application constante à vos devoirs, des mœurs irréprochables et autres qualités fondamentales ; rien de tout cela ne vous préservera de certaines oppositions qui viendront fréquemment entraver votre marche. Si donc vous voulez impérieusement que toujours votre volonté s'exécute ; si vous ne savez pas la faire fléchir pour éviter des conflits, vous serez à chaque instant dans un état de lutte, et vous ruinerez votre autorité précisément par les moyens que vous emploierez pour la faire prévaloir.

Dès le premier jour peut-être, votre curé élèvera des prétentions qui seront en désaccord avec les vôtres, et votre volonté revêche s'insurgera contre celle de votre supérieur hiérarchique. Vous insisterez pour l'emporter, il insistera plus que vous encore pour maintenir son dire, et vous subirez l'humiliation d'une défaite.

Le lendemain, nouvelle scène et nouvelle preuve d'entêtement de votre part : discussions animées, paroles in-

convenantes, échange de raisons à l'appui de vos sentiments respectifs : tels sont les préliminaires de la rupture. Céderez-vous ? Non. Résisterez-vous ? Oui ; mais alors plus de paix, plus d'harmonie, plus de confiance mutuelle ; état de malaise par conséquent, état de guerre et de souffrance que votre obstination perpétuera, et qu'un petit grain de condescendance ferait aussitôt disparaître.

Vous ne serez plus au séminaire où tout pliait devant vous, et où, n'ayant affaire qu'à des séminaristes qui vous épargnaient pour ne pas vous irriter, vous teniez le sceptre des discussions. L'humble déférence de vos disciples vous aura gâté, et vous voudrez traiter avec votre curé comme vous traitiez autrefois avec vos égaux. C'est de sa part que vous viendra la leçon de l'obéissance ; mais, hélas ! ne sera-t-il point trop tard pour en profiter, et ne reviendrez-vous point à votre maxime qu'*il vaut mieux rompre que plier ?*

Nous l'avons dit au chapitre *de la Désobéissance*, rien de plus fréquent dans la vie d'un vicaire que les occasions de discuter avec un curé. Les goûts et les habitudes ne sont pas les mêmes ; les opinions théologiques, politiques, etc., offrent des divergences ; les plans d'administration plaisent à l'un et déplaisent à l'autre ; le partage des fonctions du ministère n'accommode guère que celui qui le fait ; les moyens de réforme, en matière d'abus, semblent excellents à celui-ci et pitoyables à celui-là ; les œuvres de zèle et la manière de les conduire sont diversement appréciées. Or, tout cela revenant à chaque instant, suscite inévitablement des débats perpétuels ; débats dont on verrait à peine l'ombre, si le vicaire savait fléchir et se borner à de simples observations sans vivacité ni amertume ; mais débats chaleureux, passionnés peut-être, si le vicaire est opiniâtre par nature et veut usurper le com-

mandement ou du moins l'exercer à l'égal de son curé, ce qui est impraticable.

Si encore les suites de votre entêtement ne se faisaient sentir qu'au presbytère; le bon esprit de votre curé et celui de la servante, en la supposant charitable et discrète, concentreraient le feu dans son foyer: mais violemment comprimé comme vous le serez par une autorité que vous trouverez insupportable, vous voudrez vous accorder comme dédommagement la satisfaction de trouver des approbateurs de vos idées, et vous communiquerez à des confrères et même à des laïques ce qu'ils ignorent, et qu'il serait important qu'ils ignorassent toujours.

Du reste, votre entêtement ne sera bientôt plus un secret pour personne. Chaque jour vous en donnerez de nouvelles preuves. Le monde lui-même sera témoin de vos discussions impétueuses. Sur des matières quelquefois insignifiantes, vous émettrez des opinions qui, n'étant pas toujours partagées, provoqueront votre vivacité et mettront en relief votre obstination. Les hommes grossiers se fâcheront tout net, et les hommes polis diront entre eux que vous ne l'êtes guère et que vous blessez autant la civilité que l'Évangile.

Et que sera-ce donc, grand Dieu, quand vous serez curé! c'est alors que votre caractère entier paraîtra dans tout son jour. Mais c'est alors aussi que vous en recueillerez les mauvais fruits.

Pour qu'un curé opiniâtre et inflexible fît quelque bien dans la paroisse qu'il gouverne, il faudrait que tous les habitants de cette paroisse fussent doux, charitables, pieux, obéissants et pleins de respect pour leur pasteur, quelque sévère qu'il fût dans l'exercice de son autorité. Mais où trouver un troupeau si harmonieusement composé? Croyez-nous, jeune ami, une telle paroisse n'existe dans

aucun diocèse. Il en est assurément un grand nombre dans lesquelles la paix règne et le ministère est fructueux ; mais, même dans celles-là, il y a des éléments cachés de troubles et de divisions ; éléments qui se produiraient bientôt s'ils n'étaient pas comprimés par l'esprit de douceur, de charité et d'humble condescendance du pasteur qui les administre. Encore, malgré les heureuses qualités de son caractère, n'est-il pas toujours à l'abri de certaines oppositions auxquelles il semble qu'il ne devait pas s'attendre. Que sera-ce donc de vous, qui ne saurez pas souffrir une contradiction sans prendre feu, et qui vous en attirerez une multitude par votre esprit dominateur et votre volonté absolue et inflexible !

En quel état sera votre paroisse quand vous direz : Je veux, et qu'elle dira : Je ne veux pas ? Reviendrez-vous sur une mesure que vous aurez adoptée et peut-être solennellement proclamée du haut de la chaire, si elle rencontre une opposition vive qui vous fasse voir qu'il est plus avantageux d'y renoncer que d'en poursuivre l'exécution ? C'est ce que ferait un curé sage qui chercherait bien plus la gloire de Dieu que le triomphe de son opinion personnelle. Mais vous n'agirez pas ainsi, vous qui aimerez mieux rompre que plier. Tout épris de l'utilité de votre mesure, et plus épris encore du désir de maintenir votre autorité, que vous croirez toujours compromettre par une concession, vous lutterez, vous tiendrez ferme et vous gâterez tout.

Quand, à la suite d'une discussion très-animée avec un de vos paroissiens, vous vous retirerez tous les deux froids et plus que froids, repassant l'un et l'autre au fond d'un cœur aigri les paroles mordantes que vous aurez échangées dans l'ardeur du débat, vous rappellerez-vous, pour la mettre en pratique, la leçon de l'Apôtre : *Sol non occidat*

super iracundiam vestram. Nolite locum dare diabolo? C'est ce que ferait un curé qui mettrait la charité au-dessus de son amour-propre; mais c'est ce que vous ne ferez point, vous qui ne voulez jamais reconnaître vos torts et qui regardez comme une bassesse de faire des excuses.

Quand vous aurez contristé, humilié, découragé peut-être un pénitent par une réprimande blessante ou par l'application d'une règle imposée avec rigueur au lieu d'être proposée avec bonté, l'accueillerez-vous, s'il revient, avec une charité indulgente qui lui fasse oublier la peine que vous lui aurez causée dans la confession précédente? C'est ce que ferait un bon père à l'égard de ce pauvre prodigue, s'il mettait le salut d'une âme que la rigueur peut compromettre, au-dessus des malignes inspirations d'une dureté opiniâtre. Mais c'est ce que vous ne ferez point, vous qui ne sortez jamais de la voie dans laquelle vous avez mis le pied.

Quand vous aurez encouru l'animadversion d'un maire, d'un instituteur ou de quelque personnage influent de la paroisse, par certains actes ou certains discours imprudents, arrêterez-vous dès le début les dissensions, toujours si nuisibles, dont vous serez menacé? Aurez-vous assez de courage pour changer d'allure, et assez d'humilité pour faire quelque démarche conciliante? C'est certainement ce que ferait un digne curé qui saurait le mal incalculable que produisent dans les paroisses les divisions qui y éclatent en de telles rencontres; mais c'est ce que vous ne ferez point, vous qui tenez à honneur de faire tête à l'orage et qui prétendez que toute autorité s'affaisse devant la vôtre.

Quand un ami, un confrère, un pieux laïque, apprenant que vous fréquentez certaines compagnies, ou que vous commettez quelques légèretés et imprudences dont

ils redoutent pour vous les conséquences fâcheuses, hasarderont timidement et avec précaution un charitable conseil, le recevrez-vous de bonne grâce et même avec reconnaissance, ce conseil salutaire ? C'est ce que ferait un pieux curé qui tiendrait avant tout à conserver sa réputation intacte sur un point où elle n'est jamais impunément attaquée ; mais c'est ce que vous ne ferez point, vous qui ne voulez jamais vous régler par l'avis des autres, mais uniquement par vos propres lumières.

Bref, en toutes circonstances, vous n'écouterez, vous ne consulterez que vous seul. Parents, amis, confrères, supérieurs même, tous parleront en vain quand ils ne ratifieront pas ce que vous aurez décidé. Votre *veto* une fois prononcé, vous ne le retirerez jamais. Les entreprises les plus inopportunes, les inconséquences les plus choquantes, les procédés les plus indélicats, les discours les plus irritants, rien ne vous coûtera pour soutenir ce que vous vous serez mis en tête d'accomplir. Le mécontentement sera dans tous les esprits, la désaffection gagnera tous les cœurs, quelques flatteurs seulement allumeront le feu au lieu de l'éteindre, et la place ne sera plus tenable, et les supérieurs vous la feront quitter, et la paroisse sera longtemps à se remettre de ses agitations, et en vous retirant vous blâmerez l'autorité de ne pas vous avoir soutenu, et vous persisterez à croire que vous aviez raison de tenir ferme, et vous accuserez tout le monde excepté vous-même, qui serez pourtant la principale cause de tous ces désordres.

Ne croyez pas, mon enfant, que tout ceci soit le rêve d'une imagination exaltée; non : c'est, n'en doutez point, le récit fidèle des sottises d'un esprit opiniâtre qui n'a pas appris au séminaire à maîtriser sa volonté rebelle. Pendant qu'il en est temps encore, tarissez donc la source d'un si

grand mal, et mettez en pratique les règles qui vont vous être assignées pour vaincre votre obstination.

— Si vous êtes entêté, commencez par vous bien convaincre que vous l'êtes en effet. Ce n'est pas toujours chose aisée, car la fermeté d'esprit, qui est une qualité précieuse, se confond souvent avec l'opiniâtreté, qui est un vice. Que de gens se glorifient d'être fermes et qui devraient s'humilier d'être opiniâtres !

L'homme ferme, mais qui unit la prudence à la fermeté, s'entoure, avant de prendre un parti, de toutes les lumières de la sagesse pour voir s'il a raison de l'adopter : l'homme entêté croyant toutes ses idées bonnes, s'attache sans discernement aux premières qui se présentent.

L'homme ferme prévoit les obstacles et renonce à son projet quand il les croit insurmontables : l'homme entêté méprise les obstacles et se croit toujours assez fort pour les renverser.

L'homme ferme accueille les sages conseils et ne dédaigne pas même de les provoquer : l'homme entêté n'admet que ceux qui favorisent ses vues et rejette impitoyablement tous les autres.

L'homme ferme poursuit l'exécution de ses plans avec dignité et convenance : l'homme entêté pousse sa pointe avec une rigueur passionnée et remplace la raison par la colère.

L'homme ferme, enfin, ne l'est pas au point de continuer d'agir quand il reconnaît qu'il est bon de s'arrêter : l'homme entêté, au contraire, ne recule jamais et s'expose sans balancer à une déroute complète plutôt que de subir l'humiliation d'un désistement.

Jugez-vous d'après ces règles.

— Pour réformer votre caractère opiniâtre, interrogez

vos souvenirs. Vous avez vu peut-être des paroisses divisées, des luttes déplorables entre le sacré et le profane : voyez si la douceur et la condescendance des pasteurs n'eût pas éteint le feu dont leur obstination entretenait l'ardeur, et si, au moyen de quelques concessions, le calme n'eût pas sur-le-champ succédé à la tempête.

— Mais rentrez en vous-même et considérez, sous l'œil de Dieu, si les emportements de vos parents, les châtiments de vos maîtres, les disputes et les ressentiments de vos condisciples n'ont pas eu votre opiniâtreté pour cause, et si, par une humble soumission, vous n'eussiez pas conjuré les chagrins et les peines que vous attirait votre entêtement.

— Vous détestez l'orgueil; voyez si l'opiniâtreté n'est pas un de ses plus mauvais fruits. « L'homme obstiné, » dit saint Laurent Justinien, est inconsidéré, désordonné » dans ses paroles, déréglé dans ses affections; il s'ignore » lui-même et hait toute autre inspiration que les siennes » propres. » Quel orgueil insoutenable!

— Vous avez Jésus-Christ pour chef et pour modèle; comment reconnaître en vous son disciple si vous êtes aussi opiniâtre qu'il était humble et soumis? « Quelle im- » pudence, s'écrie saint Bernard, que l'homme, un petit » ver de terre, ose s'enfler d'orgueil et refuser de se sou- » mettre, tandis que Jésus-Christ, le Dieu de majesté, » s'est soumis à un pauvre artisan ! »

—Vous frémissez quand on vous contredit, la moindre opposition vous irrite; comment ne voyez-vous pas les peines que vous occasionnez à ceux qui vous fréquentent, vous qui, à tout moment, vous faites un jeu de les contredire? Vous voulez qu'on accepte humblement toutes vos idées, et vous n'acceptez celles d'autrui que quand elles cadrent avec les vôtres : quelle injustice!

— Instruit par le passé, devancez et prévoyez l'avenir. Nous vous le déclarons, jeune élève, avec l'autorité d'une expérience que nous vous conjurons de ne pas mépriser, vous ferez le malheur des autres et votre malheur propre si vous ne domptez pas votre esprit opiniâtre. Vous n'aurez pas un jour de calme dans votre vie de prêtre; vous soulèverez des discussions au lieu de les prévenir et de les éteindre; vous aigrirez les cœurs au lieu de les consoler; vous vous ferez haïr au lieu de vous faire aimer; vous rendrez stérile votre ministère au lieu de le faire respecter et bénir; vous croirez quelquefois triompher, et vos prétendus triomphes seront mille fois pires que des défaites; vous sèmerez enfin la division dans les paroisses qui vous auront pour pasteur, et vous vous attirerez la haine de Dieu même, selon ces paroles de nos saints Livres : *Il y a six choses que Dieu hait, et il y en a une septième qu'il déteste : c'est celui qui sème la discorde entre ses frères.* (Prov.)

— Comment lire avec esprit de foi ce qui précède et ne pas se dire à soi-même : C'en est fait; je veux, à partir de ce jour, combattre à outrance le mauvais fonds d'opiniâtreté que je reconnais en moi? Combattez-le donc, jeune ami, et soyez inflexible envers vous-même comme vous l'avez été jusqu'ici envers les autres. De grâce, ne vous épargnez point, et soyez sûr que la destruction du défaut qui vous est signalé est une des plus belles victoires que vous puissiez remporter.

— Pour que le succès soit complet, ne vous contentez pas de quelques attaques isolées. La ténacité de la propre volonté n'est pas ordinairement vaincue par quelques grandes résistances en des occasions d'éclat; ce sont les combats de détail qui la détruisent. Appliquez-vous donc à vous vaincre sur les points les plus insignifiants en apparence.

Broyez sur-le-champ votre volonté quand vous voyez qu'un commencement d'obstination semble l'endurcir, et habituez-vous à respecter celle des autres.

— Dès le début d'une discussion, rappelez-vous votre plan d'attaque. Allez droit à la vérité et n'ambitionnez que son triomphe. Soyez digne, charitable, prudent et toujours modéré. Si votre adversaire s'échauffe, restez calme; s'il s'échauffe plus encore et si la discussion prend un caractère violent, rompez-la et faites le sacrifice de votre opinion en disant : Je puis me tromper en ceci, n'en parlons plus.

— Quand ce que vous serez sur le point de dire ne sera pas incontestablement vrai, ne l'affirmez jamais d'un ton tranchant et magistral; proposez-le plutôt sous la forme du doute et de l'incertitude. De cette manière, vous vous ménagerez une retraite honorable et facile si la lumière du débat vous fait voir que vous vous étiez trompé; tandis que si vous faites tout d'abord une affirmation formelle et vigoureusement accentuée, l'amour-propre, mis en jeu par cette affirmation, vous inspirera tout naturellement de résister à la vérité même que vous aurez en face.

— Écoutez toujours avec attention et bonne foi tout ce que dit votre adversaire, et ne faites pas comme ceux qui ne pensent qu'à chercher des arguments à l'appui de leur opinion, au lieu d'écouter les raisons qu'on leur oppose.

— Quelle que soit la nature de la discussion et à quelque degré de chaleur qu'elle soit arrivée, soyez toujours disposé à sacrifier sans ménagement toutes vos prétentions et à embrasser la vérité dès que votre interlocuteur la fera briller à vos yeux. Votre opiniâtreté sera vaincue et radicalement détruite si vous agissez constamment ainsi : *Nolle aliis acquiescere*, dit l'Imitation, *cùm id ratio postulat aut causa, signum est superbiæ et pertinaciæ.*

— Ne craignez jamais de reculer non-seulement dans vos petits débats, mais encore dans vos actions, quand vous vous verrez engagé dans une mauvaise voie. Eussiez-vous dit formellement : Je ne ferai jamais ceci ou cela, faites-le sans hésiter dès que vous verrez que vous le devez faire. Le vrai honneur consiste non pas à faire toujours ce qu'on a dit qu'on ferait, mais à revenir humblement sur ce qu'on avait d'abord avancé, quand on reconnaît qu'on doit agir autrement.

— Vous manquerez sans doute quelquefois et même souvent, dans les commencements, aux règles que nous venons d'assigner; mais soyez ferme et ne vous découragez jamais. Après chaque victoire, quelque petite qu'elle soit, remerciez Dieu de vous l'avoir fait remporter et priez-le de vous accorder la grâce d'en remporter de nouvelles. Après chaque défaite, quoique sur des points de peu d'importance, humiliez-vous, condamnez-vous, punissez-vous même pour témoigner à Dieu votre repentir et obtenir de son infinie bonté la grâce de ne plus tomber.

— Ayez un moniteur particulier à qui vous confierez le projet que vous aurez formé de combattre votre entêtement, et priez-le de vous avertir soit formellement, soit par un signe de convention quand il vous verra commettre quelque infidélité.

— Appelez tout spécialement l'attention de votre confesseur et de votre directeur sur le défaut que vous voulez détruire: demandez-leur des règles de conduite appropriées à vos besoins particuliers, et recourez, pour vaincre votre ennemi, aux armes si puissantes de la méditation, des examens, de la communion et des visites au saint sacrement.

— Enfin, quand vous quitterez le séminaire, redoublez de vigilance et d'ardeur: rendez-vous humblement au

poste que vos supérieurs vous auront assigné et entrez en fonctions avec un esprit de parfaite soumission à votre curé, de douceur, d'humilité et de charité envers tout le monde. *Amen.*

CHAPITRE IV.

Le séminariste envieux et jaloux.

« Nous devons nous tenir en garde, dit saint Vincent de » Paul, contre la jalousie et contre le plus léger sentiment » que l'envie nous inspirerait : ce vice est absolument op- » posé au zèle pur et sincère de la gloire de Dieu; il est » une preuve certaine d'un orgueil secret et très-subtil. »

Celui qui parlait ainsi savait bien tout ce qu'il y a de mauvais dans le vice odieux de la jalousie. Puissions-nous partager ses convictions à cet égard, et profiter de ses enseignements !

La jalousie produit dans le clergé des maux considérables. Ce n'est pas au séminaire qu'elle exerce ses grands ravages; elle n'est là qu'à son début; mais puisqu'elle s'y révèle déjà, il importe beaucoup aux séminaristes de bien voir s'ils ne sont pas prédisposés à ce vice. Voyons à quels signes nous pourrons le reconnaître.

Le séminariste enclin à la jalousie doit se souvenir, en interrogeant son passé, qu'il était déjà sujet à ce défaut quand il était dans le monde. Tout jeune encore, ses frères

et ses sœurs avaient à en souffrir. La moindre marque d'affection qui leur était témoignée par les chefs de la famille, excitait en lui de mauvais sentiments qui n'avaient assurément que la jalousie pour principe. De là ses froideurs, ses dédains, son air sombre et boudeur; de là ses récriminations injustes et quelquefois de tristes scènes où se manifestait dans toute sa laideur son caractère jaloux; de là aussi ses accusations de préférence et de partialité dirigées contre ses parents avec l'acrimonie d'un orgueil blessé.

Il tenait la même conduite à l'égard de ses jeunes camarades. Toujours les maîtres étaient injustes quand leurs faveurs tombaient sur les autres et non pas sur lui seul.

Aveuglé par l'orgueil, dont la jalousie est la fille aînée, jamais il ne voulait convenir qu'il méritait moins que ses condisciples les éloges qui leur étaient donnés.

La première période de sa vie fut donc déjà gâtée par ce vice. Mais entrons au séminaire, et voyons ce qu'il produit chez le séminariste qui y est sujet.

Le trait caractéristique du séminariste jaloux, c'est l'orgueil. Il veut dominer, il veut éclipser tout ce qui l'entoure, il veut se distinguer, il veut conquérir l'estime et les applaudissements, il veut briller d'un vif éclat comme le soleil et effacer toutes les étoiles dès qu'il se montre.

Mais comme il ne brillera point de cette manière s'il a de puissants rivaux, il s'applique à les surpasser, non par une émulation légitime, mais par un orgueil secret dont il se fait l'esclave.

Chaque louange qu'on leur donne est une humiliation directe et personnelle qu'on lui inflige; et plus ces louanges partent de haut, plus il en est blessé. Dès qu'elles frappent ses oreilles, il se sent piqué au vif, et il se dit en lui-même avec confusion : Est-ce que par hasard on mettrait tel et tel au-dessus de moi?...

Si des concurrents réussissent dans quelque action d'éclat ; si leurs réponses aux professeurs annoncent un vrai mérite ; s'ils soutiennent une thèse difficile avec un talent supérieur ; s'ils débitent avec grâce un sermon parfaitement composé, s'ils sont choisis de préférence à leurs condisciples pour exercer dans le séminaire un emploi qui ne s'accorde qu'aux sujets les plus distingués ; tout cela, quand ils se font aimer d'ailleurs par une humble modestie, leur attirant des témoignages de considération de la part des supérieurs et des élèves, plonge le séminariste jaloux dans des réflexions chagrines. Au lieu de chercher dans les trésors d'une vraie piété le contre-poids de sa peine, il digère tristement son humiliation et s'afflige comme un général en déroute qui a trouvé son maître.

Pour comble de malheur, on lui parle quelquefois du triomphe de ses rivaux, et comme il ne veut pas que sa jalousie soit connue, tant elle est hideuse à ses propres yeux, il place, lui aussi, mais assez froidement, son petit mot d'éloge assaisonné de quelque critique, puis il détourne bien vite une conversation qui lui est insupportable.

Ce qui devrait le convaincre mieux encore que tout le reste qu'un orgueil de bas étage est la vraie racine de sa jalousie, c'est la consolation qu'il goûte quand les éloges donnés à ses condisciples ne portent que sur la vertu. Chose étonnante ! la piété, qui l'emporte si évidemment sur les talents naturels, quelque relevés qu'ils soient ; la piété, chez ses concurrents, et les louanges qu'on leur donne à cet égard, ne sont pas ce qui l'humilie davantage. Il souffrira volontiers qu'on les exalte de ce côté, qu'on en fasse même des saints : loin de s'en offenser, il fera chorus avec tout le monde pour les louer sur ce point. Comme il est bassement orgueilleux, ce n'est pas la vertu des autres

qu'il envie : qu'est-ce donc ? C'est tout ce qui brille, c'est tout ce que le monde, maudit de Dieu, recherche et préconise ; c'est la bonne opinion des hommes, c'est l'estime que ses supérieurs accordent à la science et au talent. Voilà ce qui le touche, voilà la vaine idole à laquelle il prostitue son encens.

Quel immense intervalle (pour le dire en passant) se trouve entre lui et les saints, ces vrais amis de Dieu, qui n'étaient jamais plus heureux qu'au sein des opprobres : *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*, et qui se réjouissaient plus du bien opéré par les autres, que de celui qu'ils opéraient eux mêmes : *Dùm omni modo...*, disait saint Paul, *Christus annuntietur ; et in hoc gaudeo, sed et gaudebo !*

Les caractères de la jalousie que nous venons de considérer sont déjà bien difformes sans doute ; mais ce qui l'est beaucoup plus encore, c'est le plaisir qu'éprouve le séminariste jaloux, quand ses concurrents essuient quelques humiliations ou quelques disgrâces. La joie qu'il en ressent fait voir que plus ils sont abattus, plus il se croit élevé, ce qui est une illusion de son orgueil, puisque la chute des autres n'ajoute rien à son mérite réel.

Quand ces disgrâces atteignent ceux qui lui font ombrage, il en parle fréquemment à ses condisciples, et, dans ces entretiens, il savoure une joie maligne qu'il manifeste quelquefois, mais que le plus souvent il dissimule avec hypocrisie, ayant l'air de plaindre ceux qu'il est heureux de voir humiliés.

En d'autres circonstances, il écoute avec avidité les rapports désavantageux qu'on lui fait sur ceux auxquels il porte envie ; il aime singulièrement à les entendre critiquer, et jamais il ne manque en ces occasions de rapporter lui-même ce qu'il sait contre eux et de les critiquer à son tour.

Pour satisfaire mieux encore sa passion jalouse, il soupçonne ses rivaux, il les juge, il les condamne, il interprète leurs sentiments avec malignité, il tâche de se persuader qu'ils ont bien moins de mérite qu'on ne leur en attribue, qu'ils sont flatteurs, hypocrites, orgueilleux ; en un mot, il leur prête, souvent sans motifs, les intentions mauvaises dont il est lui-même animé.

S'il se trouve par hasard en rapport avec eux, tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent lui est insipide ; il les contredit à chaque instant, il leur parle avec hauteur et dédain, et si une discussion s'engage, il s'applique bien moins à découvrir la vérité qu'à les humilier par une défaite aux yeux des assistants.

Et celui qui agit ainsi n'a souvent rien à reprocher à ceux qu'il jalouse ; ils ont pour lui des attentions et des prévenances ; ils le croient leur ami, et ne pensent pas même à soupçonner en lui le vice odieux qu'ils alimentent sans le savoir par les qualités qu'ils possèdent. Mais ils ont beau faire, la jalousie a pris dans son cœur la place de la charité ; il n'aime plus ses frères, il est de glace à leur égard et, le dirons-nous ? si la mort les enlevait, il serait le premier consolé de leur perte.

Tel est le mauvais fonds du séminariste jaloux : que sera-ce donc, ô mon Dieu, quand, placé sur un plus grand théâtre, il portera dans le saint ministère le vice qui n'est encore qu'en germe au séminaire ? Voyons-en, par anticipation, les funestes effets.

Il est très-probable que plusieurs de nos jeunes lecteurs, après avoir lu ce qui précède, se diront avec satisfaction : Cela ne nous regarde pas ; nous n'en sommes pas là. Qu'ils prennent garde : voulant mettre la jalousie en relief, nous l'avons peinte telle qu'elle est chez un sémi-

nariste puissamment dominé par ce vice ; nous avons même choisi ce séminariste parmi ceux qui, ayant un talent plus remarquable qu'un grand nombre d'élèves, ont aussi pour l'ordinaire plus d'orgueil et de présomption : mais combien d'autres, éclipsés par le talent de plusieurs de leurs condisciples, se croient exempts du vice de la jalousie et sont tout surpris de le voir se produire, quand, par l'exercice du saint ministère, ils se trouvent dans des conditions plus favorables à son développement ! Voici donc, pour les uns comme pour les autres, l'avenir qui les attend quand ils seront prêtres.

Si vous êtes jaloux, vous qui lisez ces lignes, et si, appelé d'abord aux fonctions de vicaire, vous avez un autre vicaire pour collaborateur, bientôt sans doute votre jalousie se fera jour. Un mot gracieux, une prévenance, un compliment flatteur de la part de votre curé à l'égard de votre collègue, c'en sera assez pour exciter en vous les premiers sentiments de la jalousie.

Mais si ces préférences, exagérées probablement beaucoup par votre orgueil, se reproduisent assez fréquemment ; si votre confrère semble s'en prévaloir ; si surtout quelques personnes imprudentes corroborent vos soupçons par l'exposé de leurs observations personnelles ; alors votre jalousie faisant éruption se produira par un air sombre et rêveur d'abord, puis par des reproches à votre curé et par des manques de complaisance et d'égards envers votre collègue.

Déjà l'harmonie, si nécessaire entre les prêtres d'une même paroisse pour y opérer le bien, sera fortement altérée, et ce sera la première victoire remportée par la jalousie sur le zèle et la charité.

Sera-ce la seule ? Dieu le veuille ! Mais si, déjà blessé par les relations intimes du presbytère, vous apprenez

que ce vicaire, objet de votre envie, est plus goûté que vous dans la paroisse; si son confessionnal est assiégé et que le vôtre soit désert ou à peu près; si, comme prédicateur, comme catéchiste, comme homme de ministère, c'est lui qui a la vogue; si vos oreilles sont fatiguées du bruit de ses louanges, vous lui témoignerez une froideur chaque jour croissante, vous tâcherez d'atténuer par des paroles fort peu mesurées l'estime qu'on lui accordera, et peut-être en viendrez-vous jusqu'à vous dégoûter de votre ministère : deuxième victoire remportée par la jalousie au profit de l'orgueil.

Si vous n'avez point un autre vicaire pour collègue, cesserez-vous pour cela d'être jaloux? Nous le désirons sincèrement, mais nous craignons fort qu'il n'en soit pas ainsi. Dans les paroisses voisines la jalousie saura bien trouver un aliment. Quand vous apprendrez les grands succès de quelque jeune prêtre auquel peut-être vous vous croirez supérieur à bien des égards; quand tout retentira du bruit de ses éloges; quand vous verrez vos pénitents vous abandonner pour se placer sous sa houlette; quand vous verrez autour de vous un auditoire clair-semé et que vous entendrez dire que votre confrère voisin réunit une multitude d'auditeurs dès qu'on sait qu'il doit prêcher; alors encore vous vous sentirez abattu, dégoûté, découragé peut-être; alors vous éprouverez des sentiments plus ou moins malveillants à l'égard de ce confrère; alors vous vous permettrez, à l'occasion, des critiques contre lui; alors vous sentirez défaillir l'ardeur de votre zèle : nouvelle victoire remportée par la jalousie.

Mais quand ce même confrère ou quelque autre, dont vous vous croirez au moins l'égal, sera choisi par les hauts supérieurs pour occuper, de préférence à vous, un

poste de faveur sur lequel peut-être vous jetiez, sans en rien dire, un regard de convoitise; oh! c'est alors que vous vous sentirez humilié par le fait de son élévation, et que le dégoût et l'ennui vous saisiront plus vivement que jamais : nouvelle victoire remportée par la jalousie.

Peut-être serez-vous appelé comme professeur dans quelque collége, dans quelque séminaire petit ou grand, où avec un bon esprit vous pourriez rendre d'éminents services. Mais, hélas! si la jalousie vous domine, que d'occasions n'aurez-vous pas d'en subir les malignes influences! Moins occupé de procurer la gloire de Dieu que de rechercher la vôtre, vous aurez l'œil incessamment ouvert sur le supérieur de l'établissement et sur vos collègues; vous pèserez leurs paroles, vous épierez leurs démarches, vous contrôlerez leurs actes; et si vous remarquez le moindre signe de préférence ou de partialité, vous laisserez voir par votre air boudeur, par le refus de quelques services et même par des paroles sèches et piquantes, que vous vous apercevez fort bien des injustes procédés dont on use à votre égard. Vous voudrez occuper des postes supérieurs dont vous serez le seul à vous croire digne; vous remplirez vos modestes fonctions avec insouciance et par conséquent avec peu de fruit; vous épancherez votre chagrin dans le sein de quelque collègue mécontent comme vous et par des motifs analogues aux vôtres; vous ferez naître le premier germe de ces funestes coteries qui ruinent les établissements les plus florissants, et vous finirez par être retiré soit sur votre demande, soit contre votre gré, d'un poste où vous pouviez être très-utile, pour être placé dans le ministère ordinaire qui sera moins en rapport avec votre aptitude et vos goûts : nouvelle et bien triste victoire de la jalousie.

Devenu curé, votre vice prendra des développements plus considérables encore. Vous serez jaloux de vos vicaires; vous les importunerez, vous les harcèlerez par vos vexations quotidiennes; au lieu de leur laisser, tout en les surveillant, une liberté convenable dans l'exercice de leur ministère, vous leur ferez comprendre que vous êtes à leur égard un argus impitoyable. La moindre visite qu'ils feront sans votre aveu sera considérée par vous comme le signal d'une rébellion. Les éloges qu'on vous fera de leur talent, de leur zèle et de leurs succès, au lieu de vous réjouir, irriteront votre jalousie. Vous ne leur permettrez presque jamais de catéchiser et de prêcher, craignant toujours d'étendre par là leur autorité au préjudice de la vôtre. Vous les suivrez jusque dans le secret du saint tribunal; vous voudrez savoir soit par vous-même, soit par des personnes affidées, si quelques-uns de vos pénitents passent de vous à lui, et quand vous l'apprendrez, vous manifesterez votre mécontentement et à vos transfuges et à votre vicaire qui se permettra de les admettre.

Vous agirez de même à l'égard de vos confrères voisins; eux aussi sauront que vous êtes un confesseur jaloux; au reste, vous n'en ferez point mystère; au saint tribunal. dans les conversations particulières et jusque dans la chaire, vous ferez entendre par des paroles plus ou moins voilées que rien ne vous est plus pénible que de vous voir abandonné de vos pénitents; vous les tiendrez captifs, ces pauvres pénitents : la crainte de vous déplaire en choisissant un autre directeur les rivera, pour ainsi dire, à votre confessionnal, et cette crainte, n'en doutez pas, ajoutera chaque jour de nouveaux anneaux à la chaîne du sacrilége qui en enlacera plusieurs : nouvelle et infernale victoire de la jalousie!

Vous mécontenterez vos confrères par cette conduite

intolérante et intolérable, et vous leur témoignerez vous-même une froideur dont la cause ne leur sera que trop connue. Entre vous et eux il n'y aura que des relations de froide étiquette. Vous craindrez, en les appelant dans votre église pour y exercer quelques fonctions, de fortifier leur influence, et comme sous ce rapport ils vous rendront la pareille, vous serez étrangers les uns aux autres et vous vous priverez mutuellement des services que vous pourriez vous rendre pour le plus grand bien de vos paroisses.

Si vous habitez une ville qu'habiteront comme vous, de l'agrément de votre évêque, de vénérables religieux, au lieu de vous réjouir des fruits abondants qu'ils produisent toujours comme prédicateurs et comme confesseurs, vous serez jaloux de leurs succès, vous ne verrez en eux que des intrus, des usurpateurs de votre autorité, et les laïques eux-mêmes, comme nous l'avons souvent vu, s'apercevront de votre jalousie et en feront la matière de leurs censures.

Vous redouterez les missions et les missionnaires, et vous aimerez mieux laisser une partie notable de votre troupeau éloignée des sacrements, que de les voir se convertir aux prédications d'apôtres étrangers.

Vous irez plus loin encore : si, dans votre voisinage, une mission s'annonce, au lieu d'imiter les curés vénérables qui y conduiront eux-mêmes processionnellement leurs paroissiens, vous vous tiendrez à l'écart. Dieu veuille même que vous ne poussiez pas l'imprudence jusqu'à faire entendre qu'on vous contristerait en suivant les exercices de cette mission, et qu'on vous serait agréable en ne les suivant pas! Autant de nouvelles victoires remportées par la jalousie au détriment de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

N'avions-nous pas raison de vous dire que ce vice odieux produisait dans l'Église des maux considérables ? Hâtez-vous donc d'en extirper les plus petites racines par l'emploi des moyens qui vont vous être indiqués.

— Si vous remarquez en vous le plus léger sentiment de jalousie, vous devez d'abord vous pénétrer d'horreur pour cette vile passion, en méditant au pied de votre crucifix les réflexions suivantes : — la jalousie dessèche toutes les vertus, et surtout l'amour de Dieu, la charité envers le prochain et l'humilité. — C'est la passion des petits esprits, des âmes basses et des mauvais cœurs. — C'est la passion la plus maligne, puisqu'elle veut le mal pour le mal et qu'elle ne procure aucun avantage à celui qui s'y asservit. — C'est la passion la plus déraisonnable, puisqu'elle nous porte à envier aux autres ce que Dieu leur accorde, et à vouloir pour nous-mêmes ce qu'il nous refuse. — C'est la passion la plus injuste, puisqu'elle nous fait détester le bonheur d'autrui quoique ce bonheur ne nous fasse réellement aucun mal. — C'est la passion la plus bizarre : ce qui fait le plaisir des autres fait le chagrin de l'envieux ; ce qui les afflige le réjouit. — C'est la passion la plus artificieuse : l'amour-propre la déguise et fournit cent raisons pour excuser ses excès. — C'est la passion la plus insatiable : jamais l'envieux n'est satisfait des pitoyables succès qu'il obtient ; la jalousie l'inquiète sans cesse ; elle le ronge, elle le consume, elle dessèche, dit l'Esprit Saint, jusqu'à la moelle de ses os : *Putredo ossium invidia* (Prov. 14). — C'est quelquefois une passion furieuse, comme on le voit chez Caïn à l'égard d'Abel, chez Saül à l'égard de David, et chez les Juifs à l'égard du divin Sauveur : *Sciebat* (Pilatus) *quod per invidiam tradidissent eum.* « Les traits de l'envie et de la détraction, dit saint

» Vincent de Paul, ne percent le cœur de ceux à qui l'on en » veut qu'après avoir percé celui de Jésus-Christ. » — C'est une passion si odieuse que l'envieux sécherait de honte et de dépit s'il mettait au jour ses sentiments et ses basses manœuvres. — Enfin c'est, chez le prêtre, une passion qui compromet son salut, qui paralyse son ministère, qui éteint le feu de son zèle et qui, comme nous l'avons vu, fait commettre aux âmes dont il a la charge le plus grand des crimes : le sacrilége.

— Ces réflexions pieusement méditées, vous devez vous mettre à l'œuvre. Commencez par attaquer l'orgueil ; car c'est lui qui est la source impure d'où émane la jalousie. L'humble de cœur n'est jamais envieux ; l'orgueilleux l'est toujours. « Tout envieux est superbe, dit Saint Augustin, » comme tout superbe est envieux. » Combattez donc l'orgueil à outrance et ne vous permettez jamais avec volonté une pensée, une parole ou une action dont il soit le principe.

— Continuez de combattre jusqu'à ce que vous vous rendiez le témoignage que vous voulez purement la gloire de Dieu et non la vôtre, le salut des âmes et non le triomphe de votre orgueil.

— Ne vous attribuez pas le monopole de la gloire de Dieu, et réjouissez-vous cordialement quand vous la verrez abondamment procurée par les autres.

— Examinez à fond la racine de vos railleries et de vos critiques, surtout à l'égard de ceux dont les succès vous offusquent ; et quand vous aurez découvert que cette racine est la jalousie, veillez attentivement sur vous-même pour ne plus mettre votre langue au service de cette vile passion.

— Habituez-vous à dire de vos concurrents tout le bien que vous en saurez ; racontez leurs succès, louez leurs

talents, témoignez la joie que vous éprouvez en pensant au bien considérable qu'ils feront dans l'Église.

— Priez Dieu pour eux; demandez-lui qu'il tire de plus en plus sa gloire de leur ministère et qu'il augmente encore leur vertu, leur zèle et leur science. Quand ils seront chargés dans le séminaire de quelque emploi honorable, de préférence à vous, dites tout bas comme David : *Bonum est, Domine, quia humiliasti me.* Quand ils devront paraître en quelque occasion éclatante, au lieu d'aiguiser dans l'ombre les traits de la critique, demandez à Dieu qu'ils remplissent le mieux possible les fonctions qui leur sont imposées.

— Ne fuyez pas vos rivaux, recherchez-les au contraire; rendez-leur service à l'occasion, et ne laissez jamais croire que vous êtes jaloux de leurs succès. Rien n'est édifiant comme de voir deux concurrents unis par les liens d'une amitié sincère.

— Si vous entendez critiquer ceux qui vous font ombrage, soyez sur vos gardes; pensez que l'ennemi est à votre porte, et bien loin d'approuver la critique des autres, prenez la défense de ceux qu'on attaque; faites ressortir leurs qualités; réduisez au silence ceux qui les censurent, et réjouissez-vous en Dieu, après cet assaut, de la victoire qu'il vous aura fait remporter sur la jalousie.

— Manifestez ouvertement votre passion à votre directeur; dites-lui, à cet égard, ce qui vous humilie davantage; ne craignez pas d'entrer dans les détails que l'orgueil voudrait supprimer. Rien ne tue la jalousie comme l'humble révélation que l'on fait de ses misérables raffinements.

— Méprisez les louanges et l'estime des hommes; goûtez ces paroles de l'Imitation : *Ama nesciri et pro nihilo*

reputari. Dites avec saint Ignace le martyr : *Qui me laudant, me flagellant.*

— Enfin, ne cherchez jamais à briller et à paraître ; plongez-vous dans la délicieuse retraite de l'humilité, et abaissez-vous d'autant plus que la vaine gloire et la jalousie voudront vous élever davantage. « O maudit désir » de briller ! s'écrie saint Vincent de Paul, que de biens » n'infectes-tu pas, et de combien de maux n'es-tu pas la » source ! Tu fais que celui qui devrait prêcher Jésus-» Christ se prêche lui-même, et qu'au lieu d'édifier il » détruit. »

Que vous serez heureux, mon enfant, si vous suivez fidèlement ces règles ! Vos jours s'écouleront purs et paisibles sous le doux regard de Dieu, et après avoir édifié le séminaire par votre humilité, vous édifierez et vous sauverez les âmes par les fruits abondants de votre futur ministère. *Amen !*

CHAPITRE V.

Le séminariste dissimulé.

Autant la franchise est aimable, autant la dissimulation est odieuse. L'une dilate et gagne les cœurs, l'autre les resserre et les rebute.

La dissimulation, blâmable chez tout le monde, l'est plus particulièrement encore chez le séminariste. En effet,

si quelqu'un a besoin d'être connu à fond, surtout de ses supérieurs, c'est assurément l'élève du sanctuaire qui marche vers le sacerdoce, sans savoir, bien souvent, l'immense étendue des engagements redoutables qu'il se dispose à contracter. Aussi croyons-nous devoir prier, supplier, conjurer instamment nos jeunes amis des séminaires de ne se point réfugier dans une mystérieuse dissimulation, mais de s'épancher librement et sans réticence sur l'importante affaire de leur vocation.

Au reste, ce n'est pas seulement pour cette grande affaire que nous voulons les prémunir contre les mauvais effets de la dissimulation; c'est aussi pour qu'étant mieux connus, on puisse leur donner des conseils plus appropriés à leurs besoins spirituels, et travailler plus efficacement à l'extirpation des défauts auxquels ils sont sujets. Cela dit, venons au fait.

Le séminariste dissimulé craint par-dessus tout d'être découvert et bien connu. Il ne manifeste que ce qu'il lui est impossible de cacher, et ce qu'il cache est précisément ce qu'il importerait le plus de faire connaître. Il passe un temps considérable au séminaire sans que ses supérieurs sachent un peu nettement ce qu'il est. Ils ne savent bien positivement qu'une chose, c'est qu'il est renfermé, cacheté, scellé à triple sceau, en un mot *dissimulé.*

Les autres élèves montrent dès les premiers jours leur fort et leur faible; celui-ci ne laisse transpirer ni son fort ni son faible; il ne montre qu'un certain je ne sais quoi mixte, indécis, embarrassé, mystérieux, qui laisse toujours supposer un abîme recouvert.

Ses lèvres sont habituellement serrées, son regard craintif et sa démarche étudiée : on voit qu'il est perpétuellement en observation et sur la défensive comme en pays ennemi.

Il dépasse en prudence le serpent le plus rusé. S'il dit un mot, c'est après en avoir pesé minutieusement toutes les conséquences possibles; encore semble-t-il courir après quand il l'a proféré, comme s'il craignait de voir, par ce mot, son secret trahi.

Quand on l'interroge, il est sur les épines; la réponse se fait attendre, et en attendant qu'il l'ait suffisamment élaborée, il en fait une provisoire qui ne dit rien, sinon qu'il ne veut rien dire de net et de précis. On a beau revenir à la charge et le presser vivement de répondre *ad rem*; plus on insiste, plus il est sur ses gardes, croyant que l'ennemi le poursuit et le serre de près.

Ses actes sont calculés comme ses paroles : craignant toujours de se compromettre, il ne s'en permet aucun qui puisse révéler ses dispositions intimes. S'il est, en apparence du moins, exact, pieux et régulier, on ne veut pas supposer l'hypocrisie et l'on tâche de se persuader qu'il est mystérieux par timidité : cependant, même alors, sa dissimulation ne laisse pas ses supérieurs sans quelque inquiétude. Mais si son exactitude, sa régularité et sa piété se démentent assez souvent; s'il ne donne que des signes équivoques de vocation, et si tous les moyens qu'on emploie pour obtenir des indices positifs laissent toujours subsister le mystère; alors les supérieurs se trouvent à bout de voie; leur zèle, leur charité, leur expérience et leurs pieuses industries restent sans effet. Ils délibèrent entre eux sur cette vocation cachée, et chaque membre du conseil ne dit de lui que ces mots : Je ne le connais pas. Conçoit-on l'embarras qu'occasionne cette dissimulation?

La timidité peut être sans doute la cause originelle de ce défaut; mais l'hypocrisie peut tout aussi bien en être le principe; car enfin tout le monde sait que l'hypocrite est foncièrement dissimulé. De là des inquiétudes dans l'es-

prit des supérieurs de séminaires sur le point si grave de la vocation, où les lumières les plus vives sont parfois à peine suffisantes pour dissiper toute crainte.

Nous ne voulons pas croire que le séminariste à qui nous parlons ici porte cette habitude du déguisement jusqu'aux pieds de son confesseur. Toutefois il est à craindre que, glissant sur sa mauvaise pente, il ne retienne au fond de sa conscience certains doutes, certains embarras et même certains péchés graves et nombreux de sa vie passée qu'il importerait de faire connaître, se rassurant sur ce qu'il en a reçu l'absolution d'un confesseur du monde dont il connaissait l'excessive indulgence.

Le séminariste dissimulé ne l'est pas seulement à l'égard de ses supérieurs; il l'est encore à l'égard de ses condisciples. Eux-mêmes ne peuvent pas se flatter de le bien connaître : toujours engagé dans la voie des réticences, il les met à bout par son faux épanchement et ses demi-confidences. Aussi sa société est-elle pour eux sans attrait. Ce n'est pas pourtant qu'il suspecte l'amitié que quelques-uns lui témoignent, mais il craint de leur part des révélations imprudentes, et tout ce qui s'appelle révélation le fait frémir.

Le monde lui-même et quelquefois ses propres parents lui reprochent, comme on le fait au séminaire, ce mauvais fonds de dissimulation qui les rebute et qu'ils voudraient voir remplacé par un heureux ensemble d'aimable franchise et de naïve candeur, qui gagnerait sur-le-champ leur confiance et leur affection.

Nous n'osons pas affirmer que tout homme dissimulé soit un menteur; mais il en a souvent la réputation, et cette réputation, ce sont ses réponses évasives et entortillées qui la lui méritent. Du reste, rien ne touche de plus près au mensonge que la dissimulation; on pourrait

même dire qu'elle est une espèce de duplicité habituelle et permanente. Or il est bien rare qu'on ne blesse pas souvent la vérité quand on veut absolument et toujours la tenir cachée.

Mais c'en est assez sur les caractères de ce défaut; voyons-en maintenant les effets.

Vous croyez peut-être, jeune lecteur, que la dissimulation ne peut guère avoir de conséquences très-graves chez un prêtre engagé dans le saint ministère. Détrompez-vous en voyant l'avenir qu'elle vous réserve.

Si, d'abord, vous êtes appelé comme vicaire au sein d'une paroisse, au lieu de vous présenter à votre curé, avec prudence et quelque réserve sans doute, mais en même temps avec un air de franchise et de bonne simplicité, vous vous tiendrez renfermé dans votre mystère habituel, parlant peu, méditant beaucoup, regardant de côté, rarement en face, et craignant, en articulant chaque mot, de prononcer votre condamnation.

Le premier jour peut-être, votre curé attribuera vos réticences à la timidité; mais quand il verra que le second jour est semblable au premier, et le troisième aux deux autres, alors il dira sans balancer : Je le vois, c'est un vicaire dissimulé qui m'arrive. Puis les idées de duplicité, d'hypocrisie, de déguisement, de ruse et même de fourberie se croiseront péniblement dans son esprit et le mettront, lui aussi, sur la défensive envers vous.

S'il était par hasard dissimulé lui-même, vous seriez l'un devant l'autre comme deux statues voilées, ou, si nous osions employer cette autre comparaison, comme deux fioles enveloppées dont il est impossible de lire l'étiquette. Dès lors, point d'ouverture, point de confiance réciproque, point d'avertissements charitables, point d'épanchement

amical, et, par une suite nécessaire, ministère sans consolation, et souvent peu fertile.

Si, au contraire, votre curé est franc et ouvert, ne trouvant point chez vous ce retour de confiance qu'exige celle qu'il voudrait vous accorder, il restera sur son terrain et vous laissera sur le vôtre. Perpétuellement en état de défiance à votre égard, il vous fera payer cher la malheureuse dissimulation qu'il vous reprochera, et qui lui déplaira d'autant plus que la franchise sera sa vertu favorite. De là encore, absence d'harmonie, de communications mutuelles, de conseils utiles, de cordiale entente, c'est-à-dire de tout ce qui assure le plein succès du ministère paroissial.

Si vous avez un autre vicaire pour collègue, ce sera la même chose. S'il est dissimulé comme vous, vous vous rendrez peu de services et vous encourrez tous les deux la désaffection de votre curé. Mais si votre collègue est aussi franc que vous le serez peu, c'est sur lui que s'épancheront les faveurs et les prédilections de votre curé, ce qui vous inspirera des sentiments d'aigreur contre l'un et de jalousie contre l'autre. Ne concevez-vous pas l'inconvénient qu'il y a à exercer le saint ministère, quand on est en désaccord avec ceux qui en supportent le poids?

Plus tard, devenu curé vous-même, vous mettrez vos vicaires à la torture; vous leur cacherez, quelquefois sans motif, une foule de détails qu'il serait important de leur faire connaître pour la bonne administration de la paroisse; vous leur refuserez vos charitables conseils; vous les laisserez en mille circonstances dans l'embarras de savoir s'ils ont bien ou mal agi; vos avertissements eux-mêmes, si vous en hasardez quelques-uns, seront équivoques, embarrassés et incapables d'opérer le bien qu'ils produiraient s'ils étaient donnés avec rondeur et clarté. Pas

d'harmonie, pas de concert, pas de sympathie réciproque, et par conséquent, ministère restreint et peu fécond en fruits de salut.

Si vous êtes membre d'une administration dont le personnel soit plus nombreux que celui d'une cure, d'un collége, par exemple, d'un petit ou d'un grand séminaire, les mêmes inconvénients se reproduiront encore. Si vous êtes membre subalterne, vous serez dissimulé à l'égard de votre chef, et peut-être fomenterez-vous des coteries contre lui avec vos collègues : au lieu de l'éclairer sur des mesures qu'il aura tort d'adopter, vous le critiquerez dans l'ombre et vous vous réjouirez de ses échecs. Si vous êtes chef vous-même, vous isolerez vos collègues par le peu de confiance que vous leur témoignerez; vous les dégoûterez par votre excessive réserve; vous assumerez sur vous-même et sur vous seul la responsabilité d'une administration à la gestion de laquelle il serait souvent très-avantageux d'employer le concours de tous les membres qui la composent.

Mais revenons au ministère ordinaire.

Jouirez-vous, du moins, d'une pleine confiance parmi les paroissiens? Nullement. S'il est une vertu que le monde estime, surtout chez ses pasteurs, c'est la franchise, c'est l'affabilité, le tendre épanchement d'un père dans le sein de ses enfants chéris. Otez ces qualités au bon François de Sales, et vous lui ôterez par là même la source la plus abondante de ses succès. Quand donc, au lieu d'être franc, affable, ouvert et paternel, vous vous montrerez habituellement défiant, mystérieux et dissimulé, vous n'attirerez personne et vous rebuterez tout le monde. La dissimulation a toujours pour compagnes la froideur et la sécheresse.

Si, quoique habituellement on vous évite, on vient

pourtant vous trouver pour vous entretenir de quelque affaire, vous outre-passerez les bornes de la prudence; vous craindrez à l'excès de vous compromettre, vous hésiterez, vous biaiserez, vous flotterez avec indécision entre deux avis opposés, et au lieu d'éclaircir les choses, vous les embrouillerez davantage, faisant dire de vous cette phrase banale : *Vraiment, avec cet homme-là on ne sait ce qu'on pêche.*

Vos pénitents eux-mêmes se plaindront de vos réticences. Au lieu de répondre franchement à leurs consultations : *Est, est; non, non,* selon le conseil de Jésus qui aimait tant la simplicité, vous ne direz ni *est,* ni *non,* et vous laisserez les consciences dans un état pénible, dangereux même au point de vue du salut.

Dans les rapports sociaux ordinaires, votre dissimulation se fera sentir encore. Pour être, autant que possible, de l'avis de tout le monde, vous cacherez la vérité comme vous pourrez pour ne point la violer rigoureusement parlant; et avec ces précautions, vous laisserez croire, sur la même affaire, aux uns que vous êtes pour, aux autres que vous êtes contre, selon le goût de chacun; ce qui, venant à être connu, vous fera une triste réputation de finesse et de duplicité.

Vous vous obstinerez à ne pas reconnaître que la finesse et la franchise se combattent, et vous vous applaudirez secrètement d'être fin, quand on vous blâmera de l'être beaucoup trop.

En somme, vous n'aurez point ces allures franches, nettes, précises et bien dessinées que tout le monde estime, et, sans être heureux vous-même, vous mécontenterez tout votre entourage.

Comment méditer ces considérations et ne pas se dé-

terminer à suivre les règles qui vont être tracées pour détruire la dissimulation et acquérir la franchise?

—La première de ces règles consiste à se bien connaître et à se dire franchement, si réellement il en est ainsi : Oui la dissimulation règne en moi. Malheureusement on a peine à se faire cet aveu. L'homme dissimulé, qui se cache à tout le monde, se cache souvent à ses propres yeux. Étudiez-vous donc, mon enfant, étudiez-vous à fond et priez Dieu qu'il vous éclaire.

—Pour que cette étude vous soit profitable, rappelez vos souvenirs et demandez-vous si quelquefois et souvent même on ne vous a pas reproché de manquer de franchise. Jamais on ne fait ce reproche à celui qui a un caractère ouvert. Voyez donc si l'on ne vous a pas dit en diverses circonstances : Vous biaisez, vous louvoyez, on ne peut rien vous arracher, ou autres choses équivalentes. Si cela est, soyez sûr que la franchise n'est pas chez vous une vertu dominante et que vous avez, sur ce point, plus d'une réforme à opérer.

—Voyez aussi comment vous traitez une affaire, surtout quand elle est un peu délicate. Examinez si vous n'allez pas au delà de ce que demande une prudence raisonnable, et si, dans ces circonstances, votre esprit n'est pas continuellement occupé à trouver des expédients, à exagérer ce qui est vrai, à dissimuler ce qui ne l'est pas, à échapper aux embarras par des subtilités et des faux-fuyants, et même à tendre des piéges aux personnes qui traitent avec vous. Rien de tout cela ne se trouve chez l'homme franc et loyal; il n'en a pas même la pensée : d'où vous devez conclure que la franchise et la loyauté ne sont pas probablement vos qualités distinctives, si vous agissez habituellement comme il vient d'être dit.

— Considérez encore comment, en général, vous traitez la vérité. Avez-vous horreur de tout ce qui la blesse? Le mensonge, même léger, vous semble-t-il odieux? Vous rendez-vous le témoignage que, en dehors des considérations de la foi, la simple pensée de commettre un mensonge fait violence au principe de droiture naturelle que vous sentez en vous? Puissiez-vous répondre affirmativement à ces questions! Mais, au lieu de cette exquise délicatesse en ce qui touche la vérité, ne la violez-vous pas sans scrupule? Un léger mensonge n'est-il pas à vos yeux une bagatelle? N'êtes-vous pas du moins dans l'habitude de cacher, de déguiser, d'entortiller, d'exagérer ou d'affaiblir la vérité selon vos petits intérêts, vous applaudissant comme d'une victoire d'avoir parfaitement suivi votre fil dans le labyrinthe de vos inextricables stratagèmes? Tous ces tours et détours, n'en doutez point, sont les enseignes de la dissimulation.

— Ce défaut reconnu, vous devez vous appliquer à le combattre. Pour cela, convainquez-vous profondément de cette vérité, que vous gagnerez le respect, l'estime et l'affection des peuples par la franchise et la loyauté; ce qui n'aura jamais lieu, quelles que soient d'ailleurs vos autres qualités, si vous méritez qu'on vous reproche la ruse, la finesse et la dissimulation.

— Renoncez à tous vos petits mystères sur des bagatelles; et quand la prudence et la discrétion n'y mettront pas obstacle, révélez-vous hardiment et sans contrainte.

— Quand vous avez la tentation d'employer un mot obscur ou de donner un certain tour équivoque à ce que vous allez dire, évitez ce déguisement et allez droit au fait sans artifice et sans ambages.

— Si l'on vous interroge, faites une réponse précise et catégorique. Habituez-vous même à ne la pas faire trop

longtemps attendre, comme un homme qui cherche des expressions propres à déguiser sa pensée.

— Soyez rond en affaires; dites nettement : Cela est ou cela n'est pas; sacrifiez plutôt vos intérêts que la vérité; ne l'immolez pas surtout au vain plaisir de triompher plutôt par la finesse que par le bon droit.

— Cultivez l'humilité, et ne craignez pas d'avouer naïvement quelques-unes de vos petites misères. C'est très-souvent la vanité qui fait le fond de la dissimulation.

— Si quelquefois, malgré l'emploi de ces moyens, vous vous surprenez encore dans la feinte et le déguisement et que l'on vous en fasse un reproche, ayez le courage d'en faire l'aveu. Cet acte d'humilité sera béni de Dieu et contribuera puissamment à la destruction de votre défaut.

— Corrigez même, s'il se peut, votre extérieur. Donnez à votre regard quelque chose de fixe et d'assuré; qu'il ne soit jamais faux, oblique ou embarrassé, mais direct et décidé. Que l'ensemble de vos traits soit calme, ouvert et remarquable par un air bien prononcé de candeur et d'épanchement.

— Consultez quelques condisciples, vrais modèles de franchise; ouvrez-vous à eux sans réticence; dites leur ce que vous êtes et ce que vous voulez ne plus être, et priez-les de vous aider de leurs bons conseils et de ne vous rien passer.

— Adressez-vous surtout à vos supérieurs, non pas seulement en confession ou en direction, mais dans des entretiens particuliers. Révélez-vous à eux avec confiance et abandon. Armez-vous de courage et dites-leur sans crainte ce que naturellement vous auriez le désir de leur laisser ignorer : cet acte de franchise sera, n'en doutez pas, une victoire éclatante remportée sur la dissimulation.

— Pas de mystère surtout en ce qui touche, directement

ou indirectement, à la vocation. Dites-vous à vous-même : Je veux que mes supérieurs me connaissent, et je ne veux pas qu'ils m'admettent aux saints ordres si je ne mérite pas d'y être admis, vous rappelant ces mots terribles du divin Sauveur : *Qui non intrat per ostium, sed ascendit aliundè, ille fur est et latro.*

— Faites pendant longtemps votre examen particulier sur la dissimulation, et punissez-vous sévèrement des fautes dont vous vous reconnaîtrez coupable à cet égard.

— Prenez pour modèles Jésus, Marie, Joseph, saint Vincent de Paul et saint François de Sales qui étaient si simples, si candides, si ouverts et si communicatifs dans leurs paroles, leurs actes et toute leur conduite.

— Enfin gardez-vous de confondre la dissimulation avec la prudence. La prudence est une vertu, trop souvent violée sans doute par les ecclésiastiques; mais la dissimulation, de l'aveu de tout le monde, est un défaut et même un vice. Elles diffèrent donc essentiellement l'une de l'autre.

L'homme prudent et franc tout à la fois, retient ce qu'il ne peut pas dire; l'homme dissimulé déguise ce qu'il pourrait révéler sans le moindre danger ou même avec avantage.

L'homme prudent dit nettement : Je ne puis pas m'expliquer à cet égard, et l'on respecte son secret; l'homme dissimulé a l'air de vouloir s'expliquer, quoique, par le fait, il ne s'explique point, et chacun dit : Il manque de franchise.

L'homme prudent souffre d'être obligé de taire quelquefois ce que naturellement il voudrait pouvoir dire; l'homme dissimulé se réjouit d'avoir parfaitement enveloppé sa pensée.

L'homme prudent est franc par habitude, et réservé par exception; l'homme dissimulé l'est toujours; et lors même

que, par exception, il doit être réservé, on ne lui sait aucun gré de sa réserve, habitué que l'on est à le voir constamment dans les voies tortueuses de la dissimulation.

A l'œuvre maintenant, mon enfant; gagnez désormais les cœurs par la franchise et la sincérité, comme vous les avez resserrés jusqu'ici par la feinte et l'artifice. *Amen.*

CHAPITRE VI.

Le séminariste paresseux.

Chez un séminariste régulier, la piété et l'amour de l'étude sont deux traits saillants. Si vous n'avez que la piété sans l'amour de l'étude, votre piété est fausse et illusoire : si vous n'avez que l'amour de l'étude sans piété, vous pourrez devenir savant ; mais, tout bouffi de science, vous courrez à votre perte comme ces insensés dont parle saint Paul, qui s'évanouissent dans leurs hautes conceptions : *Evanuerunt in cogitationibus suis.*

Celui donc qui cultive avec soin la piété et l'étude, est généralement un excellent séminariste et sera presque infailliblement un saint prêtre : celui qui ne cultive ni la piété ni l'étude, est un mauvais séminariste et sera très-probablement plus tard un mauvais prêtre.

A la lumière de ces principes, étudions l'oisiveté et voyons si elle n'est pas un de nos vices.

Il est rare que le jeune homme qui a eu pendant ses

classes un goût prononcé pour l'étude, devienne plus tard un paresseux. S'il s'applique au travail à l'époque de la vie où l'amour de la frivolité est comme naturel, est-il possible qu'il le néglige quand il devient avec les années plus sérieux et plus grave?

On en voit, au contraire, qui, dans leur jeune âge, ont été paresseux et qui deviennent studieux quand arrive le temps de la réflexion. C'était le plaisir, le jeu, la légèreté, l'entraînement qui nourrissaient leur paresse; mais quand, la raison se faisant jour, ils voient le vide de toutes ces bagatelles, et quand surtout la voix de la religion se fait entendre, ils s'arrachent à l'oisiveté par un généreux effort, et s'attachent à l'étude par devoir d'abord, puis par goût, et quelquefois par une sorte de passion.

Voilà malheureusement ce que ne comprend pas le séminariste paresseux.

Pour lui les années s'écoulent sans laisser trace de leur passage. Homme par l'âge, il est toujours enfant par ses goûts. Ce qui lui plaisait au début de la vie, continue de lui plaire à mesure qu'il s'y avance, et jamais, chez lui, le sérieux ne remplace le frivole.

Il n'apprécie point l'importance de l'étude, et l'on pourrait même dire qu'il craint de se convaincre de cette importance : ce serait le germe d'un trouble qui viendrait altérer la placidité nonchalante dans laquelle il se complaît.

Ne rien faire ou faire des riens, voilà son bonheur. Quand il est seul, il s'égare dans de vaines pensées; quand il est en compagnie, il s'amuse ou se retire si l'on ne partage pas sa gaieté.

Les récréations sont ce qui lui plaît le mieux dans le séminaire. Nul ne l'égale ou du moins ne le surpasse en quolibets, en railleries, en prétendus bons mots. Il joue

plus que personne, il parle sans cesse, et son rire bruyant s'entend à de grandes distances.

Toujours enclin à l'esprit de bagatelle, il ne dit rien, même par hasard, de grave et de sérieux. Si ses compagnons de récréation traitent un sujet utile, il se tait, ou s'il parle, c'est pour détourner la conversation et l'amener sur un terrain moins âpre.

Il fait ordinairement bon marché de la règle. Comme elle gêne sa paresse, qui redoute toute contrainte, il la sacrifie dans tous ses points. Le signal du départ pour un exercice commun ne semble pas s'adresser à lui : sa lâcheté parle plus haut que la cloche du réglementaire, et c'est toujours lui qui arrive le dernier.

Le lit fait ses délices; il le quitte quelques instants avant de se rendre à l'oraison, et soupire après le temps où il n'aura, surtout pour son lever, d'autre règle que sa volonté propre.

L'étude lui pèse énormément; il la trouve fastidieuse et insipide. S'il ne craignait pas les réprimandes et les humiliations que lui attireraient ses réponses aux interrogations des professeurs, il n'étudierait point.

Ainsi disposé, il travaille sans goût, à contre-cœur, et par conséquent sans fruit. Il n'approfondit rien; il effleure les choses et ne les sonde jamais : son but n'est pas de s'instruire, il ne tient qu'à répondre d'une manière telle quelle.

On ne voit pas la moindre suite dans son travail; en cela comme en toute autre chose, c'est l'inclination, le caprice du moment qui le dirige. Dans une seule séance d'étude, il va parcourir trois ou quatre livres différents sur des matières tout à fait disparates : c'est ce qu'il appelle *tuer le temps*.

L'ennui qu'il éprouve en étudiant amène le sommeil; il

l'accueille comme un ami, s'endort et ne se réveille qu'au bruit de la cloche qui l'appelle en classe, où il va comme un soldat sans armes ou comme un ouvrier sans instruments.

Est-il interrogé par le professeur? tout le monde s'aperçoit qu'il est pris au dépourvu; il ânonne, il balbutie et souvent il dit des sottises qui font rire à ses dépens. Si l'on sait qu'il a un fonds de talent naturel, il donne publiquement la preuve que le talent qui n'est pas fécondé par l'étude équivaut à l'ignorance. S'il est connu par son peu de capacité, il provoque des gémissements de pitié chez ses condisciples et se fait noter par le professeur comme indigne du sacerdoce.

S'il croit avoir une certaine dose d'esprit, il se persuade que sa facilité naturelle le tirera toujours d'embarras. S'il se croit atteint d'un fonds d'incapacité, il se dit que l'application à l'étude ne l'en fera pas sortir, et, dans l'un et l'autre cas, il s'enveloppe et s'assoupit dans sa paresse.

Quelquefois il avoue naïvement qu'il est paresseux, ce qui est, de sa part, une humilité orgueilleuse dont il use pour faire croire que, s'il voulait travailler, il en saurait autant que les autres.

Mais le plus souvent il dissimule sa paresse, surtout auprès de ses supérieurs, ce qui les met dans l'embarras de savoir s'il est foncièrement ignorant ou s'il ne l'est que par défaut d'application.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est de voir l'oisiveté implantée chez un ordinand qui a un vrai talent. Il pourrait, s'il le voulait, acquérir des connaissances précieuses, dépasser notablement le cercle élémentaire où le commun des séminaristes est renfermé, aborder et pénétrer les plus hautes questions théologiques, s'enrichir des trésors entassés chez saint Thomas, Suarez, Bellarmin et tant d'autres, et se mettre en état de rendre plus tard à l'Église

d'importants services; mais la paresse tarissant pour lui toutes ces sources, annihile le talent que Dieu lui a donné et dont il lui demandera le compte le plus sévère.

Achevons le portrait du séminariste paresseux et, pour le mieux connaître encore, entrons dans sa cellule. Elle est en désordre; cela doit être: l'oisiveté étant elle-même un désordre, l'esprit de règle ne peut pas être un de ses fruits.

Sa bibliothèque dit ce qu'il est; il a peu de livres et il en a encore beaucoup plus qu'il n'en lit. Quelques-uns de ces livres sont futiles, et l'on voit tout d'abord qu'ils sont plus lus que les autres. Effectivement, des heures entières que l'étude réclame sont absorbées par la lecture de ces livres.

Ses cahiers de théologie et d'Écriture sainte font pitié. Quelques notes indéchiffrables, éparses çà et là, attestent l'insouciance de celui qui les a rédigées, et l'on devine aisément qu'il se propose de ne les revoir jamais quand il aura fait ses adieux au séminaire.

En revanche, il exploite abondamment le genre épistolaire. Il a des correspondances actives et suivies, qui lui tiennent lieu de conversations quand il est contraint d'être seul. Ce n'est pas pourtant qu'il ait de l'attrait pour toute sorte de lettres. S'il était dans l'obligation d'en écrire de graves et d'utiles, elles lui seraient à charge comme le travail ordinaire, et il en ajournerait indéfiniment la rédaction. Ce sont donc les lettres oiseuses, et celles-là seulement, qui lui plaisent. Il écrit à quelques amis du monde, du petit séminaire qu'il vient de quitter, ou à quelques autres fainéants qui partagent ses goûts. Ses lettres le peignent au naturel : c'est un amas de plaisanteries, d'anecdotes, de critiques contre quelques professeurs du séminaire ou quelques condisciples aux dépens desquels il s'amuse. Quel

temps précieux perdu en ces vaines correspondances!

Avec de telles habitudes, que doit-il être au service de Dieu? Cette seule question fait trembler, tant elle appelle de tristes réponses! Quelle absence de piété chez le séminariste paresseux! Quelle âme vide de Dieu et remplie de bagatelles! Quelles oraisons! quels examens! quelles lectures! quelles confessions et quelles communions! Et c'est un aspirant au sacerdoce qui se conduit de la sorte! et bientôt il va monter à l'autel! et bientôt il va s'engager dans un ministère où l'ignorance compromet le salut de tant d'âmes! et rien ne le trouble, rien ne l'émeut, rien ne l'arrache à l'oisiveté qui l'endort en attendant qu'elle le pervertisse! O Dieu! ô Dieu! inspirez-lui de se corriger ou de rentrer dans le monde qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Quant à ses vacances, c'est, hélas! bien autre chose encore. Retrouvant la liberté dont il a été si longtemps privé, il se dédommage de la contrainte qui lui était imposée au séminaire, par un repos complet ou par des œuvres plus dangereuses encore que l'inaction. Pas une heure d'étude dans chacune de ses journées; visites interminables et d'une frivolité complète; parties de jeu fréquentes et prolongées; voyages sans aucun but d'utilité; lectures profanes et amusantes; exercices spirituels omis sans scrupule ou faits sans le moindre sentiment de dévotion; vie lâche, sensuelle, inutile et plus qu'inutile qui permet de poser à cet infortuné la question adressée aux oisifs de la parabole évangélique : *Ut quid statis totâ die otiosi?*

Tels sont les traits qui caractérisent le séminariste paresseux. Où en êtes-vous, mon enfant, sur ce point si important? Vous reconnaissez-vous dans le miroir qui vous est présenté? Ce tableau sans doute est déjà bien sombre;

mais ce qui l'est plus encore, c'est l'avenir qu'il laisse entrevoir et qu'il s'agit maintenant d'exposer à vos regards.

Écoutez bien, jeune élève : ce n'est pas un homme isolé, c'est l'expérience de tous les lieux et de tous les siècles qui va vous instruire.

Si vous êtes paresseux au séminaire, vous serez bien plus paresseux encore quand vous en serez sorti. Vous réclamez peut-être contre cette proposition ; nous vous affirmons qu'elle est exacte. Au surplus, raisonnons :

Dans le séminaire, rien ne vous distrait du travail ; disons mieux, tout vous y invite : l'éloignement du monde, la solitude, le bon exemple, les encouragements des supérieurs, et même la nécessité de travailler pour échapper à l'ennui. Dans le monde, au contraire, tout sera pour vous tentation d'oisiveté : jeux, festins, voyages, visites faites ou reçues à chaque instant : quelles funestes occasions pour celui qui déjà, et depuis bien longtemps, a pris en dégoût le travail et l'étude !

Au séminaire, le travail est obligatoire ; un règlement exact en détermine la mesure, et des directeurs consciencieux et attentifs veillent sans cesse à son entière exécution. Pas d'indépendance absolue pour le séminariste, surtout en ce qui touche le travail. Dans le monde, au contraire, affranchissement complet des pénibles entraves du séminaire : indépendance presque totale de règlement et de supérieurs immédiats qui le fassent observer. Comment croire que l'oisiveté, dont on était déjà l'esclave dans le séminaire, ne fera pas chaque jour de nouveaux progrès, quand on jouira dans le monde d'une liberté sans contrôle ?

Dans le séminaire, on veut atteindre un but ; et quel but ? le sacerdoce. On veut être prêtre, et, pour le deve-

nir, on sait que le travail est de rigueur. Des professeurs zélés le font sentir chaque jour par les interrogations qu'ils adressent à leurs élèves; et, d'un autre côté, des examens sérieux doivent être subis, examens à la suite desquels les paresseux savent bien qu'ils peuvent être exclus des saints ordres comme incapables. Dans le monde, au contraire, le séminariste, devenu prêtre, ne craint plus rien ; il a atteint son but : directeurs, professeurs, examinateurs ne sont plus rien pour lui. Or si, même quand il était vivement stimulé au travail par le désir de parvenir au sacerdoce, il était encore asservi à l'oisiveté, quels ravages effroyables ne fera-t-elle pas dans son âme quand il pourra s'y livrer sans craindre qu'on lui ravisse la dignité suprême dont il sera investi !

Dans le séminaire enfin, on a généralement la conscience plus délicate, et, par suite, plus de piété que quand on l'a quitté depuis quelques années : c'est un fait malheureusement incontestable. Or cette conscience plus tendre et cette piété plus prononcée inspirent tout naturellement le goût du travail et rappellent sans cesse au séminariste que l'étude est un de ses premiers devoirs. Si donc cet énergique stimulant ne le rend pas studieux aujourd'hui, comment produira-t-il plus tard cet effet quand il aura perdu presque toute sa puissance?

Concluons de ce qui précède et concluons à coup sûr que si vous avez au séminaire peu de goût pour l'étude, vous serez infailliblement dans le monde un prêtre paresseux et oisif.

Or, si vous êtes un prêtre de ce caractère, que serez-vous? Nous allons vous l'apprendre.

Vous aurez en horreur la solitude de votre chambre. Délicieuse pour le prêtre ami du travail, elle est insupportable pour le prêtre oisif.

Le goût que vous n'aurez pas pour la retraite, vous l'aurez, en revanche, pour la frivolité, pour la dissipation.

Vous passerez de longues heures en des entretiens futiles et souvent dangereux. Vous recevrez avec joie des visites inutiles, et quand vous n'en recevrez pas vous en ferez vous-même.

Vous passerez des jours presque entiers en jeux, en courses, en festins où s'évaporera bien vite votre reste de piété, et où achèvera de s'éteindre le goût déjà si faible que vous aurez pour le travail.

Vous aurez une espèce de bibliothèque qui ne sera que pour la montre. L'oisiveté y apposera son sceau. Une épaisse poussière couvrira la tranche de vos livres, et sera contre vous une muette accusation de paresse. Chacun d'eux dormira sur son rayon comme autant de petites momies égyptiennes ; et si cette ignoble poussière en épargne quelques-uns, on verra tout à l'heure que leur futilité seule leur vaut l'honneur de la lecture.

Toute étude sérieuse vous inspirera du dégoût, et ce dégoût, vous le ferez deviner à tout le monde par l'inexactitude de votre enseignement catéchistique, par le vide et le décousu de vos sermons et de vos prônes. Vous catéchiserez sans instruire, vous prêcherez sans nul profit pour vos auditeurs, et vous laisserez les peuples dans une ignorance qui sera le reflet de la vôtre et que le divin Maître imputera certainement à votre paresse.

Si vous êtes vicaire, vous serez un fléau pour votre curé qui, au lieu d'avoir en vous un coopérateur actif et zélé, n'aura qu'un vicaire indolent, désœuvré, tout de feu pour le plaisir, tout de glace pour le travail.

Si vous êtes curé, vous serez une pierre de scandale pour vos vicaires qui croiront pouvoir vous imiter sans

compromettre notablement les devoirs essentiels du sacerdoce et les obligations du saint ministère.

Vous propagerez même hors de la paroisse la contagion de votre oisiveté; vous la communiquerez aux jeunes confrères de votre voisinage dont vous ferez votre compagnie. Vos conversations frivoles, votre amour du jeu, vos courses perpétuelles les entraîneront dans votre mauvaise voie, surtout s'ils sont prédisposés à la paresse par nature et par inclination.

Vous scandaliserez la paroisse par votre fainéantise, dont vous donnerez chaque jour de nouvelles preuves. Les pénitents, les malades, les enfants, tout le monde en un mot souffrira de votre oisiveté et dira que vous êtes un arbre stérile dans le champ du père de famille, ce qui ne sera que trop véritable.

Quand les occasions de vous divertir viendront à vous manquer, ou que vos futiles passe-temps amèneront après eux la satiété et le dégoût, vous retomberez lourdement sur vous-même, et vous subirez sans nul adoucissement les langueurs de l'ennui. Charmes de la piété, joies de la bonne conscience, estime des peuples, délices du saint prêtre, tout vous fera défaut; tout vous fera sentir, sans cependant vous corriger, que vous êtes un fardeau accablant pour les autres comme pour vous-même.

Sera-ce tout? Non vraiment; et ce qui reste à dire est plus déplorable encore que ce qui vient d'être dit. L'oisiveté traînant tous les vices à sa suite, vous courrez grand risque de scandaliser l'Église par ces affreux désordres qui la plongent dans le deuil et l'humiliation. Quels sont les prêtres oisifs qui ne sont qu'oisifs? Demandez à ceux qui déshonorent le sacerdoce par l'intempérance, par l'impureté, par la passion du jeu, par l'absence du zèle et par une vie mondaine et dissipée; demandez-leur si l'oisiveté

à laquelle ils se sont voués n'est pas la grande source de ces déréglements, et si ces paroles de nos saints Livres ne leur sont pas applicables : *Multam malitiam docuit otiositas ?*

Nous l'avouons, jeune élève, cet avenir, qui sera le vôtre si vous êtes un séminariste paresseux, nous fait trembler pour vous, et nous formons, dans vos plus chers intérêts, le vœu le plus ardent pour que vous acquériez le goût de l'étude, ou pour que vos supérieurs vous interdisent l'entrée du divin sanctuaire.

— En présence des considérations qui précèdent, commencez par vous convaincre profondément qu'il y a incompatibilité radicale entre l'habitude de l'oisiveté et la sainteté qu'exige le sacerdoce. Rentrez donc en vous-même et dites : —Veux-je être prêtre ? Oui. Veux-je être un saint prêtre ? Oui encore. Puis-je être un saint prêtre si je contracte l'habitude de l'oisiveté ou si, l'ayant déjà contractée dès le séminaire, je ne fais rien ou du moins presque rien pour la combattre ? Tout m'atteste que c'est absolument impossible : si donc je m'obstine à croire le contraire, je m'abuse, et malheur à moi si ce qui m'a été démontré dans ce chapitre ne dissipe pas mes illusions !

— A la lumière de ces réflexions, entretenez en vous la volonté ferme de déraciner à tout prix la funeste habitude de la paresse à laquelle vous êtes sujet. Êtes-vous dans cette disposition ? Votre volonté est-elle bien arrêtée sur ce point ? La résolution que vous prenez de combattre à outrance votre mauvais penchant est-elle vraie, sincère et solidement affermie ? Vous êtes sûr de vaincre s'il en est ainsi, comme vous êtes sûr d'être vaincu s'il en est autrement.

— Toutefois, vos efforts seuls ne suffisent pas pour

vous faire remporter la victoire. Vous ne pouvez vous corriger d'un défaut quelconque sans le secours de la grâce; et la grâce s'obtient par la prière et les sacrements. Vous devez donc employer ces deux puissants moyens pour acquérir ce qui vous manque : l'horreur de l'oisiveté et le goût du travail. L'avez-vous fait jusqu'à ce jour? Non. Le voulez-vous faire désormais? Oui. En ce cas, dans vos oraisons, dans vos examens, dans vos visites au saint sacrement, dans vos communions, dans tous vos exercices spirituels, dites et redites incessamment à Dieu : *Donnez-moi, Seigneur, l'horreur de la paresse et l'amour du travail.* Ce doit être là votre oraison jaculatoire habituelle, si vous voulez sincèrement opérer en vous la réforme dont la nécessité vous est si clairement démontrée.

— Que devez-vous faire encore pour assurer le succès de votre entreprise? Vous devez vous enchaîner par un règlement particulier qui fixe nettement et les heures de travail, et la matière de ce travail, à chaque séance d'étude. Vous devez vous armer de courage pour l'exécution de ce règlement, et implorer l'assistance de Dieu par une aspiration fervente quand vous serez tenté de le violer sans motif. Vous devez encore noter comme une faute capitale la moindre infraction à ce règlement; vous devez même vous en punir et vous en confesser.

— A propos de confession, vous devez appeler tout spécialement l'attention de votre confesseur sur ce point si important. Vous devez le prier de ne vous rien passer à cet égard. Vous devez lui faire connaître la guerre que vous avez déclarée à l'oisiveté. Vous devez lui soumettre votre règlement particulier et le supplier d'en presser vivement l'exécution. Vous devez même lui demander comme une grâce quelque pénitence spéciale pour chaque faute que l'oisiveté vous fera commettre.

— Peut-être feriez-vous bien d'aller aussi trouver votre supérieur pour lui exposer votre côté faible, pour lui faire part de vos dispositions, et solliciter de sa charité l'appui de ses exhortations et de ses conseils. Dieu vous récompensera de vos humiliants aveux, et bénira cet épanchement de votre misère dans le sein de celui qui a grâce pour la soulager.

— Il sera bon encore de fuir la société des paresseux qui vous ressemblent, et de ne fréquenter habituellement que ceux de vos condisciples qui ont la sainte passion de l'étude. Si vous êtes assez libre avec eux pour leur parler à cœur ouvert, vous leur confierez votre mauvais penchant; vous leur demanderez des encouragements et des avis fraternels; vous les prierez même de vouloir bien vous servir de moniteurs assidus et dévoués.

— Vous devez surtout cultiver la piété dans votre âme; car *la piété est utile à tout*, dit l'Apôtre, *Pietas ad omnia utilis est*, et elle est particulièrement indispensable pour la destruction du vice et l'acquisition de la vertu. Votre piété est fausse si vous prétendez l'allier à l'oisiveté qui est, dans l'état ecclésiastique plus que dans tout autre, un affreux désordre dont les désastreux effets sont incalculables. Vous n'avez été paresseux jusqu'ici que parce que vous avez manqué de piété; vous cesserez de l'être si vous la cultivez désormais avec un saint zèle.

— Quand viendra l'époque si périlleuse des vacances, veillez dès le premier jour sur votre côté faible. Évitez avec le plus grand soin les visites inutiles et trop prolongées, la compagnie des personnes désœuvrées, les jeux et les festins qui absorberaient vos heures d'étude. Enfin observez avec une exactitude scrupuleuse le règlement des vacances que vous aurez adopté de concert avec votre directeur; rappelez-vous souvent, ce qui est si vrai, que votre conduite

pendant les vacances sera la représentation fidèle de votre conduite future quand vous serez prêtre.

Puissiez-vous, mon enfant, entrer généreusement dans ces dispositions et vous mettre ainsi à l'abri des dangers de toute espèce auxquels vous exposerait l'oisiveté si vous refusiez de la combattre! Croyez-nous, jeune élève, ne faites pas la démarche décisive du sous-diaconat si vous ne sentez pas en vous-même l'horreur de l'oisiveté et le goût du travail. Plusieurs étaient studieux au séminaire et sont devenus paresseux dans le sacerdoce : que penser de ceux qui, même au séminaire, n'ont pas l'amour de l'étude? Cette pensée fait frémir; méditez-la souvent devant Dieu dans votre pieuse solitude. *Amen !*

(Voyez et lisez avec grande attention dans la *Pratique du zèle ecclésiastique*, les chap. VIII et IX de la première partie, et dans *le Saint Prêtre*, le chap. Ier de la troisième partie.)

CHAPITRE VII.

Le séminariste sans charité pour le prochain.

Le cœur est le foyer de la charité. Quand la charité n'y réside pas, il est froid; quand elle y règne, il est ardent et embrasé. Si donc nous descendons dans le cœur du séminariste peu charitable, nous le trouverons à coup sûr froid et insensible à l'égard du prochain : l'égoïsme y tiendra la place de la charité. Non-seulement il n'aura point

d'amour pour ses frères, mais il aura contre eux des sentiments d'aversion, de jalousie, de rancune ou autres de cette nature.

Le séminariste peu charitable ne pense point habituellement au prochain avec affection et dévouement; il y pense plutôt avec un certain fonds de malveillance, ou du moins d'indifférence et de froideur.

S'il a connaissance de quelque faute commise par un de ses condisciples, au lieu de chercher les moyens de l'excuser, il prend plaisir à le condamner au tribunal de son mauvais cœur, il noircit ses intentions et attribue à une malice réfléchie ce qui peut-être n'a été que l'effet de la fragilité ou de la distraction.

Si le coupable n'est pas connu, il veut le connaître, lui; il examine, il recherche, il fait des rapprochements, des suppositions, et, s'il ne juge pas absolument, il soupçonne du moins et semble prendre plaisir à penser que ses soupçons sont fondés.

Si surtout il se croit lui-même atteint par ce qu'il appelle un mauvais procédé, il n'admet aucune excuse, aucune faiblesse, aucune légèreté. Son amour-propre froissé s'irrite vivement, et c'est alors qu'il incrimine plus malignement que jamais les intentions de celui qu'il devrait traiter avec une indulgente charité.

Il est jaloux, et sa jalousie nourrit en lui des sentiments d'aigreur qui ne sont compensés par aucune jouissance.

La raillerie lui est familière : pas un travers qu'il ne censure, pas une gaucherie qu'il ne fasse ressortir par des ironies piquantes; supérieurs, égaux, inférieurs, nul n'est épargné. Toujours moqueur, toujours caustique et mordant, il triomphe quand il peut égayer une conversation aux dépens du prochain.

Son extérieur même annonce son mauvais penchant à

l'ironie. Son regard est scrutateur, quelquefois faux, dédaigneux et malin ; son sourire est sardonique et railleur comme sa langue.

Connaissant sa disposition habituelle à la raillerie, on tâche de se préserver de ses coups de langue, on vise à lui être agréable, on le flatte, on l'applaudit, mais au fond on le redoute et personne ne l'aime.

Ses amis, quand ils prêtent le flanc à ses critiques incisives, ne sont pas plus ménagés que les autres. Tout au plus s'abstiendra-t-il de les blesser s'ils sont présents ; mais en leur absence, il les fustigera sans pitié par ses paroles sarcastiques.

La gloire qu'il attache à un prétendu bon mot exerce sur lui un empire absolu : faire le sacrifice de ce bon mot lui est impossible ; le vain plaisir de passer pour homme d'esprit étouffe les inspirations que la charité lui suggère.

Autant il aime à blesser les autres par ses railleries, autant il s'indigne si l'on se permet de le blesser lui-même : on dirait qu'il se regarde comme une petite divinité qui, ayant droit de vie et de mort sur tout le monde, veut être respectée de ceux même qu'elle immole.

Les médisances, quoique parfois assez notables, sont à ses yeux des bagatelles insignifiantes ; il dit tout ce qu'il sait, sans ménagement et sans contrainte ; sa mauvaise langue produit au grand jour de la publicité les fautes les plus cachées, et son habitude à cet égard est si bien formée qu'il n'a pas même la pensée de retenir les indiscrétions qui lui échappent.

S'il ne trouve pas matière suffisante à ses médisances dans l'enceinte du séminaire, il fait des excursions hors de cette enceinte ; il révèle les fautes que ses anciens condisciples ont commises dans les petits séminaires ou dans les colléges, et blesse la réputation de quelques personnes

du monde qui ne se doutent guère qu'un séminariste les déchire.

Non content de débiter ce qu'il sait, il veut qu'on lui dise ce qu'il ignore, pour avoir le plaisir de l'apprendre à d'autres. Il fréquente à dessein ceux qui lui ressemblent, espérant toujours en tirer quelque chose, et il s'isole des séminaristes pieux et charitables qui n'ont jamais rien à lui dire de ce qu'il veut savoir.

Apprendre du nouveau contre le prochain, voilà son plaisir. Si on ne lui dit rien, il interroge; si on lui dit quelque chose, il écoute avec avidité, et fait voir par des signes certains qu'on l'intéresse et qu'on l'amuse.

Sa conscience a beau protester contre ses licences, il la traite de scrupuleuse et ne tient aucun compte de ses réclamations et de ses murmures.

Encore s'il était véridique dans ses récits contre le prochain, mais malheureusement il n'en est pas aïnsi; aveuglé par la manie du dénigrement, il ne calcule pas la portée de ses paroles et, s'il ne se permet pas des calomnies formelles, il donne dans des exagérations qui blessent la vérité et la charité du même coup.

S'aperçoit-il de ces exagérations après que le mot est lâché? il ne revient point sur ce qu'il a dit, se persuadant que le fond est vrai et qu'on a d'ailleurs oublié déjà la parole imprudente qu'il vient de proférer.

Faut-il s'étonner si, ne mettant aucun frein à sa langue, il fait à chaque instant des indiscrétions, quelquefois assez graves en elles-mêmes et dans leurs résultats ?

Aussi n'est-ce pas à lui que l'on confiera des secrets importants; on sait trop bien que celui qui révèle sans scrupule les fautes du prochain ne se reprochera guère la révélation d'une confidence. Et puis, on peut lui déplaire quelque jour; or comment croire que, le cas échéant, il

respectera les secrets de celui qui aura encouru sa disgrâce?

Par ses discours plus que légers, il introduit la division dans le séminaire. Il brouille des amis par ses coups de langue, et ceux qui sont déjà froids les uns envers les autres, il les refroidit encore davantage par d'imprudents rapports.

N'attendez point de lui ce qui s'appelle prévenance, égards, complaisance, service d'ami : ce sont des fruits de la charité, et la charité est une vertu dont il ne connaît que le nom.

Qu'on ne se permette pas de lui manquer; il ne l'oublierait jamais : l'amitié la plus étroite ne serait rien pour lui; il la briserait à l'instant même comme le verre et la remplacerait par un mauvais levain de rancune amère et vivace.

Non-seulement il ne revient point le premier quand il a quelque ressentiment contre un de ses frères, mais il l'accueille froidement s'il lui fait de charitables avances.

On pourrait presque demander s'il y a place pour une affection véritable dans son cœur froid et sec. La charité ne l'animant point de sa flamme, il ignore la douceur d'un tendre attachement, et s'il aime quelqu'un, c'est lui-même et lui seul.

Quelle différence, quel contraste entre un cœur ainsi disposé, et le cœur de Jésus qui aimait tout le monde et ses propres bourreaux comme les autres : *Pater, ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt!*

Voyez, mon enfant, voyez où vous en êtes, sur ce point si important; mais voyez en outre où vous conduira dans le sacerdoce votre manque de charité.

Si, dans le séminaire même, qui est l'asile de toutes les

vertus, vous avez l'habitude de violer la charité, ce sera bien autre chose dans le monde, où les occasions seront incomparablement plus fréquentes.

Dans le séminaire, vous n'avez rien, du moins de notable, à censurer. Les habitants de ce saint lieu menant pour la plupart une vie pieuse et régulière, la malignité de votre langue ne peut guère les atteindre. Mais dans le monde, vous apprendrez à chaque instant de nouveaux désordres et, à chaque instant aussi, vous aurez la démangeaison d'en connaître les auteurs.

Étant naturellement railleur, vous donnerez un libre cours à vos plaisanteries mordantes. Vous voudrez égayer les compagnies où vous serez admis, par des critiques plus blessantes quelquefois que des médisances mêmes.

Si les personnes que vous raillerez sont présentes, vous les humilierez et les indisposerez contre vous; si elles sont absentes, ceux qui vous entendront leur reporteront vos railleries et vous feront payer cher les paroles piquantes que vous aurez proférées.

Voyant que vous n'épargnez personne, que vous mordez sur tout le monde et que vous ne faites grâce à aucun travers, on vous flétrira du titre de railleur; nul ne vous regardera comme un saint prêtre; ceux-là même qui vous fréquenteront et que vous semblerez ménager, croiront que vous les traitez comme les autres quand ils sont absents, et, de cette manière, vous serez craint peut-être, mais à coup sûr vous ne serez point aimé.

Vous applaudirez aux railleries qui se feront en votre présence, vous en rirez beaucoup, et vous encouragerez ainsi les railleurs à persévérer dans leur mauvaise habitude.

Vous communiquerez votre défaut à des confrères qui y seront prédisposés. S'ils voient en vous quelques vertus et une conduite à peu près régulière sur les points qui ne

touchent pas à la charité, ils aimeront à se persuader qu'on peut railler son prochain tout à son aise sans cesser pour cela d'être bon prêtre, et ils deviendront railleurs par la puissance de votre exemple.

Les laïques feront le même raisonnement : ils croiront pouvoir se permettre sans façon les railleries dont un prêtre ne semblera se faire aucun reproche. Sachant que sa sainteté doit être plus éminente que la leur, ils diront avec quelque ombre de vraisemblance : Nous pouvons bien faire sans trouble ce qu'il fait lui-même sans scrupule.

Ceux qui, mieux éclairés et plus charitables, blâmeront la raillerie et éviteront de s'en rendre coupables, seront scandalisés de voir qu'un prêtre commet ce que la religion condamne et ce qu'ils croient eux-mêmes devoir s'interdire.

Abhorrez donc l'esprit caustique et railleur qui, blâmable chez tout le monde, l'est particulièrement chez le prêtre, puisque la raillerie blesse la charité dont il est plus que personne l'apôtre et le docteur.

Mais vous contenterez-vous d'être railleur? Non, assurément. Où trouver un railleur qui ne soit pas médisant? Vous serez donc médisant vous-même, et la force de l'habitude aura sur vous tant d'empire qu'elle étouffera les murmures de votre conscience.

Vous saurez bien, en principe, que la médisance est un vice; vous le rappellerez à vos pénitents au saint tribunal; vous connaîtrez tout ce que la théologie enseigne sur cette grave matière; vous la traiterez *in extenso* et avec vigueur dans des discours spéciaux; mais, sévère pour les autres, vous userez envers vous-même d'une indulgence déplorable, ou plutôt vous oublierez que vous serez coupable de médisance, tout en la commettant à chaque instant. Il faut bien le dire, et on ne peut le dire qu'en gémissant, plu-

sieurs prêtres contractent l'habitude de la médisance et se la permettent avec plus de facilité qu'une multitude de pieux laïques. Or comment de jeunes prêtres sortant du séminaire ne seront-ils pas entraînés dans cette mauvaise voie, s'ils y sont précédés par leurs aînés dans le sacerdoce et si déjà ils ont eux-mêmes quelque propension à violer la charité par la médisance?

Si vous êtes vicaire, vous dirigerez la malignité de votre langue contre votre curé; vous révélerez ses défauts, vous critiquerez son administration, vous censurerez surtout avec amertume ses procédés à votre égard quand vous aurez à vous en plaindre. Vous direz toutes ces choses d'abord à des confrères, puis à des paroissiens que vous choisirez parmi ceux qui seront déjà peu satisfaits de votre curé; et celui-ci venant à apprendre votre conduite envers lui, vous retirera tout naturellement sa confiance et son affection; peut-être même en viendra-t-il jusqu'à des récriminations virulentes qui banniront du presbytère la paix et l'harmonie si nécessaires pour opérer dans la paroisse un ministère fructueux.

Si vous êtes curé, vous colporterez de tous côtés vos griefs contre vos vicaires, vous ne laisserez pas un seul de leurs défauts dans l'ombre; vous les mettrez tous en lumière et en relief; vous leur susciterez par là des ennemis qui, de leur côté, propageront le mal à votre exemple et paralyseront les efforts de leur zèle.

Vous ne considérerez point la paroisse comme une famille confiée à vos soins paternels : au lieu de dissimuler, comme le fait un bon père, les fautes de vos enfants spirituels, vous vous ferez un jeu de les divulguer; vous attaquerez tantôt l'un, tantôt l'autre par vos médisances, et vous transformerez votre paroisse en une arène où vous succomberez vous-même tout en croyant immoler les autres.

Vous serez redouté et non recherché, haï peut-être au lieu d'être aimé, et vos prédications, frappées de stérilité parce qu'elles seront démenties par vos œuvres, seront comme un vain bruit de cymbales retentissantes.

Bien plus, vos prédications elles-mêmes seront quelquefois défigurées par des médisances publiques et solennelles : votre langue parlera de l'abondance d'un cœur plein d'amertume; et des personnalités fort peu voilées, sinon tout à fait saisissantes, choqueront ceux-là même qui n'en seront pas l'objet et indigneront contre vous ceux qu'elles atteindront.

Les choses étant ainsi, vous serez comme un arbre flétri et desséché au milieu du champ du père de famille; vous n'aimerez point et vous ne serez point aimé; vous vous dégoûterez d'une paroisse qui se dégoûtera de vous encore davantage; vous solliciterez de vos supérieurs une mutation que vos paroissiens solliciteront eux-mêmes avec les plus vives instances; et quand vous aurez obtenu une autre cure, votre langue, dont cette mutation ne corrigera point les écarts, ira déposer ailleurs le germe de nouveaux troubles et de nouveaux désordres.

Au lieu de porter dans les compagnies où vous serez appelé cet esprit de paix et de charité qui doit toujours distinguer le ministre de Jésus-Christ, vous serez peut-être le premier à raconter les misères du prochain que vous aurez apprises; vous ferez connaître des fautes ignorées et vous nommerez leurs auteurs sans le moindre scrupule. Qui sait même si, loin de profiter de la leçon que quelques bons chrétiens vous feront en justifiant ceux que vous condamnerez, vous n'insisterez pas pour infirmer l'apologie et fortifier l'accusation?

Vous arrêterez-vous du moins devant la calomnie? Oui sans doute quand elle sera notable et parfaitement carac-

térisée, mais n'ayant jamais appris à dompter votre langue, vous serez, en bien des circonstances, calomniateur sans le savoir; vous ajouterez à des faits, vrais au fond, des circonstances qui ne le seront point; vous aggraverez la culpabilité de vos victimes par des exagérations qui blesseront la vérité et la charité du même trait, et vous acquerrez la triste réputation d'homme léger, imprudent, malveillant et passionné.

Toujours influencé par votre intempérance de langage, vous révélerez les secrets qui vous seront confiés, vous sèmerez la zizanie par des rapports inconsidérés, et vous compromettrez par des indiscrétions, quelquefois fort graves, les intérêts de ceux qui vous auront choisi pour confident.

Tout cela sans doute vous attirera d'amers reproches qui seront de nature à vous faire rentrer en vous-même pour corriger ce qu'il y aura de répréhensible dans votre conduite; mais au lieu de profiter de ces pénibles avertissements, vous vous en irriterez, vous essayerez de justifier ce qui sera injustifiable, ou bien vous soutiendrez opiniâtrément n'avoir pas dit ce que plusieurs personnes recommandables affirmeront avoir entendu de votre propre bouche.

Le jugement téméraire sera pour vous une bagatelle, surtout quand vous le dirigerez contre une personne de laquelle vous croirez avoir lieu de vous plaindre. Vos imprudences et vos légèretés vous suscitant chaque jour des désagréments plus ou moins graves, vous voudrez savoir d'où vous viendront les coups qui vous seront portés : sur les plus faibles indices, vous accuserez des innncents et vous les fustigerez comme s'ils étaient réellement coupables, ce qui les révoltera d'autant plus qu'ils sauront bien ne pas l'être.

De toutes ces choses et de l'ensemble de votre conduite, résulteront des explications acerbes et même des vexations et des inimitiés, qui vous rendront malheureux et ruineront votre autorité. Encore si ces disgrâces opéraient votre réforme; mais non : votre cœur dénué de charité accueillera la rancune; vous romprez sans ménagement avec une partie de vos paroissiens et quelquefois avec les plus influents; vous n'aurez plus avec eux aucun rapport, pas même de simple étiquette; vous passerez des années entières dans un état de froideur et d'hostilité que rien ne pourra détruire; vous scandaliserez au lieu d'édifier, et vous retarderez bien des conversions que votre charité devrait opérer, et auxquelles votre fonds haineux opposera peut-être un infranchissable obstacle.

Dieu veuille que vos confrères eux-mêmes n'aient pas à souffrir comme les autres de votre peu de charité! Mille choses, qui ne seraient rien pour un saint prêtre, vous sembleront énormes; un manque de prévenances et d'égards, un mot peu mesuré, une démarche inconsidérée, une plaisanterie legère ou autres choses semblables; c'en sera assez pour exciter des tempêtes au fond de votre cœur. La susceptibilité, la jalousie, la défiance, l'âpreté de caractère vous suggéreront des inspirations malignes qui auront pour résultat la froideur, l'isolement et peut-être des ruptures fort peu édifiantes et même préjudiciables aux fruits du ministère, si surtout ces ruptures ont lieu entre confrères voisins.

Nous sommes loin et bien loin d'avoir tout dit sur cette grave et immense matière; mais nous n'avons pas besoin, ce semble, d'en dire davantage pour déterminer nos jeunes amis à se corriger à tout prix du défaut, si funeste dans ses conséquences, que nous venons de leur signaler. Nous avons vu le mal, voyons-en les remèdes.

— Puisque vous aspirez au sacerdoce, commencez par vous bien convaincre que le prêtre est, par dessus tout, l'homme de la charité : c'est bien plus pour ses frères que pour lui-même qu'il est prêtre, et s'il ne les embrasse pas tous dans les liens d'une ardente charité, il manque certainement à l'une de ses plus essentielles obligations. Tous les saints prêtres sont embrasés d'amour pour le prochain, et ils cesseraient à l'instant même d'être de saints prêtres si cet amour s'éteignait dans leur âme.

— Ne distinguez jamais entre prochain et prochain, et puisque le divin Maître a dit : *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos*, n'excluez absolument personne de votre charité ; cette exclusion en serait la destruction.

— Vous serez un prêtre excellent si vous êtes un prêtre éminemment charitable. Eussiez-vous d'ailleurs des infidélités même assez notables à vous reprocher, la charité, si vous la possédez à un haut degré, vous obtiendra les grâces nécessaires pour vous en corriger, et vous vérifierez en vous-même la sentence de l'Apôtre : *Qui diligit proximum, legem implevit*. Attachez-vous donc inviolablement à cette vertu fondamentale et méditez souvent ces paroles du prince des apôtres : ANTÈ OMNIA (notez bien ces deux mots) *antè omnia, mutuam in vobismetipsis charitatem continuam habentes, quia charitas operit multitudinem peccatorum.*

— Si vous sentez en vous-même un certain fonds d'aigreur et d'amertume contre le prochain, dès qu'il vous froisse et qu'il vous contrarie, soyez sûr que vous êtes par cela même prédisposé à mille écarts que la charité condamne. Détruisez ce mauvais fonds, ou du moins arrachez-en les plantes vénéneuses qui l'infestent, et remplacez votre froideur et votre amertume par la douceur, la bien-

veillance, la cordialité, la tendresse même à l'égard de tout le monde, vous appliquant ces paroles du grand Apôtre aux Éphésiens : *Omnis amaritudo, et ira, et indignatio tollatur à vobis.*

—Maîtrisez votre langue, et gouvernez-la si bien que jamais il ne vous arrive de lui permettre, avec intention, de s'exercer aux dépens du prochain. Ne regardez rien comme léger sur l'article de la charité. Faites-vous scrupule de la moindre raillerie et sacrifiez impitoyablement un mot quelconque qui vous déplairait s'il était dit contre vous : *Diliges proximum sicut te ipsum.*

— Si vous avez dans le séminaire la réputation de railleur, vous aurez la même réputation dans le sacerdoce, et cette habitude de la raillerie vous fera des ennemis qui se vengeront de vos critiques malignes par des persécutions qui vous seront très-nuisibles. Corrigez-vous donc de ce défaut et adoptez comme règle invariable de ne vous permettre avec délibération aucune raillerie piquante.

— Jamais de médisances, quelque légères qu'elles soient. Des légères on passe aisément aux graves, et l'habitude de médire se formant peu à peu, on ne voit plus de mal où l'œil de Dieu en voit beaucoup. Quand on commencera à parler du prochain, comme c'est bien plus souvent pour le blâmer que pour le louer qu'on en parle, soyez sur vos gardes. Convenez avec vous-même que vous direz du bien de tout le monde, et dès qu'on attaquera quelqu'un, cherchez à l'instant même ce que vous pouvez dire à son avantage. De cette manière, vous faisant toujours l'apologiste de ceux qu'on dénigrera en votre présence, vous édifierez par votre charité et vous ferez rentrer dans le devoir ceux qui auront le malheur de s'en écarter. Nous avons connu de saints prêtres qui semblaient avoir fait le vœu de défendre tous ceux que la mé-

disance attaquait : dès qu'ils entendaient une critique, ils y répondaient par un éloge, et tout le monde les admirait et les aimait.

— Usez très-sobrement des hyperboles. Outrer la vérité, c'est la ternir. Si vous êtes habituellement logé dans les superlatifs, vous exagérerez les défauts du prochain comme tout le reste. On voit des hommes — et ces hommes sont quelquefois des ecclésiastiques — qui ne savent s'exprimer avec modération : tout ce qu'ils disent, et la manière passionnée dont ils le disent, se colore de je ne sais quelle teinte emphatique qui détruit la gravité sacerdotale. Ils veulent donner une haute importance à tout ce qu'ils débitent, et, cette importance, que leur sujet ne comporte pas, ils croient la lui procurer en y ajoutant avec chaleur des circonstances de leur invention. A force de vouloir convaincre, ils empêchent la conviction de naître. Tel homme qui se laisserait gagner par un récit simple et modéré, se tient en garde contre une narration ampoulée, et oublie pour ainsi dire la chose qu'on lui raconte pour ne penser qu'à l'emphase passionnée du narrateur Quand des hommes ainsi disposés sont, par nature, railleurs, médisants, jaloux et haineux, ils exagèrent les griefs du prochain comme tout ce qu'ils traitent, et dans le feu de leur débit, ils lancent des traits dont la vérité et la charité sont également blessées. Ne leur ressemblez pas, bien-aimé lecteur ; vous perdriez, comme ils la perdent eux-mêmes, la confiance des hommes sages.

— *Que le soleil ne se couche point sur votre colère*, nous dit le grand Apôtre. Vous êtes bien à plaindre, mon enfant, si, dans le séminaire, vous vous distinguez par des froideurs et des rancunes prolongées. Les causes qui les produisent étant presque toujours des futilités et des bagatelles, que sera-ce quand vous serez embarrassé

dans les épines du ministère, et que vous vous trouverez à chaque instant aux prises avec des malveillances perfides et des oppositions calculées! Apprenez donc de bonne heure à pardonner les offenses dont vous serez l'objet.

Exercez-vous au pardon, et adoptez surtout cet exercice si vous sentez qu'il vous inspire de la répugnance, puisque cette répugnance ne procède que de la difficulté que vous avez à pardonner. Où sera votre vertu, et particulièrement votre charité, si vous ne savez rien souffrir? Habituez-vous donc à dissimuler pieusement tous vos ressentiments. Ne froncez point le sourcil devant ceux qui vous manquent; ne comprimez point vos lèvres comme un homme qui médite la vengeance; ne tournez point le dos brusquement à celui dont vous avez à vous plaindre; ne donnez point issue au feu qui vous consume, par des paroles sèches et amères : tout cela, voyez-vous, est exactement le contraire de ce qu'a fait Jésus en des circonstances bien autrement graves que celles qui vous irritent. Imitez sa douceur envers Judas qui le trahit, son calme envers Pilate qui le condamne, sa résignation aux pieds d'Hérode qui le traite d'insensé, et son immense charité à l'égard des bourreaux pour lesquels il dit sur la croix où ils l'ont cloué : *Pater, ignosce illis, nesciunt quid faciunt.*

—Ne vous contentez pas de renoncer à ce qui blesse la charité; pratiquez-en à chaque instant des actes formels. Soyez doux, affable, prévenant, officieux, indulgent et toujours empressé à concilier les esprits aigris. En agissant de la sorte, vous serez pour tous les séminaristes un sujet perpétuel d'édification, et plus tard vous ferez bénir votre ministère dans la paroisse que la divine Providence vous destine.

— Insistez fortement sur le point de la charité dans vos confessions, vos directions, vos méditations et vos exa-

mens. Soyez sévère jusqu'au scrupule sur cette importante matière; ne vous passez rien, punissez-vous de la moindre infraction et ne déposez les armes que quand vous aurez donné à votre charité les ravissants caractères que saint Paul assigne à cette vertu par les belles paroles qui méritent si bien de clore ce chapitre : *Charitas patiens est, benigna est; charitas non æmulatur, non agit perperam; non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet : charitas nunquam excidit.*

Grâce et bénédiction sur ceux de nos jeunes lecteurs qui retraceront fidèlement en eux-mêmes la charité de l'Apôtre ! *Amen.*

(Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, première partie, ch. V, et *le Saint Prêtre*, deuxième partie, ch. V et VI.)

CHAPITRE VIII.

Le séminariste vif et irascible.

Parmi les vertus qui doivent orner l'âme du prêtre, la douceur occupe incontestablement un des premiers rangs; il est donc absolument nécessaire, pour le séminariste, de combattre sans relâche le vice qui la blesse.

Le séminariste n'a pas ordinairement de grandes inquiétudes à l'égard de la colère pendant les jours de son

séminaire. Il se croit même quelquefois exempt de ce défaut, et dès lors il ne pense pas même à le combattre. Cela se conçoit : dans son saint asile, il a peu d'occasions de se mettre en colère. Ce vice n'éclate, pour l'ordinaire, que quand on est excité par des contradictions agaçantes et vexatoires. Or il ne se rencontre guère de contradictions de cette nature dans l'enceinte du séminaire. Les directeurs de ces établissements conduisent généralement les élèves par la voie de la douceur et de la bonté, et si quelquefois ils croient, par exception, devoir user de sévérité à l'égard d'un élève, le respect qu'il porte à ses supérieurs comprime le sentiment de vivacité qui voudrait se faire jour. Quant à ses condisciples, il n'est en rapport avec eux que pendant le temps des récréations, et presque toujours ces récréations sont paisibles, amicales et enjouées. Cette absence d'occasions contribue donc à lui persuader que la colère n'est pas un de ses vices. Aussi est-il étrangement surpris quand, devenu prêtre, il lui échappe, dès le début de son ministère, des brusqueries et des vivacités quelquefois impétueuses.

Pour prévenir ces excès, dont les conséquences sont souvent très-graves, nous croyons donc devoir appeler son attention sur certains points à peine sensibles au séminaire, mais qui présagent dans un avenir peu éloigné de bruyantes tempêtes.

Pour se bien connaître, relativement au vice de la colère, le séminariste fera bien d'interroger son passé. Si réellement il a la racine de ce défaut, il verra qu'il était vif et emporté dès son enfance, que les réprimandes, mêmes légères, de ses parents provoquaient sa colère et lui attiraient de justes châtiments. Il verra aussi que cette même colère éclatait fréquemment à l'égard de ses frères

et de ses sœurs, des domestiques, de ses petits camarades, et généralement de toute personne qui se permettait de l'humilier ou seulement de l'agacer et de le contredire. S'il reconnait qu'il était habituellement ainsi disposé, il peut conclure avec certitude que la colère est un de ses vices, et que ce vice, qui sommeille au séminaire, se réveillera plus tard avec éclat et scandale.

Après cet examen du passé, il doit s'appliquer à considérer le présent. Quoique moins saillant au séminaire, comme nous l'avons dit, ce vice s'y manifeste encore par certains traits que nous allons signaler.

Le séminariste irascible reçoit mal les représentations de ses supérieurs ; il se permet quelquefois des réponses déplacées qui frappent péniblement ceux qui les entendent. S'il n'en vient pas jusqu'à de telles réponses, son visage s'anime, ses traits se contractent, une rougeur subite se déclare, un feu intérieur, dont l'extérieur est le reflet, se fait aussitôt sentir, et pour donner issue aux sentiments d'aigreur dont son cœur est plein, il saisit la première occasion qui se présente pour faire part de sa peine et de son ressentiment à quelques-uns de ses amis intimes.

En d'autres circonstances, c'est à l'égard de ses condisciples qu'il laisse éclater sa vivacité. S'ils approuvent ce qu'il dit et ce qu'il fait, tout va bien ; mais si, sur quelque point, souvent peu important, ils osent le contredire, aussitôt il prend feu et manifeste sa colère par des paroles énergiques et même par certaines expressions blessantes.

Les domestiques, les ouvriers, les commissionnaires et autres gens de cette classe connaissent aussi l'impétuosité de son caractère. Il leur parle avec hauteur et même quelquefois avec une sévérité qui les aigrit et leur donne une faible idée de sa vertu.

Quand il croit avoir été offensé, il éprouve aussitôt un

vif ressentiment contre ceux qu'il juge coupables de cette offense, et il aime à s'entretenir contre eux dans un fonds d'aigreur et d'amertume; il va même jusqu'à désirer de s'en venger, et il en cherche les occasions et les moyens.

S'il croit devoir faire une réprimande, il l'assaisonne de paroles aigres et de reproches piquants, irritant par là celui qu'il veut corriger, au lieu de l'amener par des voies de douceur à reconnaître humblement la faute qu'il a commise.

Il regarde toujours les torts de ses frères plutôt avec indignation qu'avec compassion, se montrant en ces circonstances peu disposé à recevoir leurs excuses ou à oublier et pardonner leurs faiblesses.

Il est si plein de mécontentement contre ceux qui le froissent, qu'il se sent comme soulagé quand il exhale son aigreur en racontant avec exagération à ses amis les griefs dont il se plaint.

Le châtiment qu'il croit devoir infliger à celui qui lui manque est ordinairement plus fort que la faute n'est grave, au lieu que la douceur porte toujours à punir les fautes moins qu'elles ne méritent.

Il se distingue dans le séminaire par une rudesse et une âpreté habituelles; il affiche des manières inciviles, brusques, hautaines, et la réputation de bourru lui est généralement acquise parmi ses condisciples.

Non-seulement il refuse les services qu'il pourrait aisément accorder; mais il notifie son refus avec sécheresse et dureté, faisant ainsi une double plaie sans penser même à s'en faire un reproche.

Quand il ne peut pas raisonnablement accorder les grâces qu'on lui demande, il ne témoigne point la peine qu'il a de ne le pouvoir faire, et n'adoucit jamais par des manières honnêtes et obligeantes la rigueur de son refus.

Pendant les vacances, c'est bien plus fort encore. Les occasions étant plus fréquentes, et la surveillance des supérieurs ne s'exerçant plus sur sa conduite, il ne comprime point les saillies de sa mauvaise nature. Au lieu d'édifier les personnes avec lesquelles il est en contact, par sa douceur et son humble condescendance, il les rebute et les offense même par sa rigueur et ses brusqueries. Père, mère, frères, sœurs, domestiques, tous remarquent ses vivacités, et ne comprennent pas qu'elles n'aient rien perdu de leur amertume après une ou deux années de séjour au séminaire.

Bref, le séminariste irascible ne sait rien souffrir; tout doit plier devant sa volonté; la plus légère contradiction, de quelque part qu'elle vienne, le provoque et l'irrite, et pour vivre en paix avec lui, il faut faire à chaque instant ce qu'il ne fait jamais lui-même, c'est-à-dire s'effacer, se contraindre, dissimuler son mécontentement et user à son égard d'une douceur à laquelle il croit toujours avoir droit et dont, par conséquent, il ne sait aucun gré.

Si vous vous reconnaissez à ces traits, mon enfant, vous devez gémir profondément en voyant ce que vous êtes; mais vous devez gémir bien plus profondément encore en voyant ce que vous deviendrez si vous ne travaillez pas sérieusement à acquérir la vertu de douceur qui vous manque.

Supposons que ce qui vient d'être dit vous soit applicable, et que ne voyant point en vous, au séminaire, de très-graves désordres relativement à la colère, vous ayez négligé de vous surveiller et de vous combattre sur ce point; voici très-certainement l'avenir qui vous attend dès que vous serez employé dans le saint ministère.

Si vous êtes d'abord pourvu d'un vicariat, vous aurez

bientôt, et quelquefois pour des bagatelles, des discussions vives avec votre curé. Vous recevrez de mauvaise grâce les observations qu'il croira devoir vous faire. Vous essayerez de le convaincre par des paroles animées de l'inconvenance et du peu de justesse de ses avis. Vous vous attirerez par là des réprimandes sévères qui vous aigriront plus encore; ou si, par condescendance et pour maintenir la paix, votre curé ferme les yeux sur les défauts dont il voulait vous corriger, et s'abstient de toutes représentations pour ne plus vous irriter, vous ferez chaque jour de nouvelles bévues, vous compromettrez votre ministère par de graves imprudences, et vous ne reconnaîtrez la sagesse des conseils qui vous auront été donnés que quand il ne sera plus temps de les mettre à profit.

Vous irez plus loin encore : indisposé contre votre curé à la suite des discussions chaleureuses que vous aurez eues avec lui, vous ferez éclater dans la paroisse vos murmures et vos plaintes, et, toujours dominé par votre fonds d'aigreur, vous communiquerez au troupeau votre mécontentement contre le pasteur.

Si vous avez un autre vicaire pour collaborateur, lui aussi se ressentira de vos vivacités et de vos brusqueries. Plein de vous-même et croyant que tout vous est dû, vous vous offenserez de je ne sais quelles vétilles échappées à votre compagnon de ministère, et autant vous serez prompt à vous animer contre lui pour des causes futiles, autant vous mettrez d'empressement à exiger qu'il vous donne des témoignages de complaisance et de cordialité.

La servante du presbytère gémira comme les autres de votre peu de mansuétude, et la rudesse de votre caractère lui fera dire souvent que si vous prêchez la douceur en chaire, vous ne la prêchez guère à la maison.

De tout cela qu'arrivera-t-il? c'est que le presbytère qui

devrait être le séjour de la paix et de l'harmonie, sera, par votre faute, le théâtre de discussions et de scènes pénibles chaque jour renaissantes.

Plus tard, si les supérieurs vous appellent vous-même à desservir une paroisse, par un revirement difficile à expliquer, mais qui n'est que trop constaté par l'expérience, vous oublierez totalement la rigueur du commandement qui était l'objet de vos murmures quand vous étiez subalterne. Devenu supérieur à votre tour, vous ferez sentir le poids de votre autorité sévère à ceux qui vous seront soumis, vérifiant ainsi cette sentence, qu'*on ne sait pas commander quand on n'a pas su obéir.*

Encore si le défaut que nous combattons était renfermé dans l'enceinte du presbytère; mais il n'en sera point ainsi. Partout où vous serez appelé, vous vous porterez vous-même tout entier, et partout vous manifesterez la brusquerie de votre caractère.

Dans vos catéchismes, vous déploierez à l'égard des enfants une sévérité excessive. Bien loin de les gagner par une bonté paternelle, vous les aigrirez par des répréhensions de mauvais goût; vous les humilierez par des paroles blessantes; vous les endurcirez par de mauvais traitements qui vous attireront des désagréments très-pénibles, et, dans toutes ces circonstances, vous les scandaliserez par vos saillies impétueuses, au lieu de les édifier par le charme de votre douceur.

Au tribunal de la pénitence, vous fermerez la bouche aux pécheurs par la sécheresse et la rigueur de vos réprimandes. Au lieu de vous montrer père dans cet asile de la miséricorde, vous y serez presque toujours un juge austère et inflexible; et qui sait, grand Dieu, si des sacriléges ne seront pas la conséquence de cette rebutante austérité?

Dans la chaire même, vous ferez entendre des paroles

déplacées, peut-être des personnalités offensantes, donnant ainsi à tout un peuple la preuve que la douceur de Jésus-Christ n'est pas la vertu qui caractérise son ministre.

Vous décorerez vos boutades et vos emportements du beau titre de fermeté, et vous traiterez de lâches et de pusillanimes ceux de vos confrères qui gagneront par leur douceur ce que vous ruinerez par votre rudesse.

Vous éloignerez des personnes qui auraient besoin de vos conseils et qui s'abstiendront de vous les demander, dans la crainte d'être mal accueillies et de provoquer vos vivacités.

Vous vous ferez remarquer par des partialités choquantes. Sans aucune cause connue, mais le plus souvent par caprice ou par intérêt, vous recevrez les uns avec douceur, les autres avec une rigueur qui les blessera d'autant plus qu'ils ne sauront à quoi attribuer l'inégalité de votre caractère.

Vous prêcherez énergiquement en chaire le pardon des injures, et quand vous en serez descendu, vous ne penserez pas même à mettre un terme à vos ressentiments personnels contre quelques confrères ou quelques brebis égarées de votre troupeau.

Vous serez aussi prompt à blesser, à humilier les autres, que vous serez lent à digérer les humiliations qui vous seront infligées.

Vous vous expliquerez toujours avec une autorité despotique, comme un homme qui se croit infaillible. La moindre résistance sera le coup qui fera jaillir l'étincelle, et si le choc continue, l'étincelle produira l'incendie.

Toutes vos discussions seront des tempêtes, et dans ces tempêtes la douceur, l'humilité et la charité seront simultanément immolées.

Enfin, dans vos divers rapports avec les autorités civiles de la paroisse, les instituteurs, les pauvres et généralement avec toutes les personnes qui auront à traiter avec vous de quelque affaire, l'âpreté de votre caractère se manifestera, et compromettra sans aucun doute le succès de vos travaux.

Tels seront, jeune élève, tels seront très-certainement les tristes effets du défaut qui vous est signalé, si dès le séminaire vous ne mettez pas tout en œuvre pour l'extirper de votre âme et pour le remplacer par cette aimable douceur que le divin Sauveur nous recommande si expressément d'apprendre à son école : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.*

— Pour acquérir cette divine vertu, commencez par observer très-exactement votre manière d'être habituelle relativement au défaut qui lui est opposé, afin de voir si vous y êtes sujet. Considérez surtout comment vous vous comportez quand on vous contredit, quand on vous humilie, ou même quand on vous donne un simple avertissement. Interrogez-vous spécialement à l'égard de la conduite que vous tenez envers les personnes pour lesquelles vous n'avez aucune sympathie. Enfin examinez tout particulièrement comment vous parlez et agissez pendant les récréations dans le séminaire, et pendant les vacances au sein de votre famille et de vos amis du monde, vous arrêtant principalement à voir comment se passent les discussions auxquelles vous prenez part.

— Si cette enquête vous fait découvrir quelque mauvais germe d'aigreur, de vivacité ou de colère, ne vous rassurez pas en disant que les choses ne vont pas loin, qu'elles ne dépassent pas les bornes de simples impatiences, et que vous n'avez pas d'inquiétudes sérieuses à cet égard. Souvenez-vous, au contraire, que si vous voulez acquérir la

vertu de douceur au degré où elle se doit trouver chez un prêtre, vous devez détruire impitoyablement non-seulement ce qui la blesse, mais même ce qui la froisse. Soyez convaincu, d'ailleurs, que ce qui n'est rien au séminaire, s'aggravera notablement dans le monde, et qu'il sera trop tard alors de remédier à un mal que vous pouvez détruire aujourd'hui avec facilité.

— Pour vous animer au combat, pensez aux funestes conséquences d'une défaite, et aux heureux fruits d'une victoire. Convainquez-vous bien que la douceur est la clef des cœurs, qu'un prêtre qui possède éminemment cette vertu, est béni de Dieu et des hommes, et qu'il convertit plus d'âmes par sa douceur que par ses prédications les plus éloquentes; tandis que, par le vice contraire, il aliène les cœurs, il se fait des ennemis et frappe de stérilité son divin ministère.

— En présence de ces considérations, armez-vous de courage et ne dites pas comme les lâches qu'il vous est impossible de dompter votre caractère impétueux. Croyez fermement, au contraire, que vous pouvez tout avec une volonté généreuse, soutenue du secours de Dieu, et rappelez-vous qu'avez ces deux armes, saint François de Sales naturellement irascible, devint, après dix-huit années de combats, le plus doux des hommes de son siècle.

— Quand vous aurez profondément gravé ces considérations dans votre âme, commencez l'attaque. Et, d'abord, demandez tous les matins dans votre méditation la grâce de ne pas commettre avec délibération la plus légère faute contre la douceur; prenez-en la ferme résolution et promettez à Dieu de vous observer très-exactement pendant le jour, surtout pendant les récréations, afin de retenir le premier mot que vous seriez tenté de prononcer par colère.

— Quand vous serez en face de l'ennemi, c'est-à-dire quand vous sentirez en vous quelque chaleur, quelque émotion vive à l'occasion de certaines contradictions de la part de vos supérieurs ou de vos condisciples, rappelez-vous sur-le-champ votre résolution du matin, implorez au fond de l'âme l'assistance de Dieu, et gardez le silence malgré la tentation que vous avez de le rompre avec vivacité.

— Convaincu que les contraires se guérissent par les contraires : *Contraria contrariis curantur*, ne vous contentez pas de comprimer la colère, mais pratiquez des actes positifs de douceur. Ainsi, quand vous serez indisposé contre quelqu'un, au lieu de lui tourner le dos, montrez-lui un visage gracieux et aimable; au lieu de lui répondre sur le ton de la vivacité, dites-lui quelques-unes de ces paroles qui désarment un adversaire et en font un ami, vous souvenant de cette sentence de l'Esprit saint : *Responsio mollis frangit iram.*

— Si, malgré tous vos efforts, il vous arrive encore quelquefois de succomber, ne vous découragez jamais; relevez-vous au contraire sur-le-champ, et, plein de confiance en Dieu, dites-vous à vous-même avec un surcroît d'énergie: Malgré mes chutes et ma faiblesse, je veux être doux; je le veux fortement, obstinément, et avec la grâce de Dieu j'espère le devenir.

— Faites part de votre généreux dessein à votre directeur; priez-le de vous prêter main-forte et de ne vous épargner ni ses conseils ni ses réprimandes, ni les pénitences médicinales qu'il croira devoir vous imposer.

— Prévenez-le même, en fait de pénitences, et imposez-vous-en quelques-unes, une légère aumône, par exemple, une mortification corporelle ou une œuvre expiatoire quelconque que vous vous empresserez d'accomplir dès que vous aurez failli.

— N'oubliez pas l'excellent moyen de l'examen particulier sur le défaut de la colère. Avec lui, vous deviendrez doux; sans lui, vous ne le deviendrez jamais.

— Enfin tournez toutes vos armes spirituelles contre l'ennemi que vous voulez vaincre : confessions, communions, visites au saint sacrement, méditations, lectures spirituelles; autant de moyens que vous devez employer pour vous assurer la victoire.

Que vous serez heureux, mon enfant, quand votre cœur aura exhalé tout son venin et que la douceur y aura remplacé l'amertume! Alors vous posséderez votre âme dans la paix; alors vous édifierez les peuples par votre mansuétude; alors vous pourrez espérer de ne voir jamais, par votre faute, des paroisses bouleversées, comme elles le sont quelquefois par un simple manque de douceur en une circonstance importante; alors on dira de vous ce que l'on nous disait un jour d'un vénérable religieux : *C'était un lion par nature, et il est devenu un agneau par vertu!*

(Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique,* première partie, ch. III, et *le Saint Prêtre,* deuxième partie, chap. VII.)

CHAPITRE IX.

Le séminariste peu affermi dans la pratique de la sainte vertu.

L'impureté! voilà le vice que le séminariste doit abhorrer; voilà le vice qui fait plus que tout autre les mauvais

prêtres et qui les rend l'opprobre de l'Église et la ruine des peuples.

La chasteté! voilà au contraire la vertu dont le séminariste doit décorer et embaumer son âme; voilà la vertu qui fait les saints prêtres et qui les rend la gloire de l'Église et l'édification des fidèles : *O quàm pulchra est casta generatio cum claritate!*

Il est inouï que le vice impur se déclare pour la première fois au séminaire. C'est toujours dans le monde qu'il a pris naissance et qu'il a exercé ses ravages.

Le séminariste à qui nous parlons en ce moment, a donc subi la funeste influence de ce vice avant d'entrer au séminaire. Souvent sa jeunesse, son enfance même en fut souillée. Des amis corrompus le corrompirent lui-même, et Dieu veuille qu'il n'ait pas été corrupteur à son tour!

Quand il se fut adonné au vice impur, ou bien il cessa de fréquenter les sacrements, ou bien il les reçut de temps en temps dans des dispositions très-équivoques, ne sortant d'un abîme que pour tomber dans un autre, et désolant ses confesseurs par la ténacité de ses habitudes et la fréquence de ses rechutes.

Tant qu'il ne se préoccupa point des graves pensées d'une vocation, il satisfit étourdiment ses passions fougueuses et s'ensevelit dans leur boue infecte.

Mais la fin de ses études approchant, et se voyant pressé par ses parents de prendre un parti, il s'interrogea pour savoir ce qu'il devait conclure.

Son attrait pour l'état ecclésiastique n'était pas très-vif; mais comme, pour diverses raisons, toutes les autres carrières lui étaient fermées, il se dit à lui-même : J'irai au séminaire.

Cette détermination prise, il pensa aussitôt qu'il fallait changer de conduite. Dans ce but, il fit des efforts;

mais sa conversion ne fut point une conversion d'éclat; il tombait moins souvent, mais il tombait encore, et ne s'arrachait au péché que lâchement et comme par contrainte.

Le petit séminaire lui offrit ses portes : en voyant dans ce saint asile un grand nombre d'élèves édifiants qui se disposaient pieusement à entrer dans la carrière ecclésiastique, il sentit quelque désir de les imiter; mais sa lâcheté persévérant toujours, il fit de nouvelles chutes, et se voyant encore assez loin du moment où il aborderait le grand séminaire, il ajourna chaque jour sa conversion définitive. Qui sait même, grand Dieu, si jusque dans le petit séminaire il ne trouva pas des complices de ses désordres.

Ses vacances furent pitoyables, et pendant celles qui précédèrent immédiatement son entrée au grand séminaire, il prouva par de nouveaux actes qu'il n'était pas encore sincèrement converti.

C'est en cet état, bien peu rassurant, qu'il s'implanta dans la pépinière du sacerdoce, et c'est dans ce saint lieu que nous allons étudier sa conduite actuelle.

Nous ne supposerons jamais que le séminariste commette des fautes contre la sainte vertu dans le séminaire même. Malheur à lui s'il en était ainsi! Mais non, nous voulons croire qu'il n'y en commet point; il s'observe, il s'enchaîne, et cette suspension d'actes mauvais lui fait croire que c'en est fait de ses passions et qu'il en est délivré pour toujours. Cependant il porte dans son cœur affaibli un vieux ferment recouvert plutôt que détruit, qui pourra bien produire plus tard ses déplorables effets. Voici les dispositions actuelles d'un tel séminariste.

L'aiguillon de la chair se fait sentir par des tentations fréquentes et quelquefois très-vives, et, ces tentations, il les combat avec mollesse et avec lâcheté.

Au lieu de puiser dans le souvenir du passé des sentiments d'humilité et de confusion, son imagination s'y reporte avec une demi-complaisance, et il se surprend assez souvent dans la contemplation de tableaux plus ou moins dangereux qui lui rappellent ses anciennes misères.

Sa chair n'est pas entièrement soumise; elle aime beaucoup tout ce qui la flatte, et elle est excitée par une multitude d'objets qui passent inaperçus devant les yeux du jeune homme vraiment chaste.

Ses sens sont avides d'émotions mauvaises; il leur refuse sans doute plusieurs satisfactions qu'ils réclament; mais il doit voir que ce sont des ennemis enchaînés qui espèrent se débarrasser plus tard de leurs pénibles entraves.

Ses yeux surtout sont loin d'être inactifs : ils veulent voir et ils voient en effet certaines personnes dont la rencontre réveille les passions. Quelquefois son regard est direct et arrêté; d'autres fois il est furtif et en quelque sorte hypocrite; il semble qu'il ne veut pas voir, il baisse les yeux, on le croit parfaitement modeste, et cependant rien ne lui échappe. Le mauvais fonds est toujours là.

La sympathie de sexe est loin d'être éteinte dans son cœur; à chaque instant elle annonce sa présence, et, pour éclater, on dirait qu'elle n'attend que des occasions.

En les attendant, ces occasions, la nature se satisfait quelquefois par des amitiés particulières dans le séminaire. Il lui faut des attaches à cette nature sensuelle, et, faute de mieux, elle se contente des seules qu'elle puisse actuellement former. Rassuré par la similitude du sexe, notre jeune homme est tranquille. Il aime cependant, et quelquefois même il aime beaucoup trop certain condisciple qui lui rend la pareille : sentiments tendres, regards affectueux, cadeaux mutuels, serrements de main expressifs, désirs de se rencontrer quand on est séparé, entretiens expansifs

quand on est seul à seul, échange de lettres qu'on ne voudrait montrer à personne : autant de traits qui caractérisent l'affection équivoque au courant de laquelle on se laisse entraîner. Sans doute tout cela vient s'abriter sous le voile d'une amitié légitime ; mais, hélas! sans qu'on s'en rende bien compte, dans cette amitié la passion joue quelquefois son rôle et laisse entrevoir de grandes faiblesses dans l'avenir.

Le séminariste peu affermi dans la sainte vertu n'a point pour son corps cette retenue, ce respect même qu'ont pour le leur les jeunes gens éminemment chastes. Il se permet en ce point certaines libertés, soit par regards, soit par actions qui ne sont point à proprement parler des péchés, mais qui ne sont pas non plus l'indice d'une chasteté craintive et délicate.

Et que dirons-nous des vacances d'un séminariste de cette trempe? N'est-ce pas alors que les tentations redoublent, que les occasions sont recherchées, qu'on se permet la lecture de certains livres qui ne sont pas tout à fait des romans, de certains feuilletons qui ne sont pas tout à fait obscènes, lectures pendant lesquelles le cœur s'amollit, et après lesquelles la conscience murmure? N'est-ce pas alors aussi qu'on fait des visites imprudentes, qu'on renoue des amitiés dangereuses, et que dans toutes les sociétés où l'on se trouve, on se sent irrésistiblement entraîné vers les jeunes personnes plutôt que vers les personnes âgées? N'est-ce pas alors enfin que de nouvelles chutes annoncent l'ancienne faiblesse, et jettent dans le plus pénible embarras le confesseur du séminaire chargé de se prononcer sur une vocation si douteuse?

Pour comble de malheur, ce jeune séminariste manque de piété. Voilà peut-être le trait qui le distingue de la manière la plus invariable. Il ne le pense pas sans doute,

et plusieurs, au premier abord, auront peine à se le persuader : nous croyons cependant qu'il en est ainsi. Quelques-uns des traits ci-dessus énoncés peuvent ne pas se rencontrer chez le séminariste peu chaste ; mais le manque de piété s'observe toujours. Le démon peut, pour l'aveugler, lui épargner les tentations, les révoltes charnelles, les chutes ou les demi-chutes et autres choses semblables. D'un autre côté, voyant une différence notable entre sa conduite antérieure et sa conduite actuelle, il se forme une assez bonne opinion de sa vertu et se croit même positivement pieux. Cependant, nous le répétons, la piété lui manque. Sans doute il en pratique les actes; il prie plusieurs fois le jour, il se confesse, il communie, il s'acquitte des exercices spirituels que le règlement du séminaire lui impose; mais tout cela peut se faire sans qu'il y ait au fond de l'âme une piété solide et véritable; et malheureusement c'est ce qui a lieu chez le séminariste qui n'est pas bien affermi dans la pratique de la sainte vertu.

L'élève pieux et parfaitement chaste est rempli d'estime pour la chasteté; il frémit à la pensée de tout ce qui peut la ternir; il fuit avec empressement les occasions qu'elle redoute, et il aimerait mieux mourir que de se permettre un acte impur quelconque. Outre cela, les grandes vérités de la religion sont profondément implantées dans son âme; la pensée de la mort, du jugement et de l'enfer est sa pensée fixe et habituelle; la sublimité du sacerdoce lui apparaît avec une majesté qui lui cause un trouble et une frayeur que son directeur est obligé de modérer; et comme il ne voit que la piété qui le puisse rassurer, il l'embrasse avec une sainte ardeur et trouve dans sa pratique des consolations ineffables et une force invincible.

Or, c'est tout cela qui fait défaut au séminariste peu

chaste : les grandes vérités dont nous venons de parler le laissent à peu près insensible; ce sont pour lui des traits émoussés qui, ne stimulant point sa piété, le laissent, sous ce rapport, dans un état de froideur et de somnolence qui devrait le faire trembler et qui ne lui donne pas même la pensée de la crainte. C'est pour les directeurs de séminaires un sujet de désolation de voir frémir ceux de leurs élèves qui devraient être calmes, et de voir parfaitement calmes ceux qui devraient frémir.

Redisons-le donc, non la piété du séminariste peu chaste n'est point vive, n'est point rassurante : ajoutons même qu'elle ne peut pas l'être : pourquoi? parce que la racine principale d'où vient la piété et qui l'alimente ne se trouve point chez lui ou y est excessivement faible. Quelle est cette racine? C'est la mortification, cette vertu qui renferme toutes les autres, et qui réforme l'homme tout entier. Quelle mortification y a-t-il et peut-il y avoir chez le séminariste mou, sensuel, qui flatte sa chair au lieu de la dompter, et lui accorde les satisfactions qu'il devrait lui interdire?

Où en êtes-vous, mon enfant, sur ce point capital? Ah! si, en lisant ce qui précède, vous dites avec un sourd gémissement : Mon Dieu, mon Dieu, que voilà bien ce que je suis! tremblez, tremblez : tremblez à la vue du présent déjà si déplorable; mais tremblez plus encore à la vue des tempêtes et des naufrages que l'avenir vous réserve.

Si le séminariste dont nous venons de crayonner le portrait, a obtenu de son confesseur la permission telle quelle d'être prêtre, voici, selon nous, et, nous pouvons le dire, selon l'expérience, son avenir probable.

Écoutez, jeune élève, et méditez attentivement ce que vous allez lire; c'est, hélas! l'histoire de plusieurs de vos devanciers que nous allons raconter.

Quelque froid que vous soyez dans le service de Dieu, l'étonnante transformation qu'opérera en vous le sacerdoce, vous saisira d'abord avec une certaine vivacité. Votre première messe, votre première absolution et les premiers actes de votre ministère feront inévitablement sur vous une impression plus ou moins profonde.

Mais *bientôt*, retenez ce mot, bientôt ces sentiments que vous n'entretiendrez point par les actes d'une piété ardente et soutenue, s'affaibliront au point de devenir à peine perceptibles.

Bientôt vous vous familiariserez avec l'autel, avec le saint tribunal, avec les fonctions augustes de votre sacerdoce, et vous serez dans le plus saint des états moins fervent que ne l'est un pieux laïque dans la vie commune.

Les exercices spirituels que vous faisiez forcément au séminaire vous seront à charge; vous supprimerez les uns, vous abrégerez les autres, et le peu que vous conserverez encore, vous le ferez avec une piété chaque jour décroissante.

Or, ce que vous perdrez d'un côté, la mauvaise nature le gagnera de l'autre : longtemps comprimée, elle voudra se soustraire à cette compression.

Pour la satisfaire, vous prendrez part à ces festins qui ne fortifient guère la chasteté, et vous deviendrez un homme de bonne chère, un prêtre sensuel.

Vos sens, que vous n'aurez jamais sévèrement châtiés, vous demanderont chaque jour des satisfactions nouvelles que vous n'aurez pas le courage de leur refuser.

Votre imagination, qui vous livrait déjà dans le séminaire de si rudes combats, se dédommagera de la demi-contrainte que vous lui imposiez et réveillera les passions, si tant est qu'elles sommeillent.

Les tentations excitées chaque jour et par les désordres

dont nous venons de parler, et par des occasions de tous les instants, même dans les fonctions les plus saintes, attaqueront votre chasteté déjà si peu solide, et vous conduiront sur le bord de l'abîme, en attendant qu'elles vous y précipitent.

Votre société habituelle ne sera point celle d'un saint prêtre qui pourrait vous donner de sages conseils : vous les fuirez, ces conseils, et vous vous lierez avec quelques prêtres qui vous laisseront fort tranquille à cet égard ; prêtres légers, dissipés, sans piété et peut-être prédisposés comme vous aux misères charnelles.

Vos lectures ne seront guère ascétiques. N'osant pas peut-être vous procurer des livres positivement mauvais ni même simplement équivoques au point de vue des mœurs, vous vous dédommagerez de cette privation par certains feuilletons que vous lirez furtivement, mais avidement, et dont le résultat infaillible sera le dégoût de la piété, le refroidissement du zèle, et un grand relâchement dans toutes les fonctions du saint ministère.

Vous trouvant sans attrait pour les choses de Dieu, vous vous tournerez vers le monde; vous aimerez ses sociétés, et l'ennemi de votre salut vous fera choisir celles où votre chasteté sera le plus rudement assaillie.

Votre cœur si faible, si attachant, si peu soutenu du côté de la piété, environné d'objets qui le séduiront, rencontrera quelque cœur aussi faible que lui ; et la moindre étincelle jaillissant d'un de ces cœurs, les embrasera tous les deux du feu de l'abîme.

Alors viendront ces visites mutuelles si dangereuses, ces assiduités continuelles, ces longs entretiens sans témoins et toutes les misères qu'entraîne après elle une si déplorable conduite.

Bientôt de telles relations seront connues du public; il

en fera la matière de ses censures et vous retirera le peu d'estime qu'il vous accordait encore.

Prévoyant de graves et prochains scandales, de pieux laïques ou quelques confrères dévoués viendront vous trouver et vous prieront au nom de la religion et de votre intérêt propre de renoncer à vos fréquentations suspectes. Mais il sera trop tard; déjà votre cœur sera gagné et peut-être gâté; vous recevrez mal les conseils du zèle et de l'amitié; vous braverez les accusations de toute une paroisse; vous résisterez aux sollicitations les plus empressées, et vous aimerez mieux sacrifier votre honneur et perdre votre âme, que de rompre les liens dans lesquels vous serez enlacé.

Est-il besoin de dire que l'oisiveté fera de plus en plus vos délices, et que l'idée seule du travail vous inspirera de la répugnance et du dégoût? Écriture sainte, théologie, études sérieuses et méthodiques, tout sera mis de côté. Prédications négligées, catéchismes sans préparation, malades non visités, confessions entendues à la hâte et à contre-cœur, cas de conscience décidés contre toutes les règles et tous les principes, absence complète de zèle, ne vous souciant pas plus du salut de vos frères que du vôtre, confessions personnelles rares, sans contrition, et faites à un prêtre choisi exprès parmi les plus indulgents et les moins pieux : quel désordre! quel chaos!

Du reste, vous devez bien le penser, plus de paix pour vous alors, plus de joie intérieure, plus de consolation d'aucun côté. Votre conscience perpétuellement agitée, si elle n'est pas encore assoupie, votre froideur dans le service de Dieu, votre horreur pour les pratiques pieuses, votre réputation compromise, votre ministère en friche et frappé de stérilité, vos craintes continuelles à la pensée d'une dénonciation : quel état!!! Repoussé par les bons

prêtres, méprisé par les impies, déconsidéré auprès des âmes pieuses, amèrement critiqué par tout le monde: quelle vie! quelle flétrissure pour le sacerdoce! quel sujet de deuil pour l'Église!

Et, malheureusement, ce ne sera pas tout encore; ce ne sera même que le commencement des grandes désolations: *Hæc autem initia sunt dolorum.* Instruits de votre conduite (car presque toujours ils finissent par l'être), vos supérieurs ecclésiastiques vous imposeront l'obligation de la réformer, et vous menaceront de peines sévères si vous continuez vos imprudentes visites. Tout sera inutile: vous prendrez un peu plus de précautions pour cacher vos relations avec l'objet de votre attachement, mais vous le visiterez encore.

Enfin viendra le jour du grand scandale et bientôt après le jour de votre disgrâce. Si vous n'êtes pas d'abord frappé de suspense, vous serez transféré dans une autre paroisse; mais cette translation ne réformera point votre cœur. Toujours faible, toujours enclin aux affections mauvaises, vous formerez bientôt de nouvelles liaisons qui vous attireront de nouveaux châtiments, et alors vous serez universellement méprisé, bafoué, dégradé, et, en vous voyant, chacun dira avec un sentiment d'horreur et de dégoût: Maudit soit le prêtre libertin!

Tout cela, sans doute, vous fait trembler, mon enfant. Pour vaincre l'ennemi furieux qui vous poursuit, saisissez donc les armes que la divine miséricorde vous présente.

— Commencez par bien voir si les traits qui caractérisent le séminariste peu chaste, se retrouvent en vous. Considérez ce que vous avez été et ce que vous êtes actuellement à l'égard de la sainte vertu. L'estimez-vous

beaucoup? Détestez-vous les péchés impurs de votre vie passée? Éprouvez-vous pour ces péchés une vive horreur? vous rendez-vous le témoignage que vous aimeriez mieux mourir que d'en commettre un seul? Pensez-vous, en un mot, que votre conversion est sincère, radicale et complète?

— Si, sur ces divers points, vous n'avez pas lieu d'être pleinement rassuré, faites part de vos craintes à votre confesseur du séminaire. Initiez-le parfaitement à toutes vos misères passées et présentes. Faites-lui une confession générale très-exacte et donnez-lui connaissance non-seulement de vos *péchés* contre la chasteté, mais encore de vos *dispositions actuelles* à l'égard de cette vertu.

— Si vous reconnaissez en vous quelque faiblesse sur l'article que nous traitons, combattez avec vigueur. Malheur à vous si vous êtes lâche, mou, sans nerf et sans énergie! Voilà ceux que l'esprit impur attaque presque toujours avec succès.

— Évitez tout excès dans le boire et dans le manger, fuyez la bonne chère et les festins, et embrassez la mortification du goût comme votre ancre de salut: *Abundantia ciborum, fomenta vitiorum*, dit saint Isidore. *Ubi saturitas, ibi libido dominatur,* dit saint Jérôme.

— Détestez l'oisiveté; c'est la sentine de tous les vices et l'ennemie jurée de la chasteté. Si vous n'aimez pas le travail et si vous êtes prédisposé tant soit peu au vice impur, vous ne serez chaste que par miracle: *Luxuria*, dit saint Bernard, *citò decipit hominem otiosum.*

— Soyez parfaitement modeste, surtout dans vos regards. Les yeux sont les portes du cœur; c'est par eux que l'esprit impur fait son entrée dans l'âme. Plus ils sont avides de voir ce qu'ils ne doivent pas voir, plus vous devez les châtier avec sévérité: *Nequius oculo quid creatum*

est? nous dit l'Esprit saint... *Virginem ne conspicias, ne fortè scandalizeris in decore illius.*

— Pratiquez, avec l'agrément de votre directeur, quelques actes de pénitence corporelle, non pas de loin en loin dans quelques accès de ferveur, mais habituellement et d'une manière réglée : *Pertimescit Satanas piorum vigilias, jejunia,* etc.

— Fuyez les occasions que redoute la sainte chasteté. N'allez jamais, sans une bonne raison, dans les maisons où se trouvent de jeunes personnes. Si vous devez y aller quelquefois, n'y soyez que le temps nécessaire et, pendant ce temps, édifiez tous ceux que vous visiterez par la plus exacte modestie dans vos regards, dans vos paroles et dans toutes vos manières.

— Ne fréquentez que des séminaristes ou des prêtres parfaitement chastes, studieux, sobres, amateurs de la solitude, et d'une piété exemplaire : ils vous communiqueront leurs vertus si vous les choisissez pour vos amis intimes.

— Jamais de fréquentation tant soit peu suspecte. Si une seule langue dit contre vous un mot de critique à cet égard, et que ce mot vous soit rapporté, suspendez impitoyablement vos visites, et dites-vous à vous-même : Il n'est pas nécessaire que j'aille en cette maison, et il est absolument nécessaire que je conserve ma réputation intacte.

— Soyez sévère sur le point des lectures : n'en faites jamais qui soient tant soit peu légères en ce qui touche les mœurs. Ne vous réglez pas, à cet égard, sur la conduite de quelques-uns qui agissent en ceci avec trop de liberté. Ne dites pas, par exemple : Tel bon séminariste et tel bon prêtre lisent ce livre; donc je puis le lire moimème. Puisque vous connaissez votre faible, vous devez penser que ce qui fait peu d'impression sur les autres, en

ferait peut-être beaucoup sur votre imagination naturellement vive et déréglée.

— Cultivez l'humilité. L'orgueil est l'impureté de l'esprit, et cette impureté est la sœur de l'autre. L'élévation de l'esprit conduit directement à l'humiliation de la chair. L'homme parfaitement humble n'est jamais un impudique.

— Abhorrez dans le séminaire les amitiés particulières. N'en recherchez aucune, et ne correspondez point à celles dont on vous donnerait quelques témoignages. Évitez la compagnie de ceux de vos condisciples vers lesquels vous vous sentez attiré par les bonnes manières et les agréments naturels qu'ils possèdent, et choisissez de préférence ceux qui n'ont rien de remarquable sous ce rapport.

— Ayez une dévotion tendre et toute spéciale à la très-sainte Vierge. Confiez-lui la garde de votre cœur, et récitez chaque jour quelque prière en son honneur, pour obtenir par son entremise la grâce de ne blesser jamais en quoi que ce soit la sainte chasteté qui lui est si chère.

—Adonnez-vous à la piété de toutes les forces de votre âme. Tant que vous serez solidement pieux, vous serez invulnérable. N'ôtez jamais un anneau à la chaîne de vos exercices spirituels. Dites-vous à vous-même avec une sainte énergie : Ce n'est pas une piété ordinaire et commune que je veux acquérir; c'est, avec l'aide de Dieu, une piété transcendante et soutenue que je veux pratiquer. L'esprit impur respecte une âme pieuse; il frémit à sa vue et n'ose en approcher. Mais dès qu'elle se relâche, il reprend courage, et si elle continue de se relâcher, il en fait infailliblement sa victime.

— Enfin si, après avoir très-nettement exposé l'état de votre âme à votre confesseur du séminaire, vous voyez qu'il balance sur le point de votre vocation, gardez-vous d'avancer. S'il vous dit positivement de faire le pas décisif,

faites-le, mais avec un sentiment profond d'humilité, de crainte et de tremblement : *Cum metu et tremore,* selon l'expression de l'Apôtre.

Relisez souvent ce chapitre, ô mon cher enfant, non-seulement pendant que vous êtes au séminaire, mais encore quand vous n'y serez plus; et puisse-t-il être votre sauvegarde tous les jours de votre vie! Ne l'oubliez jamais, *un prêtre parfaitement chaste est par là même un saint prêtre :* celui, au contraire, qui viole la chasteté est un démon, et plus qu'un démon, pouvons-nous ajouter : *Qui castitatem servavit, angelus est, qui perdidit, diabolus.*

(Voyez *le Saint Prêtre,* deuxième partie, ch. XII.)

CHAPITRE X.

Le séminariste mou, inconstant, sans énergie et sans zèle.

Si vous êtes mou et lâche par nature, vous devez vous réformer à tout prix, sous peine d'être plus tard un de ces prêtres froids et languissants qui ne font pas la centième partie du bien qu'ils devraient opérer. Mais à quels signes reconnaîtrez-vous cette mollesse et cette lâcheté? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Le séminariste à qui nous allons parler ne doit pas être confondu avec le paresseux dont nous avons parlé ailleurs. Il est sans doute prédisposé à l'oisiveté, mais nous ne le supposons pas oisif. Qu'est-il donc? Écoutez :

Il est sans action prononcée, sans vigueur, presque sans vie, et c'est au moral comme au physique qu'il est ainsi.

Il fait quelque chose, mais il le fait lâchement, par manière d'acquit et sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance.

Il agit avec une lenteur agaçante, et jamais on ne voit en lui l'activité vivace des hommes énergiques. Quand il se met à l'œuvre, on croit voir ou un voyageur fatigué d'une longue route, ou un convalescent dont la maladie a détendu le ressort vital.

Il y a dans toute sa personne extérieure je ne sais quelle nonchalance qui fait deviner aussitôt le trait saillant de son caractère. Il se traîne plutôt qu'il ne marche; son regard est langoureux, sa parole n'est pas accentuée, l'ensemble de ses traits n'a rien d'expressif : on dirait que son corps est sans nerfs, sans tendons et sans muscles, tant il est mou et indolent. Son état représente, non la démarche active et empressée de la fourmi, mais le lourd rampement de la limace.

Voyons-le maintenant dans le détail de ses œuvres.

Il étudie, mais il recule devant une application intense et soutenue, il recule surtout devant les premières difficultés qu'il rencontre. De là vient qu'il n'approfondit jamais les choses, et que, dans toutes ses études, il se contente d'une connaissance vague et superficielle. Ce n'est pas précisément le talent, c'est la force de volonté qui lui manque.

Si quelquefois il semble vouloir sortir de sa langueur, après un ou deux efforts il s'arrête comme un homme épuisé et retombe dans son apathie habituelle.

Il n'achève presque jamais ce qu'il entreprend, parce que toujours il survient quelque obstacle qu'il n'a pas la force de surmonter. Il quitte la théologie pour étudier

l'Écriture sainte, puis un peu d'histoire ecclésiastique, puis quelques pages de littérature ou d'histoire profane, mais tout cela sans suite, sans méthode, sans fruit réel, et uniquement pour pouvoir se dire qu'il fait quelque chose.

La règle du séminaire lui est fort à charge : comme toute règle, pour être fidèlement observée, demande des sacrifices et de la contrainte, et qu'il a une répugnance invincible pour ce qui l'incommode, il prend conseil de sa lâcheté et n'obéit que par hasard.

Il n'est pas méchant; on pourrait presque dire qu'il n'a pas la force de l'être. Ses vices, s'il en a, ne sont pas fougueux et emportés; il est mou jusque dans le mal, et ses péchés sont plutôt d'*omission* que de *commission*.

Malheur à lui s'il a quelques défauts! car, comme on ne peut les vaincre sans une volonté énergique et soutenue, et qu'il n'a rien moins qu'une volonté de cette nature, il est cent fois probable qu'il n'en triomphera jamais.

Il prendra bien quelques résolutions; mais à peine en mériteront-elles le nom, tant elles seront faibles et indécises. Du reste, il sait parfaitement lui-même que ces résolutions ne sont que pour la forme et qu'elles ne seront jamais suivies d'exécution.

Ce n'est pas lui qui soutiendra vigoureusement et opiniâtrément une discussion; il aime bien mieux renoncer à une victoire que de l'acheter par un effort.

Ne lui parlez pas d'œuvres qui demandent une certaine chaleur de dévouement ou une continuité de travail et d'application. Quelque bonnes que soient ces œuvres, il ne trouvera jamais qu'elles valent ce qu'elles coûtent.

Si ses condisciples lui parlent avec enthousiasme des généreux missionnaires qui vont, comme Xavier, évangéliser des nations d'idolâtres à quatre mille lieues de leur patrie, il laisse tomber de ses lèvres glacées quelques

mots d'admiration pour parler un peu comme les autres; mais il est aisé de voir que son cœur est fort peu touché de ces beaux dévouements et qu'il n'en a pas même l'intelligence. Heureux encore s'il ne dit pas, par forme d'objection adoucie, qu'on peut faire beaucoup de bien sans aller si loin!

Ne cherchez donc pas en lui des sentiments élevés, des idées grandioses; cela n'est point à sa portée : une vie douce, commode, sans agitation ni soubresauts; voilà ce qui lui plaît. Tout ce qui tend à le tirer de cette sphère paisible est mis à l'écart comme principe de trouble et d'inquiétude.

En le voyant dans de telles dispositions, on est tenté de se demander comment il envisage la vie sacerdotale et quelle conduite il se propose de tenir quand il sera prêtre. Peut-être n'y a-t-il jamais sérieusement pensé : cependant il est probable qu'il considère le sacerdoce comme une profession honorable, tranquille, peu fatigante, compatible avec un certain bien-être et même avec certains plaisirs honnêtes qui, faisant diversion à quelques travaux modérés, sont tout à fait en rapport avec son indolente nature. Il a vu quelques curés et quelques vicaires qui lui semblaient heureux, qui n'avaient que des occupations très-ordinaires, qu'on accueillait partout avec bienveillance, et que les soucis du ministère n'avaient pas l'air d'incommoder beaucoup. Voilà précisément ce qu'il convoite : exercer une profession généralement estimée, se faire respecter par une conduite extérieurement régulière, et sauver des âmes à peu de frais : oui, voilà ce que doit être le beau idéal du sacerdoce aux yeux du séminariste mou, apathique, sans énergie et sans zèle.

Pour ce qui est des vertus, il admet les unes et rejette les autres. Celles qui, lui étant en quelque sorte natu-

relles, ne l'astreignent à aucun sacrifice, il les admet : celles dont la pratique lui demande des efforts, il les rejette. Proposez-lui la douceur, la charité, la patience, la chasteté et même quelques pratiques d'humilité, vous ne l'effaroucherez point : mais ne lui parlez pas de la mortification, du zèle, de l'amour de l'étude et de l'assujettissement à une règle : ce sont pour lui d'effrayants fantômes.

Quant à ses œuvres de piété, elles sont ce qu'elles doivent être chez un séminariste de cette trempe, c'est-à-dire qu'elles sont pitoyablement faites comme tout le reste. Pourrait-il nous dire, par exemple, comment se passent ses oraisons? Oui sans doute il le pourrait, mais à coup sûr il ne le fera pas, car il aurait trop de misères à nous révéler : nature froide et immortifiée, quels élans d'amour, quelles résolutions généreuses pouvez-vous en attendre? Ses lectures, ses examens, ses visites au saint sacrement, tous ses exercices spirituels en un mot, valent-ils mieux que ses oraisons? Non; tout cela partant d'une même source, c'est-à-dire d'un cœur languissant, doit être et est en effet à peu près sans mérite. N'y trouvant aucune consolation, il s'en affranchirait bientôt si les règlements du séminaire le lui permettaient; et ce qui le prouve, c'est le relâchement auquel il s'abandonne à cet égard dès qu'il est en vacances. Alors, en effet, ou il renonce à ce qui n'est pas de stricte rigueur, ou il se contente de quelques courts exercices pour lesquels il a un peu moins de répugnance que pour les autres.

Encore si les sacrements qu'il reçoit détruisaient, ou du moins diminuaient la lâcheté qui le paralyse: mais comme ils n'opèrent que selon les dispositions qu'on apporte à leur réception, et comme les dispositions de notre jeune élève sont toujours très-imparfaites, il va sans dire que les sacrements ne produisent en lui que des effets impercep-

tibles. Nous ne voulons pas dire qu'il les profane, mais nous affirmons positivement qu'ils n'ajoutent rien à sa sanctification, et qu'il est, sous ce rapport, tout aussi imparfait le jour de son sacerdoce qu'il l'était pendant la première année de son séminaire. Dieu veuille même que ces paroles de l'Imitation ne lui soient pas applicables : *Nous devrions croître chaque jour en ferveur et en vertu, et cependant nous comptons pour beaucoup d'avoir conservé une partie de notre ferveur primitive !*

Voyons maintenant ce que deviendra plus tard le séminariste ainsi disposé.

Nous croirez-vous, jeune ami, si nous vous disons que l'avenir que vous saluez d'un regard paisible, nous apparaît, à nous, sous des couleurs sombres et lugubres? Vous allez voir, au flambeau de l'expérience, si c'est vous qui êtes en droit d'être rassuré, ou si ce n'est pas nous qui avons raison de craindre.

Quelque faible dose de travail qui vous soit imposée, vous la trouverez toujours trop forte, et vous ferez dès le début quelques réclamations à cet égard.

Votre curé, convaincu qu'il vous épargne au lieu de vous accabler, vous fera quelques sages observations ; il vous démontrera que ce qu'il vous demande n'est pas au-dessus de vos forces, et il maintiendra sa première décision.

Mécontent de ne pas voir vos réclamations accueillies, vous travaillerez avec dégoût. Votre lenteur, que vous n'aurez point corrigée au séminaire, se reproduira dans vos saintes fonctions, et, n'étant jamais prêt en temps convenable, vous les remplirez mal.

D'un autre côté, le travail vous étant pénible parce qu'il exigera des efforts et de l'application dont votre nature indolente ne s'accommodera guère, vous négligerez vos ca-

téchismes et vos prônes, au grand détriment des enfants et des fidèles en général.

Bientôt les pénitents se multiplieront, et votre clientèle, qui serait fort peu embarrassante pour un prêtre actif et zélé, le sera beaucoup pour vous qui ne serez ni zélé ni actif. Vous trouverez toujours les séances du saint tribunal trop longues et, pour les abréger, vous précipiterez les confessions, vous supprimerez les interrogations, vous trouverez un peu d'énergie pour brusquer les pénitents trop verbeux, vous ne direz qu'un mot d'exhortation, et vous ferez voir clairement que le confessional vous fatigue, ce qui sera déjà un grand mal.

A peine sorti du saint tribunal, au lieu du repos que vous vous promettiez, vous serez obligé d'aller à l'extrémité de la paroisse porter les secours spirituels à un pauvre mourant. Le temps et les chemins seront peut-être fort mauvais, et cependant il faudra partir, sans égard pour votre lâcheté qui vous arrachera quelques sourds murmures.

Pour vous délasser un peu de vos fatigues, qui ne seraient rien pour un bon travailleur, vous ferez quelques visites assez prolongées, vous quitterez même la paroisse et, au lieu de préparer votre catéchisme ou votre prône pour le dimanche suivant, vous irez perdre votre temps avec un confrère du voisinage; les courses, le jeu, les festins vous plairont mieux que les œuvres du ministère, parce qu'ils seront plus en rapport avec votre fonds de mollesse et d'apathie.

Votre curé, indulgent d'abord, voyant bientôt que votre vie errante et oiseuse n'est pas fort ecclésiastique; apprenant d'ailleurs que votre ministère en souffre, et recueillant çà et là les plaintes trop fondées des paroissiens, vous donnera quelques conseils, et, si les conseils sont insuffisants, il en viendra jusqu'aux réprimandes: d'où résulteront des

explications pénibles, qui malheureusement ne vous corrigeront guère et altéreront la bonne harmonie qui devrait toujours régner entre le curé et son vicaire.

Quand on saura dans la paroisse (et on le saura promptement) que vous n'avez ni l'amour du travail, ni le goût du ministère, ni le zèle des âmes, vous serez en butte à une foule de critiques, vous perdrez la confiance des paroissiens, vous ferez murmurer vos pénitents et vos malades, et l'on dira que vous n'avez pas l'esprit de votre état, ce qui ne sera que trop véritable.

L'ordre que vous n'aurez jamais aimé ne fera pas plus vos délices quand vous serez prêtre, qu'il ne les faisait quand vous étiez séminariste. La fermeté de volonté qu'exige l'observation d'un règlement étant antipathique à votre caractère, vous n'aurez rien de précis et de méthodique dans l'exercice de vos fonctions. Vous direz votre messe tantôt d'assez bonne heure et tantôt fort tard; vous confesserez quand le confessionnal ne vous inspirera pas trop de répugnance; et quand il en sera autrement, vous ferez dire à vos pénitents de ne pas vous attendre et de revenir un autre jour, ce qui pourra rebuter quelques vieux pécheurs, et faire avorter plus d'une conversion.

Enfin vous serez à charge à votre curé, à la paroisse et à vous-même; car les caractères mous et apathiques ne goûtent pas plus de consolations dans le service de Dieu qu'ils n'en procurent aux autres.

Mais vous ne serez pas toujours vicaire, et quand une cure vous sera confiée, vous croirez voir le paradis terrestre vous ouvrir ses portes. La joie que vous éprouverez ne sera pas partagée par les saints prêtres qui connaîtront votre fonds de mollesse; ils plaindront la paroisse qui vous aura pour pasteur, et malheureusement ils auront raison de la plaindre.

Ah ! mon cher enfant, si vous saviez combien est désolant le ministère d'un curé sans énergie et sans zèle ! Parce qu'il ne voit point dans sa conduite ces affreux désordres qui scandalisent et révoltent les peuples, il se tranquillise et, se formant une assez bonne opinion de lui-même, il laisse tomber dans les éternels abîmes une multitude d'âmes qu'il devrait sauver. Il n'égorge pas ses brebis, et c'est ce qui le rassure, mais il les laisse périr d'inanition et de misère, et c'est ce qui ne le touche point. Que de pasteurs mous, lâches, amateurs du repos et de la vie commode, auront à répondre de tant de pécheurs qu'ils auraient pu et dù ramener à Dieu avec un peu de zèle et d'énergie !

Mais revenons à vous et voyons quel curé vous serez avec votre nature froide et inactive.

Les premiers jours peut-être, vous puiserez dans la joie que vous éprouverez une espèce d'ardeur que vous prendrez pour du zèle. Il vous semblera que votre changement d'état aura changé aussi vos dispositions habituelles. Le plaisir que vous aurez à vous dire : « Je suis maître de mes actes ; » la joie de vous voir à la tête d'un troupeau, et de pouvoir dire en contemplant vos paroissiens groupés autour de la chaire : «Voilà mes brebis ;» le doux retentissement du titre de *curé* qui chatouillera délicieusement vos oreilles : tout cela, nous le répétons, vous électrisera pendant quelques jours et vous fera croire que le temps de l'indolence sera passé : illusion ! illusion ! La joie du début sera de courte durée ; elle passera bientôt, et ce que vous preniez pour un élan de zèle sera remplacé par votre ancienne apathie.

Le travail vous sera toujours à charge ; et comme il sera plus abondant encore qu'au temps de votre vicariat, vous en omettrez une partie, et le peu que vous vous imposerez,

vous le ferez sans ferveur, sans consolation, sans mérite et sans fruit.

Vous verrez votre paroisse remplie de pécheurs, et vous ne ferez pas une démarche sérieuse pour essayer de les convertir. Vous vous habituerez à les voir pendant presque toute leur vie éloignés des sacrements, et s'ils vous laissent tranquille dans votre église et votre presbytère, vous les laisserez tranquilles eux-mêmes dans leur mauvaise voie.

Vous gémirez bien quelquefois avec vos confrères sur le relâchement des chrétiens en général, mais vous vous bornerez à en gémir. Vous direz que vos paroissiens ne sont pas foncièrement mauvais, mais qu'ils sont seulement indifférents et apathiques, et vous ne voudrez pas voir dans leur apathie le reflet et la conséquence de la vôtre.

Avec un peu de réflexion, vous comprendriez tout à l'heure que la torpeur de l'indifférence ne peut être efficacement combattue que par le stimulant du zèle; mais, ne pouvant obéir aux inspirations du zèle sans de vigoureux efforts, et ne voulant, d'un autre côté, vous imposer aucune violence, ni même aucun embarras ou contrainte, vous laisserez périr les âmes dont vous aurez la charge sans voler à leur secours, comme le font les saints prêtres.

Vous trouverez que tout va bien pourvu que l'on ne meure pas sans vous appeler au moment de la mort; et toute une vie de péchés et de désordres sera rachetée à vos yeux par la confession si peu rassurante de la dernière heure.

Vous n'aurez point recours aux moyens extraordinaires qu'un zèle ardent emploie pour la régénération des paroisses : stations d'avent et de carême, mois de Marie, adoration perpétuelle, établissement de confréries, neuvaines ou retraites, missions surtout, plus salutaires encore que tout le reste; autant d'armes puissantes, entre les

mains d'un pasteur zélé, pour attaquer et vaincre les pécheurs. Les emploierez-vous ces armes? Non : la crainte du mouvement et du travail paralysera votre âme languissante, et vous serez sourd à la voix de Dieu qui vous criera par son prophète : *Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate..... Confortamini et nolite timere, ecce Deus vester ultionem adducet retributionis.*

A quoi donc se réduira votre ministère? C'est pénible à dire, mais malheureusement ce n'est que trop vrai : recevoir les pécheurs qui viendront d'eux-mêmes; ne courir jamais après ceux qui ne viendront point; fatiguer les paroissiens par des sermons vagues, décousus, froidement écrits et débités plus froidement encore; peu de zèle pour les malades, peu de goût pour le saint tribunal, peu d'attrait pour l'étude, peu d'empressement pour les bonnes œuvres, amour du repos, horreur de tout ce qui demande du nerf et de l'action, vie lâche, en un mot, et absolument opposée à celle que le grand Apôtre demandait à Timothée quand il lui disait : *Labora sicut bonus miles Christi.... Prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ.*

Laisser faire, et ne faire presque rien vous-même : telle sera votre devise; et cette devise, publiquement affichée et bien connue, vous fera la réputation d'un prêtre sans zèle, insensible à tout ce qui s'appelle bonnes œuvres, conversion et salut des âmes.

Votre église, votre maison, vos affaires temporelles, tout se ressentira de votre fonds de mollesse; pas d'ordre, pas d'exactitude, pas de soin, pas de vigilance : tout cela demanderait des efforts, et vous en serez incapable.

Quel malheur si vous avez un vicaire! Instruit à votre école, avec l'inclination naturelle qu'il aura comme tout le monde au repos et au plaisir, comment se formera-t-il

au zèle et à la pratique du saint ministère, si celui qui devrait être son modèle, lui donne à chaque instant l'exemple de la négligence et de la lâcheté ?

Est-il nécessaire d'ajouter qu'on retrouvera votre langueur dans vos exercices spirituels comme dans tout ce qui vient d'être dit? Quelle pitié peut jaillir du cœur froid et engourdi d'un prêtre indolent et sans zèle ? Aussi vous bornerez-vous, en fait d'œuvres pieuses, au strict nécessaire : la messe, le bréviaire et je ne sais quelle ombre d'oraison, souvent omise et toujours mal faite ; voilà les seules prières dont vous conserverez l'usage. Plus de lectures, plus d'examens, plus de visites au saint sacrement, absence totale de ces saintes pratiques qui font les délices du prêtre fervent et qui, seules, pourraient vous faire sortir du triste état dans lequel vous gémirez toute votre vie : oui, toute votre vie, jeune ami, car, pensez-y bien, c'est chose inouïe de voir revenir à la ferveur le prêtre qui s'est fait une habitude de la tiédeur et de la nonchalance.

Recourez donc aux moyens qui vont vous être indiqués pour remédier à un mal si grave en lui-même et si funeste dans ses conséquences.

— Pénétrez-vous bien d'abord de cette vérité que, parmi toutes les professions, il n'en est aucune qui, pour être parfaitement exercée, demande autant d'activité, d'ardeur, d'abnégation, de généreux dévouement et d'énergie de volonté que la profession sacerdotale en exige de celui qui l'embrasse. Un prêtre, vraiment prêtre, doit se dire à lui-même avec une foi vive : Je suis chargé du ministère le plus éminent par sa dignité, mais le plus effrayant par la responsabilité qu'il impose ; je ne m'appartiens plus, je me dois tout entier aux âmes dont j'ai la charge ; mes prières, mes travaux, mes veilles, mon temps, ma santé, ma vie

même, tout cela, sans en excepter la moindre parcelle, doit être consacré au salut des âmes. Pour le procurer, ce salut, je ne dois jamais me laisser abattre ni par les tentations, ni par les persécutions, ni par le peu de succès de mes entreprises : toujours en haleine, je dois, comme saint Paul, oublier ce que j'ai fait pour ne penser qu'à ce qui me reste à faire, de manière à pouvoir dire avec ce grand Apôtre sur mon lit de mort : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi.... in reliquo reposita est mihi corona justitiæ.*

Or, n'est-il pas évident qu'une telle vie demande une dose énorme d'activité, de zèle et d'ardeur? et le prêtre mou, indolent, sans courage et sans énergie pourra-t-il jamais exercer avec fruit les fonctions si variées, si importantes et si difficiles de son divin sacerdoce?

Quand vous aurez acquis la conviction que vous êtes mou et lâche par nature, résistez vigoureusement à la mauvaise inspiration que vous aurez de céder au torrent, vous persuadant que vous lutteriez en vain contre le courant qui vous entraîne. Sans doute la victoire n'est pas aisée : on peut tout attendre d'un homme énergique qui a la force de vouloir et d'exécuter ce qu'il veut; mais on doit tout craindre de la part d'un lâche qui tremble devant un obstacle. Cependant il peut toujours, en s'appuyant sur Dieu, s'appliquer les paroles de saint Paul et dire comme lui : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

— Puisque vous avez vu le terme fatal où la lâcheté conduit, et puisque, nous le supposons, vous en avez été effrayé, revoyez ce qui vous a touché; faites-en la matière de vos méditations les plus ordinaires; lisez souvent ce chapitre qui vous convient mot pour mot; priez Dieu pendant cette lecture qu'il vous donne le courage d'en bien profiter, et, pour vous stimuler, adressez-vous de temps

en temps cette question que l'Esprit saint vous adresse lui-même : *Usquequò, piger, dormies?*

— Entrez résolûment dans la voie des sacrifices. Jamais vous ne triompherez de votre lâcheté, si vous n'acquérez pas l'esprit de mortification et de renoncement à vos aises. Si cela vous répugne, concluez que vous en avez par cela même un pressant besoin. Dites-vous quand cette répugnance se fera sentir : Cela me coûte, il est vrai, mais vaut-il mieux périr en m'épargnant, que de me sauver en combattant ? Puisqu'il faut résister ou mourir, résistons ; puis, appelez Dieu à votre aide et dites-lui du fond du cœur : *Deus in adjutorium meum intende.*

— Si vous ne pouvez pas d'abord faire tous les sacrifices qui vous seront demandés, faites-en du moins quelques-uns, et notez chacun d'eux comme une victoire. Imposez-vous dans votre méditation du matin un ou deux sacrifices pendant la journée ; déterminez d'avance ces sacrifices, et quand le moment de les faire sera venu, armez-vous de courage, implorez l'assistance de Jésus et de Marie, et soyez sûr que cette assistance, qui n'est jamais refusée à celui qui la réclame, produira son effet.

— Si vous succombez, relevez-vous avec énergie ; punissez-vous de votre infidélité ; faites à l'instant même quelque œuvre qui vous coûte, pour remplacer par ce nouveau sacrifice celui devant lequel vous avez reculé.

— Observez avec une inviolable fidélité le règlement du séminaire. Astreignez-vous même à un règlement particulier qui fixe l'ordre de vos études, vos pratiques de piété, la manière de faire vos actions, etc. Ne faites pas ce second règlement trop sévère d'abord, mais tenez ferme à l'exécution des points que vous aurez arrêtés. Rien ne fortifie la volonté comme l'assujettissement à une règle. L'homme qui vit sans règle est un lâche ; sa règle est sa

mauvaise nature qui ne vit que de liberté et d'indépendance. Il fait ce qui lui plaît, c'est-à-dire qu'il ne fait que rarement et par boutade ce que Dieu lui commande.

— Embrassez la piété, non pas la piété ordinaire et commune, mais une piété hors ligne. Vous ne vous figurez pas l'énergie qu'elle vous procurera; vous ne comprendrez pas l'étonnant changement qu'elle opérera en vous si vous la laissez agir selon sa nature. La piété fait des prodiges quand on en suit les inspirations. Elle éclaire, elle console, elle fortifie, elle élève les sentiments, elle plie la volonté et elle donne du courage aux hommes les plus lâches et les plus apathiques.

— Approchez souvent des sacrements; faites bien connaître à votre directeur le fonds de mollesse qui est en vous; signalez-lui particulièrement les points sur lesquels vous avez ordinairement le plus de reproches à vous faire, et demandez-lui comme une grâce de vous imposer pour pénitence certains exercices pour lesquels vous avez naturellement peu d'attrait.

— Adoptez l'usage, si votre directeur vous le permet, de quelques pénitences corporelles. Chez les hommes mous, c'est la chair qui domine; c'est donc aller à la source du mal que d'attaquer cette chair rebelle. Si vous y faites attention, vous verrez que toujours la volonté se fortifie à mesure que les appétits charnels s'affaiblissent. Les plus grands sacrifices ne sont rien pour un vrai pénitent; les plus petits, au contraire, rebutent et déconcertent les hommes sensuels et immortifiés.

— Étendez l'horizon de votre zèle. Regardez un prêtre sans zèle comme un corps sans âme. Voyez la terre peuplée de pécheurs qui tombent en enfer par torrents. Souvenez-vous que le prêtre est, par sa profession, leur père et leur sauveur. Rougissez à la simple pensée d'être un

prêtre froid, insouciant et sans entrailles à l'égard des âmes pour lesquelles Jésus-Christ a versé tout le sang de ses veines.

— Parlez souvent à vos condisciples du zèle et des merveilles qu'il produit quand un prêtre en est embrasé. Imaginez d'avance les œuvres que vous entreprendrez pour la conversion des pécheurs. Entrez dans les sentiments de saint François-Xavier qui, pendant qu'il traversait les mers, soupirait après le moment où il allait se dévouer au salut de ses chers Indiens. Vous aussi, soupirez après le jour où vous pourrez dépenser vos forces et votre vie au profit des pécheurs qui vous attendent.

Tels sont, mon enfant, les généreux sentiments que vous devez donner comme contre-poids à cette misérable apathie, qui ferait de vous un fantôme de prêtre. Soyez un bon laïque plutôt qu'un prêtre tiède, et ne vous chargez que de votre âme, si vous n'avez pas le courage de vous consacrer au salut de celles de vos frères. *Amen!*

(Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique,* deuxième partie, ch. IX.)

CHAPITRE XI.

Le séminariste grossier, incivil et mal élevé.

Généralement, on peut dire que le prêtre est appelé à vivre au milieu du monde : c'est là qu'il doit déployer

son zèle et exercer son apostolat. Il faut donc, non pas qu'il soit mondain, Dieu nous garde de proférer une telle parole! mais qu'il gagne le monde par un certain tempérament de bienséance et de simplicité qu'il est assez difficile de bien concilier. S'il est agreste et grossier, on le méprise; s'il est élégant et maniéré, on le raille; et dans ces deux cas il paralyse les fruits de son divin ministère.

Le temps du séminaire est le temps des réformes : c'est là qu'il faut s'étudier, se plier, se façonner, pour être plus tard ce que l'on ne serait jamais si l'on n'avait pas pris, dès le principe, une direction convenable.

Essayons de faire bien connaître l'incivilité et le mauvais ton qu'un séminariste doit s'appliquer à combattre.

Ce défaut a un avantage qui manque à plusieurs autres : il est manifeste et saillant; il est même si extérieur qu'on serait presque tenté de croire qu'il n'a point, ou du moins qu'il a peu de racines à l'intérieur.

Le séminariste incivil et grossier est quelquefois tel par nature; mais le plus souvent, sa lourdeur et sa grossièreté sont la conséquence d'une première éducation qui n'a pas été cultivée.

Dès qu'on le voit, on le juge. Se trouvant au séminaire avec plusieurs élèves qui n'ont point ses mauvaises manières, on est sur-le-champ frappé du contraste.

Il a presque toujours le verbe très-haut. Il devrait parler moins que les autres, et, au contraire, c'est lui qui donne le ton dans les conversations.

Il est très-fort sur les grosses plaisanteries qui provoquent un gros rire : il a une ample provision de dictons populaires qu'il prend pour de bons mots, et qu'il débite avec un laisser-aller qui touche de bien près à la trivialité.

Il manie sans façon l'épigramme; mais malheur à celui

contre qui il la dirige! Ses épigrammes ne sont pas des traits aigus, ce sont des massues : elles ne percent pas, elles assomment.

Il est fort redouté dans les discussions; sa voix domine toutes les autres, et cet ascendant, qui n'est pas son moindre argument, exerce une telle compression sur ses adversaires, qu'ils aiment mieux s'avouer vaincus que d'en venir aux mains avec ce rude jouteur.

Gardez-vous de le contredire ou de le froisser, car le premier mot qu'il vous adresserait serait presque une injure.

Il se permet souvent des bouffonneries très-messéantes; il raconte des anecdotes plus que légères, et laisse échapper des expressions qui étonnent et scandalisent même ses condisciples.

Il contrefait les paysans, les hommes du peuple, et connaît si bien leur langage, qu'en l'entendant on croit les entendre eux-mêmes.

Quelquefois, dans l'intimité, il hasarde une chansonnette un peu grivoise qu'un élève ecclésiastique ne devrait jamais se permettre.

Quant à ses actes extérieurs, ils marchent de pair avec ses paroles. La modestie, qui doit être, par excellence, la vertu d'un élève du sanctuaire, lui est à peu près inconnue. Il y a je ne sais quoi de lourd et de rustique dans son allure qui déjà lui ravit le respect que commande la bonne tenue.

Il aime le jeu; mais les jeux qu'il préfère sont ceux qu'il devrait s'interdire. Il frappe ses condisciples sur l'épaule, il les pousse, il leur prend la main d'un air de camaraderie, et quelquefois même se faisant lutteur, il se livre cavalièrement aux exercices du pugilat.

Pendant les promenades et même dans les rues de la ville, il ne s'impose aucune retenue; il regarde tout ce

qui l'entoure; il rit bruyamment de ce qu'il voit ou de ce qu'il raconte, et si tous les séminaristes étaient aussi peu modestes que lui, la rencontre de cette assemblée d'élèves ecclésiastiques ne serait rien moins qu'édifiante pour les gens du monde.

Pendant les vacances, il est à peu près ce qu'il était avant d'entrer au séminaire. On s'attendait à le trouver modeste, réservé, mesuré dans ses paroles, dans sa tenue et dans l'ensemble de sa conduite; mais il n'en est rien. Toujours même épanchement, même jovialité, mêmes bouffonneries. Il passe des heures et presque des jours avec des personnes de bas étage, dans des maisons où sa présence n'édifie guère. C'est là qu'il se plaît, et cela se conçoit; il a dans ces maisons ses coudées franches, selon l'expression vulgaire; il y prend des récréations selon ses goûts; il y parle tout à son aise et il rit à gorge déployée sans la moindre contrainte.

Il est dans son habillement d'une négligence qui dépasse notablement les bornes de la simplicité. Ses vêtements sont sales, déchirés et couverts de taches. Sa chevelure est dans un désordre qui ne fait pas plus que tout le reste l'éloge de sa propreté. Bref, l'ensemble de son costume et de sa personne extérieure fait sourire ceux qui ne gémissent pas, et annonce tout d'abord un jeune homme mal élevé.

Si vous entrez dans sa cellule, vous la trouvez en rapport parfait avec les habitudes de celui qui l'habite. Tout y est en désordre; rien n'y est à sa place, et, dès le premier coup d'œil, vous avez l'idée de la négligence et de la saleté.

On voit assez, par tout ce qui précède, qu'un tel séminariste doit être complétement étranger à ce qui s'appelle égards, politesse, tact, complaisance et délicatesse de

sentiments. Ces aimables convenances, dont la bonne éducation fait un devoir et que la loi chrétienne recommande comme autant de liens sociaux, ne sont nullement de son goût; ce sont, selon lui, des espèces de minauderies au-dessus desquelles il s'élève de toute la hauteur de ses dédains : aussi le regarde-t-on généralement comme un rustre qui, devenu prêtre, ne sera pas même à sa place au fond d'un village.

Faut-il s'étonner si, faisant quelques visites à des personnes du monde pendant les vacances, il les affecte péniblement par sa mauvaise tenue? Quand surtout il s'affranchit des règles de la civilité dans la manière dont il se présente, dans les conversations qu'il tient, dans les licences qu'il s'accorde, dans une multitude d'inconvenances et de gaucheries qui lui échappent, comment peut-il se soustraire au reproche de grossièreté qu'on lui fait à si juste titre? Comment peut-il compter sur le respect, l'estime et la confiance des peuples?

Tel est, sans exagération, le portrait d'un séminariste incivil et mal élevé. Il dira peut-être qu'on a vu chez plusieurs saints cet extérieur négligé dont nous voulons lui faire opérer la réforme. Nous répondrons que, communément, les saints observaient la loi des convenances; qu'ils l'observaient surtout quand, comme le prêtre, ils étaient appelés à vivre au milieu du monde et à fréquenter les classes élevées de la société. Nous répondrons en second lieu, que plusieurs saints, tels que saint Jérôme, saint Ambroise, saint Grégoire de Nazianze, saint Bernard, saint Bonaventure et d'autres encore, sont entrés dans les plus petits détails sur les points que nous avons signalés, et ont, à cet égard, tracé des règles bien plus étendues que celles que nous venons de tracer nous-même. Nous répondrons enfin que les saints qui étaient un peu

négligés dans leur extérieur, rachetaient cette négligence par une sainteté si éminente qu'elle ravissait tout le monde, sainteté qui, malheureusement, n'est pas pour l'ordinaire l'apanage du séminariste dont il est ici question.

Il dira peut-être encore que cette négligence, après tout, n'est pas un péché, qu'elle peut s'allier avec une vertu solide et qu'elle est à peu près sans conséquence. Nous ne saurions mieux répondre à cette objection qu'en montrant les effets du défaut dont nous venons d'assigner les caractères.

Si vous vous êtes reconnu dans le tableau qui vient de vous être présenté, voici, jeune ami, l'avenir qui vous attend.

Vous serez raillé et méprisé par les gens du monde. Ils s'amuseront à vos dépens dans leurs sociétés, et au lieu de les gagner par votre modestie et votre bonne tenue, vous les rebuterez par votre ton, vos manières et votre ignorance absolue de ce qu'ils appellent le *savoir-vivre*.

Si vous avez des qualités et même quelques vertus réelles, ou elles seront suréminentes ou elles seront ordinaires. Si elles sont suréminentes, on en fera l'éloge; mais, après cet éloge, on exprimera le regret que vous altériez ce qu'il y a de bien en vous par des défectuosités choquantes; si vos vertus sont ordinaires, on n'en dira rien et l'on ne parlera de vous que pour s'égayer par de mordantes critiques.

Vous enfreindrez les premiers devoirs de la civilité, soit par des paroles inconvenantes, soit par la suppression de visites indispensables, soit par quelques manques de complaisance et d'égards que le monde considère comme des fautes notables.

Vous n'aurez pas même l'estime du menu peuple dont vous vous croirez l'idole. Les gens de cette classe aimeront

sans doute à causer et à rire avec vous; mais, au fond, ils trouveront que vous descendez trop bas dans l'échelle de la simplicité; car s'ils veulent qu'un prêtre soit bon et affable envers chacun, ils veulent qu'il soit digne, modeste et réservé envers tout le monde.

Vous aurez bien plus de laisser-aller encore dans le monde, que vous n'en aviez pendant le temps de votre séminaire. Familiarisé avec un certain jargon populaire que vous aurez adopté de vieille date, vous vous permettrez des expressions fort peu mesurées; et ces expressions, relevées par la malignité, seront colportées de cercle en cercle et vous feront une réputation d'incivilité fort nuisible à votre ministère.

Vous blesserez votre curé et vous encourrez sa disgrâce par l'absence complète d'attentions et d'honnêteté, souvent même par quelques-unes de ces expressions souverainement déplacées dont le souvenir ne s'efface jamais entièrement.

Vous blesserez plus encore vos vicaires, quand vous serez curé, par la rudesse de vos formes, l'amertume de vos reproches et la verdeur de vos réprimandes.

Votre maison sera tenue, non pas comme le doit être la maison d'un ecclésiastique, mais comme l'est la maison d'un homme du peuple sans éducation. Elle ne respirera que la saleté, et l'on y trouvera tout, excepté l'ordre et la propreté qui devraient en être l'ornement.

Vos vêtements seront négligés plus encore qu'au séminaire, et, sous ce nouveau rapport, vous choquerez ceux qui vous verront, par une mise inconvenante dont chacun fera la matière de diverses railleries. Vous abandonnerez même une partie du costume ecclésiastique, et la couleur native de votre soutane disparaîtra sous les taches dont elle sera couverte.

Votre église sera le pendant de votre maison. Dès qu'ils y entreront, ceux-là même qui ne vous connaîtront pas, devineront que l'ordre et la propreté ne sont pas les traits qui vous caractérisent. Ils gémiront sur le délabrement et la saleté dont la maison de Dieu leur offrira le triste spectacle, et vous seul ne verrez pas ce qui frappera tout le monde.

Votre sacristie surtout vous peindra au naturel. Elle sera la reproduction exacte de votre chambre de vicaire ou de votre ancienne cellule du séminaire. Si quelque visiteur s'y présente et témoigne le désir de voir vos ornements, vous tâcherez d'éluder sa curiosité, sachant bien que vous n'auriez à lui montrer que des lambeaux, signe trop manifeste de votre incurie.

La chaire elle-même sera le théâtre de votre mauvais goût. Vous y ferez entendre des trivialités indignes d'elle, des comparaisons trop familières, des tirades trop peu voilées sur certains vices, et même des personnalités si directes, qu'elles vous attireront des reproches violents et presque toujours des inimitiés dont vous n'aurez pas le droit de vous plaindre.

Vous parlerez aux enfants dans vos catéchismes comme un maître qui se respecterait ne voudrait pas parler à ses domestiques; vous les humilierez par des grossièretés indignes d'une bouche sacerdotale; vous vous permettrez même peut-être des voies de fait, ce qui n'est pas sans exemple, et ces mauvais traitements venant à la connaissance de leurs parents, les révolteront et les indigneront contre vous.

Votre manque d'éducation vous inspirera, en mille circonstances, de l'amertume et de la hauteur. Vous soulèverez des discussions intempestives, entraîné que vous serez par l'amour de la dispute. Vous serez impétueux

dans l'attaque, blessant dans le débat, tenace et opiniâtre dans la défense de vos opinions, et irréconciliable dans vos ressentiments.

Enfin vous perdrez par votre âpreté de mauvais ton, par vos récriminations sans mesure, par vos discours acerbes et emportés, ce que vous pouviez aisément gagner par un heureux mélange de prudence, de douceur, de charité, de bienséance et de modestie.

Direz-vous encore, mon enfant, que le défaut qui vous est signalé peut sympathiser avec une vertu solide et qu'il est à peu près sans conséquence? Non sans doute; vous serez au contraire frappé des effets qu'il produit, et vous recourrez avec empressement aux moyens de le détruire.

— Si vous êtes sujet au défaut que nous combattons, commencez par vous bien convaincre qu'il règne en vous. Malheureusement ce n'est pas chose aisée; car il est d'expérience que ce défaut, si saillant aux yeux des autres, échappe presque toujours à celui qui en a contracté l'habitude. Examinez-vous donc avec attention; rendez-vous un compte exact de votre manière d'être en ce qui touche vos conversations, vos jeux et vos récréations, votre habillement, votre démarche, l'ensemble de votre personne extérieure, la tenue de votre cellule, vos relations avec le prochain, avec les classes supérieure, moyenne et inférieure. Ces diverses considérations, si elles sont sérieuses, approfondies et fréquemment renouvelées, vous révéleront ce qu'il y a chez vous de répréhensible relativement au défaut qui nous occupe.

— Pour vous éclairer mieux encore, comparez-vous, sur les divers points dont nous venons de parler, à quelques-uns de vos condisciples qui sont irréprochables à cet égard. Voyez si vous retracez en votre personne leur

modestie, leurs conversations mesurées, leur bon ton, leurs manières simples, mais toujours dignes et convenables, et notez avec soin les traits qui brillent chez eux et que vous ne remarquez point en vous-même.

— Allez plus loin encore, et, toujours pour vous éclairer, adressez-vous à l'un de vos supérieurs et à quelques-uns de vos condisciples, les priant instamment de vous dire nettement et sans détour ce qu'ils remarquent en vous de choquant, sous le rapport de la modestie et de la bonne tenue.

— Quand vous saurez positivement à quoi vous en tenir, et que vous verrez clairement ce qui appellera une réforme, convainquez-vous, par les réflexions qui précèdent, de la nécessité de l'opérer. Pesez devant Dieu ces paroles de son Apôtre : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus*. Rappelez-vous que la modestie seule est une éloquente prédication, qui concilie l'estime des peuples aux ecclésiastiques qui la possèdent, et que l'immodestie et la grossièreté produisent infailliblement des effets tout opposés.

— Cela fait, veillez et combattez. Veillez d'abord sur vos paroles. Considérez la matière et la forme de vos conversations, le ton de votre voix, vos discussions, vos railleries de mauvais goût, vos expressions inconvenantes et triviales; puis combattez sans ménagement la tentation que vous aurez de vous permettre ces blâmables écarts.

— Veillez sur tout ce qui regarde la composition du visage. Évitez les mouvements de tête brusques et fréquents; n'ayez point les yeux égarés ou arrêtés trop fixement sur les personnes que vous regardez, et tenez-les pour l'ordinaire un peu baissés. Évitez les éclats de rire, qui prouvent qu'on s'oublie; mais évitez aussi l'air sombre et mélancolique, qui annonce qu'on souffre ou qu'on s'ennuie. Enfin réalisez en vous ce conseil si sage de l'auteur des *Examens*

particuliers. « Ayez, dit-il, un visage gai, serein, ouvert,
» tranquille, sans gêne, sans contrainte, qui ait un certain
» air de bonté, de douceur et de piété, capable de gagner
» les cœurs et de les porter à Dieu. »

— Veillez sur votre contenance et votre posture. Tâchez de voir comment vous êtes sur ce point; comment vous vous tenez quand vous êtes assis, quand vous êtes debout, quand vous marchez, quand vous conversez, quand vous jouez, etc. Soyez sûr, si vous avez le défaut que nous combattons, qu'il y a bien des réformes à opérer en vous sous ces divers rapports. Que de fois nous avons entendu des personnes du monde bien élevées s'écrier, en parlant d'un ecclésiastique qu'elles n'avaient pas eu l'occasion de voir jusque-là : Quel mauvais ton! quelles mauvaises manières! quel mauvais genre! ou, au contraire, quand elles en trouvaient un tout différent : Quelle bonne tenue! quel air aimable! quelle édifiante modestie!

— Voyez si votre costume est convenable; s'il n'est pas négligé jusqu'à la saleté; s'il ne forme pas un contraste trop frappant avec celui de vos condisciples qui se distinguent par une simplicité décente dont tout le monde fait l'éloge, et rectifiez sur ce point tout ce que vous verrez de messéant.

— Observez-vous encore quand vous faites quelques sorties en ville, quand vous êtes en cours de visites, et tâchez de voir s'il n'y a point, en ces circonstances, quelque chose de lourd et d'agreste dans votre démarche, dans votre ton, dans votre contenance et vos manières. Tout cela demande de l'attention et du tact; mais tout cela est important, et nous pourrions vous citer une foule de saints et de conciles qui sont entrés bien plus minutieusement que nous encore sur les divers points que nous vous signalons.

— Voyez aussi quelle est votre tenue à l'église. Que de

négligence quelquefois à cet égard, même dans l'enceinte du séminaire! Quelle légèreté dans les regards! quelle immortification dans la posture! quel disgracieux abandon dans la démarche, dans l'attitude, et même à l'autel dans les cérémonies qui exigent tant de décence et de pieuse modestie!

— Ne vous persuadez pas aisément que vous êtes irréprochable sur le point que nous traitons : c'est une illusion très-commune et qui rend inutiles les conseils du zèle et de l'expérience. Pensez, au contraire, que quelque modeste que vous soyez, vous saisirez encore par-ci par-là certaines négligences, si vous avez incessamment l'œil ouvert sur votre personne extérieure.

— N'alléguez pas non plus, pour vous soustraire aux réformes qu'exige la modestie, que devant, selon toute apparence, exercer le saint ministère dans les campagnes, vous pouvez vous dispenser de considérer la bonne tenue comme un point capital. Ce serait encore une grande illusion. Les paysans méprisent bien vite ceux qu'ils n'estiment pas : ils sont souvent sales et grossiers; mais ils ne veulent pas qu'un prêtre leur ressemble. Croyez-nous, jeune ami, nous avons entendu bien des fois des hommes de la campagne, qui n'avaient aucune éducation, tourner en ridicule et flétrir par des critiques mordantes les prêtres qui, par leur immodestie, ne faisaient pas respecter le sacerdoce en leurs personnes.

— Lisez, de temps en temps, quelques traités de civilité. Ces livres ne sont pas assez souvent entre les mains des séminaristes. Si, de fois à autres, ils les voulaient parcourir, jamais ils ne les liraient sans y apprendre quelque chose pour la réforme de leur extérieur.

— Méditez enfin cet avis si sage de l'auteur du *Directoire du Prêtre :* « Le prêtre est, par excellence, l'homme de

» bonne compagnie; mais pour être irréprochable en pu-
» blic, au point de vue de la politesse, il faut s'efforcer de
» l'être en son particulier : sans s'en apercevoir, on porte
» en société toutes les habitudes défectueuses de la vie
» privée. »

(Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, première partie, chap. IV.

CHAPITRE XII.

Le séminariste élégant et maniéré.

Le chapitre le plus goûté de notre ouvrage par le séminariste élégant, sera, sans aucun doute, celui du séminariste incivil et mal élevé. A ses yeux, la grossièreté fustigée sera l'équivalent de l'élégance applaudie; et si nous ne fustigions pas cette dernière à son tour, il serait plus élégant que jamais, et il le serait sans l'ombre d'un scrupule.

Hâtons-nous de le désabuser en lui disant que les deux excès — de grossièreté et d'élégance — sont dignes de blâme, selon ces paroles de saint Jérôme à son disciple Népotien : *Ornatus et sordes pari modo fugiendi sunt*, et ajoutons que, selon saint Ambroise, la négligence serait plus excusable encore que la recherche : *Non sit affectatus decor corporis sed simplex*, NEGLECTUS MAGIS QUAM EXQUISITUS.

Au reste, la peinture fidèle du séminariste élégant et

manićré suffira probablement pour le convaincre que le défaut qu'il traite avec tant d'indulgence, et dont il se fait presque un mérite, est réellement pitoyable dans un élève du sanctuaire.

Le séminariste élégant s'annonce tout d'abord par un ensemble si correct, si délié, si symétrique et si compassé, que tous ceux qui le voient sont frappés, dès le premier coup d'œil, de cette exquise recherche.

Son regard est tantôt mou et efféminé, tantôt prétentieux, tantôt doucereux et mignard, quelquefois langoureux, mais toujours affecté, toujours dénué de cette ronde et aimable simplicité, qui plaît d'autant plus qu'on ne la prend point pour un moyen de plaire.

La pose de sa tête n'est presque jamais naturelle : ou bien elle est légèrement inclinée sur l'épaule, ou bien elle est droite, mais avec une certaine roideur qu'il croit de bon ton et qui n'est rien moins que ce qu'il s'imagine. Le jeu de ses traits semble toujours factice et étudié; on voit qu'il pense presque sans cesse à leur donner de l'agrément.

Sa démarche est un des traits saillants qui le distinguent : elle est légère, apprêtée, guindée et presque cadencée.

Quelquefois il marche comme par ressort; d'autres fois il donne, à chaque pas qu'il fait, je ne sais quel mouvement calculé, qui, selon tout le monde, veut dire : *Affectation*.

Sa chevelure est soignée peut-être plus que tout le reste. Elle est lisse, luisante, artistement disposée suivant le goût du jour; elle serait même probablement odorante si les supérieurs ne s'y opposaient pas.

Obligé de se renfermer dans la simplicité d'une soutane, il s'en dédommage en la choisissant aussi distinguée que

possible. Jamais le drap n'est trop fin ni la queue trop longue; et quant à la forme en général, elle est aussi élégante que les usages et règlements du séminaire le lui permettent. Au lieu d'avoir une certaine ampleur que la modestie ne dédaigne pas, elle embrasse le corps comme dans une presse cylindrique, ce que les mondains eux-mêmes trouvent de mauvais goût pour un ecclésiastique. Si notre jeune élégant pensait que la soutane est un habit de deuil, un habit de mort, ne rougirait-il pas de loger la vanité sous un drap mortuaire?

Inutile de dire que la ceinture, la calotte, la chaussure sont à l'avenant de la soutane. De tout cela résulte un vêtement qui ne manque jamais de faire à celui qui le porte, une réputation trop méritée de vanité et même de fatuité. Les directeurs du séminaire voient bien comme tout le monde cette affectation ridicule; ils en gémissent devant Dieu; ils rangent sans balancer un tel séminariste sur la liste de ceux qui les rassurent le moins pour l'avenir; ils vont même jusqu'à lui donner quelques avertissements charitables; mais au lieu de l'amener à la simplicité qu'ils désirent, ils n'obtiennent de lui que de se tenir tout juste au degré que l'indulgence tolère.

Que dirons-nous de la manière de parler de ce séminariste vaniteux? Il parle avec prétention et comme un homme qui s'écoute; il veut être gracieux et croit l'être: quelquefois il est empesé et magistral, et ce mauvais ton, qui choque tout le monde, fait que l'on fuit sa société ou qu'on ne le fréquente que par esprit de mortification et de charité.

Son chant est plus affecté encore que son langage ordinaire; on voit clairement qu'il pense bien plus à se faire admirer, qu'à savourer le suc de piété dont sont empreintes les saintes paroles qu'il prononce.

Sa cellule est charmante; elle est sans contredit la mieux ornée du séminaire; une foule de petits objets brillants la décorent, et, au premier coup d'œil, on oublie qu'on est dans le lieu le plus saint, le plus imposant du diocèse par l'enseignement qui s'y donne, par les vertus qui s'y pratiquent, et les étonnantes merveilles qui s'y opèrent.

Pendant les vacances, il donne au monde, dès les premiers jours, un échantillon de son élégance recherchée. Au lieu de se montrer, par son recueillement et sa modestie, préoccupé de la grande affaire de sa vocation, il laisse croire à tous ceux qui le voient que son plus grand souci est de bien cultiver sa petite personne. Quelquefois il affiche une recherche dans sa mise et une affectation dans ses manières, qui faisant contraste avec la bonne simplicité des prêtres de sa paroisse, ne font que mieux ressortir aux yeux du peuple ce qu'il y a d'inconvenant chez le jeune séminariste. Dieu veuille même que la position peu aisée de sa famille, position bien connue dans la localité, ne lui attire pas des critiques plus mordantes encore!

Pour peu que l'on ait d'expérience, ne doit-on pas tout naturellement supposer qu'un séminariste de cette trempe est fort peu remarquable au point de vue de la piété? Aussi est-il dans le service de Dieu d'une stérilité déplorable. Quelle place peut-il y avoir pour la dévotion et particulièrement pour l'humilité qui en est la base, dans une tête si légère, si frivole et si occupée d'une mondanité puérile, antipode visible de l'esprit ecclésiastique et de la modestie du saint prêtre?

Encore si un rayon de jugement et de bon sens venait plus tard illuminer ce pauvre aveugle; mais, hélas! l'avenir qui l'attend est plus triste encore que le présent, comme nous l'allons voir.

Tenez pour certain, jeune élève, que si, au séminaire, vous n'avez pas remplacé par une simplicité modeste, votre élégance maniérée, elle fera de jour en jour de rapides progrès. Si elle se manifestait déjà dans le séminaire malgré la contrainte qui lui était imposée, que sera-ce quand elle pourra se produire sans avoir à redouter les supérieurs incommodes qui la comprimaient? Le torrent contenu par des digues, retournera-t-il vers sa source quand elles seront renversées?

Vous cultiverez d'autant plus soigneusement cette élégance, que le théâtre où vous en ferez parade sera plus vaste et les spectateurs plus nombreux.

N'ayant point combattu cette misérable vanité, qui est la racine secrète du défaut que nous vous signalons, elle se fortifiera chaque jour, stimulée qu'elle sera par les fréquentes occasions qu'elle aura de s'étaler avec avantage.

Vous vous direz d'ailleurs, toujours sous l'influence de la vanité, que le monde a des exigences qu'il n'est pas toujours prudent de mépriser, qu'une simplicité comme celle qu'on vous prêche serait en désaccord trop frappant avec le bon ton qui le distingue, et que votre élégance n'est, après tout, qu'une tenue convenable dont la propreté fait une loi.

Vous serez donc un prêtre vaniteux, recherché, toujours poursuivi du désir de plaire à un monde frivole, sans aucun égard à cette parole foudroyante de l'Apôtre : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.*

Votre costume, déjà trop peu simple au séminaire, se déploiera dans le monde avec un éclat plus brillant encore.

Votre tournure et vos manières seront de plus en plus affectées, et vous en contracterez tellement l'habitude, qu'il vous sera presque impossible de les réformer.

Votre langage et votre manière de le produire auront je ne sais quoi de doucereux, de fade et d'insipide qui annonceront plutôt le damoiseau que le prêtre modeste et le fervent apôtre.

Votre ameublement subira certainement lui-même les influences de votre vanité. Votre maison respirera le luxe; votre chambre surtout sera un vrai salon : vous voudrez absolument ne la trouver que propre, et elle sera presque somptueuse : en y entrant les gens du peuple et les pauvres seront tentés d'ôter leur chaussure, et vous feront peut-être mieux comprendre que personne combien vous serez loin de l'édifiante simplicité de l'homme de Dieu.

L'église, c'est triste à dire, sera pour votre vanité prétentieuse un nouveau théâtre. Au-dessus de la sainte et modeste chasuble, s'élèvera une tête que le monde prendra pour une des siennes : chevelure symétriquement apprêtée, absence de tonsure, favoris très-prononcés, tout, en un mot, excepté la modestie sacerdotale qui seule devrait paraître.

Dans vos cérémonies les plus augustes, vous déploierez une pompe et une emphase qui feront voir clairement que vous serez tout occupé de vous-même, au lieu d'être absorbé en Dieu, dans le temple duquel vous remplirez des fonctions qui tiendront la cour céleste en extase.

Dans la chaire, l'air pénétré, le pieux recueillement et la simplicité apostolique, qui sont déjà une prédication fructueuse, seront remplacés par une pose peu modeste, par des regards curieux, par des gestes inconvenants, par des expressions romantiques et par un débit où ne se peindra que trop la pitoyable vanité dont vous serez l'esclave, et l'on dira de vous ce mot humiliant que nous avons entendu dire de quelques-uns : *C'est un comédien!*

Le croirez-vous? jusqu'au saint tribunal, les pénitents

vous retrouveront encore tel que vous serez partout : dégoût du confessionnal parce que vous y brillerez moins qu'ailleurs, soins empressés pour les riches, rudesse envers les pauvres, tempêtes contre quiconque humiliera votre vanité, absence du vrai zèle qui veut qu'on s'oublie, désir de terminer au plus vite une séance qui fatigue et après laquelle on se propose de faire quelques visites dont on pourrait se dispenser sans violer aucun devoir : attendez-vous à toutes ces misères, si vous ne les prévenez pas par une prompte et radicale réforme.

Dans les visites dont nous venons de dire un mot, nouvel aliment pour la vanité : rien pour l'édification, tout pour le misérable plaisir de se produire; pas un mot de Dieu, longs discours sur des frivolités indignes du sacerdoce; manières libres et dégagées, ton pédantesque, expressions recherchées, épanchements peu mesurés, tout ce qu'il faut enfin pour détruire la confiance, si depuis longtemps déjà on ne l'avait pas perdue.

Raisonnons, je vous prie. A qui voudrez-vous plaire, mon enfant, par une telle conduite? — Aux gens du monde? Ils seront, n'en doutez pas, vos plus impitoyables censeurs. — Aux pécheurs? aux impies? Ils seront ravis de décocher contre vous et, en votre personne, contre le sacerdoce en général, les traits les plus envenimés du sarcasme et de l'ironie. — Aux âmes pieuses? Elles ne verront qu'en gémissant la vanité de celui dont elles voudraient apprendre le mépris du monde et les saintes règles de l'humilité chrétienne. — Aux gens du peuple et aux pauvres? Ils n'oseront vous aborder, vous croyant indifférent à leurs intérêts les plus chers, et ayant peine à se persuader que vous êtes leur pasteur. Nous ne parlons pas de Dieu : ah! sans doute c'est à lui plus qu'à personne que vous devriez vous efforcer de plaire; mais que sera

Dieu pour un prêtre qui ne verra que lui-même, n'admirera que lui-même, et rapportera tout à lui-même et à lui seul? Quelle piété y a-t-il et peut-il y avoir dans une tête que la vanité possède? Quel zèle peut consumer le prêtre dont la conduite, sur des points si essentiels, est tout ce qu'il y a de plus opposé au véritable esprit apostolique? Non, jeune ami, non, croyez-nous, aucune idée sérieuse ne s'implantera dans votre esprit : ni le service de Dieu, ni le zèle des âmes, ni l'amour du ministère, ni la pratique des bonnes œuvres, ni le goût du travail ne feront votre éloge. Voyez donc si les saints prêtres, les fervents apôtres, les pasteurs vénérés et vénérables, les serviteurs des pauvres et les prêtres studieux sont vendus à la vanité et perpétuellement occupés des futilités qui l'alimentent.

Mais c'en est assez pour que vous soyez désabusé si vous aviez besoin de l'être. Voyons maintenant ce que vous avez à faire pour acquérir cette belle simplicité ecclésiastique dont tout le monde fait l'éloge.

— Essayez d'abord de bien connaître vos vraies dispositions relativement au défaut que nous combattons, et, pour cela, adressez-vous quelques questions, celle-ci par exemple : En quelle catégorie suis-je rangé dans le séminaire? J'y vois les élèves partagés en trois classes bien distinctes : ceux qui s'engagent trop avant dans les bas-fonds de la simplicité; ceux qui montent trop haut dans les régions de l'élégance; et ceux qui, flottant entre ces deux classes, suivent avec sagesse et bon sens le train commun des bons séminaristes. De ces trois classes, quelle est la mienne?

— Pour le savoir, examinez-vous pièce à pièce avec le vif désir de vous bien connaître et de vous réformer si vous en sentez la nécessité. Considérez votre contenance,

l'ensemble de votre air et des traits de votre visage, votre costume, la matière et la forme de chacun de vos vêtements, votre chevelure, la tenue de votre cellule, votre manière de parler, de marcher, de vous tenir à l'église et chez les personnes du monde à qui vous faites visite. Si vous procédez à cette enquête avec un vrai fonds de bonne intention, il est impossible qu'il n'en jaillisse pas des traits de lumière qui vous seront fort utiles.

— N'oubliez pas non plus de consulter vos supérieurs et quelques pieux condisciples, que vous aurez soin de choisir parmi ceux en qui l'on ne voit rien à reprendre sous le rapport de la modestie et de la bonne tenue.

— Quand vous aurez acquis la certitude que l'élégance, la recherche et l'affectation sont chez vous des traits saillants, attaquez, combattez et terrassez ces ennemis déclarés de l'esprit ecclésiastique, sans vous laisser jamais influencer par les pitoyables prétextes que la vanité ne manquera pas d'alléguer.

— Dites-vous à vous-même avec énergie : Je suis un orgueilleux; toutes mes petites recherches affectées et prétentieuses sont des actes d'orgueil; c'est aux hommes que je veux plaire et non à Dieu; je suis aussi opposé à Jésus, à Marie, à tous les saints qui peuplent le ciel et aux saints prêtres qui honorent l'Église, que le blanc est opposé au noir. Veux-je rester ce que je suis? Veux-je m'attirer au séminaire les railleries de mes condisciples, et plus tard les ironies plus piquantes encore du monde malin au sein duquel je vais bientôt exercer mon saint ministère? Non je ne veux pas qu'il en soit ainsi : je veux être un saint prêtre et sacrifier sans ménagement ce qui mettrait obstacle à l'acquisition de ce beau titre.

— Quand vous en serez là, mettez la main à l'œuvre; placez-vous en face d'un séminariste modèle comme de-

vant une glace polie, et, en présence de ce nouveau Louis de Gonzague, copiez trait pour trait la sainte modestie qui le distingue : parlez comme il parle, marchez comme il marche, habillez-vous comme il s'habille, et ainsi du reste. Ne craignez pas d'aller trop loin, descendez jusqu'à la minutie; la vanité qui est en vous saura bien vous empêcher de tomber trop bas dans la simplicité.

— Avant de quitter le séminaire pour aller en vacances, renouvelez vos résolutions : dites à Dieu et dites-vous à vous-même : Je veux être simple et parfaitement modeste; je veux que ma réforme soit manifeste et éclatante; je veux que le monde pense et dise de moi tout le contraire de ce qu'il en pensait et disait aux vacances dernières; je veux qu'il fasse l'éloge de ma simplicité, comme il faisait la critique de mon élégance.

— Soyez en garde contre la tentation qui porte ceux qui vous ressemblent à confondre l'élégance recherchée avec la propreté décente. Convainquez-vous fortement qu'on peut être propre sans être élégant et maniéré, et que le saint prêtre, en faisant cette distinction, se concilie toujours l'estime universelle.

— Adonnez-vous à la piété, qui est utile à tout, comme le dit l'Apôtre : *Pietas ad omnia utilis est*, et soyez sûr que quand vous aurez goûté Dieu, vous n'aimerez que ce qu'il aime, et vous aurez horreur de la vanité qu'il déteste. L'esprit du monde vous a rempli jusqu'à ce jour; que l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ le remplace désormais, et alors vous serez infailliblement un fervent séminariste et bientôt un saint prêtre. *Amen!*

CHAPITRE XIII.

Le séminariste léger, rieur, facétieux, imprudent, etc.

Il y a peu de séminaires où l'on ne voie quelques élèves auxquels conviennent les qualifications mentionnées dans le titre de ce chapitre. Autant ils sont prompts à se manifester, autant ils sont lents à se corriger, si tant est qu'ils se corrigent jamais entièrement de leur excessive légèreté.

Or ceci est très-fâcheux; car qui doit être grave, digne, modeste, prudent et réservé, si ce n'est le prêtre? Mais comment deviendra-t-on subitement un prêtre grave et bien posé, si, pendant tout le temps du séminaire, on a été la légèreté même? Appliquons-nous donc sérieusement à combattre ce défaut qui, plus tard, nous priverait à coup sûr de la confiance et de l'estime des peuples.

Il est rare qu'un séminariste léger, rieur, facétieux, etc., en mettant le pied dans le séminaire, ne se fasse pas connaître pour ce qu'il est dès les premiers jours. Il voudrait dissimuler sa légèreté qu'il ne le pourrait guère : son attitude seule le trahirait.

En effet, il y a quelque chose de sautillant dans sa démarche, d'animé dans son regard, de mobile dans sa tête, d'épanoui dans l'ensemble de ses traits, qui décèle le séminariste léger avant même qu'il se soit produit par des actes formels.

Le séminariste de cette trempe a besoin de plaisanter et de rire comme de respirer. Tout ce qui est sérieux le tue, ou du moins lui fait exhaler en de longs bâillements l'ennui qu'il éprouve : il ressemble alors à ce pauvre poisson qu'on vient de tirer de l'eau et qui, lui aussi, bâille sur l'herbe, comme s'il aspirait l'élément qui lui manque.

Il est doué d'une souplesse d'esprit incroyable pour égayer sur-le-champ une conversation grave. S'il aborde des séminaristes qui s'entretiennent utilement, il les comprime aussitôt, tant ils savent qu'il est impossible, lui présent, de discuter rien de sérieux.

Du reste, il ne les importune pas longtemps par ses facéties, car il lui faut du mouvement et de la variété. Quand donc il a lâché quelques bordées de plaisanteries, il se retire et va porter ailleurs son feu roulant de pointes et de quolibets.

Dès qu'on le voit paraître on s'apprête à rire, sachant bien qu'il va tout à l'heure égayer son monde.

Encore si ses plaisanteries n'atteignaient personne; mais malheureusement il n'en est pas ainsi. Tous les petits travers qu'il aperçoit dans ses condisciples, sont pour lui la matière d'une foule de bons mots, qui pleuvent comme grêle sur ceux qu'il attaque par ses critiques railleuses.

On lui passe bien des choses, moins parce qu'on l'aime que parce qu'on le redoute. D'ailleurs chacun sait qu'en prenant mal ses plaisanteries, on s'en attirerait infailliblement par cela même de plus piquantes encore.

Semblable à ces feux follets qui brillent et s'éteignent en un instant sur vingt lieux différents, il est partout et il n'est en quelque sorte nulle part. Il est la mouche du séminaire : comme elle, il bourdonne, il pique, il voltige; comme elle aussi, il salit ce qu'il touche, c'est-à-dire que,

par sa conduite légère et dissipée, il ternit la beauté, la sainteté du lieu qu'il habite.

Si vous entendez quelques rires étouffés dans un corridor à la porte d'un séminariste, soyez sûr que notre rieur est là.

Si, pendant une récréation, un groupe joyeux et animé fait à lui seul plus de bruit que tous les autres séminaristes disséminés dans la cour ou dans le jardin, dites à coup sûr que notre jeune rieur est le boute-en-train de cette petite réunion.

Si quelque espièglerie se raconte dans le séminaire, ne demandez pas le nom de son auteur : l'espiègle c'est notre jeune homme; chacun le devine dès que sa petite malice est connue.

La jovialité est peinte sur sa figure. Ses traits sont si habituellement mis en jeu par son fonds de gaieté, qu'ils semblent être à l'état de rire permanent.

Son enjouement est contagieux; nul n'en est témoin sans en subir l'influence : à sa simple vue, le séminariste le plus grave se déride comme les autres.

Pour un observateur, il est curieux de le voir en face d'un de ses amis qui est dans la peine : si la scène n'était pas aussi triste qu'elle l'est, on serait tenté de rire en le voyant affecter une douloureuse compassion qui fait violence à sa nature. Quelquefois le pauvre affligé lui-même sourit encore à son approche.

Comme il veut toujours rire, ses yeux sont constamment ouverts pour découvrir quelque chose qui l'amuse. Il épie tout le monde, il voit tout ce qu'on fait, il écoute tout ce qu'on dit, puis il fait de ses diverses observations la matière de ses plaisanteries.

Quelquefois il se fait singe : nul ne contrefait comme

lui le langage, la tournure, les gaucheries de tous ceux avec lesquels il vit.

Qu'un élève, interrogé en classe par le professeur, fasse une mauvaise réponse, sa gaieté l'emportant sur sa charité, il donne le premier le signal du rire, et quand personne ne rit plus, il sourit encore.

L'église elle-même est le théâtre de son enjouement. Là comme partout, il se pose en observateur : rien ne lui échappe, et après l'office il fait connaître à plusieurs, qui ne s'en sont pas aperçus, toutes les fautes et les maladresses commises par les officiants dans les cérémonies.

Les supérieurs eux-mêmes n'échappent ni à son œil ni à sa langue : son œil saisit leurs singularités, et sa langue se met aussitôt en mouvement pour les divulguer.

Si encore il ne se permettait que des légèretés innocentes ou à peu près ; mais ses plaisanteries ne sont pas toujours ratifiées par le bon goût. Entraîné par le besoin de rire et de faire rire, il descend parfois dans le grotesque et le trivial, oubliant ainsi la sainteté du séminaire, du vêtement qu'il porte et du sacerdoce auquel il aspire.

Avec de telles habitudes, que doit-il faire quand il est seul ? que se passe-t-il dans sa cellule pendant les heures que l'étude réclame? Expie-t-il du moins par un travail assidu les légèretés continuelles qu'il se permet ? Personne ne nous croirait si nous disions que l'Écriture sainte et la théologie font ses délices. Tout le monde sait bien que les hommes légers ne sont jamais des hommes d'étude. Disons-le, les livres sérieux lui sont à charge ; il étudie aussi peu que possible ; et ces heures de travail qui, en conscience, devraient être si bien remplies, c'est à des futilités qu'il les consacre. Lettres joyeuses à des amis du monde, lectures quasi-profanes, compositions puériles,

poésies légères et autres occupations de même nature : tels sont les passe-temps de ce pauvre jeune homme.

Quant à la prière, nous voudrions n'en rien dire. Vingt fois nous nous sommes demandé ce que devait être à l'oraison et dans les autres exercices spirituels un séminariste facétieux et léger qui n'est heureux que quand il s'amuse, et, à cette question, nous n'avons jamais pu faire que de tristes réponses. Point de piété, non, point de piété dans une tête frivole ; et, sans piété, quel séminariste, grand Dieu ! et plus tard, quel prêtre !...

Si les choses se passent ainsi dans le séminaire même, qu'est-ce donc, hélas ! pendant les vacances ? C'est alors que l'épanouissement est complet ; c'est alors que les sociétés les plus enjouées et les plus bruyantes sont avidement recherchées ; c'est alors que les courses et les voyages se succèdent chaque jour ; c'est alors que la solitude, la prière et le travail sont presque totalement abandonnés ; c'est alors qu'on porte de cercle en cercle sa gaieté perpétuelle et sa légèreté poussée jusqu'à l'imprudence, peut-être même au delà ; c'est alors enfin qu'au lieu d'édifier le monde par la piété qu'il exige d'un séminariste, on le scandalise par une vie oiseuse et par une conduite toute séculière.

Le défaut que nous combattons est encore un de ceux qui n'effrayent guère celui qui y est sujet. Il considère toutes ses plaisanteries comme d'innocentes gentillesses, et ne comprend pas qu'il en puisse résulter des conséquences fort graves. Pour dissiper cette illusion fatale, qui pourrait bien être la vôtre, jeune lecteur, voyez ce que vous serez si vous sortez du séminaire avec cette légèreté folâtre dont vous avez la triste réputation.

Au lieu de redouter le monde où vous entrerez chargé

du poids de votre sacerdoce, vous le saluerez d'un joyeux regard, et vous saisirez avec empressement les occasions nombreuses que vous aurez de vous livrer sans réserve aux épanchements de votre gaieté.

N'ayant point acquis au séminaire un vrai fonds de piété, vous deviendrez de moins en moins pieux tous les jours. L'oraison et tous les exercices spirituels que vous faisiez avec tant de froideur et de lâcheté dans votre solitude, seront abandonnés l'un après l'autre, et vous ne ferez plus, à cet égard, que ce qui sera d'une absolue nécessité; encore vous en acquitterez-vous d'une manière pitoyable. La légèreté, soyez-en sûr, tarira la piété. Et quel prêtre, ô mon Dieu, que celui qui n'est pas pieux dans le plus saint des états !...

Vous manquerez totalement de cette gravité digne et modeste, qui, tempérée par un enjouement aimable et modéré, concilie au prêtre le respect et l'estime des peuples.

Ne voyant jamais en vous qu'un homme léger, badin, plaisant, jovial, diseur de bons mots et quelquefois trivial, si l'on ne dit pas que vous êtes un mauvais prêtre, personne ne dira que vous êtes un saint : or, pensez-y, jamais vous ne ferez tout le bien que Dieu et l'Église attendent de vous, si vous n'êtes pas un saint prêtre et si vous n'êtes pas généralement connu pour tel.

La confiance, si nécessaire au prêtre pour exercer un ministère fructueux, ne vous sera point accordée. Quelle confiance peut inspirer un prêtre indiscret, qui semble faire parade d'une légèreté sans bornes dans ses discours et dans toute sa conduite? Les impies eux-mêmes déclareront que s'ils reviennent à Dieu plus tard, vous ne serez pas le confident de leurs misères; puis, citant quelque saint prêtre de la contrée, c'est à celui-là, diront-ils, que

nous révélerons les secrets de notre conscience, si jamais nous les révélons.

Vous scandaliserez les âmes pieuses par votre habitude d'immodestie et d'enjouement excessif; et si, par hasard, vous en confessez quelques-unes, comment pourrez-vous les exhorter au recueillement, à la mortification, à l'esprit de prière et de piété, ne pratiquant rien moins vous-même que ce que vous conseillerez à ces âmes ferventes?

Vous éprouverez un besoin continuel de mouvement et de dissipation. Vous serez partout, excepté dans votre chambre et à l'église, où l'on ne vous verra que quand il vous sera impossible d'être ailleurs. On vous trouvera dans toutes les rues si vous habitez la ville, ou dans tous les chemins si vous vivez à la campagne, absolument comme on vous rencontrait à chaque instant dans tous les coins du séminaire.

Vous fuirez les maisons où vous ne pourrez pas rire tout à votre aise, et vous flânerez pendant des heures entières dans celles où le gros rire et la grosse gaieté seront en permanence.

Ainsi disposé, la maison du pauvre, de l'infirme et de l'affligé seront pour vous sans attrait. Vous serez embarrassé de votre contenance en face de la douleur. Habitué à plaisanter et à rire, vous ne saurez pas joindre, comme le saint prêtre, une larme à une larme, un soupir à un soupir.

Vous aimerez le jeu, car les prêtres légers l'aiment autant que les prêtres graves l'aiment peu; et si vous l'aimez avec passion, ce qui pourra bien arriver, vous serez un prêtre joueur et par conséquent un prêtre scandaleux, comme ceux qui, dans certains diocèses, passent les jours et les nuits les cartes à la main.

Vous ne manquerez pas un dîner, une réunion joyeuse,

une partie de plaisir quelconque, car partout là vous aurez occasion de vous divertir. Mais l'étude! mais la prière! mais les œuvres de zèle! mais les travaux du ministère! O Dieu! comment se feront toutes ces choses?

Vous n'ouvrirez presque jamais un livre sérieux, et vous en lirez une multitude de frivoles. Pour vous, un livre utile sera toujours trop long, et votre journal ou votre quasi-roman sera toujours trop court.

Vous ferez inévitablement des imprudences de plus d'un genre, car c'est des têtes légères qu'elles s'échappent. Emporté par le plaisir, vous ne calculerez ni vos paroles ni vos démarches; vous blesserez celui-ci, vous scandaliserez celui-là, et vous choquerez tout le monde.

Vous vous ferez des ennemis irréconciliables par des épigrammes railleuses qui leur seront rapportées, ou par la manière dont vous traiterez certaines affaires délicates que la moindre imprudence compromettra sans retour.

Vous ferez fort peu de chose pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; vous n'aurez point l'esprit de suite dans vos entreprises, et vous abandonnerez par dégoût ce que vous aurez commencé par boutade.

Vous porterez votre légèreté jusque dans l'église : pendant les fonctions que vous y remplirez, la rapidité de votre marche, votre précipitation dans les cérémonies, l'évagation de vos regards, la nonchalance de votre attitude, vos plaisanteries quelquefois très-déplacées dans les catéchismes et même dans la chaire, feront dire à tout le monde : Quelle immodestie! quelle mauvaise tenue!

Vos manières légères et inconvenantes autoriseront des familiarités qu'on ne se permettrait jamais à l'égard d'un prêtre pieux et réservé : on sera libre avec vous parce que vous serez libre avec tout le monde, et de là que de dangers et peut-être que de chutes!

On vous comparera à quelque saint prêtre de la contrée ; et votre conduite, mise en regard de la sienne, fera ressortir, à votre grand dommage, l'édification de l'une et la légèreté de l'autre.

Si vous êtes le vicaire d'un curé prudent et grave, vous ferez son supplice; si votre curé vous ressemble, vous serez l'un pour l'autre une pierre d'achoppement et de scandale.

Devenu curé vous-même, vous entraînerez vos vicaires dans votre mauvaise voie. Studieux, fervents et réguliers quand ils feront leur entrée dans votre presbytère, ils seront légers, tièdes, relâchés comme vous quand ils en sortiront, et, par votre faute, jamais peut-être ils ne retrouveront leur ancienne ferveur.

Amateur du changement, vous importunerez vos supérieurs, vous les fatiguerez par vos perpétuelles demandes de mutation, et, ne vous attachant à aucune paroisse, aucune paroisse non plus ne voudra s'attacher à un prêtre en qui elle ne verra qu'un pasteur transitoire et inconstant.

Jugez maintenant si la légèreté que vous vous reprochez à peine au séminaire ne mérite pas d'être sévèrement châtiée, puisqu'elle produit de si tristes résultats. Suivez donc, nous vous en conjurons, suivez les règles qui vont vous être tracées, puisque, seules, elles peuvent vous préserver des dangers qui vous attendent.

Ce défaut est encore un de ceux qu'on reconnaît aisément en soi quand on y est sujet. Si, aidé de vos propres réflexions et de celles qui viennent de vous être soumises, vous êtes forcé de convenir que la légèreté est un de vos défauts dominants, voici les moyens de vous en corriger. — Commencez par vous bien convaincre de la nécessité

de vous réformer sur ce point capital. Dites-vous à vous-même dans des méditations sérieuses que, puisqu'il n'y a point de profession plus sainte, ni même aussi sainte que le sacerdoce, il n'y en a point non plus qui exige plus de gravité et de modestie de celui qui l'embrasse. Qu'est-ce qu'un prêtre léger, sinon un mondain travesti?

— Convainquez-vous bien aussi que les hommes du monde les plus frivoles ne veulent pas qu'un prêtre leur ressemble. Autant ils estiment un prêtre grave et plein de dignité, autant ils méprisent un prêtre léger, facétieux, ou à plus forte raison goguenard et trivial : *c'est un farceur*, disent-ils. Croyez-nous, jeune ami, ces paroles méprisantes, nos oreilles les ont plus d'une fois entendues.

— Combattez les mauvaises raisons que vous pourriez être tenté d'alléguer pour justifier ou du moins pour pallier votre légèreté. Ne dites pas, par exemple, qu'une gravité trop compassée est sèche et rebutante, tandis qu'un certain enjouement réconcilie les mondains avec la dévotion et rectifie les fausses idées qu'ils s'en forment. On peut être grave sans être sec; il y a une gaieté modérée que la gravité sacerdotale n'a jamais condamnée et que l'on aime généralement à trouver chez un prêtre. Saint François de Sales était un type accompli en ce genre. Une aimable gaieté lui était familière; mais jamais cette gaieté n'effaçait la gravité modeste qui brillait en sa personne. Ne soyez gai que comme il l'était, et tout le monde dira que vous l'êtes comme un prêtre doit l'être.

— Ne dites pas non plus que la gaieté chasse la mélancolie, et qu'il est bon de combattre par l'enjouement la tristesse et l'ennui. Où donc avez-vous vu que le fervent séminariste et le saint prêtre fussent, par caractère, sombres, chagrins et rêveurs? N'est-ce pas chez eux, au contraire, qu'on voit unies à une gravité décente le calme, la

sérénité, l'air satisfait, et ce gracieux abandon que tout le monde admire? Croyez-nous, cher ami, ils sont plus heureux que vous, ces hommes que vous croyez tristes parce qu'ils remplacent votre gaieté folâtre par une modestie séduisante et une joie modérée.

— Enfin ne dites pas qu'on voit des prêtres tout aussi gais que vous et qui n'en sont pas moins des prêtres estimables et estimés. La gaieté, sachez-le bien, n'est qu'un trait de la légèreté. L'homme gai par nature n'est pas toujours léger, et c'est la légèreté que vous avez à combattre. On peut être gai sans être railleur, facétieux, trivial, imprudent dans ses paroles et dans ses actes. Voilà les vrais caractères de la légèreté ; voilà les caractères que vous devez faire disparaître si vous les reconnaissez en vous-même.

— Quand vous serez nourri de ces réflexions, mettez la main à l'œuvre et commencez votre réforme. Pour cela, regardez autour de vous : connaissez-vous un séminariste fervent et parfaitement modeste dans le séminaire? Connaissez-vous un saint et digne prêtre dans le monde? Voilà vos modèles. Mettez en regard de vos légèretés et de vos imprudences, la sagesse de leurs discours, la dignité de leur attitude, la retenue de leur enjouement, la prudence de leurs démarches, l'égalité de leur caractère, l'aménité de leurs formes, et copiez trait pour trait ce qui brille chez eux et ce qui, malheureusement, est loin de briller chez vous.

— Portez vos vues encore plus haut. Vous voulez être ministre de Jésus-Christ; voyez votre maître et votre modèle. On dit dans l'Évangile qu'il a pleuré; où avez-vous vu qu'il ait ri? On admirait la sagesse de ses paroles; où avez-vous vu qu'il en ait dit d'imprudentes? On épiait toutes ses démarches pour le trouver en défaut; où avez-

vous vu qu'il en ait fait d'inconvenantes? On était ravi de ses manières douces, insinuantes et persuasives; où avez-vous vu qu'il ait rebuté personne par des légèretés comme les vôtres? *Quis ex vobis*, disait-il sans crainte, *arguet me de peccato?* Encore une fois, voilà, voilà votre maître et votre modèle : étudiez-le, copiez-le, puisque vous êtes son disciple et que bientôt vous serez son ministre : *Inspice et fac secundùm exemplar.*

— Renoncez à vos plaisanteries perpétuelles : quand elles sont rares et de bon goût, elles ont leur agrément et vous pouvez vous les permettre; mais quand elles blessent quelque vertu ou qu'elles affluent par torrents, elles deviennent insipides, et vous devez les supprimer si elles sont mauvaises, ou les contenir dans de justes bornes si elles sont seulement par trop abondantes.

— Au lieu de considérer en toutes choses le côté plaisant de ce que vous entendez dire ou de ce que vous voyez faire, considérez plutôt le côté sérieux et utile, et montrez alors, par la maturité de vos réflexions, que vous êtes un homme grave et non pas un enfant ou un écolier.

— Jamais surtout de railleries piquantes : soyez ferme à cet égard. Si, par malheur, vous en avez contracté l'habitude, hâtez-vous de la vaincre. La raillerie mordante, chez le séminariste ou chez le prêtre, est détestable; c'est d'ailleurs un mauvais genre que le monde poli, d'accord en ce point avec la religion, réprouve et condamne.

— Ayez horreur des trivialités et des bouffonneries; elles sont indignes d'un élève du sanctuaire. Si le séminariste se les permet, il continuera de se les permettre quand il sera prêtre, et alors il scandalisera les peuples et déshonorera le sacerdoce. Le prêtre doit être le plus saint des hommes; n'en faites pas un bouffon.

— Ne fréquentez point les élèves connus par leur légè-

reté; guérissez les contraires par les contraires; associez-vous à quelques condisciples fervents et modestes, parlez avec eux de choses sérieuses et utiles, et faites votre profit de leurs enseignements et de leurs exemples.

— Enchaînez-vous, quand vous avez le désir de vous émanciper et de vous mettre au large. Priez ou faites une bonne lecture, quand vous êtes sur le point d'en faire une frivole; travaillez, quand vous êtes tenté d'aller causer et rire au mépris de la règle; dites un mot pieux ou du moins raisonnable, quand vous avez la démangeaison de vous lancer dans les facéties et les bons mots.

— Observez-vous avec soin quand vous sortez en ville, quand vous êtes par hasard avec des personnes peu réservées, ou à plus forte raison quand vous êtes à l'église. Soyez partout pénétré de la présence de Dieu qui vous voit, et dites-vous à vous-même : Comment serait un saint s'il était à ma place? comment serais-je moi-même si j'étais sous les yeux de Jésus et de Marie?

— Priez votre directeur, vos supérieurs, et même quelque pieux condisciple de vous aider par leurs conseils à opérer votre réforme. Confiez-leur franchement le désir que vous avez d'abandonner votre mauvais genre, et punissez-vous quand il vous échappera quelque légèreté déplacée.

— Veillez particulièrement sur vous pendant le temps si périlleux des vacances. Faites voir à vos parents, à vos amis, à tout le monde enfin, que vous n'êtes plus, sous le rapport de la légèreté, ce que vous étiez aux vacances dernières. Que votre changement à cet égard soit frappant et complet. Faites dire à tous ceux qui vous verront : Ce n'est plus lui, le séminaire l'a transformé!

— Enfin demandez instamment et fréquemment à Dieu le goût des choses sérieuses : de la prière, par exemple, de l'étude, des œuvres de zèle, de la vie de retraite, etc.,

et appliquez-vous fortement à acquérir ce goût. Embrassez la piété, mon enfant; vous n'êtes léger que parce qu'elle vous manque; devenez pieux, et vous deviendrez par là même un séminariste accompli, et plus tard un prêtre béni de Dieu et des peuples dont vous serez le pasteur. *Amen!*

(Voyez *le Saint Prêtre*, deuxième partie, ch. XIII.)

CHAPITRE XIV.

Le séminariste intempérant, ou prédisposé à l'intempérance.

Le titre seul de ce chapitre révoltera sans doute nos jeunes lecteurs; mais quand ils en auront parcouru les détails, ils verront si l'omission du vice de l'intempérance n'eût pas fait dans cet ouvrage une regrettable lacune.

Généralement parlant, on peut dire que l'intempérance est plutôt le vice des hommes faits que des jeunes gens. Il faut à ceux-ci des plaisirs passionnés, comme l'impureté; bruyants, comme le jeu; actifs, comme les courses et les voyages; et ce n'est guère que quand le besoin du repos se fait sentir, qu'ils se satisfont en s'installant gravement pendant des heures entières autour d'une table, *inter pocula et scyphos*. Les séminaristes sont donc, pour l'ordinaire, préservés de ce vice; cependant comme nous portons tous, dès le jeune âge, le principe des défauts qui

plus tard se développent en nous, et comme plusieurs prêtres, intempérants aujourd'hui, ne l'étaient pas au début de leur carrière, il est bon de voir si, en examinant les choses à fond, nous ne trouverons pas, chez quelques élèves de nos séminaires, le mauvais germe du vice que nous allons combattre.

Le séminariste intempérant a quelquefois fait des excès dans le boire ou dans le manger avant d'entrer au séminaire. Il aimait déjà les festins, et s'y distinguait par un goût assez prononcé pour ce qui flattait sa sensualité, notamment par un attrait particulier pour les liqueurs enivrantes.

Il s'est quelquefois fait remarquer par des ivresses qui scandalisaient ceux qui en étaient témoins et qui les affectaient d'autant plus péniblement, qu'elles n'étaient pas de son âge et qu'elles dénotaient déjà une disposition prochaine à l'habitude de l'intempérance.

Les âmes pieuses qui connaissaient les premiers excès de ce jeune homme, l'ont vu avec peine embrasser l'état ecclésiastique, et ont tremblé dans le secret de leur âme qu'il ne donnât plus tard des scandales en ce point.

Au séminaire, ce vice, comme plusieurs autres, s'assoupit ordinairement faute d'occasions; cependant, en ce lieu-là même, le séminariste qui a le germe de l'intempérance, le laisse encore percer par quelques traits, assez faibles peut-être, mais très-significatifs pourtant quand on les considère au flambeau de l'expérience.

Ainsi, par exemple, l'article de la nourriture est pour lui un article capital. Le séminariste pieux et mortifié ne s'en inquiète guère; il a des pensées et des préoccupations d'une bien autre importance que celles de la table et des aliments. Mais le séminariste sensuel s'occupe presque autant de son palais que de sa conscience. Il savoure

joyeusement les mets quand ils sont de son goût, et il en fait une critique sévère quand ils lui déplaisent.

Il est toujours, à cet égard, le premier à se plaindre du régime du séminaire, quoique souvent ce régime soit préférable à celui de la maison de son père. En ces circonstances, les supérieurs tombent sous les traits de sa censure, et l'économe surtout est son point de mire.

Quand l'heure d'un repas approche, il y pense volontiers, moins par le sentiment du besoin, que par celui de la satisfaction grossière qu'il se promet; et quoique cette pensée ne lui procure qu'un plaisir en perspective, il la fixe dans son esprit, il la rappelle si elle s'éloigne, il l'excite si elle s'émousse; bref, il s'en fait une espèce d'occupation intérieure au sein de laquelle il se complaît.

Prendre quelque chose entre ses repas est pour lui une bagatelle. Les saints ne s'accordaient jamais cette licence; mais les saints ne sont guère ses modèles. A quelque moment que l'occasion s'en présente, tout ce qui délecte son palais, sa sensualité l'accueille avec empressement et bonheur.

Il fait, comme les gens du monde, une longue énumération des aliments qui sont de son goût, et, à la manière dont il en parle, on voit qu'il doit éprouver une vive jouissance, quand les mets qu'il aime lui sont présentés.

On en voit qui se prononcent comme des gourmets déjà exercés sur le mérite des vins, et qui les savourent en connaisseurs, ce qui fait sourire les uns et gémir les autres.

Quelquefois notre jeune séminariste ne se fait pas scrupule de violer la règle, en se procurant des aliments solides et liquides qu'il cache soigneusement dans sa cellule comme des articles de contrebande.

Parfois aussi il dépouille les jardins des fruits qui les

décorent, ajoutant la faute du larcin à celle de l'intempérance.

Est-il sans exemple (cela nous répugne à dire) que le séminariste qui se permet ce qui précède, se fasse un jeu, quand il est employé comme servant au réfectoire, de prendre en cachette une partie des mets qu'il remporte de la table des directeurs?

Nous savons qu'on n'attache à tout cela presque aucune importance, qu'on se vante même de ces tours d'adresse et qu'on en fait la matière de joyeux récits à des condisciples qui en rient peut-être, par respect humain, mais qui en gémissent en secret et qui, pour rien au monde, ne voudraient se les permettre. Sans examiner ces fautes sous tous les mauvais aspects qu'elles présentent, nous prierons seulement ceux qui les commettent de nous dire si, en sondant leurs dispositions intimes, ils ne sont pas forcés de reconnaître que tout cela procède d'un fonds d'immortification et de sensualité. Pour nous, nous n'avons pas, à cet égard, le plus léger doute, et nous craignons bien qu'un séminariste de cette trempe ne soit plus tard un prêtre fort peu sobre.

« J'ai toujours vu, nous disait un jour un digne et saint confrère, que ceux de mes anciens condisciples qui sont devenus plus tard des prêtres intempérants, se distinguaient au séminaire par de légers actes de sensualité. »

Mais que dirons-nous de notre jeune élève pendant les vacances? Au lieu de restreindre le nombre de ses visites, il les multiplie outre mesure, et s'attire par là des invitations fréquentes à des festins prolongés, invitations qui lui sont trop agréables pour qu'il y réponde jamais par un refus. Dans ces festins son immortification triomphe; il n'a pas même la pensée de s'imposer une seule de ces privations si familières aux saints, et déjà, en fait de liqueurs

fortes, il tient tête aux plus intrépides. Son attitude, son air de satisfaction et quelquefois les paroles vivement accentuées qu'il emploie pour faire l'éloge des mets qui lui plaisent; tout annonce qu'il est là dans son élément et que la sensualité est un de ses défauts. Dieu veuille même que ses anciens excès ne se reproduisent pas, et qu'en quittant la table sa raison soit toujours aussi saine qu'elle l'était en y prenant place!

Les parents de ce jeune ordinand s'aperçoivent eux-mêmes de sa délicatesse excessive en fait d'aliments. Se trouvant plus libre au milieu de sa famille, il manifeste aussi plus librement ses goûts et ses répugnances à l'égard des mets qu'on lui sert. Au lieu de donner l'exemple de la mortification, il se fait remarquer par les minutieuses recherches de sa sensualité.

Que de prêtres, hélas! aujourd'hui peu tempérants, l'étaient plus que le séminariste que nous venons de dépeindre, quand ils étaient séminaristes eux-mêmes! Combien donc, mon enfant, ne devez-vous pas craindre d'être plus tard ce que déjà peut-être vous commencez à être aujourd'hui! Si ce malheur arrive, voyons ce que vous serez dans un avenir prochain.

Devenu prêtre, vous aimerez la bonne chère, et soit chez vous, soit chez les autres, vous accueillerez un grand repas comme une bonne fortune.

Vous y assisterez avec un air d'enjouement et de satisfaction, qui manifestera votre goût dominant pour le grossier plaisir de la sensualité satisfaite.

Vous étalerez un luxe de table fort peu séant chez un ecclésiastique, et vous forcerez vos confrères à user de représailles à votre égard, quand ils vous traiteront à leur tour.

Vous ferez un usage immodéré des aliments et surtout des liqueurs fortes, dont vous contracterez bientôt la dangereuse habitude.

Vous négligerez les pauvres pour satisfaire votre intempérance, et vous engloutirez dans votre caveau des sommes considérables qui soulageraient leurs misères.

Vous scandaliserez les peuples par votre assiduité bien connue à des festins perpétuels, dont ils font si souvent la matière de leurs censures.

Vous sensualiserez votre âme en donnant à votre corps une abondance dont il souffrira lui-même, et vous prendrez place parmi ceux qui faisaient gémir le grand Apôtre quand il disait en pleurant : *Multi ambulant, quos sæpè dicebam vobis (nunc autem et flens dico) inimicos crucis Christi : quorum finis interitus : quorum Deus venter est ; et gloria in confusione ipsorum, qui terrena sapiunt.*

Vous perdrez peu à peu et peut-être bien vite le goût de l'étude, de la piété et des choses de Dieu, n'ayant d'attrait que pour la vie des sens et vérifiant en votre personne cette sentence de saint Paul : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.*

Les œuvres de zèle ne seront plus rien pour vous ; l'esprit de dévouement et de sacrifice vous sera inconnu, et l'ensemble de votre ministère sera déplorable.

Vous serez peut-être par vos ivresses la risée des peuples : en apprenant vos désordres, les méchants triompheront, les bons gémiront, et vous tomberez dans le mépris universel, triste et inévitable partage du prêtre intempérant.

Vous allumerez le feu de la volupté dans la région des passions, et vous couvrirez l'Église de deuil et de confusion par des chutes honteuses.

L'âge, qui amortit quelquefois certains vices, fortifiera

chez vous celui de l'intempérance, et, vous aveuglant de plus en plus sur les péchés qu'elle vous fera commettre, vous arriverez jusqu'au moment de la mort avec une conscience assoupie qui ne se réveillera qu'aux pieds de votre juge dans l'éternité.

Et ne dites point que vous n'irez pas jusque-là, qu'un sentiment de pudeur saura bien vous retenir, et que vous éviterez certainement des abîmes dont la seule pensée vous pénètre aujourd'hui d'horreur et de dégoût. Que de prêtres intempérants ont tenu ce langage, et sont aujourd'hui ce qu'ils se promettaient de n'être jamais!

Cependant, direz-vous, plusieurs ne vont pas jusqu'au terme que vous venez d'assigner : s'ils ne sont pas aussi sobres qu'ils le devraient être, ils ne sont pas pour cela intempérants jusqu'au scandale. — Plusieurs ne vont pas jusqu'au dernier terme, cela est vrai; mais quelques-uns y vont, comme l'expérience l'atteste; et qui vous a dit que vous n'imiterez pas ceux-ci et que vous vous contenterez d'imiter ceux-là? D'ailleurs, est-il donc besoin d'aller, sur ce point, jusqu'aux derniers excès pour offenser Dieu? L'amour de la bonne chère, les festins fréquents, les copieuses libations, la perte du temps, le dégoût de la piété, le renoncement au travail, les négligences dans le saint ministère, effets ordinaires d'une vie sensuelle, ne suffisent-ils pas pour éteindre l'esprit ecclésiastique, scandaliser les fidèles et perdre les âmes dont le prêtre est, par état, le second rédempteur?

Ne vous aveuglez pas, mon enfant, et au lieu de pallier le vice de l'intempérance, hâtez-vous plutôt de prévenir ses excès par l'emploi des remèdes qui vont vous être proposés.

— Un point essentiel et auquel on ne pense guère, c'est

que la mortification du goût est absolument nécessaire pour quiconque entreprend de mener une vie sainte. Le séminariste, qui n'aspire à rien moins qu'à la sainteté sacerdotale, doit donc, d'abord, se bien pénétrer de la nécessité de mortifier son goût, se disant à lui-même : Je ne serai jamais ce que Dieu veut que je sois, si je ne suis pas mortifié sur le point de la sensualité.

— Pour vous exciter à combattre votre excessive délicatesse à cet égard, vous ferez bien de vous appesantir sur cette considération, que tous les saints se sont appliqués sans relâche à mortifier leur goût, et qu'ils en venaient, avec le secours de Dieu, jusqu'à trouver un vrai sentiment de bonheur dans cette mortification. — *Mon enfant*, disait un jour saint Philippe de Néri à un de ses pénitents qui s'épargnait un peu trop sous ce rapport, *si vous ne mortifiez pas votre goût, vous ne serez jamais saint.*

— Quand vous serez convaincu de ces vérités, vous devrez rentrer en vous-même et voir, par ce que nous avons dit des caractères de l'intempérance, s'il n'y en a pas quelques-uns qui vous sont applicables. Si, malheureusement, vous avez fait autrefois certains excès à cet égard; si surtout ils ont été un peu fréquents, ou si, à plus forte raison, vous en aviez contracté l'habitude, vous devez en donner connaissance à votre confesseur du séminaire, suivre exactement les avis qu'il vous donnera, et renoncer sans balancer à l'état ecclésiastique s'il vous l'ordonne, ou si seulement il vous le conseille.

— Si, sans avoir jamais fait d'excès notables en cette matière, vous remarquez cependant un goût prononcé pour la bonne chère ; si vous aimez les festins, si vous êtes sensible à la délicatesse des mets, si vous les savourez avec un vif plaisir, soyez persuadé que vous avez un germe d'intempérance, et que si vous ne travaillez pas sérieusement

à l'étouffer pendant que vous êtes séminariste, il se développera de plus en plus lorsque vous serez prêtre.

— En vous rendant au réfectoire, rappelez-vous la présence de Dieu, dirigez et purifiez votre intention, récitez très-attentivement le *Benedicite*, et immédiatement avant de commencer votre repas, rectifiez de nouveau votre intention et renoncez au plaisir sensuel que vous allez éprouver. Il est rare, disent les saints, qu'on prenne un repas sans y commettre plusieurs péchés véniels.

— Adoptez l'habitude de vous imposer quelques privations dans chacun de vos repas; faites-y toujours la part de la mortification, et tâchez de vous distraire de la satisfaction que les aliments vous procurent, par quelques pensées pieuses, par quelques élévations de votre cœur vers Dieu, et par une attention toute particulière à la lecture du réfectoire.

— Ne manifestez jamais de mécontentement à l'égard des mets qui vous seront présentés, et n'en faites pas de pompeux éloges quand ils seront de votre goût. Tout cela n'est rien moins qu'édifiant, et annonce clairement que, chez vous, la sensualité domine au lieu d'être dominée.

— Ne contractez pas l'habitude du café, des liqueurs fortes, etc. Cela ne vous sera pas très-pénible à l'âge où vous êtes, et surtout après trois années de séminaire où ces choses sont interdites; tandis que, plus tard, si vous en faisiez usage de bonne heure, vous n'auriez plus le courage de vous en passer. Les pieux séminaristes craignant excessivement cette habitude, se privent absolument de ce qui vient d'être dit, et leur santé, aussi bien que leur âme, se trouve parfaitement de cette privation.

— Ne quittez point le séminaire sans avoir consulté tout spécialement votre directeur sur l'article si grave des festins. Priez-le de vous tracer lui-même votre conduite à cet égard.

et tenez ferme aux saintes règles que son expérience et son zèle lui auront inspiré de vous prescrire.

— Habituez-vous à traiter un peu sévèrement votre corps. Vous ne ferez jamais aucun progrès marqué dans la piété, si la mortification corporelle est pour vous une vertu purement idéale et théorique. L'habitude de la mortification en général vous rendra la pratique de la sobriété beaucoup plus facile, et, pensez-y, jamais vous n'arriverez à la perfection si vous êtes sensuel. « Tous les saints, dit saint Léon, ont débuté dans la carrière de la sainteté par la mortification du goût. »

— Soyez sur vos gardes pendant les vacances. Elles sont, pour le séminariste, le reflet anticipé de sa vie sacerdotale. Si, par malheur, vous faisiez, pendant ce temps, quelque nouvel excès en fait d'intempérance, ne manquez pas d'en instruire votre confesseur du séminaire, qui doit prononcer bientôt sur le point si important de votre vocation. Ceci n'est pas un simple conseil, c'est une obligation rigoureuse à laquelle on croit quelquefois pouvoir se soustraire quand on s'est confessé de sa faute à son confesseur du monde. Il peut se faire, sans doute, que cette faute ait été remise par l'absolution que vous en avez reçue pendant les vacances; mais votre confesseur du séminaire, avant de vous admettre aux saints ordres, a besoin de savoir s'il n'y a pas eu de votre part quelque rechute, à l'occasion d'un péché qui peut-être lui a déjà donné de sérieuses inquiétudes sur votre vocation.

— Pendant les vacances encore, fuyez les grands repas au lieu de les rechercher. Ne faites pas brèche au règlement que vous avez adopté; et quand vous croirez pouvoir, sans l'enfreindre, assister à quelque dîner de cérémonie, édifiez par votre tempérance, imposez-vous quelque privation, et ne vous laissez pas entraîner par l'exemple de

ceux qui se permettent ce que vous avez promis à Dieu de vous interdire.

— Enfin, si votre directeur n'y voit pas d'inconvénient, observez un jour de jeûne par semaine, le vendredi, par exemple, en mémoire de la passion du divin Sauveur.

Avec ces précautions, mon cher enfant, vous conserverez intacte la vertu de tempérance, vous tiendrez vos passions en bride, et vous édifierez les peuples par la sobriété dont vous leur donnerez le salutaire exemple.

(Voyez *le Saint Prêtre*, deuxième partie, ch. IX.)

CHAPITRE XV.

Le séminariste cupide, intéressé, prédisposé à l'avarice.

Voici encore un défaut dont le germe est à peine sensible chez les élèves des séminaires. Aussi plusieurs penseront-ils, au premier abord, que nous aurions pu sans inconvénient nous dispenser de traiter cette matière. Nous ne sommes point de cet avis. Il faut bien en convenir, le prêtre avare n'est point un être chimérique. Or, s'il y a des prêtres avares, et si, quand ils le sont, leur avarice se fortifie avec l'âge, comme l'expérience le démontre, n'est-il pas très-important pour le séminariste de savoir, au début de sa carrière, quels sont les premiers symptômes de ce vice, afin que, s'il les reconnaît en lui, il se hâte de remédier à un mal qu'il serait trop tard de combattre quand il aurait envahi son âme?

La mauvaise inclination du séminariste cupide a quelquefois pris naissance au sein de sa famille. Voyant chez ses parents une ardeur désordonnée pour les biens de la terre et peut-être même un intérêt sordide, il eut le malheur de partager leurs goûts terrestres.

Entendant à tout moment exalter les richesses et proclamer heureux ceux qui étaient dans l'opulence, il connut de bonne heure la valeur de l'argent et il le considéra d'un œil d'envie.

Au lieu de dissiper ses modiques épargnes ou de les employer à soulager les pauvres, comme le faisaient ses jeunes camarades, il les gardait soigneusement et prenait un vif plaisir à grossir chaque jour son petit trésor.

Sans avoir aucun besoin d'acquérir, il demandait souvent quelques légères sommes à ses parents, non pas pour s'en servir, mais pour jouir du bonheur de les posséder.

Peut-être n'était-il pas dans l'aisance, et alors il ne craignait pas de faire connaître et d'exagérer même ses besoins, pour obtenir des riches quelques faveurs pécuniaires dont il pouvait rigoureusement se passer.

Plus tard, il se demanda ce qu'il deviendrait : les préoccupations de la vocation se déclarèrent, et il lui sembla que l'état ecclésiastique lui procurerait à peu de frais une position avantageuse et assez lucrative.

Il espéra d'ailleurs que les âmes pieuses lui viendraient plus volontiers en aide, s'il se tournait vers le séminaire, que s'il embrassait une profession séculière, et peut-être sa vocation eut-elle la cupidité pour premier principe.

Voilà déjà de mauvais germes qu'on couvrira peut-être, mais qu'on étouffera difficilement dans le séminaire. Voyons, au reste, le séminariste sur ce nouveau théâtre.

Un vêtement décent lui serait nécessaire et il pourrait se le procurer; mais comme il n'a point confiance en Dieu

pour ce qui regarde le temporel, et qu'il est à lui-même sa providence, il ne se procure point le vêtement dont il a besoin, et son costume est plus que simple, c'est-à-dire sale et négligé.

Sa bibliothèque n'en est pas une : quelques livres absolument indispensables qu'il sollicita peut-être de ses bienfaiteurs, quoiqu'il eût pu les acheter sans recourir aux largesses d'autrui ; voilà tout ce qu'elle renferme. Certains ouvrages dont il connaît le mérite et qui pourraient lui être fort utiles, excitent ses désirs ; mais, quelque faible qu'elle soit, il recule devant la légère somme qu'il faudrait débourser pour se les procurer, et il aime mieux se priver des précieux avantages qu'il en pourrait tirer, que d'entamer son petit pécule.

A la rigueur, il payerait bien la totalité de sa pension s'il le voulait; mais, se persuadant toujours que le séminaire est riche, et se regardant lui-même comme pauvre, il implore des réductions aussi fortes que possible, il exagère sa pénurie, et il obtient des remises auxquelles, en conscience, il n'a peut-être pas droit.

Sa vocation est quelquefois assez équivoque à certains égards ; son attrait pour l'état ecclésiastique n'est pas très-vif ; du moins ce n'est guère pour glorifier Dieu et sauver des âmes qu'il veut être prêtre : mais que faire ? que devenir ? où trouver une profession qui offre à si bon marché d'aussi grands avantages que celle à laquelle il aspire ? Ah ! s'il en trouvait une aussi aisée à obtenir et aussi lucrative ou plus lucrative encore, son choix serait bientôt fait ; mais comme il n'en voit aucune qui favorise comme celle-ci ses inclinations cupides, c'est elle qu'il embrasse.

A-t-il à faire quelques achats indispensables ? Il donne aux marchands des preuves évidentes de sa lésinerie en

discutant le prix avec une ténacité qui les blesse et qui lui attire des paroles humiliantes.

Demande-t-il quelques services à des ouvriers, à des domestiques, à des commissionnaires? Au lieu de se montrer généreux, ou il ne leur donne rien, ou il leur donne fort peu de chose pour les récompenser de leur peine, provoquant ainsi leurs murmures et encourant le honteux reproche d'intérêt et de ladrerie.

Dans ses conversations, il révèle, sans s'en apercevoir, ses sentiments intimes. Ne considérant jamais les choses selon les lumières de la foi, mais toujours au point de vue de l'intérêt, il s'extasie comme les enfants de la terre à la nouvelle qu'une personne du monde qu'il connaît vient de recueillir un riche héritage; il envie secrètement son bonheur, et, par la manière dont il enparle, il semble dire que s'il lui arrivait une pareille aubaine, il ferait bientôt ses adieux au séminaire.

Il s'exprime de même en apprenant l'élévation de quelque prêtre à un emploi mieux rétribué que celui qu'il occupait, et il laisse échapper ces mots inconvenants qui ravalent le sacerdoce : Quel bon vicariat! quelle bonne cure! comme si les bonnes cures et les bons vicariats n'étaient pas ceux où l'on sauve plus sûrement son âme et celles de ses frères.

Si on lui propose deux œuvres à faire : l'une qui ne lui rapportera rien, l'autre qui lui rapportera quelque avantage temporel, il choisit sur-le-champ cette dernière, avant même d'avoir examiné laquelle procurera plus abondamment la gloire de Dieu et le bien du prochain.

En quittant le séminaire pour aller en vacances, il trouve l'occasion de manifester son défaut; il a des discussions avec les conducteurs, les buralistes, les commissionnaires et autres gens de cette classe, ne comprenant

pas qu'il vaut beaucoup mieux sacrifier quelques pièces de monnaie, que de compromettre l'honneur du corps ecclésiastique dont il est un membre.

Les pauvres l'importunent en vain; il voit les laïques visiter leurs tristes demeures, et il se contente de les admirer.

Nul ne dit plus haut que lui que, dans la classe indigente, les bons pauvres sont très-rares, et les mauvais excessivement nombreux. De ce principe il tire la conséquence que les bons pauvres sont généralement assistés et que les mauvais ne méritent pas de l'être : excellent moyen de ne s'inquiéter ni des uns ni des autres!

En fait de pauvreté, il ne croit guère qu'à la sienne : du moins il n'y que la sienne qui le touche au vif.

Les œuvres de charité ne s'alimentent point aux dépens de sa bourse; il est, sur ce point, parcimonieux comme en toute autre chose, et si sa cupidité n'est pas publiquement connue, sa générosité l'est bien moins encore.

Bref, toujours joyeux quand il reçoit, toujours récalcitrant quand il faut qu'il donne, il pense à l'argent, il désire l'argent, il aime l'argent pour l'argent, et tout autre attachement n'occupe dans son estime qu'un rang secondaire.

Voilà bien les préliminaires de l'avarice, si ce n'est pas déjà l'avarice elle-même. Voyons maintenant où tout cela conduit.

Il serait difficile d'imaginer un spectacle plus hideux que celui qu'offre un prêtre adonné à l'avarice. L'Esprit saint a prononcé une sentence qu'on trouverait sans doute exagérée dans notre bouche; il a dit qu'il n'y a rien de plus criminel que l'avare : *Avaro nihil est scelestius... Nihil est iniquius quàm amare pecuniam : hic enim et animam suam*

venalem habet (Eccl., 10). Voilà comme s'exprime l'Esprit saint : qu'eût-il dit s'il eût parlé du prêtre asservi à ce vice?

Mais voyons, jeune lecteur, ce que vous serez dans le sacerdoce si, n'étant encore que séminariste, vous êtes déjà attaché à l'argent.

Vous aurez tout d'abord une tentation séduisante à subir, et ce sera l'argent lui-même qui la suscitera. Voyant entre vos mains une somme plus considérable que toutes celles que vous aurez palpées jusque-là, votre cœur s'y attachera fortement; vous vous trouverez heureux ; vous vous croirez presque riche, et, sans l'exprimer positivement, ce que vous éprouverez voudra dire : Enfin, voilà de l'argent! enfin je possède ce que je désirais! Repose-toi, mon âme; tu as bien acheté ton repos : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce.* Car, soyez-en bien sûr, rien n'attache à l'argent comme la possession d'une somme un peu forte; et l'expérience nous apprend que tel qui n'avait jamais donné aucun signe d'avarice, se sent épris de cette passion quand l'argent lui arrive avec une certaine abondance. Combien de gens s'écrient : Que de bonnes œuvres je ferais si j'étais riche, et n'en font aucune quand par hasard ils le deviennent!

Vous croyez, sans doute, qu'il en sera tout autrement pour vous, et que, vous trouvant au-dessus du besoin, vous ferez un bon emploi de votre superflu. C'est une illusion. Si, comme nous le supposons, vous portez depuis longtemps en vous-même le mauvais germe de la cupidité, ce germe se développera tous les jours; car, de sa nature, la cupidité est envahissante et insatiable, et elle vous dira sans cesse : *Affer, affer.* (Prov. 30.)

Vous commencerez par vous révéler à votre curé en discutant le prix de votre pension, que vous trouverez

toujours trop élevé. Si vous obtenez une réduction, vous vous en réjouirez comme d'une victoire : *Sicut qui invenit spolia multa.* (Ps. 118.) Si votre curé tient ferme, vous murmurerez contre son obstination, et peut-être direz-vous, sinon à lui, du moins à quelque jeune confrère, qu'il spécule sur votre nourriture.

Vous vous montrerez très-exigeant aussi à l'égard du casuel. Vous élèverez des prétentions absurdes qui produiront tout le contraire de ce que vous désirerez, et vous vous dédommagerez de votre échec par une froideur calculée, qui produira dans le presbytère une désunion très-nuisible aux fruits du ministère paroissial.

Comme au séminaire, vous continuerez de vous priver de ce qui ne vous sera pas absolument nécessaire, sacrifiant l'utile sans pitié ni merci.

Vous vous refuserez des livres que tout bon prêtre se fait un devoir de posséder, et vous contentant, par esprit d'intérêt, de vos propres lumières, peut-être fort courtes, vous ferez des bévues dans la direction des âmes ou dans vos prédications et vos catéchismes, pour n'avoir pas voulu vous procurer certains ouvrages où vous auriez puisé de précieux enseignements.

Vous vous réduirez aussi à un excès de simplicité en fait d'habillement. On gémira, si l'on ne rit pas, de votre costume : par mesure d'économie, vous en supprimerez sans façon quelque partie, qui ne paraîtra tout au plus qu'au jour des grandes solennités ou des dîners d'apparat.

Vous exigerez avec rigueur ce qui vous sera dû, et, par compensation, peut-être ferez-vous attendre quelque temps à vos créanciers ce que vous leur devrez vous-même.

Vous confesserez des pauvres, vous les visiterez quand

ils seront malades ; mais vous ne les assisterez point, ou si vous le faites, ce sera avec l'argent que les riches ou des âmes pieuses vous auront confié et non avec le vôtre. Vous les plaindrez dans leur détresse et vous leur direz quelques bonnes paroles dont ils ne vous sauront aucun gré, parce que vous ne leur donnerez que des paroles.

Vous verrez couler les larmes de l'indigent et vous n'en essuierez pas une seule, quoique vous ayez en réserve les moyens d'en tarir des torrents.

Vous recevrez avec bonheur les cadeaux que vous feront vos pénitents, ce que les saints n'approuvent guère ; et la joie que vous leur témoignerez en ces circonstances, leur dira suffisamment qu'ils seront bienvenus quand ils renouvelleront leurs offrandes.

Vous ne provoquerez point les entreprises de zèle ou de charité qui exigeront votre coopération pécuniaire ; et si d'autres les provoquent, vous vous bornerez à les appuyer de vos exhortations et de vos conseils.

Vous ne participerez point ou vous participerez mesquinement aux bonnes œuvres dont votre évêque sera le promoteur, et peut-être même refroidirez-vous la charité de vos confrères, en faisant devant eux la censure de ces œuvres.

Pendant tout ce temps-là, les mandats arriveront, le coffre se remplira, le cœur se collera de plus en plus à son idole, et la cupidité toujours avide continuera de vous dire : *Affer, affer.*

Devenu curé, le mal progressera au lieu de s'arrêter. Votre prédécesseur avait conquis peut-être le titre glorieux de *père des pauvres ;* il avait fondé des œuvres excellentes ; on le trouvait toujours quand il y avait quelque misère à soulager, quelque service onéreux à rendre. Or, quand on vous verra marcher dans une voie tout opposée, on sera ,

sans aucun doute, frappé du contraste, et plusieurs, les pauvres surtout, diront en gémissant : Bon Dieu ! qui nous rendra notre ancien pasteur ?

Exigeant quand vous étiez vicaire, vous rirez des exigences de vos vicaires quand vous serez curé. Votre cupidité fixera le taux de leur pension, et réduira tant qu'elle pourra leur part au casuel.

Vous tiendrez votre maison avec une lésinerie qui sera bientôt connue et qui vous rendra la risée de vos paroissiens et de vos confrères.

Ne connaissant ni vos aumônes ni vos bonnes œuvres, personne n'attribuera votre économie à des vues charitables, et vous vous attirerez l'épithète injurieuse d'avare.

Votre église sera dans un dénûment pitoyable ; vos ornements, vos pales, vos linges d'autel seront vos accusateurs, et quand vous ouvrirez votre coffre, vous aurez la preuve que leurs accusations seront fondées.

Vous exigerez vos droits avec une ardeur toujours croissante : pas de remises, pas de délais, pas d'égards pour les supplications dont vous serez importuné : Justice, justice, voilà la grande autorité que vous invoquerez : *Redde quod debes.*

Vos parents eux-mêmes, dans le besoin peut-être, se plaindront de votre dureté, et comme ils sauront qu'il vous serait très-aisé de les assister, leur mécontentement éclatera et vous sera plus nuisible encore que tout le reste.

Votre zèle sera froid comme votre cœur, et votre cœur sera froid comme votre argent; car quand a-t-on vu l'avare embrasé des ardeurs du zèle? les Apôtres, les Bernard, les Xavier, les Vincent Ferrier n'étaient pas des avares.

Votre piété sera aussi aride que votre zèle ; l'encens de vos froides prières s'abaissera vers votre idole au lieu

de s'élever vers Dieu, et vous ne goûterez ni les joies du cœur que la cupidité ne donne jamais, ni les joies de l'âme dont vous serez indigne.

Vous serez tellement aveuglé sur votre triste état et vous trouverez votre amour de l'argent si peu blâmable, que vous ne direz pas même à votre directeur ce que vous devriez lui déclarer avant toute chose.

La vieillesse, si vous arrivez jusqu'à elle, fortifiera votre passion au lieu de l'affaiblir, comme cela se voit tous les jours, et la plaie de votre âme deviendra totalement incurable.

Enfin la mort, qui ne manque jamais de frapper son coup à l'heure fixée par le Maître, vous retranchera du nombre des vivants et vous jettera les mains vides aux pieds du Dieu de la charité, dont vous aurez toute votre vie méconnu les leçons et les exemples. Et alors on verra se produire les fruits honteux de votre cupidité sans entrailles; et alors le scandale sera consommé; et alors l'Église sera désolée, les méchants triompheront, et les bons diront en soupirant : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum !*

Or, pensez-y, jeune ami, tout cela viendra non comme le lion qui s'annonce par des rugissements, mais comme le serpent qui rampe sans bruit dans les herbes; tout cela viendra par degrés insensibles, et non par un de ces éclats de passion qui ne permettent pas à celui qu'ils atteignent de s'endormir sous la foudre. Arrêtez-vous donc au début pendant que la lumière luit encore à vos yeux, et après avoir mesuré la profondeur du gouffre, recourez à tout prix aux moyens de l'éviter.

— Sondez-vous bien d'abord pour voir si vous avez quelque penchant à la cupidité. Revoyez pour cela et mé-

ditez en face de votre conscience la première partie de ce chapitre, article par article.

— Si vous découvrez au fond de votre cœur quelque petite racine du vice que nous combattons, ne la regardez pas comme insignifiante, car c'est toujours par ces faibles racines que la cupidité s'étend et se fortifie.

— Ne vous rassurez pas non plus sur ce que vous menez une conduite pieuse et irréprochable, quoique vous sentiez en vous une attache un peu forte aux biens de la terre; car l'avarice, à la différence de plusieurs autres passions, tolère une certaine piété et s'allie même avec elle, comme si, par là, elle voulait aveugler d'autant mieux son esclave.

— Pour vous exciter au combat, pénétrez-vous bien de cette vérité, qu'un prêtre avare est en abomination aux yeux de Dieu et des hommes, que ses travaux sont frappés de stérilité, que les pauvres sont ses accusateurs publics, et qu'après avoir mené sur la terre une vie misérable et dénuée de toute consolation, sa mémoire est maudite et sa réprobation consommée. *Passio omnium pessima*, dit saint Jean Chrysostôme en parlant de l'avarice, *incurabilis morbus.*

— Pesez cette sentence de saint Paul : *Radix omnium malorum est cupiditas*, et ces paroles de Jésus-Christ même : *Videte, cavete ab omni avaritiâ;* paroles imposantes dont saint Augustin fait ressortir la force en disant : *Non est leviter habendum, quandò Dominus noster dicit : Cavete.*

— Méditez encore sur l'exemple de Judas; cet exemple doit nous faire frémir. Rien n'annonce qu'il fût avare quand Jésus-Christ en fit son apôtre; mais il est probable qu'il avait déjà au fond du cœur quelques dispositions au vice affreux qui, selon l'expression du pieux Tronson, « le fit tomber dans l'oubli de son Créateur; de cet oubli

» dans la trahison de son Maître; de cette trahison dans
» une mort épouvantable, et de cette mort dans le plus
» profond des enfers.

— Prenez garde de vous tranquilliser en vous disant que vous n'en viendrez jamais jusqu'au dernier degré de l'avarice; vous ne pouvez pas savoir jusqu'où vous irez, et vous devez croire que vous irez loin, si vous n'étouffez pas dès le principe les premiers germes de cette passion. Sachez au reste que, sans aller jusqu'au dernier terme, vous commettrez bien des fautes; vous paralyserez votre ministère, vous renoncerez à plusieurs bonnes œuvres, vous laisserez les pauvres dans la désolation, et vous passerez pour un prêtre peu charitable et peu zélé.

— Pour vous soustraire à ces graves dangers, dites-vous fermement à vous-même : mon parti est pris; je veux être un prêtre généreux, charitable et désintéressé; je veux détacher complétement mon cœur des faux biens de la terre pour lesquels il n'est point fait.

— Commencez sans délai à réaliser ces bonnes pensées : vous avez jusqu'ici reculé devant une dépense sinon absolument nécessaire, du moins très-utile; faites cette dépense, et opposez la confiance en Dieu aux vives réclamations de la cupidité. Achetez ce vêtement, procurez-vous tel ou tel objet dont vous vous êtes privé jusqu'à ce moment par une parcimonie excessive.

— Quand vous pourrez être généreux sans imprudence notable, soyez généreux : que votre bourse soit autant celle des pauvres que la vôtre. Jamais l'aumône n'appauvrit celui qui la fait; donnez, donnez largement aux membres souffrants de Jésus-Christ. Chaque pièce de monnaie que vous leur offrirez affaiblira dans votre cœur le froid égoïsme et y étendra le feu de la charité.

— Imaginez des bonnes œuvres; conférez-en avec vos condisciples; avisez déjà tous ensemble aux moyens de les exécuter plus tard; faites quelques avances généreuses pour exciter les autres à faire de même.

— N'imitez pas ceux qui n'ont jamais de monnaie sur eux, comme pour pouvoir dire aux pauvres qu'ils n'ont rien à leur donner; bien différents, en ce point, de plusieurs saints qui s'étaient engagés à faire toujours quelque aumône aux mendiants qu'ils pourraient rencontrer.

— Soyez libéral envers les domestiques ou autres gens de cette classe qui vous rendront quelque service. Ne provoquez point leurs murmures par la modicité de vos dons, et n'accréditez pas le reproche qu'ils font aux ecclésiastiques d'être moins généreux que les séculiers.

— Humiliez-vous devant Dieu quand vous sentirez un vif mouvement de joie en recevant quelque somme, et, pour vous en punir, donnez en aumône à la première occasion une partie de cet argent.

— Humiliez-vous encore si, quand vous vous résoudrez à débourser, vous éprouvez un sentiment de répugnance : pour le vaincre, ce sentiment, ajoutez quelque chose à ce que vous vouliez donner déjà.

— Si vous demandez ce qui vous est dû, faites-le avec douceur et jamais sur le ton de l'exigence et de l'autorité. Laissez voir en ces circonstances qu'il vous coûte autant de demander, qu'à vos débiteurs de payer.

— Jamais de discussions vives sur les questions d'intérêt, surtout avec les marchands, les ouvriers et les conducteurs de voitures. Il y a des ecclésiastiques qui font preuve de cupidité en ces occasions; ils compromettent la dignité de leur profession et ne se montrent guère dociles à la recommandation de leur divin Maître, qui disait à ses disciples : Si l'on discute avec vous pour obtenir

votre tunique, donnez et votre tunique, et même votre manteau : *Qui vult tecum judicio contendere, et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium* (Matth. 5).

— Soyez *coulant* en affaires financières; sachez faire des sacrifices pour le bien de la paix et pour l'édification. Dans les discussions de famille, montrez-vous généreux et faites voir que c'est réellement Dieu et non point les faux biens de la terre que vous avez choisi pour votre héritage quand vous avez dit aux pieds de votre évêque : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.*

— N'amassez jamais : les bons ecclésiastiques tremblent quand ils ont devant eux une somme un peu forte. Au lieu de s'en réjouir, ils en sont en quelque sorte confus : ils ne doivent rien, mais ils possèdent fort peu de chose. Moins vous posséderez, moins vous tiendrez au peu que vous aurez; et, au contraire, plus vous verrez votre coffre garni, plus vous prendrez plaisir à le garnir mieux encore.

— Enfin, faites provision non pas d'argent, mais des divines sentences qui vous apprennent à le mépriser : *Beati pauperes. — Væ vobis divitibus. — Filius hominis non habet ubi caput reclinet. — Vade, vende quæ habes, et da pauperibus... et veni, sequere me. — Dives difficilè intrabit in regnum cœlorum. — Mortuus est et dives, et sepultus est in inferno...*, etc.

Voilà les paroles du Maître; tout ce qui les contredit doit vous inspirer une vive horreur. Puisque vous voulez être prêtre, n'oubliez jamais que vous ne sauverez d'âmes qu'autant que vous serez charitable et désintéressé, selon cette belle maxime du P. Valuy : « Le prêtre qui donne le » plus est presque toujours aussi celui qui convertit le plus. »

(Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, première partie, ch. VII.

CHAPITRE XVI.

Le séminariste d'un mauvais caractère.

Nous réunissons dans un même chapitre divers défauts dont l'ensemble fait dire de celui qui y est habituellement sujet, qu'il a un *mauvais caractère*, un caractère insupportable.

Comme nous avons tous plus ou moins souffert, par suite de notre contact avec des personnes d'un commerce difficile, nous devons aisément comprendre de quelle importance il est de corriger en nous ce qui nous a si souvent choqué chez les autres.

Mais ce qui doit nous déterminer plus particulièrement encore à réformer notre caractère, c'est la pensée de notre sainte vocation. Puisque nous devons être, comme prêtres, les modèles et la forme des peuples, *forma et exemplum*, selon la parole du grand Apôtre; et puisque, d'un autre côté, les mauvais caractères ne sont tels que parce qu'ils blessent à chaque instant quelque vertu, nous devons travailler de bonne heure à vaincre les défauts qui indisposent le prochain contre nous. Enfin, ce qui doit nous exciter encore à entreprendre cette réforme, c'est la considération des maux que produit dans une paroisse le mauvais caractère des pasteurs qui la gouvernent. Presque toujours c'est de là que proviennent les conflits, les luttes et les divisions qui ruinent le ministère. Remplacez les prêtres arrogants, susceptibles.

jaloux, dominateurs et brouillons, par des prêtres d'un caractère doux, conciliant, prévenant et aimable, à l'instant même vous verrez le calme succéder aux tempêtes.

Voyons donc où nous en sommes sur ce point si important.

De même que, dès la première entrevue, on devine un bon caractère et l'on s'attache à celui qui en est doué; de même aussi le mauvais caractère s'annonce tout d'abord pour ce qu'il est, et produit dans les esprits une impression pénible.

Le séminariste qui a ce mauvais caractère est quelquefois fier, hautain, dédaigneux : il affecte un air de suffisance et de supériorité avec ses égaux; il les écoute à peine et semble dire par ses manières et par son langage que la science, la raison et le bon sens ont élu domicile dans sa tête et ne logent que là.

Dès qu'il avance une chose, il veut être cru, il veut même être applaudi. Si quelque condisciple ose le contredire, il lui répond d'abord par un sourire sardonique, puis par une parole railleuse, puis enfin par un exposé magistral de raisons qui ne sont pas toujours raisonnables. Si son interlocuteur, se croyant dans le vrai et excité d'ailleurs par l'air de domination de son adversaire, soutient son premier dire, la discussion s'échauffe, le débat s'envenime et, sans aucun profit pour la vérité, les deux champions se retirent avec un fonds d'aigreur et de mécontentement dont la charité se tient justement offensée.

Le séminariste qui a un mauvais caractère est souvent pointilleux, ergoteur et porté par nature à la contradiction. Comme il se croit assez de talent (car il s'en croit beaucoup) pour soutenir avec honneur une cause quelconque, il conteste tout ce qui se dit, il combat toutes les propositions qu'on avance, par cela seul qu'on les avance;

il dit qu'il fait nuit parce qu'on a dit qu'il faisait jour, comme il eût dit qu'il faisait jour si l'on eût commencé par dire qu'il faisait nuit. Quand on se voit toujours systématiquement contredit de la sorte, on cesse d'insister, par amour de la paix, mais on se promet tout bas de ne plus fréquenter un condisciple si agaçant.

Quelquefois il est taquin, mordant, railleur ; et autant il se plaît à lancer les traits du ridicule contre les autres, sans permettre qu'ils le trouvent mauvais, autant il se montre piqué si l'on a la hardiesse de l'attaquer lui-même : il se croit inviolable et il prétend que son inviolabilité soit constamment respectée.

Il n'use de condescendance avec personne, et, plaçant son honneur bien au-dessus de la charité, il élève le premier sur les débris de la seconde. Du reste, comme tout lui est dû, il ne trouve jamais que l'on condescende à ses opinions et à ses goûts autant qu'il le désire, et si parfois on le fait, il n'en sait aucun gré et semble vouloir que tous disent : *Quod debuimus facere, fecimus; servi inutiles sumus.*

Il est excessivement susceptible, et si l'on n'est pas continuellement sur ses gardes pour éviter de froisser sa sensibilité, il s'irrite pour un mot, pour un sourire, pour un geste inoffensif, du moins dans l'intention de celui qui se le permet. Souvent même, malgré toutes les précautions de la douceur et de la charité, on le blesse sans savoir en aucune façon ce qui a pu le blesser. On cherche, on cherche encore la cause du mécontentement qu'il fait paraître; lui seul la connaît, et il s'abstient de la révéler quoiqu'on lui fasse à cet égard les plus vives instances.

De là aux airs boudeurs et aux chagrins concentrés il n'y a qu'un pas, et ce pas, il l'a bientôt franchi. Pas la moindre cordialité, pas le moindre épanchement : retiré

dans sa solitude comme l'oiseau de la nuit dans sa sombre demeure, *tanquàm nycticorax in domicilio*, il ne fait rien, il ne dit rien : il boude; il jouit, dans sa tristesse, du plaisir de faire voir qu'il est mécontent. Dans le monde on rirait de sa momerie et, selon l'expression vulgaire, on l'enverrait promener; mais dans un séminaire, la charité se contente de gémir et de plaindre celui qui souffre et fait souffrir les autres par son mauvais caractère.

La dissimulation est quelquefois encore un des traits qui le distinguent. Enveloppé dans un perpétuel mystère, il ne laisse paraître que ce qu'il ne peut cacher, et le peu qu'il révèle n'inspire jamais qu'une demi-confiance. Les jeunes gens, pour l'ordinaire naturellement ouverts, s'isolent d'un condisciple qui, en retour de leurs épanchements, ne les honore jamais d'une aimable réciprocité.

Les brusqueries, les vivacités et même les colères lui sont assez familières. Incivil, grossier et mal élevé, il se fâche pour des niaiseries et passe des semaines et des mois entiers dans ses ressentiments et ses rancunes.

L'inégalité dans le caractère est souvent encore un des traits qui le distinguent. Plus gai que personne aujourd'hui, il sera demain, sans cause connue, dans un état de mutisme et de sombre rêverie d'où ne pourront l'arracher ses amis les plus intimes.

La complaisance, qui fait le charme des réunions, lui est étrangère. Un mot aimable, une prévenance délicate, l'offre d'un service en certaines occasions, gagnent les cœurs et provoquent tout naturellement de douces représailles. Ceci est vrai pour les autres; mais pour lui tout cela n'a aucun attrait : nature disgraciée, la rudesse des formes et l'aigreur du fond semblent seules lui convenir.

Acceptera-t-il de temps en temps quelques conseils sinon avec reconnaissance, du moins sans se fâcher? Non

vraiment; essayez plutôt et vous verrez s'il ne reçoit pas vos charitables avis de manière à vous empêcher de lui rendre une autre fois cet important service.

Enfin pour couronner ce tableau déjà bien rembruni, ajoutons que ce séminariste annonce par son extérieur même ce qu'il est au fond. Quoique les apparences soient quelquefois trompeuses, cependant tout le monde sait que très-souvent les amabilités de l'intérieur se révèlent par l'enveloppe. Qui n'a pas été subitement gagné par un doux regard, par une parole plus douce encore, par un aimable sourire, par un visage gracieux et ouvert? Avant même de connaître celui qui possédait ces qualités extérieures, n'avons-nous pas dit cent fois qu'il nous séduisait par ses manières attrayantes, et que nous serions heureux de l'avoir pour ami? Malheureusement il n'en est pas ainsi du séminariste qui a un mauvais caractère. Dès le premier jour, comme nous l'avons dit plus haut, on se sent indisposé contre lui. Son regard peu prévenant, sa parole sèche et impérieuse, ses airs fiers et tranchants, sa personne tout entière sans grâce, sans modestie, sans aménité, dépourvue en un mot de tout ce qui attire et empreinte de tout ce qui rebute; n'est-ce pas ce qui se remarque ordinairement chez le séminariste dont nous venons de crayonner le portrait?

Ne croyons pas qu'il n'y ait de mauvais caractères que ceux qui réunissent les divers traits que nous venons de signaler. Un seul de ces traits, bien prononcé, suffit pour nous empêcher d'être aimables et pour faire dire de nous que nous avons un caractère difficile et même quelquefois insupportable.

Déjà sans doute le séminariste qui a un mauvais caractère doit, par ce qui vient d'être dit, comprendre la nécessité où il est de se réformer; mais il la comprendra bien

mieux encore lorsque nous lui aurons fait voir les mauvais effets que produiront ces défauts de caractère, s'il les porte avec lui dans les saintes fonctions du sacerdoce.

Ces effets sont si multipliés et de nature si diverse, qu'il n'est pas possible de les énumérer avec exactitude. Essayons du moins de faire ressortir les principaux, et ceux surtout qui mettent le plus d'obstacles à la sainteté sacerdotale et aux fruits du divin ministère.

Si vous avez un mauvais caractère, et si vous sortez du séminaire sans l'avoir dompté et réformé, vous pouvez vous attendre à une longue série de mécomptes, de peines, d'ennuis, de dégoûts, d'humiliations et de misères de toute espèce, qui se reproduiront à chaque instant et ne vous laisseront pas un seul jour de doux repos et de plein contentement. Mais venons au détail.

Si vous êtes appelé à exercer les fonctions de vicaire dans une paroisse, votre caractère difficile se manifestera dès les premiers jours. Peut-être même y sera-t-il connu avant votre installation au presbytère; car il se trouve toujours des gens officieux, charitables à leur manière, qui s'empressent de révéler à un curé les défauts du vicaire qu'on lui destine. Du reste, vous vous ferez assez connaître par vous-même, car le mauvais caractère ne tarde jamais à se produire.

La première entrevue que vous aurez avec votre curé sera, nous le supposons, irréprochable. Des deux côtés vous serez en état d'observation et nul froissement n'aura lieu : c'est fort bien. Mais un jour de contrainte n'est pas une réforme radicale et durable. Quand viendront les explications, les conditions, les oppositions, les contestations, les récriminations et peut-être les petites vexations, c'est alors que votre mauvais caractère, comprimé le pre-

mier jour, éclatera le second et sonnera la charge comme signal du combat.

A partir de ce jour, notez bien que vous n'aurez plus en la personne de votre curé un ami cordial, prévenant et dévoué. Du moment que vous aurez arboré votre étendard, il vous regardera bien moins comme un coadjuteur que comme un fardeau, dont il lui tardera d'être débarrassé. De votre côté, les malignes influences de votre caractère vous feront considérer votre curé comme un homme intraitable; et les choses étant si bien disposées pour amener des conflits, comment voulez-vous que chaque jour il ne s'en présente pas quelque nouvelle occasion?

Votre curé, par exemple, vous tracera dès le principe le cercle de vos attributions, et vous trouverez un cercle ou trop étendu ou trop resserré. Un vicaire doué d'un bon caractère et aidé d'une piété solide, accepterait sans manifester de répugnance et même avec un air de satisfaction ce qui lui serait offert; mais vous qui n'aurez ni son caractère ni sa piété, vous réclamerez, vous discuterez, vous murmurerez, et vous mécontenterez votre curé sans obtenir de lui la moindre concession.

Vous ferez peut-être de temps en temps quelques fautes, quelques imprudences; vous négligerez quelques-unes de vos obligations; vous vous permettrez des visites ou des courses fréquentes aux dépens de votre ministère; et votre curé croira devoir en conscience vous donner quelques sages conseils, pour arrêter au début un mal qui pourrait faire de tristes progrès. Un vicaire doué d'un bon caractère témoignerait aussitôt sa reconnaissance au pieux curé qui lui donnerait ces paternels avis; mais vous qui n'aurez point ce bon caractère, vous froncerez le sourcil quand on s'avisera de vous donner des leçons de sagesse, et vous ferez entendre, si vous ne le dites pas formelle-

ment, que vous savez ce que vous avez à faire et que vous êtes en état de vous conduire seul.

L'occasion se présentera sans doute de rendre quelque service à votre curé : sans qu'il vous en coûtât beaucoup, vous pourriez l'aider, vous pourriez le décharger de certaines corvées ou lui en faire au moins la proposition. Un vicaire doué d'un bon caractère serait heureux de se montrer complaisant et aimable en ces circonstances ; mais vous qui n'entendez rien à ce qui s'appelle prévenance, attentions, complaisance, vous n'aurez nùl égard à l'embarras de votre curé, et vous ne ferez rien pour alléger sa charge.

Vous saurez qu'il n'aime pas qu'on le contredise quand il a cru devoir adopter une mesure ou embrasser une opinion : vous aurez appris, par expérience, que, dans ces occasions, l'opposition l'irrite sans le convaincre. Un vicaire doué d'un bon caractère dissimulerait alors ses vues personnelles et se garderait bien d'échafauder une discussion en pure perte ; mais vous qui ne partagerez point la manière de voir de votre curé, et qui ne pourrez souffrir non plus la contradiction, vous argumenterez contre lui avec une chaleur agaçante et vous l'indisposerez contre vous sans lui faire rien rabattre de ses prétentions.

Vous le verrez quelquefois sombre, rêveur ou même très-froid à votre égard, sans que vous puissiez savoir la cause de cette froideur. Un vicaire doué d'un bon caractère n'aurait pas l'air de s'apercevoir des manières sèches et froides de son curé, et saisirait la première occasion de lui être agréable pour regagner ses bonnes grâces ; mais vous qui ne tiendrez nullement à son affection, vous lui rendrez froideur pour froideur et vous aigrirez la plaie au lieu de la guérir.

Il aura certaines habitudes qui ne cadreront pas avec les

vôtres et auxquelles il tiendra beaucoup. Un vicaire doué d'un bon caractère, sans adopter ces habitudes si elles n'étaient pas convenables, modifierait du moins les siennes propres pour éviter des froissements : mais vous qui tiendrez à vos habitudes plus fortement encore que votre curé ne tiendra aux siennes, vous ne lui ferez à cet égard aucun sacrifice, vous vous attirerez de vifs reproches et vous encourrez sa disgrâce.

Enfin, tantôt pour une cause, tantôt pour une autre, vous serez dans un état perpétuel de malaise et d'irritation. Votre mauvais caractère ne permettra pas que vous transigiez avec un mot, avec un geste, avec un procédé tant soit peu équivoque, au fond duquel vous voudrez toujours voir quelque chose de blessant. Pas d'épanchement, pas de cordialité, pas de prévenance, pas de services mutuels : état habituel et permanent de tiraillement, de mésintelligence, d'aigreur concentrée, et, par une suite nécessaire, absence complète d'harmonie entre deux hommes qui, sans cette harmonie, ne pourront jamais exercer un ministère fructueux dans la paroisse.

Mais combien tout ce qui vient d'être dit ne s'aggravera-t-il pas, si le curé lui-même est aussi mal partagé que son vicaire sous le rapport du caractère? Ne s'accordant presque sur aucun point, et ni l'un ni l'autre ne voulant faire de concession, conçoit-on la vie pénible qu'ils mèneront tous les deux? L'un sera gai par caractère, l'autre sera sombre par nature; l'un sera prompt et actif, l'autre sera lâche, mou et d'une lenteur excessive; l'un approuvera une œuvre de ministère, l'autre lui refusera son concours; l'un se plaindra, l'autre rira de ses plaintes, et la paix sera bannie du presbytère, et l'on colportera ses mécontentements dans la paroisse, et les coteries se formeront, et l'édification sera détruite, et le ministère sera

en souffrance, et le divorce entre deux prêtres qui devaient donner plus que personne l'exemple de la concorde, sera généralement reconnu nécessaire. D'où viendront tous ces maux et même ces scandales? Reconnaissez-le, jeune élève, ils viendront certainement de votre mauvais caractère, dont vous aurez considéré la réforme comme peu importante pendant les jours de votre séminaire.

Et ne croyez pas que, devenu curé vous-même, votre caractère indompté cessera d'être un obstacle au bien : c'est tout le contraire qui aura lieu. Placé plus haut, vous n'en serez que mieux observé : chargé de la responsabilité du ministère, toutes les fautes que votre caractère vous fera commettre vous seront imputables : redevable à tous et continuellement en rapport avec les membres de votre troupeau, vous trouverez à chaque instant l'occasion de faire éclater les défauts qui seront en vous.

Vous effrayerez vos vicaires avant même qu'ils aient pris possession de leur vicariat, et dès le premier jour ils verront qu'on vous aura dépeint à leurs yeux tel que vous serez en effet.

Vos confrères voisins critiqueront votre caractère vif, impétueux, susceptible, jaloux, caustique, etc. Peu disposé à les obliger, vous les forcerez de se tenir dans l'isolement à votre égard, et vous vous priverez par là des services qu'ils pourraient vous rendre en bien des circonstances.

Vos paroissiens souffriront comme vos confrères de votre caractère difficile. A la moindre opposition vous les scandaliserez par votre âpreté, au lieu de les gagner par votre douceur.

Le maire, l'instituteur, les personnages influents dans la paroisse, tous, en un mot, tantôt un jour, tantôt un

autre, souffriront de votre manière d'agir. Nul ne vous aimera parce que l'amabilité vous fera défaut.

Dans la chaire même, vous ferez des sorties qui vous peindront au naturel, et jusqu'au saint tribunal vous fermerez la bouche, par vos paroles sèches et grondeuses, à de pauvres pénitents qui auraient besoin d'exhortations paternelles pour se résoudre à déclarer leurs misères.

Croyez-nous, jeune ami, c'est l'expérience qui s'exprime par notre organe; tout ce que nous venons de vous dire et plusieurs autres choses que nous pourrions vous dire encore, tout cela sera la conséquence infaillible de votre mauvais caractère, si vous ne travaillez pas sérieusement à le corriger par l'emploi des moyens suivants.

— Le point fondamental pour opérer cette réforme, c'est de se bien connaître. Comment combattre un défaut, comment s'en corriger, si l'on est convaincu qu'on n'y est pas sujet? Il faut donc que vous fassiez d'abord une recherche exacte, et même une étude sérieuse et approfondie de tous les défauts de votre caractère. Quelques-uns sans-doute sont faciles à saisir : la vivacité, l'esprit de critique, l'inégalité d'humeur et plusieurs autres encore sont si patents et se produisent si fréquemment, qu'il est impossible qu'on ne les reconnaisse pas en soi, si l'on en a contracté l'habitude. Mais il en est de plus cachés dont on veut absolument se croire exempt quoique réellement on les possède. L'homme susceptible, par exemple, soutient presque toujours qu'il ne l'est pas, et cependant sa susceptibilité fait souffrir à chaque instant ceux qui sont en contact avec lui. Très-souvent aussi on a des défauts; tout le monde les connaît et on les connaît soi-même; mais on les excuse si bien qu'on leur ôte en quelque sorte, du moins à ses propres yeux, leur caractère de défaut. Ainsi,

par exemple, on est sujet à des vivacités, mais on dit que ces vivacités sont légitimées par les fautes du prochain que l'on doit réprimer; on est sombre et boudeur, mais on dit que c'est pour faire sentir aux autres qu'ils ont mal fait et pour les faire rentrer dans le devoir quand ils s'en sont écartés. Au milieu de tout cela on doit voir combien il est aisé de s'aveugler, et combien on a besoin de s'étudier à fond pour se déterminer à une réforme qui répugne toujours à la nature.

— Cet aveuglement étant très-ordinaire, vous ne devez pas, si vous avez un vrai désir de vous corriger, vous contenter de vos propres lumières. Allez donc trouver vos supérieurs et quelques-uns de vos condisciples, et priez-les instamment de vous dire sans le moindre déguisement tout ce qu'ils remarquent de répréhensible dans votre caractère. Quand ils vous l'auront dit, ne vous excusez pas, remerciez-les de leur franchise et suppliez-les de continuer de vous rendre le même service. Nul ne connaît mieux nos défauts que ceux avec qui nous sommes habituellement en rapport; rien ne leur échappe à cet égard : ce que nous ne voyons pas, ils le voient très-clairement, et cela se conçoit : quand notre mauvais caractère nous fait commettre quelque faute, nous n'en souffrons pas, nous, car alors nous suivons une inclination naturelle; mais il n'en est pas ainsi du prochain; nos défauts lui sont à charge, ils le blessent souvent, et voilà pourquoi il les connaît si bien. C'est donc lui qui vous révélera ce qu'il vous importe si fort de découvrir.

— La prière, les inspirations d'une piété solide et éclairée, les examens fréquents et bien faits de votre conscience, la vigilance attentive sur vous-même et sur tous vos actes extérieurs, vous aideront puissamment encore à connaître les défauts de votre caractère. Les saints, à la lumière de

leur sainteté, voyaient en eux les imperfections les plus légères ; ils apercevaient même des taches qui échappaient à tout le monde : tendez comme eux à la sainteté, et comme eux aussi vous découvrirez vos secrètes misères.

— Quand vous connaîtrez vos défauts, demandez-vous sérieusement si vous voulez vous en corriger. Sans cette volonté fortement arrêtée, jamais vous ne remporterez une victoire décisive. Rien n'est énergique comme la volonté de l'homme, quand elle est sincère et constamment exercée. Mais, pensez-y, il lui faut ces deux qualités; autrement elle ne produit aucun effet: si elle n'est pas *sincère*, elle vous trompe; vous croyez vouloir, et par le fait vous ne voulez point. Ce n'est plus une volonté, c'est une *velléité.* Si elle n'est pas *constante,* elle arrête de temps en temps un acte mauvais, mais elle ne détruit jamais radicalement un défaut. Vous voudrez aujourd'hui, vous ne voudrez plus demain; vous voudrez pendant un accès de ferveur, vous ne voudrez plus quand l'accès sera passé. Que d'illusions sur ce point! que de gens disent: *Nous voulons*, et agissent absolument comme ceux qui disent : *Nous ne voulons pas.*

— Mais supposons que votre volonté soit telle qu'elle doit être, que devez-vous faire pour en assurer l'exécution, relativement à la destruction de vos défauts? Vous devez la stimuler, la fortifier à chaque instant par des réflexions solides et par des actes en rapport avec ces réflexions. Si vous ne faites pas cela, vous retomberez tout naturellement dans votre état de mollesse et de lâcheté; vous ferez de nouvelles chutes et vous direz comme ceux qui perdent courage : *C'est plus fort que moi, c'est impossible...*

— Commencez donc le combat par la réflexion : considérez le défaut que vous voulez détruire sous le triple

rapport — de Dieu qu'il offense à tout moment, — du prochain qu'il fait souffrir et scandalise, — de vous-même enfin, qui ne serez jamais ce que vous devez être, c'est-à-dire un fervent séminariste et plus tard un saint prêtre, tant que vous n'aurez pas exterminé ce défaut. Revoyez mot à mot les deux premières parties de ce chapitre; nourrissez-vous des réflexions qu'elles contiennent; observez sous tous ses aspects le défaut que vous voulez combattre; considérez sa nature qui est certainement mauvaise; considérez ses effets qui ne le sont pas moins; voyez par avance où il vous conduira, les fautes qu'il vous fera commettre, les peines qu'il vous causera, les vexations qu'il vous attirera, les scandales qu'il produira et les obstacles qu'il mettra aux fruits de votre ministère. Voyez, au contraire, les biens qui résulteront de sa destruction : Paix avec Dieu qui récompensera chaque jour votre générosité par de nouvelles grâces; paix avec le prochain que vous édifierez, que vous gagnerez, que vous sanctifierez avec une incroyable facilité; paix avec vous-même qui jouirez délicieusement des fruits de votre victoire, et qui exercerez avec bonheur un ministère béni de Dieu et des hommes. Est-il possible que ces réflexions fréquemment renouvelées et fécondées par une prière fervente et soutenue, n'enflamment pas votre courage et ne vous fassent pas triompher de votre adversaire?

— Joignez ensuite l'action à la réflexion. Évitez les occasions; fréquentez ceux de vos condisciples qui pratiquent le mieux les vertus opposées à votre défaut; faites des lectures appropriées à votre besoin spirituel; signalez le point essentiel à votre confesseur, à votre directeur, et au moniteur particulier que vous aurez choisi parmi vos pieux condisciples; pratiquez chaque jour quelque acte de vertu contraire au défaut que vous combattez; punissez-vous,

sans vous décourager jamais, quand vous aurez commis quelque manquement; aidez-vous de l'exercice si éminemment salutaire de l'examen particulier; veillez avec soin sur vous-même quand vous serez exposé au danger de succomber; adonnez-vous à la piété, dirigez contre votre ennemi toutes vos armes spirituelles, notamment vos examens, vos lectures, vos visites au saint sacrement, vos confessions et vos communions, et tenez pour certain qu'avec l'emploi soutenu de ces divers moyens, vous détruirez infailliblement vos défauts, quels qu'ils puissent être.

— Prenez bien garde surtout de considérer comme peu de chose ce qui s'appelle communément *défauts de caractère.* Quand on a dompté les grandes passions et que l'on ne voit plus en soi des *vices* proprement dits, mais seulement des *défauts,* on est assez porté à se reposer, comme si l'on n'avait plus rien d'essentiel à faire pour sa régénération spirituelle. Or ceci est une illusion des plus dangereuses : outre que les défauts de caractère peuvent seuls produire de très-grands maux, comme nous l'avons vu, il est certain que chacun d'eux est le mauvais fruit de quelque passion mal éteinte, et peut conduire rapidement à quelque vice réel.

— Cultivez enfin avec un soin extrême trois vertus capitales qui, bien pratiquées, remédieront inévitablement à tous vos défauts de caractère, quelle que soit leur nature. Ces vertus sont : l'humilité, — la charité envers le prochain, — et la mortification.

L'humilité, qui est la reine des vertus morales, ne peut souffrir aucun défaut dans l'âme où elle règne ; elle ne va jamais sans ses compagnes chéries : la douceur, la condescendance, la modestie et la déférence aux sentiments d'autrui. Elle supprime donc les vivacités, les susceptibi-

lités, les manières dédaigneuses et hautaines, et l'entêtement à soutenir son opinion. Que de mauvais caractères seraient déjà réformés par de telles suppressions!

La charité attache cordialement au prochain celui qui la pratique; elle a pour compagnes la bienveillance, l'union des cœurs, l'obligeance, la compassion, la patience, etc. Elle supprime donc l'aigreur, la dureté, la jalousie, les rapports indiscrets, les railleries, le manque de complaisance et d'égards. Que de mauvais caractères seraient encore réformés par des suppressions de cette nature! Quelle paix universelle si chacun mettait en pratique la charité que saint Paul nous peint sous de si belles couleurs quand il dit : *Charitas patiens est, benigna est;... non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa... non irritatur, non cogitat malum... omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet!...* etc.

Enfin, la mortification, qui est la grande réformatrice de l'homme, l'embrasse tout entier pour en faire une refonte complète; elle attaque l'intérieur comme l'extérieur, elle ne transige avec aucun défaut quelque léger qu'il soit, et elle ne dépose le marteau, le ciseau et la lime que quand elle peut dire : *Vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova.*

Que vous serez heureux, mon enfant, et que votre futur ministère sera fécond en fruits de salut, si, par l'emploi de ces divers moyens, vous remplacez ce qu'il y a de défectueux dans votre caractère par les heureuses qualités qui lui manquent! *Amen!*

TROISIÈME PARTIE.

AVIS ET RÈGLES DE CONDUITE POUR UN JEUNE PRÊTRE SORTANT DU SÉMINAIRE.

Quiconque a été employé à la direction des élèves ecclésiastiques dans les grands séminaires, doit savoir que rien ne préoccupe ces chers élèves comme les difficultés et les embarras qu'ils se représentent dans l'exercice du saint ministère. C'est la matière ordinaire de leurs conversations, surtout pendant la dernière année de leurs études cléricales. Alors ils multiplient leurs lectures pratiques sur les points qui les intéressent davantage; alors ils environnent leurs bons supérieurs dans les récréations, il les assiégent dans les promenades, ils les visitent fréquemment à leurs chambres, et tout cela, pourquoi? pour acquérir ce qui leur manque: l'expérience.

Voulant aller au-devant de leurs désirs si légitimes, nous nous sommes proposé, dans tous les chapitres qui précèdent, de leur dévoiler les secrets de l'avenir, sachant que la révélation de ces secrets n'est autre chose qu'une leçon d'expérience. Mais pour compléter notre tâche, nous croyons devoir terminer cet ouvrage par quelques *Avis et Règles de conduite* appropriés tout spécialement aux be-

soins d'un jeune prêtre qui sort du séminaire. Nous n'entrerons pas à beaucoup près dans tous les détails que la matière comporte, car il faudrait pour cela reproduire des chapitres entiers de la *Pratique du zèle ecclésiastique* et du *Saint Prêtre*. Nous voulons seulement prendre en quelque sorte par la main nos jeunes amis, devenus nos confrères, et les mettre au courant d'une multitude de petits détails dont ils reconnaîtront à coup sûr la haute importance.

I. — Dernier jour du séminaire.

Vous allez donc enfin quitter ce saint lieu et le quitter pour toujours ; vous le reverrez quelquefois en passant, mais vous ne l'habiterez plus pendant un temps prolongé. Demandez-vous, avant d'en sortir, si c'est avec regret ou avec plaisir que vous le quittez. Si c'est avec regret, si vos affections vous y attachent, affections non à telle ou telle personne, mais aux occupations, aux exercices, à la vie du séminaire, réjouissez-vous, c'est un signe de ferveur et un motif d'espoir pour votre avenir sacerdotal. Mais si vous le quittez avec joie, si vous lui faites vos adieux sans les accompagner d'une larme, d'un soupir, ou d'un simple gémissement, tremblez; c'est ainsi que le quittent ceux qui deviennent plus tard de mauvais prêtres ou des prêtres tièdes et relâchés : *O beata solitudo! ô sola beatitudo!*

Votre règlement est-il fait? L'avez-vous proposé à votre directeur? Sentez-vous au fond de l'âme le vif désir de l'exécuter toute votre vie? Êtes-vous en garde contre la tentation de l'enfreindre, tentation qui très-certainement ne manquera pas de vous attaquer bientôt? Si vous pouvez répondre affirmativement à ces questions, rassurez-vous et bénissez Dieu. Les mieux affermis sur ces divers points ne sont pas, hélas! toujours fidèles; mais à coup

sûr tous les autres se relâchent : *Qui regulæ vivit, Deo vivit.*

Faites une dernière visite à Jésus dans la chapelle du séminaire. Rappelez-vous dans cette chapelle les heures délicieuses que vous y avez passées, les résolutions que vous y avez prises, les généreuses promesses que vous y avez faites. Nous avons connu un saint prêtre qui, longtemps après avoir quitté le séminaire, n'y rentrait jamais sans y éprouver une émotion saisissante ; il avait remarqué le lieu où il s'était étendu sur le pavé du sanctuaire au jour de son sacerdoce, et il s'y transportait avec un indicible bonheur pour y renouveler ses sacrés engagements auxquels il avait été constamment fidèle. Imitez ce saint homme. Avant de vous retirer, offrez à Jésus votre règlement pour qu'il vous aide à l'exécuter, votre personne tout entière pour qu'il la sanctifie de plus en plus, votre futur ministère pour qu'il le bénisse : *Venite in sanctuarium Domini, quod sanctificavit in æternum.*

Allez voir tous les vénérables directeurs du séminaire et n'imitez pas ces séminaristes insouciants, mal élevés et ingrats qui s'affranchissent de ce devoir et qui n'ont pas même la pensée de le remplir. Vous ne savez pas tout ce que vous devez à ces respectables supérieurs; ils ont été vos intercesseurs auprès de Dieu, ils vous ont dirigé par leurs sages conseils, ils vous ont édifié par leurs exemples, ils vous ont instruit par l'enseignement de la science sacrée, qui leur a demandé de pénibles travaux, et ils ont encore quelques bonnes paroles à vous adresser et un paternel baiser à vous donner comme gage de leur affectueuse tendresse : *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.*

II. — Départ, — arrivée dans la famille, — première messe.

Quelle inconvenance, si, tout récemment ordonné prêtre, vous sembliez l'oublier pendant le voyage par la légèreté de vos paroles et l'immodestie de votre maintien! Qu'il n'en soit pas ainsi : parlez peu et toujours à propos; pas de gaieté bruyante, extérieur digne et édifiant, lectures pieuses, récitation du chapelet et du saint office avec dévotion et recueillement : telle sera votre conduite si vous êtes vivement frappé du prodige qui vient de s'opérer en vous. Un nouveau prêtre devrait se dire à chaque instant avec une sorte de stupeur : Que suis-je? que s'est-il passé en moi aux pieds de mon évêque? Suis-je un homme ou un ange sous la forme humaine? et Dieu lui répondrait au fond de l'âme : Tu es plus que tout cela par ta dignité; tu es prêtre : *Tu es sacerdos in æternum!*

Arrivé dans la famille, vous y répandrez la joie; votre pieuse mère surtout vous arrosera de ses larmes en vous embrassant : larmes précieuses dont sa foi vive sera la source! C'est alors que vous devrez plus que jamais vous montrer édifiant sur tous les points et embaumer la maison paternelle du parfum de vos vertus, vous associant aux sentiments de saint Paul quand il disait : *Christi bonus odor sumus... Odor vitæ in vitam.*

Mais quel jour, grand Dieu, que celui qui s'approche! Pour la première fois, Jésus-Christ, soumis à l'autorité de votre parole, va s'abaisser des hauteurs des cieux pour s'incarner dans vos mains; vous allez faire un miracle, et quel miracle! vous allez remplacer une substance naturelle par une substance divine, les anges vont faire cortége à votre majesté sacerdotale, l'Église va déployer toute sa pompe, elle va vous envoyer chercher sous un dais comme

si, ce jour-là, vous étiez un de ses princes, et dans la chaire évangélique on va proclamer vos titres de gloire! Nous ne vous dirons pas de monter à l'autel avec gravité, modestie et ferveur : cette fois-ci, rien de tout cela ne vous manquera. Si vous tronquez quelque cérémonie, un trouble excessif en sera la seule cause, et ce trouble fera l'éloge de votre foi. Mais nous vous dirons : Souvenez-vous toujours du saisissement de votre première messe ; ne vous familiarisez jamais avec l'autel : après cinquante années de sacerdoce, vous serez comme aujourd'hui le sacrificateur de Jésus-Christ ; vos sublimes fonctions étant toujours les mêmes, maintenez-vous toujours dans les saintes dispositions qu'elles exigent. Nous ajouterons : Notez ce jour comme le plus célèbre de vos jours, et prenez pour vous ces paroles de Moïse aux enfants d'Israël : *Vocabitis hunc diem celeberrimum atque sanctissimum.*

III. — Séjour dans la famille en attendant un emploi.

Quelquefois un poste n'est pas assigné à un jeune prêtre immédiatement après sa sortie du séminaire. Si cela vous arrive, ne regardez pas comme un temps de vacances celui qu'on vous permettra de passer dans votre famille. S'il se prolongeait, ce serait fâcheux, car l'oisiveté pourrait déjà vous faire sentir sa mauvaise influence. Pour éviter ce danger, déroulez votre règlement et observez-le avec la plus inviolable fidélité. Préparez-vous prochainement au saint ministère ; revoyez vos traités de théologie morale, les plus pratiques surtout ; étudiez votre rituel, instruisez-vous à fond de ce qui regarde l'administration des sacrements, lisez avec attention quelques formules d'examen de conscience très-détaillé, pour pouvoir interroger convenablement les pénitents qui ne savent pas se confesser ;

commencez à composer un traité complet de la doctrine chrétienne, travail indispensable si vous voulez prêcher avec fruit.

Pour bien faire toutes ces choses, soyez sobre de visites; bornez-vous à celles que la nécessité ou les convenances vous prescrivent, et ne vous en attirez aucune, comme le font les fainéants qui comptent pour rien le temps absorbé par des visites frivoles.

Édifiez toute la paroisse par votre vie retirée, votre zèle pour l'étude et vos pratiques pieuses. Ne formez pas de liaisons étroites. Devant être bientôt pourvu d'un emploi, ce n'est pas la peine de contracter une alliance amicale qu'il vous faudra rompre dans un avenir prochain : *Exemplum esto fidelium...* (Tim.) *Præpara et instrue te, et omnem multitudinem tuam... et esto eis in præceptum.* (Ezech.)

IV. — Appel à un poste quelconque.

Voici déjà une circonstance délicate. Si vous n'étiez pas précédemment bien fixé dans l'heureux état d'une indifférence absolue, relativement à tel ou tel emploi; si vous n'aviez pas gravé dans votre âme et adopté comme règle fondamentale le principe d'obéissance aveugle, vous avez dû plus d'une fois vous demander : Que va-t-on faire de moi? quel poste va-t-on m'assigner? vais-je être envoyé loin de ma famille ou tout près d'elle? fera-t-on de moi un curé, un vicaire ou un professeur dans une maison d'enseignement? Autant de questions inutiles et plus qu'inutiles; remplacez-les par celle-ci, qui vous a été tout récemment adressée et à laquelle vous avez fait une réponse si précise : *Promittis-ne mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam? — Promitto.*

Rien n'est plus pitoyable que cette obéissance man-

chotte d'un prêtre, qui ne respecte la volonté de son évêque qu'autant qu'elle est conforme à sa volonté propre. Gardez-vous de ressembler à ce ministre infidèle, et méditez ces paroles que Dieu vous adressait, dès l'origine de l'Église, par la bouche de saint Ignace le martyr : *Episcopum sequamini, sicut Jesus Christus Patrem : terribile est enim tali contradicere.* Pas de réplique, pas de murmure, pas de moyens détournés pour éluder la volonté de vos chefs et la plier à la vôtre. « Les supérieurs, dit excellemment » le P. Valuy, ont, pour gouverner sagement, trois choses » qui vous manquent : les vues d'ensemble et de bien gé- » néral, la connaissance des sujets, et les grâces spéciales » que Dieu accorde aux ministres de son autorité. »

Jamais vous n'aurez plus de consolation et de succès que dans les emplois que vous aurez acceptés sans les avoir recherchés, et même à l'encontre de vos inclinations naturelles. L'expérience de tous les jours atteste la vérité de cette sentence.

Du reste, ce n'est pas au début de votre carrière que vous serez le plus exposé à contredire l'obéissance; mais la règle que nous posons est fixe et invariable; elle embrasse toutes les circonstances de temps, de lieux et de personnes. Nous vous supplions instamment de l'adopter pour toute votre vie, comme si, au lieu d'une simple promesse, vous aviez fait entre les mains de votre évêque le vœu formel d'une obéissance parfaite. Écoutez ce trait si édifiant que nous avons rapporté dans le *Saint Prêtre*, au chapitre de l'*Obéissance*, que nous vous engageons à lire en entier : « Nous avons connu un saint prêtre, vraiment » digne de ce beau titre, qui avait maintes fois réalisé dans » sa conduite les règles d'obéissance que nous venons de » tracer. Ses supérieurs, sachant qu'il était toujours prêt à » exécuter leurs volontés, quelles qu'elles fussent, et n'i-

» gnorant pas d'ailleurs que son zèle égalait son obéis- » sance, s'adressaient à lui quand ils voulaient régénérer » une mauvaise paroisse. Déjà plusieurs fois ils l'avaient » transplanté çà et là, et toujours, soldat fidèle, il avait plié » sa tente sans se laisser jamais influencer par les joies du » ministère toujours béni auquel il s'arrachait, ou par les » regrets amers des nombreux prodigues qu'il avait con- » vertis et qui le pleuraient comme un tendre père. Un » jour cependant, son obéissance fut mise à une épreuve » plus pénible encore que les précédentes. Il reçut de son » évêque une lettre qui lui annonçait qu'il était nommé » curé d'une paroisse inscrite en tête des plus mauvaises » du diocèse. Cette nomination fut connue sur-le-champ, » et de tous côtés affluaient chez le saint prêtre des con- » frères du voisinage, ses amis dévoués, qui tous l'enga- » geaient à faire agréer son refus au prélat. Mais l'homme » de Dieu, qui voyait les choses de plus haut, répondait à » chacun avec une grâce charmante et le sourire sur les lè- » vres : Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoi- » gnez ; mais je ne puis plus suivre votre conseil ; car aus- » sitôt après avoir reçu la lettre de Monseigneur, je lui ai » notifié mon acceptation sans réserve : *Il est trop tard.* » — Jamais, nous disait-il un jour, je n'ai goûté autant de » consolation ni exercé un ministère aussi fructueux que » dans cette paroisse. »

Comprenez et goûtez ces paroles de l'Imitation : *Fili, qui se subtrahere nititur ab obedientiâ, ipse se subtrahit a gratiâ... Disce voluntates tuas frangere, et ad omnem subjectionem te dare.*

V. — Installation au poste assigné par l'évêque. — Première entrevue avec le curé.

Ici commencent les embarras et les dangers. Nous l'avons dit dans la *Pratique du zèle ecclésiastique*, l'arrivée dans une paroisse est, pour tout prêtre, d'une haute importance; mais elle est peut-être, du moins à certains égards, plus importante encore pour un jeune prêtre qui fait son début dans le saint ministère. Voici les règles à suivre pour procéder avec prudence et piété.

En vous rendant pour la première fois auprès de votre curé, dépouillez-vous entièrement des préventions défavorables qu'on aura pu vous inspirer contre lui. Si vous ne le faites pas, vous serez tenté d'appuyer vos préventions par vos observations personnelles, et vous épierez toutes les occasions pour le trouver en faute. Ces préventions pourront être exagérées ou même positivement injustes; mais fussent-elles fondées, que gagnerez-vous à les fomenter, sinon de vous prédisposer à des froissements dont les conséquences seront peut-être très-fâcheuses? Dites-vous plutôt à vous-même : Quels que soient les défauts de mon curé, je n'ai pas pour mission de le corriger; je dois le prendre ou le subir tel qu'il est : si je remplis parfaitement mes devoirs envers lui, je suis sûr de gagner son estime et d'obtenir son concours pour le succès de mon ministère. Donc pas de préventions volontairement entretenues contre lui : *De aliis*, dit l'Imitation, *benè et altè sentire*, *magna sapientia est et alta perfectio... In judicando alios, homo frustrà laborat*, *sæpiùs errat.*

Abordez votre curé avec cet air de douceur, de simplicité et d'aménité qui plaît à tout le monde. Si la première impression que vous produirez sur lui vous est avantageuse, vous gagnerez son cœur dès le principe; la pre-

mière impression est souvent le type de toutes les autres. Ne faites donc point comme ces vicaires qui s'annoncent par une contenance embarrassée, froide, soucieuse et indécise; ou comme ceux qui se présentent avec des manières élégantes et apprêtées, en opposition avec la bonne rondeur de leur curé; ou comme ces autres qui, dès le premier jour, ont un air de suffisance qui les rend ridicules; ou comme ces autres encore qui font étalage de leurs talents, de leur mérite, de leurs doctrines, de leurs règles de conduite, s'exposant à contredire tout d'abord leur curé sur des points où il a des principes tout différents de ceux qu'ils exposent.

Ne heurtez pas de front ses goûts et ses habitudes; vous le feriez en vain, et vous passeriez dans son esprit pour un réformateur incommode et mal élevé.

Gardez-vous surtout de ces tons d'indépendance dans lesquels se peint un homme qui fait bon marché de l'autorité, et qui semble n'avoir rien à apprendre de ses supérieurs.

Si, pour l'exercice de votre ministère, il vous assigne un cercle d'opérations qui ne soit pas de votre goût, n'en faites rien paraître. Vous obtiendrez bien plus sûrement ce que vous désirerez par une humble soumission, que par une résistance ouverte ou une acceptation de mauvais goût.

Rendez-lui, dès le principe et toujours, tous les services qui dépendront de vous; consultez-le comme un père; dites-lui tout ce que vous apprendrez dans la paroisse qui sera de nature à l'intéresser et à lui faire plaisir; agissez en toutes choses de manière qu'il ne puisse parler de vous que pour faire votre éloge : en un mot, et ce mot dit tout : soyez aimable, et très-certainement il vous aimera.

S'il a des ennemis, ne sympathisez pas avec eux comme s'ils étaient vos amis. Quand vous serez contraint de les voir, employez tous les moyens possibles pour les désarmer; dites-leur de votre curé tout le bien que vous en saurez, et ne proférez pas un seul mot qui semble indiquer que vous blâmez comme eux sa manière d'agir : *Si mordeat serpens in silentio,* dit le Sage, *nihil eo minus habet qui occultè detrahit.*

Si vous avez à gémir de quelques-uns de ses défauts, par exemple, d'une sévérité excessive, d'une susceptibilité jalouse, d'une certaine lésinerie en fait de nourriture, etc., promettez-vous à vous-même de ne vous en plaindre jamais dans la paroisse; n'en parlez à personne, pas même à vos amis intimes, qui peut-être ne se feraient pas grand scrupule de divulguer vos confidences. Supportez patiemment ses froideurs, ses travers d'esprit, ainsi que les inégalités et les bizarreries de son caractère : ne lui laissez pas même voir que vous en souffrez, et opposez à tout cela un fonds inaltérable de douceur, de complaisance et d'amabilité qui le force tôt ou tard à reconnaître ses torts, comme ce vieux solitaire qui, habituellement malade et d'un caractère fort difficile, avait pendant douze ans exercé la patience d'un autre solitaire, nommé Jean, qui faisait auprès de lui l'office d'infirmier. Sur le point de mourir, ce vieillard incommode fit ranger autour de lui les nombreux assistants qui se trouvaient là, et leur montrant Jean, son garde-malade, il dit : Voici un ange et non pas un homme! Pendant douze ans je ne lui ai pas dit une parole gracieuse et aimable, et cependant il n'a pas cessé un seul jour de me rendre toute sorte de services avec affection et dévouement [1].

[1] Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, deuxième partie, ch. II, *Rapports d'un vicaire avec son curé.*

VI. — Visites d'arrivée dans la paroisse.

Si vous vous êtes conduit avec votre curé de la manière qui vient de vous être apprise, il sera heureux de vous accompagner lui-même chez ses paroissiens. Mais vous accorderait-il cette faveur si vous aviez commencé par le rebuter et lui déplaire? C'est une question à laquelle on nous dispensera de répondre. Revenons plutôt à nos petits avis.

Voulez-vous, oui ou non, vous faire dans la paroisse une réputation de *sainteté?* Voulez-vous qu'on dise généralement en parlant de vous : Nous avons non pas seulement un *bon* prêtre, mais un *saint* prêtre pour vicaire? Oui sans doute vous le voulez. Eh bien! donc, soyez sur vos gardes pendant vos premières visites; car, en chaque maison, vous serez infailliblement observé, contrôlé, admiré ou censuré, selon que vous donnerez lieu à l'édification ou à la critique. Ceci demande beaucoup de tact, et malheureusement plusieurs jeunes prêtres en sont totalement dépourvus. Tâchez de vous figurer un saint dans les circonstances où vous vous trouvez vous-même; demandez-vous quels seraient son costume, sa tournure, son regard, son attitude, sa conversation, en un mot toute sa personne extérieure? Avec un peu de réflexion, vous devez aisément vous représenter ce que serait, sous ces divers rapports, un saint François de Sales, par exemple, ou un saint Vincent de Paul : Soyez ainsi, et, dès l'abord, vous gagnerez l'estime et l'affection de tout le monde. Ceci, outre l'édification qui en résultera, sera pour vous comme une obligation morale de travailler à vous maintenir au degré de sainteté où l'on croira que vous serez parvenu : *Clerici*, dit un Concile de Mayence, *non vagis oculis, non effræni linguâ, aut petulanti fluidoque gestu,*

tumidoque gressu incedant, sed pudorem et verecundiam mentis simplici habitu incessuque ostendant.

VII. — Bonne tenue à l'église.

Si vous devez être pieux et modeste dans la maison des hommes, combien plus devez-vous l'être dans la maison de Dieu ! Vous avez édifié le jour de votre première messe, pourquoi faire croire que vous n'avez été saint que ce jour-là ? C'est une chose tristement remarquable que la promptitude avec laquelle un jeune prêtre se relâche sur ce point. On en voit qui, dès la seconde semaine, célèbrent les saints mystères avec moins de dignité et plus de vitesse que les anciens du sacerdoce. Leur attitude au chœur est déjà nonchalante, négligée et marquée au coin de la légèreté. On les voit étendus plutôt qu'assis dans leur stalle, regardant de tous côtés, croisant les jambes, disant un mot inutile et annonçant par un sourire que ce mot est une plaisanterie déplacée. Tout cela se remarque, soyez-en sûr, surtout chez un jeune prêtre que tout le monde veut voir pieux, modeste et recueilli. Un jour, une dame nous pria de lui indiquer un confesseur pour un vieux pécheur qu'elle avait converti. Nous lui proposâmes un jeune prêtre en qui nous connaissions des qualités essentielles. Elle éluda notre proposition. Nous revînmes à la charge, et elle nous dit ces paroles qui nous frappèrent : « Ce jeune prêtre a des qualités, sans doute ; mais sa » contenance au chœur est un peu légère, il s'y tient né- » gligemment et se permet de rire quelquefois des choses » plaisantes qu'il observe. Or, je connais mon vieux pé- » cheur, s'il voyait la légèreté de ce prêtre, il lui retire- » rait aussitôt sa confiance. » Voyez si le conseil que nous vous donnons n'est pas appuyé sur des raisons solides :

Pavete ad sanctuarium meum (Lévit.). *Dùm eo in loco estis*, dit un concile de Milan, *non pigri*, *non somnolenti*, *non oscitantes adestote, non vagis oculis, non indecenti corporis statu.*

VIII. — Exécution ponctuelle du règlement que vous vous êtes imposé.

Vous voilà installé, vos visites sont faites, on vous a vu en particulier et en public : à l'œuvre maintenant. N'en doutez pas, c'est votre règlement qui vous sauvera ; c'est lui qui vous fera contracter des habitudes pieuses et régulières, sans lesquelles vous vous jetterez à bride abattue dans les voies du relâchement.

Lorsqu'on tient fermement à son règlement, chaque exercice appelle l'exercice suivant, et l'on éprouve un sentiment de bonheur quand, à la fin de la journée, ils sont tous remplis. Mais si, au contraire, on fait, par négligence, quelque brèche à son règlement, c'est comme une chaîne d'or qui, une fois rompue, perd une partie de son lustre. Quel beau spectacle que celui d'un prêtre fervent qui, après vingt ou trente années de sacerdoce, exécute sa règle avec la même fidélité que le premier jour ! Qui pourrait, sans connaître le détail de ses œuvres, ne pas proclamer saint prêtre un prêtre de ce caractère?

Nous vous en conjurons, jeune et tendre ami, observez ponctuellement votre règlement et ne faites pas comme tant d'autres qui, après l'avoir observé quelques semaines, le mettent de côté et vivent à l'abandon, au gré de leurs caprices. Quelle que soit votre répugnance à le pratiquer, ou plutôt en raison même de cette répugnance, tenez ferme à cette ancre de salut, et soyez persuadé que tant que vous serez fidèle en ce point, vous serez un saint prêtre. Si vous

avez l'esprit d'ordre et un vrai fonds de bonne volonté, les travaux du ministère, quelque multipliés qu'ils soient, ne seront point un obstacle à l'exécution de votre règlement. Les prêtres fervents ne s'en affranchissent jamais, et ils travaillent autant et plus que vous : *Illum tantùm diem vixisse te computa*, dit saint Eucher, *quem sine ullâ regulæ transgressione duxisti. O jugum sancti amoris*, s'écrie saint Bernard à cette occasion, *quàm dulciter capis, gloriosè laqueas, suaviter premis, delectanter oneras!* Que je serais différent de ce que je suis, pourrait dire tout mauvais prêtre ou tout prêtre tiède, si j'avais toujours été fidèle à mon règlement!

IX. — Réveil, lever, habillement.

Dès que vous serez éveillé et que l'heure de votre lever sera venue, prenez de l'eau bénite (toujours un bénitier chez les prêtres, presque jamais d'eau bénite dans le bénitier), faites le signe de la croix lentement et dévotement; donnez votre cœur à Dieu de la même manière, pesant et goûtant chaque mot et vous figurant voir Jésus qui ouvre la main pour recevoir le cœur que vous lui offrez. Cette courte prière est excellente quand elle est bien faite : proposez-vous, en la récitant, de consacrer à Dieu tout votre être et toutes vos œuvres de la journée.

Cela fait, levez-vous sans le moindre retard. Si vous délibérez tant soit peu, le résultat de la délibération sera toujours au profit de la nonchalance, et vous commencerez la journée par un acte de paresse qui vous privera déjà de bien des grâces. Écoutez votre bon ange qui vous dit ce qu'un autre ange dit autrefois à Pierre dans sa prison : *Surge velociter.* On voit des prêtres qui passent chaque matin un temps considérable dans leur lit, occupés

de vaines pensées, ou faisant quelques lectures qui ne sont pas en leur temps, *in tempore non suo*, et qui ne se lèvent que quand il leur est plus pénible de rester au lit que d'en sortir. Demandez-leur comment se font leurs oraisons et comment ils célèbrent le saint sacrifice après une préparation de cette nature. Pour vous, notez cette lâcheté comme une faute notable et un signe de relâchement.

En vous habillant, modestie parfaite. Souvenez-vous que vous êtes prêtre, et qu'en le devenant, vous avez épousé la sainte chasteté qui s'alarme d'un regard quand il est indiscret.

Récitez quelque psaume, par exemple, celui des Laudes du dimanche : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo*, ou bien la prose *Veni sancte spiritus.* Nous avons connu un prêtre qui disait mentalement cette prose tous les jours en s'habillant, et qui en méditait chaque strophe avec un grand profit spirituel.

N'oubliez pas les soins de propreté ; il y a des prêtres qui les négligent tellement, qu'on se demande en voyant leurs mains s'ils n'ont pas oublié de les laver. D'autres négligent entièrement une partie de leur corps beaucoup plus précieuse qu'ils ne pensent : nous voulons parler des dents ; jamais ils ne les nettoient. Qu'arrive-t il de là? Elles s'altèrent, elles tombent, et l'exercice de la parole ne se fait plus avec régularité : avis aux prédicateurs. D'un autre côté, en se gâtant elles répandent une odeur infecte dont ils ne s'aperçoivent pas, mais dont les pénitents sont fort incommodés : avis aux confesseurs. Ne contractons pas l'habitude de la malpropreté, elle viendra toujours assez vite avec les années. On dira peut-être que nous tombons dans la minutie ; nous ne croyons jamais être minutieux quand nous sommes utile. Or ici nous croyons l'être,

et nous irions même, en fait de propreté, jusqu'à citer ces paroles que l'Esprit saint a employées dans un autre sens : *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

X. — L'oraison.

Voilà le bouclier du prêtre ; sans elle nous ne voyons en lui qu'un soldat faible et désarmé au milieu d'ennemis acharnés à sa perte. Le mauvais prêtre ne la fait jamais ; voilà pourquoi il est mauvais prêtre : le prêtre tiède la fait quelquefois, mais il y manque souvent et la fait mal ; voilà pourquoi il est tiède : le bon prêtre la fait régulièrement, mais avec des défauts qui en altèrent les fruits ; voilà pourquoi il n'est que *bon* prêtre : le saint prêtre seul la fait comme il la doit faire ; voilà pourquoi il se tient au sommet de la perfection.

Si vous vous relâchez dans l'oraison soit en l'omettant de fois à autres, soit en l'abrégeant notablement, soit en la faisant mal, toute votre conduite, toutes vos œuvres s'en ressentiront : ce n'est pas nous seulement qui l'affirmons, c'est l'expérience aussi qui vous l'atteste.

Dès que vous serez habillé, faites votre oraison : *oraison différée, oraison manquée.* Obéissez à l'usage en vous préparant à l'oraison par la prière vocale [1].

Ne faites pas l'oraison seulement pour pouvoir vous dire que vous l'avez faite : vous ressembleriez à un homme qui croirait avoir pris un repas parce qu'il aurait fait tous les exercices de la mastication sans avoir avalé aucun aliment. Dites-vous fermement au commencement de votre oraison : Je veux, avec la grâce de Dieu, en tirer quel-

[1] Voyez, dans *le Saint Prêtre*, à la fin du chapitre VIII, une formule de prière vocale, toute composée de prières auxquelles sont attachées des indulgences.

que fruit; rappelez-vous cette pensée pendant que vous méditez, et ne concluez pas sans vous demander quel effet cet exercice va produire pour l'affaiblissement de vos défauts et l'acquisition des vertus qui leur sont opposées.

Quel que soit le sujet que vous méditiez, vous pouvez et vous devez toujours vous servir de l'oraison comme d'une arme puissante pour combattre votre défaut capital. C'est pour le détruire que vous faites oraison; si vous ne l'employez pas à cet usage, c'est une arme inutile, une épée dans le fourreau. Que d'oraisons vaines faute de comprendre et d'appliquer cette simple notion du bon sens!

Donnez à votre oraison au moins la longueur qu'elle avait au séminaire [1].

XI. — La sainte Messe.

C'est à l'autel que le prêtre atteint le souverain degré de sa grandeur. Pour lui les cieux s'abaissent, ou plutôt il s'y élève et plane au-dessus des neuf chœurs des anges qui adorent dans sa main le Dieu qu'il immole!

« Jamais, dit saint Liguori, le prêtre qui n'est pas péné» tré de l'éminence du sacrifice de la messe, ne l'offrira » convenablement. Jésus-Christ n'a rien fait de plus grand » ni de plus sublime sur la terre.»

Malheur à vous si vous vous familiarisez avec le sacrifice de l'autel! Vous tarirez par cette familiarité une mer de grâces dont Dieu veut tous les matins inonder votre âme.

[1] Voyez *le Saint Prêtre*, chapitre *De l'Oraison.* Nous recommandons spécialement la lecture de ce chapitre du *Saint Prêtre.*

Si vous ne faites pas toujours une bonne préparation en dehors de l'oraison, vous ne tirerez jamais de la sainte messe des fruits abondants.

Pas de conscience douteuse à l'autel; c'est l'acheminement au sacrilége. Quant au sacrilége lui-même, c'est l'abomination de la désolation, c'est l'enfer qui envahit le ciel!

Soyez en garde contre la rapidité de la célébration de la messe. On en vient là bien vite, et quand on y est venu, jamais on ne reprend une pieuse lenteur : pas plus d'une demi-heure, pas moins de vingt-cinq minutes; voilà la règle des saints prêtres.

Respectez et observez scrupuleusement toutes les cérémonies, et célébrez avec une dignité angélique. Une messe bien dite est pour les assistants une imposante prédication : soyez donc éloquent à l'autel bien plus encore que dans la chaire. Une dame du grand monde nous disait un jour : *Je ne connais que les Jésuites qui disent bien la messe.* C'était une exagération, très-honorable sans doute pour ces vénérables religieux, mais injuste à l'égard d'une foule d'autres prêtres. Toutefois cela nous prouve que les gens du monde voient ce qui se passe à l'autel, et qu'ils n'ont pas toujours les yeux dans leurs livres. Nous avouons qu'il y a de bons prêtres qui, quoique pieux et attentifs, n'ont pas de dignité quand ils officient. C'est un inconvénient grave auquel ils devraient s'efforcer de remédier. Les hommes ne voient pas leur piété intérieure, l'extérieur seul les frappe.

Ne pas scandaliser en célébrant, c'est une édification *négative;* cela ne suffit pas : l'édification *positive* doit être le but de nos efforts.

Voici ce qui donne au prêtre une dignité édifiante à l'autel : — Pas de précipitation soit dans les mouvements

du corps, soit dans la récitation des prières ; — faire le mieux possible chaque cérémonie et ne pas laisser l'une empiéter sur l'autre ; — ne jamais lever les yeux quand on se tourne vers le peuple ; — tenir les bras étendus quand ils doivent l'être, et élevés, selon la rubrique, à la hauteur des épaules ; — avoir toujours une contenance grave, recueillie et modeste ; — réciter les prières qui se disent à haute voix d'un ton pénétré qui annonce, quoique sans déclamation, qu'on goûte ce que l'on dit ; — faire posément les génuflexions et les signes de croix ; — enfin être animé d'une tendre piété ; car toujours elle se reflète comme d'elle-même à l'extérieur.

Nous ne pouvons rien dire de plus précis à ce sujet. Appliquez-vous à suivre ces règles ; quand vous en aurez pris l'habitude, cela ne vous coûtera nullement ; vous ne pourrez même plus célébrer d'une autre manière.

Soignez vos actions de grâces ; jamais elles ne seront trop longues ; on s'en édifiera plus qu'on ne s'en plaindra. Le prêtre qui ne fait point ou qui fait fort peu d'action de grâce, ressemble à un laboureur qui, après avoir abattu une riche moisson, la laisserait dans le champ et refuserait de l'engranger pour en faire son profit. « Quelle pitié, » dit saint Liguori, quel désordre, quel scandale ne causent pas les prêtres qui, après avoir achevé de dire la » messe et récité quelque courte prière à la sacristie, sans » attention ni dévotion, se mettent de suite à discourir de » choses inutiles ou d'affaires du monde, ou sortent aussitôt de l'église et vont porter Dieu au milieu de la rue ! » Une personne du monde nous disait un jour de son confesseur : « Je suis tentée de le quitter. — Pourquoi ? — Je » ne le trouve pas pieux ; il ne fait que quelques minutes » d'action de grâce. »

Pesez ces paroles que nous empruntons au *Directoire*

du Prêtre : Sacerdotes debent esse imitatores sanctorum Apostolorum, qui non antè exierunt cœnaculo, quàm hymno dicto. Solus prōditor Judas antè exivit. (Epis. Past. III, Humb. Archiep. Mechl.)

Ne vous dispensez jamais, sans une raison très-grave, de la célébration de la messe. Celui qui ne se sent pas touché de la privation du saint sacrifice, est dans la voie du relâchement. Qu'il se ranime en méditant ces belles paroles de l'Imitation : *Quandò sacerdos celebrat, Deum honorat, angelos lætificat, Ecclesiam ædificat, vivos adjuvat, defunctis requiem præstat, et sese omnium bonorum participem efficit.*

Enfin, sans une raison légitime, ne dites point la sainte messe tantôt à une heure, tantôt à une autre; c'est un désordre ; ayez une heure fixe et choisissez la plus commode pour les fidèles.

Terminons cette divine matière en disant avec le pieux auteur de l'Imitation : *Si haberes angelicam puritatem, et sancti Joannis Baptistæ sanctitatem, non esses dignus hoc sacramentum accipere, nec tractare..... Grande mysterium, et magna dignitas sacerdotum : quibus datum est quod angelis non est concessum*[1] *!*

XII. — Le saint Office.

Un jeune prêtre, sortant du séminaire, est souvent déjà familiarisé avec l'Office divin. Comme il le dit depuis qu'il est sous-diacre, la routine s'est formée et elle a refroidi la ferveur des premiers jours. Renouvelez cette ferveur qui finirait bientôt par s'éteindre entièrement.

Dites les petites Heures aux premiers moments libres dans la matinée ; Vêpres et Complies aux premiers mo-

[1] Voyez *le Saint Prêtre*, chapitre *De la Messe.*

ments libres après le dîner ou la récréation; Matines et Laudes la veille, aux premiers moments libres après l'heure où il est permis de les commencer. Telle est la règle des saints prêtres; les autres n'observent aucun ordre pour le temps de la récitation de l'Office; ils le disent chaque jour à des heures différentes et ordinairement le plus tard possible. Le bréviaire est pour eux comme un ami fatigant et incommode dont on est forcé de recevoir chaque jour l'importune visite, et après le départ duquel on se sent à l'aise. Le saint prêtre au contraire trouve dans la société de ce tendre ami des douceurs infinies.

Insistez fortement sur la préparation prochaine. Quand le moment de la récitation est venu, avant de proférer un seul mot, élevez votre cœur vers Dieu; unissez-vous aux sentiments qu'a l'Église en vous prescrivant cette sainte prière; proposez-vous une intention spéciale; implorez les lumières de l'Esprit saint et renoncez d'avance aux distractions qui vont survenir. Vous ne ferez probablement rien de tout cela si vous vous contentez de réciter à la hâte et par pure routine la prière *Aperi*.

Ne contractez jamais l'habitude de réciter le bréviaire avec une précipitation excessive. On en voit qui le disent avec toute la célérité dont ils sont capables; ils voudraient le dire plus rapidement qu'ils ne le pourraient pas, et pour que rien ne manque à cette inconvenante vélocité, ils récitent en aspirant comme en respirant. Nous le demandons, qu'y a-t-il pour Dieu dans une telle prière? Et cette prière se fait au nom de l'Église! et cette prière est celle par laquelle l'Église militante s'unit aux concerts de l'Église triomphante! et cette prière est rigoureusement obligatoire! et l'obligation *sub mortali* de réciter cette prière et de la réciter avec attention peut être aisément enfreinte! Aidez-vous de ces réflexions pour vous réformer sur ce

point, si déjà vous aviez besoin de réforme. *Quid beatius*, dit saint Basile, *quàm hominem in terrâ concentum Angelorum imitari; in hymnis et canticis Creatorem prædicare*[1] !

XIII. — L'examen particulier.

Nous en avons déjà dit un mot dans le chapitre du *Fervent séminariste*. Contentons-nous d'ajouter ici que *tout prêtre qui fait chaque jour son examen particulier, est incontestablement un saint prêtre*. Nous n'en dirions pas autant de plusieurs autres exercices; mais nous l'affirmons positivement de celui-ci. Disons avec la même certitude que *le prêtre qui ne fait pas l'examen particulier n'est pas un saint prêtre*. Il peut être un *bon* prêtre; mais il n'est pas plus que cela, et tout bon prêtre qu'il est, il a et il aura toute sa vie des défauts dont il ne pensera pas même à se corriger.

Adoptez donc, nous vous en supplions, adoptez ce saint exercice comme si vous aviez fait le vœu de le pratiquer tous les jours[2].

XIV. — Visite au saint Sacrement.

Le prêtre qui ne fait pas habituellement la visite au saint Sacrement, est plus ou moins profondément engagé dans la voie du relâchement et de la tiédeur. L'une des premières pensées que Jésus inspire au saint prêtre, est de le visiter régulièrement tous les jours dans le sacrement de son amour. Si vous sentez quelque répugnance à vous acquitter de ce devoir, vous n'êtes plus dans la ferveur de

[1] Voyez *le Saint Prêtre*, chapitre *De l'Office divin*.

[2] *Le Saint Prêtre*, chapitre *De l'Examen particulier*, dont nous recommandons spécialement la lecture.

la dévotion. « Ma consolation et mon appui le plus solide, » disait un jour un prêtre vénérable, c'est l'oraison, l'examen particulier, la visite au saint sacrement et la lecture » spirituelle ; ce sont là, ajoutait-il, les quatre roues du » char qui mène le prêtre au ciel. Pour moi, ajoutait-il, » quand l'une d'elles se détraque, je ne vais plus à Dieu » qu'en boitant, et je ne reprends une bonne allure qu'en » revenant à celui de ces exercices que j'avais eu la lâcheté » de négliger. »

Nous connaissons une paroisse populeuse dans laquelle les prêtres, sous l'inspiration de leur digne curé, se sont concertés pour faire tous les soirs ensemble, et à une heure fixe, la visite au saint sacrement. Quand l'un d'eux ne s'y trouve pas, on peut être sûr qu'il est appelé ailleurs pour quelque œuvre indispensable du ministère. Exemple admirable, qui édifie singulièrement tous les paroissiens, et qui pourrait être aisément suivi dans une multitude d'autres localités !

Quoi qu'il en soit, ne vous dispensez jamais de cette visite ; en la faisant avec exactitude, vous en retirerez des fruits abondants, vous aurez infailliblement la réputation de saint prêtre, et vous serez cause que plusieurs âmes pieuses adopteront cette fervente pratique [1].

XV. — Lecture spirituelle.

Voici encore un exercice qui vous révélera votre degré de sainteté. Tant que vous serez fervent, la lecture spirituelle fera vos délices ; vous y courrez comme à l'oraison. Le livre le plus pieux, le plus propre à vous unir à Dieu,

[1] Voyez *le Saint Prêtre*, chapitre *De la visite au saint Sacrement.*

sera celui que vous choisirez. Vous vous enfermerez avec lui dans la solitude de votre chambre comme avec un ami intime; vous vous préparerez avec soin à profiter de son entretien; vous le pénétrerez avec bonheur, vous savourerez tout ce qu'il vous dira, vous le baiserez tendrement quand il vous touchera, vous vous en séparerez avec regret, vous lui direz : *au revoir*, et non pas *adieu;* puis. pour vous consoler de son absence, vous repasserez ce qu'il vous aura dit et vous en ferez un saint usage.

Mais si vous cessez d'être fervent, tout sera changé. Votre ami sera toujours là, mais son entretien sera pour vous sans attrait; vous le laisserez dans un coin comme un hôte fastidieux et insipide; vous lui ferez la honte de le remplacer par un ami frivole, et si, en souvenir du bien qu'il vous a fait autrefois, vous essayez de temps en temps de renouer connaissance, vous romprez l'entretien dès les premiers mots qu'il vous dira, et vous irez chercher de vaines jouissances.

Que cela est vrai! et que cela devrait bien nous éclairer quand le goût de la lecture spirituelle disparaît de notre âme!

Où trouver, nous ne dirons pas un mauvais prêtre, mais un prêtre tiède et même un bon prêtre, s'il n'a plus de règlement, qui aime la lecture spirituelle, qui la fasse tous les jours, qui en profite pour devenir meilleur? Disons-le, c'est ce qui ne se voit point.

Quand donc cette sainte lecture sera pour vous sans charmes, rentrez en vous-même, sondez votre intérieur, voyez où se portent vos goûts, interrogez vos œuvres; il est impossible que vous ne trouviez pas en tout cela quelque désordre.

Ah! jeune et tendre ami, de grâce vivez de manière à aimer toujours la lecture spirituelle; et quand vous ces-

serez de l'aimer, cessez d'être infidèle pour l'aimer de nouveau.

Ne vous livrez pas aux lectures futiles; le sacerdoce les repousse et les abhorre : *Vanas generant cogitationes*, dit saint Bonaventure, *extinguunt mentis devotionem, et non ædificant mentem, sed potiùs inficiunt.*

Aimez au contraire les lectures pieuses; elles sont, selon saint François de Sales, l'huile de la lampe de l'oraison. « Hélas! dit le P. Valuy sur ces paroles, combien de » lampes s'éteignent chaque matin faute d'huile[1]! »

XVI. — Le chapelet. — Dévotion à la très-sainte Vierge.

Avez-vous de la dévotion à Marie? Vous répondrez sans doute affirmativement à cette question; quel est le chrétien, pour peu qu'il approche des sacrements, qui ne soit pas plus ou moins dévot à Marie? Mais prenez garde, ce n'est pas par une dévotion ordinaire et commune que vous devez honorer la très-sainte Vierge : cette dévotion, chez vous prêtre, doit être transcendante; il faut que les peuples, en entendant tout ce que vous direz, en voyant tout ce que vous ferez pour étendre le culte de la Mère de Dieu, pour la faire connaître, vénérer et chérir, disent entre eux : Quel tendre amour il a pour Marie! Votre dévotion à la très-sainte Vierge doit donc être en vous un trait saillant, un trait distinctif et caractéristique; non pas, bien entendu, pour en tirer gloire aux yeux des hommes, mais pour les édifier et les attacher eux-mêmes tendrement à Marie.

Alimentez cette dévotion dans votre âme par la récitation quotidienne du chapelet : prière vénérable, enrichie d'indulgences dans chacune de ses parties, et qui, pour

[1] Voyez *le Saint Prêtre*, chapitre *De la Lecture spirituelle.*

celui qui la récite pieusement tous les jours, est comme un gage de prédestination.

Ah! jeune et bien-aimé confrère, vous ne savez pas les dangers que vous aurez à courir dans le saint ministère où vous allez vous engager. A la vue de ces dangers, à la vúe de votre inexpérience et de votre faiblesse, jetez-vous dans les bras de votre divine Mère; choisissez-la pour guide dans la vaste forêt que vous allez traverser, et pour mériter cette faveur, imposez-vous la loi, sans aller toutefois jusqu'au vœu, de réciter le chapelet tous les jours[1].

XVII. — Pratique de la confession pour soi-même.

Voici un point éminemment capital. Nous avons lu ou entendu dire un jour ces mots qui nous ont impressionné : « Il n'y a point de prêtre, en quelque état qu'il soit, qui » ne trouve un prêtre pour l'absoudre. » Si cela est vrai, c'est dire assez qu'il y a des confesseurs qui ne font pas leur devoir, car il y a malheureusement des prêtres qui ne méritent pas d'être absous.

Vous devez donc faire, en ce point si important, un choix judicieux. Ne prenez pas un confesseur au hasard; l'affaire est trop grave pour que le hasard y intervienne.

Choisissez un confesseur éclairé, ferme, homme de règle, zélé pour le progrès spirituel de ses pénitents; et parmi ceux qui réuniront ces qualités, choisissez le plus saint.

Tâchez qu'il ne soit pas trop éloigné du lieu de votre habitation, pour n'être pas tenté d'ajourner vos confessions.

[1] Voyez *le Saint Prêtre*, chapitre *De la Dévotion à la très-sainte Vierge*.

Ne quittez pas votre confesseur sans une cause notable; mais changez-le sans balancer s'il transige avec vos défauts, s'il vous abandonne à vous-même, s'il ne prend aucun souci de votre perfection, s'il ne prête pas main-forte à l'exécution de votre règlement, si, en un mot, il est tout autre que vous ne pensiez.

Disons-le, nos confesseurs sont souvent ce que nous les faisons. Quand ils nous voient indifférents pour tout ce qui est de la perfection, ils nous traitent comme des prêtres ordinaires et ne visent qu'à nous tenir en garde contre le péché mortel. Pour ne pas fausser à ce point la grande affaire de la direction de votre âme, formez votre confesseur si vous voulez qu'il vous forme à son tour; et, pour cela, dites-lui dès la première confession que vous lui ferez : « Mon Père, je suis un pauvre jeune prêtre en » qui il y a de la bonne volonté, mais beaucoup de fai- » blesse; j'ai promis à Dieu, en quittant le séminaire, de » mener une vie fervente dans son saint état; aidez-moi, » je vous en conjure, à réaliser ma promesse. J'ai fait un » règlement que mon confesseur a approuvé et qu'il m'a » fait promettre d'observer jusqu'à la mort. Le voici : » lisez-le, je vous prie, à quelque moment de loisir et » pressez-en vivement l'exécution. En grâce, ne me passez » rien; interrogez-moi sur ce règlement comme s'il était » la loi même de Dieu. Si vous voyez que je me relâche » sur quelqu'un de ses points, donnez-moi la pratique » journalière de ce point pour pénitence. Mes principaux » défauts sont l'orgueil, la vivacité, le peu d'ardeur pour » l'étude, etc. Descendez à chaque confession dans le détail » des péchés que ces défauts me feront commettre; appelez » vivement mon attention sur ces péchés, jamais je ne » m'offenserai de vos réprimandes; elles me prouveront au » contraire l'intérêt que vous prendrez à mon âme. Si mes

» confessions deviennent un peu plus rares qu'au passé, » avertissez-moi dès que vous le remarquerez. Je veux » être un saint prêtre, ne négligez rien pour me forcer à » le devenir. »

Que de jeunes prêtres éviteraient le relâchement et se maintiendraient dans l'habitude de la ferveur, s'ils suivaient ces règles! Suivez-les, vous, avec fidélité et vous verrez quels prodiges de grâce elles opéreront en vous.

Appliquez ces principes aux prêtres dont vous serez plus tard le directeur.

Un mot seulement encore : Confessez-vous fréquemment. Les saints prêtres se confessent toutes les semaines; les bons prêtres ordinaires ne dépassent pas la quinzaine : se confesser plus rarement, est un signe évident de relâchement et de tiédeur [1].

XVIII. — Considérations générales sur le saint ministère.

Nous avons vu votre arrivée dans la paroisse, vos premiers rapports avec votre curé, vos premières visites aux paroissiens et votre première apparition à l'église. Nous avons vu ensuite les divers points de conduite personnelle qui font l'objet du règlement que vous avez adopté; il nous reste maintenant à vous donner quelques avis très-pratiques sur l'exercice du saint ministère.

Nous l'avons dit, la perspective de ce ministère auquel vous deviez être prochainement employé, était au séminaire la matière de vos préoccupations et de vos craintes; et aujourd'hui que vous allez vous mettre à l'œuvre, ces craintes augmentent au lieu de s'affaiblir. Mais écoutez-nous, jeune confrère : si vous êtes un saint prêtre, et si

[1] Voyez et lisez attentivement le chapitre du *Saint Prêtre*, intitulé : *Le prêtre à confesse*, etc.

vous avez, pour ainsi dire, juré de continuer de l'être, loin de vous effrayer du divin ministère, vous devez l'embrasser avec une sainte allégresse. Que le mauvais prêtre et le prêtre tiède frémissent en s'y engageant, cela doit être, ou plutôt cela devrait être : Dieu n'est pas avec eux, et quand on fait l'œuvre de Dieu sans le concours et l'appui de Dieu, on ne va pas loin sans faire des chutes affreuses. Mais quand on a des intentions pures; quand on se défie de soi-même et qu'on ne fait fond que sur l'assistance divine; quand on veut résolûment et à tout prix sauver des âmes et se sauver soi-même; pourquoi trembler? N'est-ce pas le cas de dire avec l'Apôtre : *Si Deus pro nobis, quis contrà nos ?*

La vie du prêtre, quand elle est ce qu'elle doit être, est une vie éminemment sanctifiante : sanctifiante pour lui-même, sanctifiante pour ses frères dont il est réellement le second rédempteur. Quelle vie que celle d'un homme qui est constamment ou en prière, ou à l'étude, ou en communication avec les âmes pour les gagner à Dieu ! Prenez la journée d'un saint prêtre depuis son lever jusqu'à son coucher, et dites-nous ce que vous y voyez d'effrayant, ou plutôt dites-nous si tout n'y est pas matière de consolation et motif légitime de confiance.

Vous objecterez sans doute que la responsabilité des âmes que l'on dirige est terrible; c'est vrai, et c'est ce qui doit faire prendre toutes les précautions pour n'être pas écrasé sous le poids d'un tel fardeau. Mais si on les prend, ces précautions; si l'on étudie selon ses moyens pour pouvoir se dire qu'on n'est pas dans une ignorance coupable; si l'on consulte dans les cas embarrassants et douteux; si l'on cherche en Dieu par une prière fervente et assidue les lumières et l'appui qu'on ne trouve pas en soi-même; encore une fois, pourquoi trembler ?

Voyez le saint prêtre : quel calme ! quelle sérénité ! quelle délicieuse ferveur ! nous ne craignons pas de le dire, il est incontestablement le plus heureux des hommes. Les tribulations mêmes dont il est quelquefois abreuvé, redoublent sa joie au lieu de l'altérer, et il dit comme saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.* Quel beau mot que celui de ce fervent jésuite qui, après avoir travaillé toute sa vie à sauver des âmes, répondit à quelques-uns de ses Pères qui lui disaient de tempérer sa confiance en Dieu par la pensée de sa justice : « Eh » quoi ! ai-je donc servi Mahomet ? J'ai servi un Dieu fidèle » et reconnaissant, quelle crainte puis-je avoir ? »

Rassurez-vous donc, bien-aimé confrère. Soyez un saint prêtre, vivez en saint prêtre, et après cela saluez d'un regard d'humilité et de confiance le glorieux ministère que vous allez remplir.

XIX. — Administration du sacrement de Pénitence.

Vous le voyez, nous allons tout d'abord à ce qui vous inquiète davantage. L'idée d'entrer au saint tribunal vous saisit ; les plus petites circonstances de la confession vous semblent embarrassantes : que dire au premier pénitent qui se présentera ? comment le recevoir ? quelles questions lui faire ? Soyez tranquille, tout cela va s'aplanir ; car nous allons entrer dans les plus menus détails.

Nous supposons que vous avez la science au moins suffisante, que vous possédez bien la théologie morale, que vous avez repassé tout récemment le traité du Décalogue et ce qui regarde les péchés capitaux. Nous supposons de plus que vous avez lu et même étudié un long examen de conscience, qui vous a appris les questions principales qu'il faut faire sur chaque commandement. Nous suppo-

sons enfin que vous savez imperturbablement la formule de l'absolution et que, dans la prévision d'un trouble qui n'est pas rare chez les débutants, vous avez écrit cette formule pour la lire au besoin.

Tout étant ainsi disposé, on vous annonce que vous êtes attendu au confessionnal. En apprenant cette nouvelle, dites en vous-même : *Dieu soit loué! Je vais travailler au salut des pécheurs.* Adoptez l'usage de cette aspiration, et produisez-la toutes les fois que vous serez demandé au saint tribunal ; cela vous empêchera de donner en ces circonstances des marques de mécontentement qui sont loin d'édifier ceux qui en sont témoins : ce sera d'ailleurs déjà une direction d'intention très-convenable et que Dieu bénira.

Revêtu du rochet, allez au pied de l'autel réciter la prière préparatoire du rituel, et, outre cette prière, faites-en une mentale, courte, mais très-fervente, pour demander à Dieu qu'il vous bénisse ainsi que les pénitents que vous allez entendre. — Vous pourriez ajouter : « Accordez-» moi, Seigneur, par l'intercession de Marie, de mon » bon ange et des bons anges de mes pénitents, lumières, » prudence, douceur, patience, charité et chasteté. » *Amen.* »

Au reste, quelle que soit la forme de votre préparation, l'essentiel est que vous en fassiez une, et que vous la fassiez avec beaucoup de dévotion intérieure et extérieure. Il est très-fâcheux que des prêtres, et de bons prêtres, s'affranchissent sans façon de cette préparation. On les voit, après une conversation souvent frivole à la sacristie, se rendre au confessionnal sans se recueillir un seul instant au pied de l'autel, pour penser à ce qu'ils vont faire. N'agissez pas ainsi; édifiez vos pénitents, qui tous vous observent, par une pieuse préparation. Vous ne vous dis-

penserez jamais de ce devoir, si vous êtes toujours vivement pénétré de l'importante fonction que vous allez remplir.

Cette préparation faite, dirigez-vous vers le confessionnal sans précipitation et les yeux modestement baissés.

La confession va commencer : quand la bénédiction vous a été demandée par ces mots : *Mon Père, bénissez-moi parce que j'ai péché*, prononcez la formule de bénédiction : *Deus sit in corde tuo*, etc. et restez en silence jusqu'à ce que le pénitent ait achevé la première partie du *Confiteor*. C'est ici que les confesseurs qui débutent éprouvent quelque embarras. Nous recommandons à nos jeunes lecteurs d'adopter, pour tout le temps qu'ils exerceront le saint ministère, la méthode que nous allons leur proposer.

Nous croyons d'abord que le confesseur doit prendre le premier la parole; cela met déjà le pénitent à l'aise et diminue l'appréhension dont il est quelquefois saisi quand il est timide. Il y a des confesseurs qui ne disent pas un mot aux pénitents au début de la confession; ils les laissent s'expliquer comme ils peuvent et ne semblent pas s'apercevoir de leur timidité et de leur trouble. Ne vous conduisez pas de cette manière; dites, par exemple : « Comme c'est la première fois que vous vous confessez à » moi, il est possible que vous éprouviez un peu de » crainte et d'embarras : cela n'est pas étonnant; mais » soyez tranquille, mon enfant; je me charge de vous » interroger, ne vous troublez point. Quels que soient les » péchés que vous ayez commis, je vais les entendre avec » la plus grande douceur et vous rendre la paix si vous » l'avez perdue. » Cette précaution est excellente à l'égard des nouveaux pénitents. Commencez ensuite le dialogue suivant :

— Y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes confessé?

— Environ six mois, mon Père.

— Reçûtes-vous alors l'absolution?

— Oui, mon Père.

— N'avez-vous rien, mon enfant, qui vous trouble la conscience dans votre vie passée?

— Non, mon Père, je suis tranquille sur mes anciennes confessions.

Si, au lieu de cette réponse, on vous disait ou si seulement on vous laissait entrevoir par un air de réticence et de contrainte, qu'on n'est pas parfaitement rassuré sur les confessions précédentes, éclaircissez le mystère qu'on ne vous révèle qu'imparfaitement et dites avec une grande douceur :

— Mettez-vous parfaitement à l'aise, mon enfant; déclarez-moi bien franchement tout ce qui vous fait ombrage; autant la mauvaise conscience est insupportable, autant la bonne est accompagnée de douceur et de consolation. Oh! que vous serez content quand vous m'aurez dit tout ce que vous avez dans l'âme!

Quelquefois (ce n'est pas à beaucoup près la disposition ordinaire) on trouve des pénitents si timides, que ces moyens, et d'autres plus engageants encore, ne suffisent pas pour obtenir les aveux qu'on désire. C'est dans ce cas qu'il faut user d'une excessive douceur et des industries du vrai zèle pour atteindre son but. Il y a des pénitents si enveloppés et si peu disposés à manifester leurs misères, que, dans une confession d'une demi-heure, on ne peut leur arracher que trois ou quatre péchés. C'est un supplice pour les confesseurs; mais ils doivent s'abstenir, avec un soin extrême, de toute démonstration d'impatience et d'ennui. Ceci doit faire voir à quoi s'exposent des confesseurs froids et indifférents qui laissent aux pénitents toute

la charge de la confession, sans l'alléger par quelques bonnes paroles.

Quand on a obtenu des aveux précis et suffisamment détaillés, il faut voir si la conscience du pénitent est en assez bon état pour qu'on n'ait pas besoin de lui faire faire une confession générale. S'il en est ainsi, on lui dit d'être tranquille sur les confessions précédentes, et l'on se borne seulement à rechercher les fautes qu'il a commises depuis la dernière absolution. Il va sans dire que c'est à cette dernière absolution qu'il faut remonter, lors même qu'il y aurait eu depuis quelques confessions sans absolution.

Les jeunes confesseurs doivent être en garde contre la tentation d'exiger trop légèrement des confessions générales ou des revues partielles de tous les pénitents qu'ils confessent; cela ne serait pas sans inconvénient, même très-grave, surtout pour les pénitents qui seraient fort timides et qui témoigneraient une grande répugnance à recommencer leurs confessions. Rappelons-nous que, selon les meilleurs théologiens, il ne faut obliger les pénitents à faire des confessions générales, que quand on a de fortes raisons de croire que les confessions antérieures n'ont pas été bonnes.

Première règle : Quand un pénitent n'est pas scrupuleux, ce dont il faut s'assurer avant tout, faites-lui faire une confession générale s'il en exprime lui-même formellement le désir. Encore bien que vous ne voyiez pas positivement qu'il soit nécessaire de faire cette confession générale, vous devez croire que le pénitent a, pour s'y déterminer, des raisons secrètes qu'il vous fera connaître dans le cours de la confession.

Deuxième règle : Si le pénitent veut absolument revenir sur le passé, faites-lui plutôt faire une confession générale qu'une revue partielle, à moins qu'il ne vous soit bien dé-

montré qu'au delà de telle époque sa conscience était en un parfait état. Une confession générale n'est pas beaucoup plus longue qu'une revue de quinze ou vingt ans, et souvent quand, pour gagner du temps, on ne fait faire qu'une revue, on s'aperçoit dans le cours de cette revue qu'une confession de toute la vie est nécessaire et qu'il eût été plus court de commencer par là.

Troisième règle : Si le pénitent, après sa dernière absolution, est retombé presque aussitôt dans le péché mortel, et si, par une ou deux interrogations, vous voyez que la fréquence de ce péché constitue une habitude, et qu'avant la dernière absolution les choses se passaient comme elles se sont passées depuis, insistez fortement pour une confession générale ; car elle est très-souvent nécessaire en ces circonstances, par défaut de contrition, et quand bien même cette nécessité ne serait pas évidente, vous profiterez de l'occasion pour dissiper l'illusion du pénitent et lui faire voir que son péché est plus grave qu'il ne pense, puisque son habitude nécessite une confession générale. On voit bien des pénitents ouvrir les yeux quand on appelle ainsi leur attention toute spéciale sur une habitude dont ils avaient jusque-là ignoré la grièveté. « Ah ! disent-» ils avec surprise, si mon confesseur m'avait éclairé » comme vous venez de le faire, je n'en serais pas où j'en » suis. » Et cela, malheureusement, n'est souvent que trop vrai.

Les choses étant éclaircies de la sorte, vous verrez nettement quelle sorte de confession votre pénitent devra faire. Ce sera ou une confession ordinaire, ou une revue partielle, ou une confession générale.

Si vous ne faites faire qu'une confession ordinaire, vous pourrez, si le pénitent semble suffisamment instruit et n'a pas l'air trop timide, lui dire de s'accuser des fautes

dont il se souvient depuis sa dernière absolution. Quand il aura dit tout ce qu'il se rappellera, vous suppléerez à son accusation par quelques interrogations appropriées à ses besoins spirituels et à sa condition. Pour être renseigné sur ce dernier point, vous lui demanderez, s'il ne vous l'a pas déjà dit, quelle est sa profession, s'il est marié, s'il a des enfants, etc. : puis, quand l'accusation et les interrogations seront terminées, vous lui direz d'achever le *Confiteor* et vous lui ferez une exhortation, qui ne devra pas être très-longue, mais précise, substantielle, pressante, onctueuse et toujours relative aux principaux défauts qu'il vous aura fait connaître. Nous reviendrons un peu plus loin sur cette exhortation. Cela fait, vous imposerez une pénitence en rapport avec l'état de conscience du pénitent, et vous donnerez l'absolution ou la bénédiction selon les circonstances. Enfin, vous fixerez l'époque de la prochaine confession, ce à quoi il ne faut jamais manquer, quel que soit l'état du pénitent.

Si vous faites faire une revue partielle, vous n'avez pas besoin de déployer tout l'appareil d'une confession générale. Sans indiquer clairement que vous allez parcourir l'un après l'autre tous les commandements de Dieu et de l'Église, ce qui pourrait rebuter le pénitent en lui faisant croire que cette revue sera très-longue, vous lui direz tout simplement que vous allez l'interroger sur les fautes commises *envers Dieu, envers le prochain* et *envers lui-même*, ainsi que sur *les devoirs de son état*. Cela ne vous empêchera pas de suivre dans vos interrogations l'ordre des commandements, sans qu'il s'en aperçoive. Ainsi, par exemple, en l'interrogeant sur ses devoirs envers Dieu, vous lui ferez des questions sur les trois premiers commandements de Dieu et sur tous les commandements de l'Église. En l'interrogeant sur ses devoirs envers le pro-

chain, vous le questionnerez sur le quatrième, le cinquième et le septième commandements de Dieu. En l'interrogeant sur ses devoirs envers lui-même, vous ferez rouler vos questions sur le sixième commandement de Dieu et sur les péchés capitaux; puis vous n'aurez plus à examiner que les fautes commises contre les devoirs de sa profession. De cette manière, on peut faire en fort peu de temps une longue revue très-exacte. Au reste, si le pénitent avait donné à son examen une autre direction et qu'il désirât se confesser selon sa méthode, il faudrait, en général, accéder à son désir. Le reste de la confession se fera comme nous l'avons dit plus haut pour une confession ordinaire.

Si enfin vous faites faire une confession générale complète, il faut, avant de la commencer, exhorter brièvement, mais avec onction, le pénitent à être parfaitement sincère. Dites-lui de ne pas s'effrayer des péchés, peut-être très-graves, qu'il a commis dans le passé; donnez-lui l'assurance que plus ils seront considérables, plus vous userez de douceur et de charité en les entendant, etc. Cette précaution est toujours très-utile et dispose le pénitent à faire sincèrement l'aveu de toutes ses fautes. Parcourez ensuite les commandements de Dieu et de l'Église, les péchés capitaux et les devoirs d'état. Quelques pénitents veulent partager leur vie en époques et se confesser successivement des péchés commis dans chaque période. C'est beaucoup plus long, car on fait alors presque autant de confessions générales qu'il y a de périodes, puisqu'on suit pour chacune l'ordre des commandements, des péchés capitaux et des devoirs d'état. Nous ne pensons pas qu'on y gagne beaucoup, sous le rapport de l'intégrité. En suivant la méthode ordinaire, on peut aisément et l'on doit tenir compte, sur chaque commandement, des péchés

commis aux diverses époques de la vie, ce qui suffit pour que la confession soit, moralement parlant, aussi entière que possible.

Quelquefois on peut, par exception, examiner tout d'abord le pénitent sur le sixième commandement. C'est, par exemple, lorsqu'il est tout troublé et presque exclusivement préoccupé des péchés graves qu'il a commis contre la sainte vertu. Proposez-lui, dans ce cas, de se décharger immédiatement du fardeau qui l'oppresse ; vous lui procurerez par là un grand soulagement qui l'aidera à faire sa confession générale avec plus de calme et d'exactitude.

Ne recherchez pas minutieusement les péchés qui évidemment ne sont que véniels : leur accusation n'est pas nécessaire ; elle rend la confession générale beaucoup plus longue, et la déclaration des péchés mortels vous fera suffisamment connaître les péchés véniels, sans qu'on vous les confesse expressément.

Si le pénitent vous prie de l'interroger, même avant qu'il se soit confessé d'aucun péché, interrogez-le, et, après l'avoir examiné sur un commandement, demandez-lui s'il se souvient encore de quelques péchés contre ce commandement avant de passer au suivant.

S'il fait lui-même et lui seul son accusation, ne le troublez pas par une multitude d'interrogations sur chaque péché qu'il déclare ; mais souvenez-vous des circonstances sur lesquelles il est important de revenir, et revenez-y en effet quand il aura confessé tous les péchés qu'il se rappellera contre un commandement. Si cependant vous remarquiez qu'il ne se trouble pas quand vous lui demandez quelques explications, demandez-les-lui immédiatement si vous croyez qu'elles soient nécessaires ; vous serez plus sûr de ne les pas oublier.

Ne fatiguez pas le pénitent par des séances trop longues : quelquefois il en est si incommodé qu'il se trouve mal dans le confessionnal ; et puis, cela ennuie singulièrement ceux qui attendent.

Bornez-vous au strict nécessaire, surtout en ce qui touche le sixième commandement. Les jeunes prêtres donnent souvent à cet égard dans un excès plus nuisible qu'utile. Quelque étendue que soit cette matière, elle est bientôt épuisée quand on ne demande que ce qu'on doit rigoureusement demander. Revoyez ce que disent à ce sujet les théologiens les plus estimés : en vous conformant à leur enseignement, vous pourrez quelquefois réduire de plus de moitié vos interrogations.

Usez d'une prudence extrême en interrogeant, sur le sixième commandement, les enfants et les personnes plus âgées en qui vous ne voyez pas de désordres contre la pureté. Prenez bien garde, par des questions indiscrètes, d'apprendre le mal à ceux qui l'ignorent. Commencez par demander si l'on a commis quelques fautes impures et quelles sont ces fautes. Si vous allez plus loin, interrogez d'abord sur les pensées ; et si des enfants vous disent qu'ils en ont eu de mauvaises, faites-leur dire précisément à quoi ils pensaient quand ils avaient ces mauvaises pensées ; vous verrez souvent qu'elles n'étaient nullement contre la sainte vertu. Quelquefois cependant on voit des enfants qui disent n'avoir pas eu de mauvaises pensées, et qui s'accusent ensuite d'actions impures très-graves : cela vient de ce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'une mauvaise pensée. Tout ceci demande beaucoup de prudence et de réserve.

Si l'on vous confesse des péchés énormes, pas un mot, pas un geste, pas un simple soupir étouffé, rien enfin qui annonce l'étonnement et l'espèce d'horreur que ces

péchés vous inspirent. Si même vous remarquez beaucoup de confusion et un peu d'embarras chez le pénitent, soulagez-le par quelques paroles d'encouragement. Dites-lui, par exemple : « Ne vous troublez pas, mon enfant ; rien » ne m'étonne de la part d'un pauvre pécheur qui a rompu » avec Dieu pour se mettre au service de la passion ; ce » qui m'étonne, au contraire, c'est qu'il ne se soit pas » encore rendu plus coupable. Rappelez-vous ce mot de » saint Augustin : *Il n'y a pas un seul péché commis par » un homme, qui ne puisse être commis par un autre homme.* » Je vous assure, mon enfant, que plus vous me déclarez » de péchés graves, plus je me sens heureux ; non pas » sans doute que je me réjouisse que vous les ayez com- » mis, mais puisque le mal est fait, je me réjouis du fond » de l'âme que vous preniez courageusement le moyen » de le détruire. Oh ! que vous allez être content dans » quelques instants ! Ne l'êtes-vous pas déjà beaucoup plus » qu'au commencement de votre confession ! Courage » donc, mon enfant, courage ; encore quelques aveux, et » vous allez respirer à l'aise. »

Après une confession générale, ne manquez pas, quand vous donnerez l'absolution, de presser vivement le pénitent de revenir *très-prochainement* à confesse. Faites-lui comprendre que, quoique réconcilié avec Dieu, il est encore bien faible, et que le vrai moyen de s'affermir, c'est de recevoir souvent les sacrements, surtout jusqu'à ce qu'il ait contracté l'habitude de la vertu. Nous attachons à ce point une haute importance. Il y a des confesseurs froids et indifférents qui abandonnent les pécheurs à eux-mêmes quand ils les ont retirés de l'abîme et qui n'ont pas seulement la pensée de les engager à se confesser de nouveau sous un bref délai. Cette négligence est quelquefois la cause de rechutes graves et pernicieuses.

Terminons cette importante matière en signalant certains confesseurs qui remplissent fort mal le divin ministère qui leur est confié.

Il y a d'abord des confesseurs *trop indulgents*. Ils confondent la faiblesse avec l'indulgence et ressemblent à ces parents aveugles qui gâtent leurs enfants au lieu de les corriger. Enclins par nature à la douceur et à la bonté, ils exagèrent ces deux excellentes choses, et pour s'épargner la peine d'une réprimande, ils ont toujours des excuses toutes prêtes pour pallier les péchés qu'on leur déclare. Presque jamais ils ne disent nettement : Ceci est mal, il faut travailler sérieusement à s'en corriger. Les décisions les plus larges, que les théologiens les moins sévères regardent comme relâchées, sont celles qu'ils adoptent. Quelquefois, par une bizarrerie inexplicable, ils sont sévères en spéculation, sévères surtout dans la chaire, tandis que, dans la pratique, leur indulgence est sans bornes. Ils croient par là gagner les pécheurs, et très-souvent les pécheurs eux-mêmes sont les premiers à dire qu'ils sont trop doux, et que leur excès de douceur leur inspire des craintes et diminue leur confiance. Au lieu de faire la guerre au péché, ils transigent avec lui et se croient de bons confesseurs et de tendres pères parce que, suivant l'expression vulgaire, *ils passent tout*. C'est un abus des plus graves et des plus compromettants pour le salut des pénitents et des confesseurs eux-mêmes. Suivons les théologiens d'une doctrine approuvée quoique peu sévère, si nous voulons; mais n'allons pas plus loin qu'eux, et souvenons-nous bien que ce ne sont pas, généralement, les règles qui rebutent les pénitents, mais la manière sèche et austère dont on les applique. Nous aurons rarement trop d'indulgence et de bonté pour recevoir les pécheurs et traiter avec eux; mais nous en aurons certai-

nement trop si nous voulons toujours excuser leurs péchés ou laisser passer sans rien dire ce que nous devons reprendre avec la douce énergie du vrai zèle : c'est le cas d'appliquer cette maxime : *Suaviter in modo, fortiter in re.*

Il y a, au contraire, des confesseurs *trop sévères :* autre excès dont les funestes conséquences sont incalculables. Rigides par caractère, ils habitent toujours la région des tempêtes. Tout les agace et les irrite; l'annonce d'une rechute leur fait aussitôt proférer des paroles de mécontentement et de reproche; la manière peu exacte et peu correcte dont on se confesse, leur suggère sur-le-champ une verte réprimande; la grossièreté de certains pénitents, qu'ils devraient supporter avec une indulgente bonté, provoque au contraire leur humeur violente; les discussions surtout que soutiennent des pécheurs récalcitrants qu'ils ont peine à convaincre, les mettent hors d'eux-mêmes et, prenant la vivacité pour un argument sans réplique, ils congédient brusquement de pauvres prodigues, qu'ils gagneraient peut-être par une conduite plus miséricordieuse. C'est sous la direction de ces hommes que les pécheurs se découragent et abandonnent les sacrements; c'est sous leur direction que les âmes les plus saintes, n'osant leur déclarer un péché grave commis dans un moment de faiblesse, se jettent dans l'abîme du sacrilége où elles passent quelquefois toute leur vie : malheur effroyable qu'ils ne soupçonnent pas même ! Les confesseurs de cette trempe croiraient forfaire aux devoirs impérieux de leur charge, s'ils n'adoptaient pas sur tous les points les principes les plus sévères. Confondant même le mortel avec le véniel, ils faussent les consciences par des décisions imprudentes et renvoient sans pitié comme indignes d'absolution des âmes, qui, se croyant en état de damnation, se livrent au désespoir et tombent

quelquefois dans des péchés énormes. Gardons-nous d'imiter jamais ce zèle impétueux qui a perdu tant d'âmes. Que le seigneur Jésus soit notre modèle. Est-ce avec cette rigueur qu'il a traité Zachée, Madelaine, la femme adultère, la Samaritaine et tant d'autres? Est-ce sous ces traits qu'il s'est peint dans la ravissante parabole de l'Enfant prodigue? Ah! que nous serions coupables si nous étions des juges inflexibles sur le tribunal de la miséricorde!

Il y a des confesseurs *ignorants*, *routiniers*, etc. Pour ceux-ci, plus de règles, plus de principes. Guidés par la fausse lueur de je ne sais quelle théologie du bon sens, comme ils l'appellent, ils manœuvrent, ils décident, ils taillent, ils tranchent sans aucune connaissance tant soit peu approfondie des matières qu'ils traitent. Leur conduite passée, voilà la grande règle de leur conduite présente. Ce qu'ils ont fait jusque-là, ils le font, ils le feront toujours. Parce qu'ils ont un peu étudié autrefois, ils croient n'avoir plus rien à apprendre et n'avoir rien oublié. Des livres frivoles, ils en lisent à satiété; des livres théologiques, ils n'en lisent aucun, et laissent en repos ceux qu'ils possèdent dans le coin le moins fréquenté de leurs bibliothèques. Comme jamais ils ne doutent, jamais non plus ils ne consultent. Les questions les plus graves et les plus épineuses sont pour eux des questions puériles, et s'ils voient de temps en temps qu'elles embarrassent quelques-uns de leurs confrères, ils rient en secret de leurs indécisions et ne pensent pas seulement à s'assurer s'ils suivent eux-mêmes les saines doctrines en ces matières délicates. Et, qu'on ne s'y trompe pas, cette ignorance se trouve quelquefois chez ceux qui sont instruits d'ailleurs, tout aussi bien que chez ceux qui manquent totalement d'instruction. On peut tout savoir, excepté un point; et si ce point est grave, si c'est, par exemple, la théologie qu'un confesseur

ignore, quelles que soient ses autres connaissances, il n'en fera pas moins des fautes considérables dans l'exercice de son ministère. Tremblons, tremblons d'en venir là; étudions, étudions sans cesse; jamais nous ne reverrons notre théologie morale sans y apprendre quelque chose qui nous avait d'abord échappé. Quelque dose de talent que nous puissions avoir, nous pouvons faire fausse route dans l'art si difficile et si important de la conduite des âmes. La pensée même de notre talent est une illusion des plus dangereuses, qui nous persuade que nous savons ce que, par le fait, nous ne savons point ou nous ne savons plus.

Il y a des confesseurs *sans zèle, sans attrait pour le ministère de la confession.* Cela est déplorable, mais malheureusement cela est vrai. Oui l'on voit des prêtres, pasteurs de paroisses, tellement dégoûtés du saint tribunal, qu'ils s'y traînent avec indolence, au lieu d'y voler avec une sainte ardeur. C'est le zèle qui leur fait défaut. L'amour du jeu, de la bonne chère, des voyages et des visites mondaines les absorbe tout entiers. Comme il n'y a rien de plus opposé à ces futilités qu'une séance au confessionnal, ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'y soustraire. Encore s'ils dissimulaient, par un reste de vertu, l'ennui que ce ministère leur cause; mais non, tout le monde sait, et peut-être ne sont-ils pas fâchés qu'on le sache, que la confession les fatigue et les rebute. Leur dégoût, sur ce point, se trahit par le défaut d'heures réglées pour entendre les confessions, par la mauvaise réception qu'ils font à ceux qui se présentent pour se confesser, par le peu de zèle qu'ils mettent à courir après les pécheurs, par la froideur avec laquelle ils accueillent les pénitents, par la rapidité avec laquelle ils les expédient, par l'ardeur qu'ils montrent au contraire pour de vains amusements, et, le croirait-on? par la déclaration positive qu'ils font que les confessions les plus fréquentes

ne sont pas les meilleures. Ces indices, qui ne trompent personne, font voir manifestement à tout le monde que la confession leur est antipathique. Or, sachons-le bien, quand un prêtre est connu pour ne pas aimer la confession, c'en est fait de son ministère. Sous sa conduite, les pécheurs restent pécheurs, les tièdes restent tièdes, les âmes pieuses elles-mêmes se refroidissent et s'éloignent du saint tribunal, dans la crainte de mécontenter, en s'y rendant, celui qui les repousse par son insouciance. Quel malheur si nous ressemblions jamais à cet homme froid et sans zèle! Vivons en saints prêtres, aimons la retraite, fuyons le monde, soyons des hommes de règle, d'étude et de prière, faisons savoir que le saint tribunal est pour nous un lieu de douce consolation, méditons souvent sur le prix des âmes, sur l'importance du ministère de la confession, importance que rien n'égale dans toutes les fonctions du sacerdoce, et alors nous serons des confesseurs bénis de Dieu et des hommes.

Il y a des confesseurs *qui négligent une portion très-intéressante du troupeau de Jésus-Christ : les enfants*[1]. Qui nous donnera d'allumer le feu du zèle dans l'âme des prêtres pour le salut des petits agneaux du divin Sauveur? Nous disons tous les jours que la culture du jeune âge exerce une influence immense sur le reste de la vie, et nous négligeons les enfants! Explique qui pourra cet excès d'inconséquence. A voir la conduite d'un très-grand nombre de confesseurs à l'égard des enfants, on dirait qu'ils ne peuvent leur être utiles au saint tribunal qu'à l'époque de leur première communion. Jusqu'à cette époque, s'ils les confessent, c'est par manière d'acquit, sans goût, sans

[1] Voyez le *Directeur de l'enfance*, par M. l'abbé Ody; ouvrage très-utile qui mérite d'être recommandé et propagé.

attrait, sans le moindre intérêt, et uniquement pour obéir à une vieille coutume, qui veut que les enfants se présentent de temps en temps à confesse comme des automates. Qu'ils soient en état de grâce ou qu'ils n'y soient plus; qu'ils soient purs comme des anges ou corrompus déjà jusqu'à la moelle des os; qu'ils soient instruits de leur religion ou ignorants comme des sauvages; qu'ils soient accessibles à la contrition, pour peu qu'on veuille se donner la peine de la développer dans leur âme, ou qu'ils soient endurcis déjà comme de vieux pécheurs, c'est de quoi s'embarrassent fort peu les confesseurs dont nous parlons. L'époque de la première communion, et cette époque seule, excitera subitement l'ardeur de leur zèle. Jusque-là ils dormiront tranquilles, et après quelques paroles glacées, ils renverront ces pauvres enfants dans l'abîme de péchés où si souvent ils croupissent.

Nous l'affirmons avec l'énergie d'une inébranlable conviction : il y a dans cette conduite ou de l'insouciance, ou de l'aveuglement, ou de l'ignorance, ou de l'insensibilité poussée jusqu'à une espèce de cruauté spirituelle.

Nous l'affirmons encore et avec un redoublement de conviction : plusieurs enfants sont capables d'absolution avant l'époque de leur première communion; ils peuvent, avec un peu de soin et de culture, y être disposés très-convenablement; ils sont exposés, et cela se voit tous les jours, à des accidents subits qui leur enlèvent en quelques instants la possibilité de se confesser; ils s'endurciront dans le mal, peut-être pour toute leur vie, si on ne les en retire pas par des confessions fréquentes et des absolutions données à propos; et la première communion, sur laquelle on compte pour les régénérer, sera peut-être un premier sacrilége, suivi d'une infinité d'autres qu'il eût été facile de prévenir.

N'agissez pas ainsi, jeunes amis ; cultivez, cultivez l'enfance ; instruisez les petits enfants au saint tribunal ; faites-leur comprendre ce que c'est que le péché mortel, à quoi ils s'exposent quand ils le commettent, l'outrage qu'ils font à Dieu, la nécessité d'en sortir, etc. ; et quand vous les aurez disposés *suffisamment* à l'absolution, ne manquez pas de la leur donner, car vous répondrez de leurs âmes comme de celles des adultes. C'est, au reste, l'enseignement commun aujourd'hui, et la routine seule persiste à plaider pour un ancien usage, qui n'a, hélas ! que trop longtemps prévalu.

Il y a enfin des confesseurs *qui ne dirigent pas leurs pénitents et qui les laissent se diriger eux-mêmes.* Nous prions instamment nos jeunes lecteurs de prêter une attention toute particulière à ce que nous allons leur dire sur ce point si important.

En général, tout confesseur se croit un bon confesseur ; il a sa petite méthode qu'il trouve excellente, et comme il en est l'auteur et que personne n'ose lui dire qu'elle est défectueuse, il la suit invariablement et la préfère à toute autre. Or, il est certain qu'il y a beaucoup de confesseurs qui laissent singulièrement à désirer, relativement à la *direction* proprement dite de leurs pénitents. Des donneurs d'absolution, nous en avons à foison ; mais des directeurs qui cultivent avec soin et avec un zèle intelligent les âmes que Dieu leur confie, nous croyons fermement qu'ils sont en très-petit nombre.

Nous entendons tous les jours et de tous côtés des personnes du monde qui nous disent : Indiquez-nous donc un bon confesseur. Nous leur en proposons successivement plusieurs ; mais, connaissant par elles-mêmes leur mode de direction, ou en ayant entendu parler à quelques-uns de leurs pénitents, elles nous répondent que ces confes-

seurs sont loin de les satisfaire. Si ces personnes étaient peu éclairées, scrupuleuses ou exigeantes à l'excès, nous ne ferions pas grand cas de leurs réclamations et de leurs plaintes; mais ce sont souvent des personnes graves, d'un excellent esprit, remplies de bonne volonté, et désirant sincèrement trouver dans leur confesseur un homme qui les aide à se corriger de leurs défauts et à progresser dans la vertu. Il faut convenir que ces diverses qualités donnent du poids à leurs censures. Que reprochent-elles donc, en général, aux confesseurs? Elles disent : « Tel confesseur » écoute ce qu'on lui déclare, mais il se borne à l'écouter » sans faire la moindre observation sur ce qu'on lui con- » fesse : il ne fait aucune question, il ne demande aucun » éclaircissement, il ne va jamais au fond des choses, il ne » fait point ressortir la malice des péchés dont on s'accuse, » il n'en montre point les conséquences, il n'indique point » les moyens de se corriger de ses défauts, il ne dit pas un » mot, même dans son exhortation, des péchés dont on » s'est confessé; il laisse dans le doute si telle ou telle faute » est mortelle ou vénielle; en un mot, *il prend ce qu'on » lui donne et passe outre,* comme si on ne lui avait dit que » des choses insignifiantes, et, la confession finie, il ne » nous dit pas même quand il faudra revenir à confesse : » or, cette espèce d'indifférence nous met mal à l'aise; » nous en sommes réduits à nous diriger nous-mêmes, et » comme nous ne voyons aucune amélioration dans notre » conduite, nous en concluons que, pour opérer une ré- » forme, que nous désirons sincèrement au fond, il faudrait » que notre propre direction fût soutenue, réglée et forti- » fiée par celle de notre confesseur, ce qui n'a pas lieu. »

Comment ne pas voir que ces observations sont judicieuses, et que le confesseur qui se les attire mérite réellement les reproches qu'on lui fait? Mettez-les à profit, vous,

jeune et bien-aimé confrère. Vous n'avez point encore de méthode ou plutôt de routine adoptée ; prenez donc la résolution de cultiver sans relâche les âmes que la divine Providence placera sous votre direction. Imitez le bon jardinier qui soigne parfaitement tous les arbres de son jardin, et ne ressemblez pas à cet horticulteur indolent, qui les abandonne à eux-mêmes sans s'occuper de les tailler, de les diriger, de les cultiver suivant les besoins particuliers de chacun. En d'autres termes, ne bornez pas le ministère du saint tribunal à entendre les pénitents et à lever la main pour les absoudre ; ne vous contentez pas de leur adresser une exhortation vague qui n'embrasse rien de précis parce qu'elle embrasse tout en bloc : c'est quelque chose, sans doute ; mais ce n'est pas à beaucoup près tout ce que Dieu demande de vous. Si vous ne faites que cela, vous laisserez une multitude d'âmes dans l'ignorance, dans l'aveuglement, ou dans des incertitudes plus pénibles et plus dangereuses encore, à certains égards, que l'ignorance elle-même ; vous les entretiendrez dans des habitudes qui deviendront mortelles, si elles ne le sont pas déjà ; et tous ces égarements étant le fruit de votre mauvaise direction ou plutôt de votre défaut complet de direction, vous seront justement imputables.

Pour ne pas perdre les âmes que vous devez sauver, traitez chaque pénitent comme un médecin éclairé traite ses malades, et non comme ces charlatans et ces empiriques qui ont le même remède pour toutes les maladies. Spirituellement parlant, tous vos pénitents sont des malades dont vous devez entreprendre la guérison. Examinez donc à fond les maladies dont ils sont atteints ; interrogez-les, éclairez-les, reprenez-les, instruisez-les des moyens qu'ils doivent employer pour ne pas faire de nouvelles chutes : ressuscitez les morts et apprenez-leur le secret de

ne plus mourir; affermissez les faibles et faites-leur voir les funestes conséquences de leur faiblesse; fortifiez même les robustes et rendez-les en quelque sorte invulnérables. Ne fissiez-vous que leur prouver par les empressements de votre zèle que vous leur portez un vif intérêt, ce serait déjà pour eux un encouragement et une consolation, en même temps que ce serait pour vous un moyen assuré de gagner leur confiance; mais là ne se bornera pas le fruit de votre sage direction; elle en portera bien d'autres que jamais vous n'obtiendrez, si vous n'êtes que *confesseur* au lieu d'être *directeur* dans la rigoureuse acception de ce mot. Au reste, ce n'est pas nous qui inventons ces règles; nous les avons reçues, comme tous nos confrères, de l'Esprit saint lui-même, qui nous dit par la bouche du grand Apôtre: *Insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa, in omni patientiâ et doctrinâ..... vigila, in omnibus labora....., ministerium tuum imple.* Voilà ce que fait le bon confesseur, et voilà ce que vous devez faire à son exemple si vous voulez glorifier Dieu, fertiliser votre ministère, sauver des âmes et vous sauver vous-même. Au nom de Jésus-Christ qui vous appelle à l'honneur d'être son ministre, nous vous conjurons de ne sortir jamais de la ligne de conduite que nous venons de vous tracer [1].

XX. — La prédication

Voilà ce qu'on appelle le côté brillant de notre ministère; mais malheur à nous si nous ne l'envisageons que sous cet aspect! Les jeunes prêtres se plaisent beaucoup dans la chaire, et s'ils se plaignent de quelque chose à cet égard, c'est qu'on ne les invite pas plus souvent à y mon-

[1] Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique,* troisième partie, *Avis aux confesseurs.*

ter. Dieu veuille que ce soit toujours l'inspiration du vrai zèle qui leur donne cette ardeur !

Estimez beaucoup le ministère de la parole. Exercé par un saint prêtre, il opère des prodiges.

Si votre curé vous fait beaucoup prêcher, remerciez-le du service qu'il vous rend, et, pour répondre à la marque de confiance qu'il vous témoigne, mettez-vous aussitôt à l'œuvre, préparez parfaitement vos instructions, apprenez-les couramment et mot à mot, prêchez enfin aussi bien que vous le pouvez faire avec la dose de talent que Dieu vous a départie.

Si, au contraire, il vous fait prêcher rarement, ne vous en plaignez pas avec amertume, demandez-lui la faveur de prêcher un peu plus souvent, mais faites-lui cette demande de bonne grâce, avec douceur et simplicité, et abandonnez le reste à la Providence.

Consultez votre curé sur les sujets que vous devez traiter, sur la manière de les traiter et sur le choix des auteurs dont vous pouvez vous servir avec avantage. Montrez-lui vos sermons avant de les prêcher; priez-le de vous signaler sans déguisement les endroits défectueux, et modifiez votre travail selon les observations qu'il vous fera.

Si l'on vous invite fréquemment à prêcher dans les paroisses voisines, n'acceptez point toutes les invitations qui vous seront faites; n'en acceptez surtout aucune sans l'assentiment de votre curé.

Que la piété soit un trait saillant dans vos compositions oratoires. Pour cela, imitez les saints et tendez toujours à une sainteté plus éminente; faites comme eux vos sermons au pied de votre crucifix, le baisant souvent avec amour pendant votre travail et priant Jésus de vous enflammer de son divin feu.

Mais voyons maintenant les écueils que vous devez éviter dans l'exercice de ce divin ministère.

1° *L'ignorance :* En sortant du séminaire, on croit tout savoir, et plusieurs de nos jeunes confrères auront peine à croire, quoique ce soit très-véritable, qu'ils connaissent bien moins de choses qu'il ne leur en reste à apprendre. Qu'est-ce qu'un prédicateur? C'est, à la lettre, un professeur de dogme et de morale ; ses auditeurs sont ses élèves. Or, nous le demandons, n'est-il pas vrai que pour professer convenablement ces deux choses, il manque à un jeune prêtre des connaissances plus approfondies que celles qu'il possède? Il se figure qu'un sermon n'est qu'un discours ou une sorte d'amplification chrétienne, comme on en fait dans les colléges sur des sujets profanes. Quand il a cousu quelques phrases les unes au bout des autres en assez grand nombre pour pouvoir débiter je ne sais quoi pendant la durée ordinaire d'un sermon, il croit avoir fait une œuvre de mérite. Il ne sait pas, l'aveugle, qu'un sermon, ou même un simple prône, est ou doit être une dissertation consciencieusement travaillée, sur un point théologique. Quand il n'est pas pénétré de cette vérité, il ne consulte que son imagination, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'enseignent, sur la matière qu'il traite, l'Écriture sainte et la théologie. Quelle est, de bonne foi, le jeune prêtre qui s'enferme dans ces deux arsenaux, pour composer un sermon la Bible à la main et la théologie, par exemple la Somme de saint Thomas, sous les yeux? Cependant, nous affirmons positivement que jamais il ne dira rien de solide, de précis et d'instructif s'il ne s'inspire à ces deux sources. Nous ne connaissons rien de plus creux et de plus vide que les premières pièces d'un prédicateur novice. Aussi les peuples eux-mêmes s'en aperçoivent-ils tout d'abord. A quoi se réduisent presque toujours

les éloges qu'ils font d'un jeune prédicateur? Disent-ils qu'il prêche bien? Non, ils disent qu'il *prêchera* bien, qu'il annonce des dispositions, et que *quand il sera formé et qu'il aura de l'expérience*, il pourra exercer avec fruit le ministère de la parole. Encore plusieurs ne le jugent-ils guère que sur son débit, sur sa facilité d'élocution, sur son geste, sur son assurance et son aplomb, cachet ordinaire de l'ignorance qui ne doute de rien.

Étudiez, jeune confrère, étudiez beaucoup si vous voulez réaliser le pronostic de vos auditeurs. Quel que soit le sujet que vous traitiez, commencez par vous convaincre que vous manquez de matériaux pour le bien traiter, et ces matériaux, allez les chercher où ils se trouvent, c'est-à-dire dans l'Écriture sainte et la théologie. Quant aux détails de mœurs que vous ne connaissez pas, que vous ne pouvez pas bien connaître, étudiez-les dans de bons moralistes et de bons ascétiques, en attendant que l'expérience, qui vous manque totalement, ait complété votre instruction sous ce rapport.

Permettez-moi, pour votre instruction, un épanchement fraternel; c'est un vieux pilote qui va révéler une de ses fausses manœuvres à de jeunes matelots. Eh bien! donc, moi aussi, j'ai fait autrefois ce que je vous exhorte à ne pas faire; moi aussi, je me suis persuadé, au début de mon ministère, que je pouvais prêcher avec fruit en ne consultant que ma pauvre tête et ma folle imagination; mais bientôt, grâce à Dieu, j'ai reconnu mon illusion. et e vous déclare qu'une des plus grandes confusions de ma vie, a été de revoir plus tard mes premiers sermons. Puisse ma triste expérience vous faire éviter l'écueil que je n'ai pas su éviter moi-même!

2° *La présomption*. Les jeunes prédicateurs, quand ils ont quelque ombre de succès, sont généralement tentés de

se regarder comme des orateurs déjà fort remarquables. Ils feraient rire de pitié s'ils produisaient dans tout son jour la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

Cette présomption qui les aveugle entretient chez eux l'ignorance dont nous parlions tout à l'heure, et leur donne une telle confiance en leur propre mérite, qu'ils dédaignent de consulter soit leur curé, soit quelque autre prêtre instruit et expérimenté, sur le choix des sujets et sur la manière de les traiter. Ils repoussent avec le même dédain les ouvrages que des hommes habiles ont composés, dans le but de former les jeunes gens à l'éloquence sacrée. La présomption leur fait croire qu'ils ont dans leur tête beaucoup mieux que tout ce qu'on peut leur dire, et qu'ils auraient grand tort d'aller chercher chez autrui ce qu'ils trouvent si abondamment en eux-mêmes.

C'est encore la présomption qui leur met dans l'esprit qu'ils peuvent se multiplier pour prêcher partout où on les appelle; nous en avons déjà dit un mot plus haut. Comme il se trouve de tous côtés bon nombre de curés qui n'ont plus depuis longtemps pour la prédication la bouillante ardeur des débutants, — car ce beau feu s'amortit souvent assez vite, — ils ne demandent pas mieux que d'inviter notre jeune présomptueux à prêcher dans leur église ; et quand il se voit recherché de la sorte, il s'affermit de plus en plus dans la haute opinion qu'il a de son talent, et peut-être va-t-il jusqu'à se dire secrètement à lui-même : Décidément, je suis le prédicateur de la contrée. Dès lors comment prendrait-il la peine de travailler, d'étudier, de faire de fastidieuses recherches et de consulter ses confrères, puisque sa présomption lui persuade qu'il a reçu, comme par infusion, le talent de la prédication tout développé?

Sa confiance en lui-même se révèle encore par l'absence

de toute modestie et par cette assurance imperturbable et presque audacieuse, déplacée chez tous les prédicateurs, mais bien plus chez les jeunes que chez les anciens. On en voit qui n'ont pas encore une année de prêtrise, et qui déjà, la tête renversée et les poings fermés, gourmandent et dominent un auditoire avec une hauteur et un aplomb qui affectent péniblement tous ceux qui les entendent.

Une autre inspiration bien mauvaise que suggère aussi la présomption, c'est celle qui persuade à un débutant qu'il peut prêcher d'abondance et s'affranchir par là de la peine d'écrire ses sermons et de l'ennui de les apprendre. N'est-il pas absurde qu'un jeune prêtre, à peine sorti du séminaire, s'érige en improvisateur comme un vieux missionnaire de trente ans d'exercice? C'est toujours ou un présomptueux, ou un paresseux, ou un esprit faux qui agit ainsi. L'essentiel, pour lui, n'est pas d instruire, mais de pouvoir se dire avec une secrète complaisance en son prétendu mérite : J'ai parlé pendant une demi-heure à un auditoire sans broncher; j'ai donc réellement le talent de l'improvisation, et dès lors qu'on ne me parle plus de composer ni d'apprendre de mémoire; mon parti est pris, je parlerai d'abondance. En effet, quand ce jeune étourdi s'est mis cette belle idée en tête, aucune autorité ne peut le faire fléchir. Son curé, ses collègues, ses hauts supérieurs eux-mêmes, et jusqu'à quelques laïques de ses amis intimes ont beau lui faire à cet égard les observations les plus judicieuses; ils ont beau lui dire ou du moins lui faire entendre que lui seul admire ses sermons et que tout le monde, sauf quelques flatteurs, les trouve vagues, incorrects, négligés, pleins de redites, sans aucun fonds de doctrine, et plutôt propres à dégoûter de la parole de Dieu qu'à la faire aimer; rien de tout cela ne l'ébranle, et à toutes ces objections il répond par un sourire railleur qui

veut dire : Ainsi doivent parler ceux qui n'ont pas comme moi le don de l'improvisation.

Il va plus loin encore : toujours influencé et aveuglé par sa présomption, il s'imagine que la prédication est un mérite qui suppose tous les autres ou qui du moins en tient lieu, et parce qu'il se croit un prédicateur distingué, il n'estime que le don de la parole et néglige les autres branches du saint ministère. Tout rempli de l'idée, souvent exagérée, de son talent pour la chaire, il accueille certaines vues ambitieuses et s'attend à chaque instant à se voir appelé par ses supérieurs aux postes élevés qu'il convoite. Son imagination, follement séduite par ces pitoyables illusions, porte un coup mortel à sa piété; il continue de prêcher, mais il ne prêche point comme les saints, qui n'obtenaient leurs étonnants succès que par l'humilité, la défiance d'eux-mêmes et la confiance en Dieu.

N'imitez pas ce pauvre aveugle, vous, jeune et bien-aimé lecteur; ne vous laissez pas infatuer par la vaine pensée de votre valeur oratoire; rabattez, rabattez beaucoup des louanges flatteuses qu'on a l'imprudence de vous donner pour encourager vos premiers essais; cultivez votre talent sans en faire parade; montez plutôt dans la chaire de la paroisse à laquelle vous êtes attaché, que dans celles des paroisses voisines où vous appellent des curés qui peut-être vous invitent à prêcher bien plus pour que vous fassiez leur besogne que pour admirer votre éloquence; remplacez enfin votre présomption par l'humilité, et visez à devenir un prédicateur solide, instruit, modeste, vraiment apostolique et homme de Dieu.

3° *La vaine gloire.* De la présomption à la vaine gloire il n'y a qu'un pas, et ce pas, les jeunes prédicateurs l'ont bientôt franchi. Se prêcher soi-même au lieu de prêcher Dieu et sa sainte loi : quelle prévarication! Monter en

chaire comme ambassadeur de Jésus-Christ, parler à des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, proclamer l'Évangile de Jésus-Christ, avoir pour premier auditeur et pour président de l'assemblée le Dieu du tabernacle, Jésus-Christ, et ne rechercher dans ce divin ministère que sa propre gloire sans vouloir écouter cette parole foudroyante : *Gloriam meam alteri non dabo;* quel aveuglement! quelle profanation! Ah! si nous avions les sentiments des saints, de quel frémissement nous serions saisis en méditant la réflexion de l'un d'eux à ce sujet! « Celui, dit saint Vin-
» cent de Paul, qui prêche pour se faire applaudir, louer,
» estimer, faire parler de soi, que fait-il autre chose qu'un
» sacrilége? Eh quoi! n'est-ce pas un sacrilége que de se
» servir de la parole de Dieu pour acquérir de l'honneur
» et de la réputation? »

Prenez garde, jeune téméraire, prenez garde; sans doute la vaine gloire, chez un prédicateur, est horrible aux yeux de la foi; mais, à un autre point de vue, elle est séduisante, attrayante, enivrante, elle chatouille délicieusement la fibre la plus sensible de la pauvre humanité.

Que de chutes humiliantes ont eu la vaine gloire pour premier principe! Rien ne nous fait plus trembler que les succès réels ou prétendus d'un jeune prédicateur. Quand nous le voyons se lancer dans sa sainte carrière sous la bannière de l'orgueil, nous ne sommes plus surpris lorsque, plus tard, on nous fait le triste récit de ses désordres.

Si, par hasard, Dieu daigne opérer quelques conversions à la suite de ses prédications, comme un excellent ouvrier produit quelquefois un bel ouvrage avec un mauvais instrument, il s'enfle, il s'admire, il s'extasie devant son éloquence à laquelle il attribue le mérite de ces conversions. Ah! qu'il ferait bien mieux de méditer ces belles

paroles du P. de la Colombière dans sa *Retraite spirituelle !* « Quand on connaît, dit-il, ce que c'est que sauver une » âme et ce que nous sommes, on est bientôt persuadé » qu'on n'y peut rien. Quelle folie de penser qu'avec quel- » ques paroles qu'on dit en passant, on puisse faire ce qui » a tant coûté à Jésus-Christ ! Vous parlez, et une âme se » convertit ; c'est comme au jeu des marionnettes : le valet » commande à la poupée de danser, et le maître la remue » par le moyen d'un ressort ; le commandement n'y fait » rien du tout. *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine :* » le beau sentiment en une âme en qui ou par qui Dieu » opère quelque chose d'extraordinaire ! »

Plus le ministère de la parole a d'éclat, plus vous devez vous abaisser dans les profondeurs de l'humilité : plus vous avez de succès dans ce ministère, plus vous devez appréhender de vous en attribuer le mérite. Purifiez vos intentions ; humiliez-vous de voir que Dieu vous confie un emploi dont vous êtes si indigne ; fermez la bouche aux flatteurs ; prêtez l'oreille aux critiques ; faites un acte d'humilité avant de monter en chaire ; faites-en un second quand vous en serez descendu, et lorsque la vaine gloire vous étourdira de son bourdonnement, répétez pieusement ces paroles de David : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

4° *Le mauvais choix des sujets et la mauvaise manière de les traiter.* Voulez-vous prêcher pour conquérir des éloges, ou voulez-vous prêcher pour être utile aux peuples ? Voulez-vous faire dire à quelques gens superficiels que vous êtes orateur, que vous êtes savant, que vous êtes profond ; ou voulez-vous faire dire à la masse des hommes sages que vous connaissez la loi de Dieu, que vous l'expliquez clairement et que vous en inspirez l'amour à ceux qui vous écoutent ? Il faut choisir.

Si vous voulez conquérir les éloges de quelques esprits gâtés; si vous voulez passer à leurs yeux pour un grand homme, académiquement parlant ; montez sur vos échasses, cherchez des mots sonores, jetez des bluettes à vos auditeurs; arrondissez vos périodes, boursouflez votre style, déclamez avec emphase, affichez une pose élégante, transformez la chaire en tribune ou en théâtre, perdez-vous dans des sentiers fleuris ou dans les nuages d'une métaphysique que ceux-là seuls déclarent profonde qui ne la comprennent point : voilà le moyen de parler pour ne rien dire, d'éblouir au lieu d'éclairer, de pérorer au lieu d'instruire, et de vous attirer, en retour de quelques sottes louanges, les foudres de Dieu dont vous profanez la parole. Nous disons *sottes louanges ;* car, pensez-y bien, tout homme réellement instruit qui vous entendra sera le premier à condamner votre mauvais genre.

Mais si vous voulez prêcher pour être utile, pour apprendre la loi de Dieu aux hommes, pour la leur faire aimer et pratiquer, pour les arracher à l'enfer et les conduire au ciel; prêchez comme les saints, prêchez comme ces bons missionnaires, qui instruisent mieux une paroisse pendant une mission de trois semaines, que plusieurs curés n'instruisent les leurs en quinze et vingt années de ministère; prêchez enfin comme Jésus-Christ, ce parfait modèle des prédicateurs. Où avez-vous vu que ce divin Sauveur ait jamais remplacé le style simple par le style pompeux? Où avez-vous vu qu'il ait brigué les suffrages des peuples par le déploiement d'une éloquence apprêtée? Il pouvait sans doute être souverainement profond et éloquent; il pouvait l'être mille fois plus que vous et que tous les prédicateurs du monde; mais l'a-t-il été? mais a-t-il voulu l'être? Jamais. Parcourez ses discours, voyez ses comparaisons, lisez ses paraboles : quelle clarté!

quelle familiarité! quel abaissement divin! Et pourtant, quels mystères il révèle! quelle théologie il proclame! Il est sublime, oui, et l'impiété elle-même admire sa sublimité; mais il est sublime à la manière de Dieu, qui doit être la nôtre : hauteur dans les choses, simplicité dans leur exposé. Aussi chacun le comprend, chacun est touché, ravi, transporté, et la conquête du monde entier est le fruit de sa parole éminemment populaire! Voilà le vrai type du prédicateur; malheur au prêtre qui ne le reconnaît pas pour tel! malheur au prêtre qui dédaigne de l'imiter!

Imitez-le, vous, jeune et tendre ami; laissez les profanateurs de la chaire s'agiter dans le vide et battre l'air de leurs coups de cymbales. Pour vous, soyez utile et craignez de n'être que brillant.

Nous dénonçons à l'Eglise et aux vénérables pontifes qui en sont les premiers ministres, ces prédicateurs indignes du ministère qu'ils exercent, qui viennent se pavaner en chaire, et y débiter avec suffisance et emphase des discours qu'on ne sait comment qualifier, tant ils sont creux, incolores, nuageux et inutiles aux peuples, qui ne les comprennent pas. Oui, nous dénonçons ces hommes qui ont faussé l'esprit des fidèles par leur éloquence tout humaine, et qui se glorifient de ce qui devrait les confondre : nous dénonçons ces vains contempteurs de la simplicité évangélique, que les apôtres de Jésus-Christ eussent refusé de s'adjoindre pour convertir l'univers, et que Jésus-Christ lui-même chargerait du poids de ses anathèmes, s'il rompait le silence qu'il s'impose dans son divin tabernacle.

Le premier travail qui doit vous occuper dans l'intervalle des fonctions de votre ministère, doit être la composition claire, simple, méthodique, familière et vraiment

pastorale d'un cours complet d'instructions sur toute la doctrine chrétienne. L'explication détaillée du symbole, des commandements de Dieu, des commandements de l'Église, des sacrements et de la prière : voilà ce qu'il faut traiter avant d'aborder un seul de ces discours qu'on appelle *grands sermons*. Vous manquerez à l'un de vos devoirs essentiels, si, au lieu de vous imposer cette tâche, vous employez votre temps à composer je ne sais quelles pièces soi-disant littéraires, disparates, décousues, sans ordre, sans suite et sans liaison, fruit capricieux et frivole d'une imagination dévoyée.

Quant à la manière de traiter vos sujets, elle sera toujours bonne, si toujours vous travaillez en face de cette devise : *Je veux être utile*. Alors vous serez clair, alors vous serez simple, alors vous serez précis, instructif, intelligible pour tout le monde.

5° *Le défaut de piété*. Nous ne connaissons point d'égarement plus complet que celui d'un prêtre qui ne soutient pas ses prédications par la sainteté de sa vie. Il veut donner aux autres ce qu'il n'a pas lui-même ; c'est un bloc de glace qui prétend enflammer ceux qui l'approchent : pitié ! pitié ! Xavier a converti cinquante-deux royaumes, non parce qu'il était éloquent, mais parce qu'il était saint. Plusieurs prêtres de son temps l'égalaient, le surpassaient peut-être en éloquence ; mais parce qu'ils n'avaient pas sa sainteté, personne ne parle de leurs conquêtes, tandis que le monde entier préconise les siennes. Soyez donc un saint, si vous voulez sanctifier vos frères par vos prédications. Prêchez à petit bruit par une vie de règle, d'étude et de prière, avant de prêcher avec fracas dans l'église ; prêchez par votre humilité, votre douceur, votre charité pour les pauvres et par toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales, avant d'imposer solennellement ces vertus à des auditeurs

qui, vous en voyant dépourvu, vous diront tout bas : *Medice, cura te ipsum.* Si vous agissez ainsi, vous ne serez pas encore dans la chaire que déjà les peuples seront disposés à vous croire, et quand vous y paraîtrez, chacune de vos paroles, tombant d'un cœur brûlant, communiquera son feu aux âmes les plus froides. Croye-znous, on ne résiste guère, ou du moins on ne résiste pas longtemps à l'éloquence d'un prédicateur qu'on n'entend jamais sans dire : Quel homme de Dieu ! quel saint prêtre !

Pesez bien ces excellents avis que donne aux prédicateurs le P. Lallemant dans sa *Doctrine spirituelle :* « Si » un prédicateur, dit-il, n'est pas homme d'oraison, il ne » fera jamais grand fruit, parce que ses prédications, pour » le regard du dessin, des pensées, du style, du geste, et » pour les vues imparfaites et les intentions impures qu'il » aura eues en tout cela, seront pleines de péchés, du » moins véniels.

» Le profit des auditeurs depend extrêmement de la » vertu du prédicateur et de son union avec Dieu, qui lui » peut donner en un quart d'heure d'oraison plus de pen- » sées, et des pensées plus propres à toucher les cœurs, » qu'il n'en trouverait en un an de lecture et d'étude.

» On s'applique à composer de beaux sermons, et ce- » pendant on ne fait presque point de fruit. D'où vient » cela? C'est que la prédication est une fonction surnatu- » relle, aussi bien que le salut des âmes, qui est la fin qu'on » prétend, et il faut que l'instrument soit proportionné à » cette fin. Or, ce n'est point la science, ni l'éloquence, ni » les autres talents humains qui nous rendent les instru- » ments propres à procurer le salut des âmes. La plupart » des prédicateurs ont assez de science, mais ils n'ont pas » assez de dévotion et de sainteté.

» Le vrai moyen d'acquérir la science des saints et d'a-

» voir de quoi remplir un sermon, une exhortation, un en-
» tretien spirituel, ce n'est pas tant d'avoir recours aux
» livres qu'à l'humilité intérieure, à la pureté de cœur, au
» recueillement et à l'oraison. C'est ainsi qu'en ont usé
» tous les saints...

» Un prédicateur doit bien parler, et ne pas négliger
» l'élocution. Le respect qui est dû à la parole de Dieu de-
» mande cela... Mais il ne doit aimer, ni priser, ni louer
» que Jésus-Christ et ce qui le touche; ne vouloir être lui-
» même aimé, loué, ni estimé de personne, et n'avoir en
» vue que de faire connaître et aimer Notre Seigneur et
» d'attirer tout le monde à son service.

» C'est une chose prodigieuse (notons bien ces derniers
» mots) de voir des hommes appelés à la vie apostolique,
» porter l'ambition et la vanité dans le sacré ministère de
» la prédication. Quel fruit peuvent-ils faire? Ils obtiennent
» quelquefois ce qu'ils poursuivent, c'est-à-dire leur gloire
» personnelle; mais ils en viennent là aux dépens d'une
» infinité de péchés et d'imperfections. Quelle vie! quelle
» union avec Dieu! et comment se servira-t-il de tels in-
» struments? »

Qu'il y a de vérité, de bon sens et de piété dans ces précieux enseignements [1] !

XXI. — Le catéchisme.

Si vous n'appréciez pas à sa juste valeur l'éminent emploi de catéchiste, vous n'êtes pas digne de l'exercer. Si Nosseigneurs les évêques savaient comment certains prêtres de leurs diocèses font le catéchisme, le peu de préparation qu'ils y apportent, la mauvaise manière dont ils

[1] Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, troisième partie, *Avis aux prédicateurs*.

l'expliquent, le dégoût qu'ils ont pour cet exercice, et la rudesse excessive avec laquelle ils traitent les enfants, nous sommes convaincu qu'ils leur interdiraient formellement cette branche si importante du saint ministère, et nous applaudirions de tout cœur à cette juste sentence.

Si votre curé déclare qu'il se charge du catéchisme, il use de son droit; ne dites mot, n'ayez pas l'air d'être mécontent lors même que vous le seriez un peu *in petto*. Mais, direz-vous peut-être, les autres vicaires le faisaient avant moi. C'est probablement parce que votre curé a vu que vos prédécesseurs s'acquittaient mal de cet emploi qu'il s'en est imposé la charge à lui-même. Peut-être veut-il vous éprouver et vous connaître un peu mieux avant de vous confier ses petits agneaux, portion si intéressante de son troupeau. Oh! que votre curé est digne d'éloges si c'est ce motif qui le fait agir!

Mais vous abandonne-t-il l'œuvre des catéchismes, commencez par concevoir une haute estime de cette œuvre capitale. Malheur à vous, encore une fois, si vous n'y attachez qu'une importance secondaire!

Demandez à Dieu qu'il bénisse abondamment le travail que vous allez entreprendre. Offrez-le-lui par les mains de Marie. Recommandez-lui les petits enfants qu'il vous charge d'instruire, et priez-le de vous donner les qualités nécessaires pour vous acquitter dignement de cette sainte mission.

Dites-vous à vous-même avec l'élan d'un vrai zèle: Puisque me voilà chargé de cultiver une jeune génération qui sera bientôt la partie vivace de la paroisse, je veux me livrer à cette culture avec tout le dévouement et toute l'application dont je suis capable.

Sous l'influence de cette pieuse pensée, faites-vous scrupule de la moindre négligence dans l'accomplissement de

votre devoir, et ne manquez pas de vous confesser de cette négligence pour que votre confesseur vous aide de ses charitables conseils en ce point si essentiel.

Préparez vos catéchismes au moins autant que vos sermons Quand vous prêchez, vous parlez à des hommes faits qui comprennent aisément ce que vous leur dites; mais quand vous catéchisez les enfants, vous parlez à des intelligences à peine écloses auxquelles il faut expliquer chaque mot avec une clarté parfaite, sous peine de n'être pas compris : or cela ne peut se faire et se bien faire sans une étude spéciale. L'expérience vous apprendra qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne pense d'intéresser les enfants et de leur parler utilement.

Étudiez avec un soin extrême chaque leçon du catéchisme dont vous devrez faire l'explication. Aidez-vous pour cela des lumières de la théologie, et voyez comment vous pourrez vous y prendre pour la rendre accessible à l'esprit peu éclairé de vos petits auditeurs.

Procurez-vous les meilleurs ouvrages composés *ad hoc.* Voyez et notez ce qu'ils disent sur chaque question du catéchisme, et demandez-vous à vous-même ce que vous pourriez ajouter encore à leur explication, pour la rendre aussi claire et aussi complète que possible.

Faites une ample provision des comparaisons, des paraboles, des traits historiques dont vous pouvez faire usage pour mettre en relief votre enseignement catéchistique, qui, sans cela, serait sec, abstrait, inintelligible et rebutant.

Parlez peu et faites parler beaucoup, comme nous le recommandons si expressément dans la *Pratique du zèle ecclésiastique.* Si vous êtes un catéchiste grand parleur, vous serez un catéchiste incompris et inutile. Après avoir exposé très-nettement un point de doctrine, vous ne devez

plus vous occuper que de voir si les enfants le comprennent, et pour cela, vous n'avez pas d'autre moyen que de les faire parler, vous contentant de les reprendre quand ils se trompent : encore devez-vous tourner votre explication de manière à les forcer de reconnaître eux-mêmes qu'ils ont fait une mauvaise réponse; c'est par eux autant que par vous que la rectification doit s'opérer. Si, après un catéchisme, vous voyez le prêtre qui l'a fait, fatigué, essoufflé, ruisselant de sueur comme après un grand sermon, vous pouvez lui dire hardiment : Mon ami, sans vous avoir entendu, j'affirme que vous venez de faire un mauvais catéchisme.

Aimez beaucoup cette fonction : les fruits que vous produirez en la remplissant, seront toujours en rapport avec le goût et l'attrait qu'elle vous inspirera.

Aimez aussi beaucoup les enfants. Jamais vous ne serez un bon catéchiste si vous n'aimez pas tendrement ces chères petites créatures. Oh! que de soins on prodigue à ceux qu'on affectionne! Voyez une mère comme elle cultive ses enfants quand elle les aime! Sur ce point comme sur tous les autres, Jésus est votre modèle; les enfants occupaient la première place dans son divin cœur : *Inspice, et fac secundùm exemplar.*

Soyez bon, soyez doux, soyez patient et miséricordieux à l'égard de votre jeune troupeau : vous serez tout cela si vous l'aimez; vous ne serez sévère que par exception, et vous ne le serez que quand il sera évident que vous aurez sujet de l'être; encore reviendrez-vous sur-le-champ à votre aimable douceur, comme le soleil qui reparaît radieux après avoir été caché quelques instants par un léger nuage [1].

[1] Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, troisième partie, *Avis aux catéchistes.*

XXII. — Soin des malades.

Nous avons remarqué souvent qu'un des plus grands éloges que les peuples aiment à faire d'un prêtre, c'est de dire qu'il est très-exact à visiter ses malades. Il n'y a que le saint prêtre qui mérite pleinement cet éloge ; tous les autres laissent plus ou moins à désirer sur cet article.

Quelques-uns murmurent quand on les appelle pour cette fonction de leur ministère; ils parlent de leurs affaires; ils disent qu'on les dérange presque toujours pour des malades qui ne le sont guère, ils s'informent du genre de la maladie et s'évertuent à prouver qu'elle n'a rien de sérieux ; enfin ils partent le plus tard possible et quelquefois — car cela se voit — ils rencontrent à moitié chemin une personne éplorée qui leur dit : N'allez pas plus loin, il est mort !... Qu'on y fasse attention et l'on verra que les prêtres qui murmurent à l'annonce d'un malade, sont ceux qui sourient à l'annonce d'un festin ou d'une partie de plaisir.

D'autres ne murmurent point précisément, mais on voit à la rareté de leurs visites que ces visites les fatiguent. Quand ils peuvent se dire : *Il est administré*, les voilà tranquilles. Que leur pauvre malade ait besoin de consolation, qu'il soit aux prises avec la douleur qui le torture, avec sa conscience qui l'inquiète, avec des tentations qui le harcèlent, avec le démon qui fait un dernier effort pour perdre son âme, rien de tout cela ne les émeut : *Il est administré;* voilà les trois mots qui les rassurent, et quand ils les ont proférés, ils remplacent par des futilités une visite charitable de laquelle dépend peut-être le salut éternel d'une âme confiée à leurs soins.

D'autres voient leurs malades, mais ils sont avec eux

d'une timidité excessive. La maladie fait des progrès, ils parlent de choses inutiles, et leurs visites n'aboutissent à rien d'important. Un accès de fièvre survient, on se hâte de les en informer, ils accourent précipitamment; mais, plus de connaissance, plus de confession possible, la mort frappe son coup avant le retour de la raison, et ils font une onction sur des membres glacés, quelquefois même sur un cadavre! *C'est singulier*, disent-ils, *rien n'annonçait un si brusque dénoûment.*

D'autres encore, par scrupule, ou pour en finir d'un seul coup, épuisent un malade par une confession qui fatiguerait un homme en pleine santé. Au lieu de ménager ses forces et de lui faire faire une confession, incomplète, il est vrai, mais suffisante dans l'état où il est, ils ne veulent donner l'absolution que quand tout sera dit, et déterminent des accidents graves qui provoquent les vifs murmures de la famille. Nous avons connu un jeune prêtre qui soutint un siége de la part du mari d'une moribonde qu'il confessait depuis près de deux heures. Qu'y gagna-t-il? On va le voir. Le mari impatienté force la porte, chasse le jeune prêtre, s'installe près du lit de la mourante, et nous ne savons pas si l'absolution était donnée.

D'autres enfin n'entendent rien à consoler et à exhorter les malades : quelques phrases banales, quelques mots froids comme le cœur qui les suggère, ou de longues exhortations qu'on prendrait pour les fragments d'un sermon sur les souffrances; ne leur en demandez pas davantage.

Ah! que le saint prêtre est bien autrement inspiré! Prenez-le pour modèle, jeune et tendre ami. Il fait savoir en public et en particulier qu'on ait à l'avertir dès le début d'une maladie qui annonce quelque gravité; il part de bonne grâce dès qu'il est appelé; il prend les précautions convenables, mais il arrive à son but aussi prompte-

ment que possible; dans les cas pressants, il insiste bien plus sur la contrition que sur l'intégrité matérielle de la confession, il donne l'absolution dès qu'il la peut donner; il agit de même à l'égard de l'extrême-onction et du saint viatique; si la maladie se prolonge, il multiplie ses visites; il voit son malade tous les jours s'il n'en est pas trop éloigné, et tous les deux jours si la distance qui l'en sépare est considérable; il lui fait des exhortations courtes et entrecoupées, d'un ton de voix bas, doux et pieux; il recommande à quelques bonnes âmes de lui parler de Dieu et de lui faire produire de temps en temps des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition; il prie pour lui avec toute la ferveur d'un cœur dévoué; il l'assiste dans sa dernière agonie avec un zèle dont tout le monde est ravi; et quand il lui a fermé les yeux, il se retourne vers Dieu et lui dit avec confiance : « Ma tâche est remplie, Seigneur! » *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* Ainsi agit le saint prêtre; ainsi agirez-vous si vous êtes saint vous-même [1].

XXIII. — Assistance des pauvres.

Le soin des malades édifie surtout les âmes qui ont la foi; mais l'assistance des pauvres édifie tout le monde. La grande et la seule prédication que nous puissions faire aux impies qui ne mettent pas le pied dans nos églises, c'est la sainteté de notre vie et l'amour des pauvres. S'ils nous croient intéressés ou avares, ils nous méprisent et s'enfoncent dans leur abîme; s'ils connaissent nos larges aumônes, ils nous admirent et nous appellent quelquefois

[1] Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, deuxième partie, ch. XII, *Rapports du prêtre avec les malades.*

à l'heure suprême. Soyons donc dans toute la force de l'expression les *pères des pauvres*.

Oui, mon cher enfant, mettez votre ministère sous le patronage de la charité. Aimez tendrement les pauvres, visitez-les souvent quoiqu'ils n'aient aucun besoin pressant de votre visite, allez causer affectueusement avec eux comme avec des amis intimes, écoutez le récit de leur misère, donnez-leur des marques de compassion, déposez quelques pièces de monnaie dans leur main quand vous la serrerez en signe d'adieu ; puis, leur confiance vous étant acquise, ce qui ne tardera pas, parlez-leur de Dieu, de leur âme, de leur salut, de la confession qu'ils négligent si souvent. Rien ne vous sera refusé. La clef de leur cœur était dans votre bourse, il suffisait de l'ouvrir pour la trouver; vous l'avez ouverte, tout est fait. Quel est le pauvre qui résiste à un saint prêtre qui se dépouille pour le vêtir, qui s'impose des privations pour le nourrir, le chauffer et soulager ses nombreuses misères?

Ah! que vous serez heureux, que vous serez béni, que vous serez abondamment consolé si vous suivez ces conseils! Que votre ministère sera fructueux et quelle pluie de grâces vous inondera, si les membres souffrants de Jésus-Christ sont vos enfants adoptifs!

Pour qu'il en soit ainsi, attendrissez votre cœur par l'aumône, car elle l'attendrit autant que l'avarice le resserre. Ayez horreur de cet affreux mot : *amasser;* imposez-vous comme un devoir sacré de ne faire jamais aucune dépense inutile; quand vous aurez réellement besoin d'acheter quelque chose, voyez si vous ne pouvez pas diminuer un peu la dépense que nécessite cet achat, et, si vous le pouvez, faites tourner cette réduction au profit des pauvres Qu'ils soient enfin toujours présents à votre pensée, toujours l'objet des affections de votre cœur,

et soyez sûr que Jésus-Christ dont ils sont l'enveloppe vous dira au dernier des jours devant l'univers assemblé : *Quamdiu fecisti uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecisti* [1].

XXIV. — Rapports avec le monde.

Vivez de manière à vous faire beaucoup désirer par le monde ; mais gardez-vous d'accéder à tous ses désirs. Ne vous imposez pas; faites plutôt qu'on se plaigne un peu de la rareté de vos visites. Un prêtre ne va jamais chez les grands sans en revenir moins prêtre; c'est tout le contraire chez les pauvres. Il y a dans la maison des riches une certaine vapeur de mondanité qui incommode le saint prêtre. Sa chambre, l'église, l'asile de l'indigence et des larmes, c'est là qu'il trouve l'atmosphère qui lui convient : si ces trois lieux ne font pas ses délices, il n'est plus, à coup sûr, l'*Homo Dei* de saint Paul.

Cependant si vous êtes chargé du ministère paroissial, vous ne pouvez pas rompre totalement avec le monde. Voici les règles que vous devez adopter pour agir en ceci avec mesure :

En général, n'allez jamais chez les grands que par le motif d'une vraie nécessité ou d'une juste bienséance; jamais par pur plaisir.

N'y allez point, pour l'ordinaire, sans être accompagné de votre curé. S'il y était lui-même trop répandu et qu'il voulût vous faire adopter son usage, trouvez le moyen, sans le fâcher, de vous soustraire à ces fréquentes et inutiles visites.

Avant d'entrer chez les riches, dites-vous à vous-

[1] Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique*, deuxième partie, ch. XI, *Rapports du prêtre avec les pauvres*.

même : *Je veux les édifier ; que puis-je faire pour cela ?* Une voix intérieure vous dira sur-le-champ : Observe ta tenue, règle ton regard, contiens ta langue, supprime les futilités et dis des choses utiles. Obéissez à cette voix et vous provoquerez cette exclamation quand vous serez sorti : Quel aimable jeune homme ! quel saint prêtre !

On fait souvent des visites dans la classe moyenne ou inférieure qui sont plus dangereuses encore pour un prêtre que celles qui se font chez les grands. Quand un prêtre fait des gens de cette classe sa compagnie habituelle ; quand il s'installe dans leurs maisons pour y rire tout à son aise ; quand il y débite de grosses inutilités qui touchent à la trivialité ; quand il écoute avidement les commérages de la paroisse et qu'il raconte lui-même ce qu'il a appris de son côté ; quand enfin il est si souvent dans ces maisons, que c'est là que la servante du presbytère le va chercher tout d'abord s'il n'est pas à sa chambre et qu'on le demande pour quelque affaire ; on peut dire, sans balancer, qu'il est déchu du titre de saint prêtre et qu'il est profondément engagé dans la voie du relâchement.

N'entrez pas dans cette voie, vous, mon enfant, elle aboutit à des abîmes. A l'égard de la classe dont nous venons de parler, comme à l'égard de la classe supérieure, suivez les règles ci-dessus posées ; elles seules vous prémuniront contre des dangers de mille sortes qui ont fait et qui font, hélas ! tous les jours encore de nombreuses victimes dans le sacerdoce [1].

XXV. — Liaisons avec les confrères.

Parmi les prêtres qui se refroidissent à l'égard de Dieu,

[1] Voyez *Pratique du zèle ecclésiastique,* deuxième partie, ch. IX, *Rapports extérieurs avec les pécheurs pour les engager à se convertir.*

plusieurs doivent en grande partie ce refroidissement à la fréquentation de certains confrères relâchés. D'autres ne fréquentent de tels confrères que quand ils leur ressemblent déjà, et alors ils s'entretiennent mutuellement dans l'état de la tiédeur. On peut donc dire avec vérité que la fréquentation des prêtres relâchés produit le relâchement ou le perpétue. Cela se fait tout naturellement et par la seule force des choses; car jamais on ne se donne formellement le conseil d'embrasser une vie tiède : qui pourrait se résoudre à faire à un confrère une proposition de cette nature? Mais, chose étonnante, on fait sans difficulté ce qu'on aurait horreur de proposer. Ainsi, par exemple, un prêtre qui se dégoûte de la prière et de l'étude, et qui se lie avec un confrère qui s'en est dégoûté depuis longtemps et qui s'est adonné au jeu ou au vain plaisir des courses et des festins, ne lui dit pas expressément : Remplaçons la prière et l'étude par le jeu, les voyages et la bonne chère; ce serait une impudence révoltante; mais, sans rien dire, et par le fait seul de la fréquentation d'un tel confrère, il devient en peu de temps comme lui, joueur, coureur, et amateur des bonnes tables. Que cela fait bien voir le danger auquel on s'expose en prenant pour ami intime un prêtre relâché!

Évitez ce piége, jeune et bien-aimé confrère, en observant fidèlement les règles que nous allons tracer.

Attachez-vous tellement à votre curé que sa compagnie vous soit plus agréable que celle de tout autre prêtre. Quand il verra que vous ne formez aucune liaison étroite avec les confrères du voisinage et que vous n'êtes heureux qu'avec lui, il vous saura un gré infini de cette préférence et vous en récompensera par une multitude d'égards, de prévenances et de bontés.

Si vous avez un autre vicaire pour collaborateur, voilà

encore une société toute faite. Deux vicaires d'une même paroisse qu'on ne voit presque jamais ensemble et qui cherchent au loin leur compagnie favorite et habituelle, fournissent matière à bien des conjectures. On soupçonne de l'antipathie, de la jalousie, du goût pour les longues courses, pour les visites inutiles et mille autres choses qui ne font pas l'éloge de ces deux jeunes prêtres. Affectionnez donc cordialement votre collègue; mais n'oubliez pas que votre curé doit être le centre de cette amitié, le nœud de cette alliance. Si la douce chaîne de la charité vous enlace tous les trois, vous ne sauriez croire les heureux effets qui résulteront de ce mutuel attachement, pour le bien général de la paroisse.

Cependant si, pour quelque bonne raison, vous croyez devoir, sans froisser votre curé, vous lier d'amitié avec quelque confrère du voisinage, faites-le, mais aux trois conditions suivantes : 1° qu'il sera, ce confrère, en fort bons termes avec votre curé; car, celui-ci, s'il y avait entre eux quelque froideur, croirait aisément que dans vos causeries amicales vous ne l'épargnez guère. 2° Qu'il ne sera pas trop éloigné de votre domicile; car si les visites étaient fréquentes, comme elles le sont d'ordinaire entre amis intimes, ce serait une perte de temps considérable. 3° Qu'il sera un *saint* prêtre ou, à défaut de saint prêtre, le meilleur entre les *bons* parmi ceux de la contrée. Autant que possible, attachez-vous à un prêtre plus saint que vous, afin qu'il vous attire à sa sainteté.

Quant à la manière de traiter avec cet ami, n'oubliez pas qu'elle doit être telle qu'il en résulte pour vous deux un profit spirituel. L'amitié, qui n'est qu'amitié, c'est-à-dire qui se borne à des témoignages d'attachement, est une amitié purement humaine que Dieu ne bénit point. Soyez assez libres l'un avec l'autre pour parler piété, pour

vous donner des conseils, pour vous avertir de vos défauts, pour vous révéler ce qui se dit dans le monde de votre conduite, de vos habitudes, de votre ministère, et enfin pour concerter ensemble les moyens de travailler avec un plein succès à sauver des âmes et à vous sanctifier vous-mêmes. Voilà la seule amitié qui doive unir des prêtres : toute autre est inutile si elle n'est pas dangereuse.

XXVI. — Dangers de l'exemple de quelques bons prêtres, sur certains points particuliers.

Tout ne doit pas être imité chez les bons prêtres : faites comme l'abeille qui ne prend sur chaque fleur que ce qui lui convient. Il y a là un piége caché dans lequel plusieurs sont tombés.

Les désordres des mauvais prêtres ou des prêtres ouvertement relâchés révoltent un jeune prêtre qui veut vivre saintement; mais les libertés que s'accordent certains bons prêtres lui semblent légitimes, par cela seul que ceux qui se les permettent méritent son estime par l'ensemble de leur conduite.

On voit, par exemple, quelques bons prêtres, généralement réputés tels, qui font à peu près tous les jours ce qu'on appelle leur *petite partie* de jeu, qui ne refusent aucun dîner, qui parlent assez librement du prochain, qui ne font rien d'extraordinaire en fait d'œuvres de zèle, qui visitent rarement le saint Sacrement, qui font une action de grâce très-courte après la sainte messe, etc., etc. Ils agissent en tout cela avec une certaine bonhomie, une certaine rondeur qui, soutenue d'une vie d'ailleurs édifiante, fait croire tout naturellement à de jeunes prêtres qu'ils peuvent s'accorder sans danger de pareilles licences. Mais malheureusement ils reconnaissent plus tard, et trop

tard quelquefois, qu'en se permettant ces choses, ils vont plus loin que leurs modèles dans la voie du relâchement. Que de bons prêtres, amateurs modérés du jeu, en ont, sans le savoir, développé la passion chez de jeunes confrères ! Nous ne disons rien en ceci dont nous n'ayons une parfaite connaissance. Prenez chez ces bons prêtres ce qui s'y trouve de réellement bon, et rejetez tout le reste. Si vous ne faites pas ce juste discernement, vous serez victime de votre imprudence.

XXVII. — Fréquentations suspectes et dangereuses.

Quels dangers pour les ecclésiastiques en général dans des fréquentations de cette nature ! Quel scandale quand, dès le début de leur sacerdoce, de jeunes prêtres se les permettent ! Compulsez les annales secrètes d'un conseil épiscopal quelconque, et vous verrez quelle large place y occupent les prêtres imprudents dont nous parlons !

Citons quelques exemples. Une institutrice est jeune, et le curé, qui est sage, la voit rarement et avec des précautions qui éloignent tout danger. Mais un vicaire novice, que son étourderie empêche de rien voir, fréquente l'institutrice, lui donne des conseils, complète son éducation, encourage ses élèves, leur distribue de petites récompenses et s'attache ainsi la maîtresse et les enfants. Il a de bonnes intentions, soit ; mais le monde qui en a de mauvaises censure ces assiduités imprudentes, au fond desquelles il croit découvrir autre chose que des services rendus et les empressements du vrai zèle. Il parle, il parle encore, et la réputation du vicaire est compromise. On le lui fait savoir avec prudence et charité ; mais il regimbe contre l'aiguillon, et, fort de sa conscience, il tient tête à l'orage et en devient la triste victime.

Ainsi en est-il d'autres maisons de la paroisse où se trouvent de jeunes personnes quelquefois connues par une certaine légèreté. Le démon, toujours aux aguets, se fait apôtre; il suggère des motifs de zèle, de charité, de convenance, et notre jeune prêtre, mordant à cet hameçon perfide, multiplie ses visites, s'installe comme un familier dans cette maison où le public est choqué de le rencontrer à toute heure. L'horizon se rembrunit, le tonnerre gronde, la foudre éclate et brise l'imprudent qui n'ouvre les yeux que quand il est frappé.

D'autres s'abstiennent de rendre des visites, mais ils s'en attirent. Ce sont des conseils à demander, des embarras de conscience à éclaircir, des livres de piété à emprunter; toutes choses excellentes en elles-mêmes, mais qui bientôt ne sont plus que des prétextes. Dans le presbytère et hors du presbytère, on n'avait rien dit de la première entrevue, rien peut-être encore de la seconde, peu de chose de la troisième; mais voyant que l'habitude se forme, on glose, on critique, on raille et l'on finit par prononcer le mot *scandale*. Dès lors, plus d'estime, plus de confiance; la plus belle fleur de la couronne sacerdotale est tombée, et jamais on ne l'y rattachera, du moins avec son premier éclat.

Attention à ceci, jeune confrère! Nous n'aimons pas les scrupuleux; mais, sur ce point, nous vous permettons, nous vous supplions de l'être. Priez votre curé, priez vos collègues, priez tous ceux qui s'intéressent à vous de vous avertir aussitôt qu'ils entendront dire un mot qui effleurera tant soit peu votre réputation; et dès que ce mot frappera vos oreilles, rompez toute liaison, supprimez toute visite, imposez silence à vos censeurs, et raffermissez-vous dans l'estime publique qu'une imprudence de plus allait vous ravir.

XXVIII. — Signes certains de relâchement chez un prêtre.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile, en terminant notre travail, d'indiquer avec précision les traits symptomatiques et caractéristiques du relâchement des prêtres. Ce sera comme le résumé succinct de bien des choses que nous avons dites avec détail dans le corps de cet ouvrage, et nous espérons que plusieurs de nos jeunes collègues, voyant nettement à l'entrée de leur périlleuse carrière ce qui annonce la tiédeur, veilleront avec soin pour ne pas se briser contre cet écueil.

Voici, selon nous, les vrais signes du relâchement chez un prêtre.

1. — Se dégoûter du règlement de vie qu'on s'était imposé avant de quitter le séminaire; — cesser de pratiquer plusieurs points de ce règlement; — et quant à ceux que l'on pratique encore, les omettre souvent sans motif légitime, et n'observer presque aucun ordre dans la distribution journalière des exercices spirituels, de l'étude et des œuvres du ministère, faisant tout cela sans autre règle que le caprice, l'inclination naturelle et l'inspiration du moment.

2.—Abréger notablement son oraison; — ne s'occuper ni de la préparation éloignée, ni de la préparation prochaine; — ne se proposer aucun but précis dans sa méditation, la faisant uniquement pour pouvoir se dire qu'on l'a faite; — l'omettre de temps en temps sans cause suffisante ou, à plus forte raison, y renoncer entièrement.

3. — S'abstenir de dire la sainte messe par lâcheté ou sans motif assez grave; — n'éprouver ni peine ni regret de cette abstention; — passer de la pieuse lenteur avec laquelle on célébrait dans le principe, à une précipitation notable; — être forcé de s'avouer à soi-même que cette précipitation n'a pour cause que la routine et le désir de

terminer cette sainte action le plus vite possible ; — tronquer plusieurs cérémonies, supprimer les inclinations, faire des signes de croix qui n'en sont point, etc. ; — ne donner presque aucun temps à la préparation et à l'action de grâce ; — omettre cette dernière pour la moindre cause et la remplacer par des conversations frivoles et prolongées à la sacristie, qui annoncent qu'on ne pense seulement pas au divin mystère qu'on vient de célébrer ;—savoir qu'on n'est pas scrupuleux, et monter à l'autel avec une conscience embarrassée ou même positivement douteuse, reprenant son calme habituel après la célébration ; — différer d'acquitter des messes promises, au delà du délai fixé; — ne pas tenir un registre en règle indiquant les messes dont on s'est chargé et celles qu'on a dites, ce qui annonce une habitude de désordre sur une foule d'autres points, moins importants peut-être, mais qui pourtant le sont encore beaucoup.

4. — Dire le saint Office tout machinalement et sans aucune intention bien arrêtée ;—le commencer sans s'y être convenablement préparé ; — le réciter avec toute la célérité dont on est capable, en aspirant comme en respirant, ne prononçant point distinctement et estropiant plusieurs mots ;—ne faire aucun effort pour se rappeler la présence de Dieu pendant cette récitation, agissant en quelque sorte comme une mécanique que la vapeur met en jeu, et qui fonctionne sans savoir ce qu'elle fait jusqu'à ce que la force motrice soit épuisée; — s'acquitter de cette sainte action dans des lieux de dissipation quand on pourrait faire autrement ;—dire, sans nécessité, son bréviaire dans une posture nonchalante et même dans son lit, disposé à dissimuler promptement cette nonchalance s'il se présentait tout à coup une personne quelconque; ce qui prouve qu'on craint plus les hommes que Dieu ; — remettre, sans motif, ses petites Heures après midi et renvoyer presque

tout son Office à la fin du jour, s'exposant à le réciter alors avec plus de promptitude encore, de fatigue, d'ennui et de distractions que de coutume ; — enfin faire tout ce que nous venons de dire habituellement, sans scrupule, ne s'en confessant même point ou ne s'en confessant que par manière d'acquit et sans prendre aucun moyen de se corriger.

5. — Ne rentrer presque jamais en soi-même par des examens de conscience qu'on faisait régulièrement tous les jours, quand on était fervent, et auxquels on n'attache plus aucune importance.

6. — Renoncer à la lecture spirituelle ou la faire très-rarement, sans goût, sans onction et même avec ennui et seulement pendant quelques instants.

7. — Ne plus faire de visites au saint Sacrement ; — renvoyer l'inspiration qu'on a de temps en temps de reprendre cette excellente pratique ; — sentir même pour elle une sorte de répulsion, et si, par hasard, on vient deux ou trois fois par mois au pied de l'autel, s'y ennuyer, balbutier quelques froides prières et se retirer promptement sans avoir dit un seul mot tendre et affectueux à Jésus.

8. — Remplacer la confession hebdomadaire par des confessions de trois semaines ou même plus ; — confesser toujours les trois ou quatre mêmes fautes dont, en conscience, on sait bien qu'on ne se repent pas ; — ne rien dire de ce qu'il serait le plus important de déclarer, n'en ayant pas même la pensée, faute d'examen suffisant et de vigilance habituelle ; — n'aller jamais à la racine du mal, se contentant de confesser quelques banalités à la suite desquelles on reçoit des absolutions qui n'apportent absolument aucun changement dans le train de vie ordinaire ; — quitter son confesseur parce qu'on le trouve trop ferme sur certains points qu'il a raison d'exiger, et le remplacer

par un confesseur routinier et sans zèle pour le progrès spirituel de ses pénitents, lequel se borne à des généralités vagues dans ses exhortations, comme on s'y borne soi-même dans les accusations qu'on lui fait.

9. —Administrer les sacrements sans se rappeler jamais qu'ils sont ce qu'il y a de plus saint dans l'Église; — ne faire presque aucune préparation avant de lesconférer; — réciter les prières assignées par le rituel pour chaque sacrement, sans piété, sans dignité, sans attention et avec toute la promptitude possible.

10. —Se dégoûter du ministère de la confession, qu'on aimait tant à remplir quand on était fervent; — murmurer quand on est appelé au saint tribunal; — recevoir froidement les pénitents, comme si on voulait leur faire sentir que leurs confessions sont trop fréquentes; — crier contre les dévotes, les tourner en ridicule, critiquer leur dévotion au lieu de l'éclairer et de la diriger, et les éloigner des sacrements au lieu de s'appliquer avez zèle et piété à les rendre dignes de les recevoir fréquemment; — trouver toujours quelque excuse pour se dispenser de confesser, malgré les sourdes réclamations de la conscience qui fait sentir que ces excuses sont pitoyables; — précipiter les confessions, supprimant les interrogations, coupant sèchement la parole aux pénitents dès qu'ils disent un mot de trop, faisant voir qu'on exerce ce ministère avec répugnance; ce qui étant bientôt connu dans la paroisse, retarde la conversion de plusieurs pécheurs qui iraient volontiers trouver leur bon pasteur pour se confesser, s'ils savaient qu'ils le combleraient de joie par une telle démarche; — enfin, être forcé de se dire à soi-même que le temps qu'on dérobe à ce ministère si important, est absorbé par des occupations beaucoup moins utiles et souvent par des frivolités indignes du sacerdoce.

11. — Se tenir à l'église avec nonchalance et légèreté,

ne donnant presque aucune marque extérieure de vraie piété, faisant les offices avec promptitude, sans gravité ni modestie, plutôt comme un ouvrier insouciant qui se hâte de faire sa besogne, que comme le ministre de Jésus-Christ qui remplit sous ses yeux des fonctions éminemment saintes.

12.—N'être nullement choqué de la saleté de l'église qui fait peine à tout le monde, ni de la malpropreté des ornements dont on se sert, des pales, des corporaux, etc., ni du désordre de la sacristie où rien n'est à sa place et où tout annonce un homme négligent et sans esprit de foi.

13. — Ne rien faire positivement pour Dieu, mais faire tout lâchement, froidement et par pure routine, n'ayant pas pendant le jour une seule intention pieuse, précise et bien déterminée.

14.—Parler plus que légèrement du prochain; — révéler ses défauts, les exagérer même, et cela devant des laïques qui quelquefois ne voudraient pas se permettre de telles licences.

15. — Rompre avec certaines personnes dont on croit avoir à se plaindre ; — éviter leur rencontre et perpétuer des divisions auxquelles la charité prescrit de mettre un terme, sans se faire le moindre scrupule d'une telle conduite.

16. — Blesser à chaque instant ceux-ci ou ceux-là par des vivacités, des réprimandes amères, des discussions passionnées et des paroles humiliantes qui aigrissent les cœurs et donnent du scandale.

17. — Censurer les supérieurs ; — critiquer les actes de leur administration ; — contrôler toutes les nominations qu'ils font ; — violer les statuts diocésains, et s'affranchir à chaque instant du respect dû à l'Autorité, ne voulant jamais voir de fautes graves dans une telle conduite.

18. — Abandonner les pécheurs à eux-mêmes, ne faisant

rien de spécial pour les convertir et n'ayant pas l'air de s'inquiéter de leur salut, les prenant quand ils viennent et, même alors, les recevant avec indifférence et froideur sans témoigner qu'on est content de les voir revenir à Dieu.

19. — Vivre en paix dans des paroisses divisées sans rien faire pour détruire ces divisions, dont on est peut-être la première cause; — s'aliéner de plus en plus ceux qu'on a froissés, par des paroles imprudentes qui leur sont rapportées et par les reproches virulents dont on les accable.

20. — Renoncer à la prédication pendant un temps notable; — laisser les paroissiens dans l'ignorance de la religion, ne leur faisant jamais d'instructions suivies sur la doctrine chrétienne.

21. — Enchaîner les pénitents à son confessionnal par esprit de jalousie; — leur faire savoir directement ou indirectement qu'on sera choqué si on les voit s'adresser à d'autres confesseurs; — traiter froidement ces confesseurs, et s'exposer à ce qu'ils refusent des pénitents qui ne les viennent trouver que pour confesser des péchés qu'ils n'osent pas dire à leur confesseur ordinaire, et pour sortir de l'état de sacrilége dans lequel ils vivent depuis plusieurs années.

22. — Négliger ses malades; — murmurer quand on est appelé auprès d'eux; — les administrer le plus vite possible, non pas par la crainte d'une surprise, mais pour s'en débarrasser comme d'un fardeau pénible; — ne les plus voir quand on leur a donné les derniers sacrements et s'attirer par là de justes reproches de la part des parents.

23. — Se familiariser avec la chaire, ou plutôt la profaner par des trivialités, des paroles piquantes, des reproches acerbes, et même par des personnalités qui provoquent des inimitiés indestructibles, personnalités dont on s'applaudit au lieu d'en gémir.

24. — Ne prendre presque aucun soin de ses affaires temporelles; — se ruiner sans mérite par des dépenses

excessives et des prodigalités sans mesure ; — compromettre les intérêts d'autrui par son défaut d'ordre, et s'exposer à laisser après soi une espèce de chaos, si l'on est frappé subitement d'un coup mortel.

25. — Donner un mauvais exemple aux peuples par des défauts saillants sur lesquels on s'aveugle, par des absences multipliées, par des habitudes de jeu, de festins, de visites inutiles, de fréquentations imprudentes, et, en un mot, par l'ensemble d'une vie plutôt mondaine qu'ecclésiastique.

26. — Ne s'inquiéter nullement des fautes vénielles ; — les commettre de sang froid et sans aucun trouble de conscience ; — en contracter tellement l'habitude, qu'on en vienne à les commettre tout naturellement et souvent même sans y bien penser ; tout cela par dissipation, par défaut de vigilance et par aveuglement volontaire.

27. — Ne tenir aucun compte des grâces intérieures : lumières, inspirations, bons mouvements, attrait vers le bien, salutaires remords ; — se priver de ces grâces par l'abus qu'on en fait, et se trouver réduit à un état de sécheresse, de froideur et d'insensibilité envers Dieu que rien ne peut changer.

28. — Ne pas même désirer ce changement, se trouvant fort bien comme on est, menant une vie douce et commode, exempte de soucis et d'inquiétudes, et croyant que tout est bien parce qu'on ne se voit pas coupable d'un péché mortel nettement caractérisé, quoique souvent on ne soit réellement plus en état de grâce devant Dieu.

29. — Incliner toujours à croire, dans les cas douteux, que ce qu'on va dire ou faire n'est que véniel, afin d'agir librement ; et quand on a agi, n'y plus penser et reprendre aussitôt son assurance ordinaire.

30. — S'abstenir de la retraite annuelle ; — la regarder comme fatigante et inutile ; — n'y aller que par la crainte de

se faire mal voir des supérieurs ; — se réjouir quand on a quelque raison pour s'en dispenser, et n'en tirer aucun fruit quand on y assiste.

31. — Regarder la perte du temps comme une chose insignifiante ; — ne croire jamais que cela puisse constituer une faute grave, et sur ce principe, employer au moins la moitié des jours et souvent des jours presque entiers en choses inutiles.

32. — Renoncer à l'étude de la théologie et de l'Écriture sainte, laissant passer des mois entiers sans ouvrir un seul livre qui traite de ces matières, et remplaçant ces précieuses lectures par des lectures profanes et d'interminables visites.

33. — Être rempli de défauts et ne rien faire pour s'en corriger ; — recevoir mal les avis des personnes charitables qui les font remarquer ; — discuter avec ces personnes pour leur prouver qu'elles se trompent, et s'entretenir ainsi dans un endurcissement spirituel moralement irremédiable.

34. — Pécher à chaque instant par orgueil, rapportant tout à soi-même et ne cherchant que sa propre gloire, même dans les fonctions les plus saintes.

35. — Aimer la bonne chère et tout ce qui flatte la sensualité ; — passer à table un temps considérable ; — violer la tempérance et la sobriété, se permettant sans scrupule, en cette matière, tout ce qui ne va pas jusqu'à des excès notables et scandaleux.

36. — Rechercher le monde ; — se plaire dans ses compagnies ; — trouver toujours trop court le temps qu'on y passe ; — s'y permettre des légèretés peu séantes, une gaieté excessive et des expressions triviales ; — faire parade de son esprit, de ses connaissances, et viser à se rendre agréable aux mondains, en se rapprochant d'eux par une conduite semblable à la leur.

37. — Se livrer à des occupations qui ravalent le sacerdoce ; — se faire cultivateur, vendeur et acheteur de bestiaux, médecin, chirurgien, etc., se persuadant que tout cela est innocent et ne tenant pas compte des injonctions de l'évêque qui défend ces choses.

38. — Aimer l'argent pour l'argent et non pour l'employer en bonnes œuvres ou au soulagement des pauvres ; — mettre de côté son superflu et en augmenter la masse tous les jours ; — s'imposer des privations, non par mortification, mais par lésinerie et esprit d'intérêt ; — ne faire aucune dépense pour tenir son église dans un état décent ou pour se procurer des linges d'autel et des ornements convenables.

39. — Braver l'opinion publique qui censure certaines fréquentations qu'on devrait s'interdire ; — perdre l'estime de la paroisse en s'obstinant à visiter ou à recevoir des personnes connues par la légèreté de leur conduite.

Tels sont, ce nous semble, les signes ordinaires de la tiédeur et du relâchement chez les prêtres. Ajoutons seulement les caractères suivants, qui conviennent plus particulièrement aux prêtres récemment ordonnés.

40. — Être mal avec son curé, dès les premiers jours ; — lui montrer de la froideur ; — recevoir ses observations et ses avis avec hauteur et dédain ; — lui dire positivement qu'on ne fera point telle ou telle chose qu'il demande ; — le mécontenter enfin et même le scandaliser par une conduite à laquelle il était si loin de s'attendre de la part d'un jeune homme sortant du séminaire.

41. — Se dégoûter de très-bonne heure de la vie paisible du presbytère, — prendre son vol vers les paroisses voisines ; — se lier avec quelque jeune prêtre fort peu fervent ; — s'absenter souvent sans en prévenir son curé et sachant bien que ces absences lui déplaisent.

42. — Mettre son règlement et même tout règlement de côté au bout de quelques semaines, vivant sans ordre,

n'aimant plus sa chambre, n'allant guère à l'église que par nécessité, et omettant déjà, sans se le reprocher, plusieurs exercices de piété qu'on s'était promis d'observer fidèlement tous les jours.

43. — Se répandre beaucoup trop dans la paroisse; — rechercher par vanité l'estime et les louanges des paroissiens; — s'enorgueillir du bon accueil qu'on en reçoit; — froisser son curé par des visites qu'on ne devrait pas faire sans le consulter; — se montrer très-gracieux et très-aimable dans certaines maisons où l'on sait bien que le curé n'est pas goûté.

44. — Désirer un grand nombre de pénitents plutôt par vaine gloire que par zèle; — faire étalage devant ses confrères de sa nombreuse clientèle; — recevoir sans difficulté tous les pénitents qui se présentent, sans s'assurer s'ils ont réellement des raisons suffisamment graves pour changer de confesseur.

45. — Se glorifier du talent qu'on croit avoir pour la prédication; — n'estimer que cette branche du ministère et négliger les autres; — prêcher de tous côtés dans les paroisses voisines, sachant bien qu'on fait peine à son curé par les fréquentes absences que nécessitent ces prédications; — se croire capable de prêcher d'abondance parce qu'on parle avec une certaine facilité; — monter en chaire et catéchiser sans préparation et par conséquent sans fruit, oubliant que la parole de Dieu est sacrée et doit être traitée avec un souverain respect.

46. — Enfin, renoncer à l'étude et se dégoûter des livres sérieux; — se faire une routine pour l'administration du sacrement de pénitence, dédaignant de revoir au moins la théologie morale, pour s'assurer si les décisions qu'on donne sont conformes aux vrais principes.

Nous ne croyons pas pouvoir entrer dans des détails plus précis pour éclairer nos jeunes lecteurs. Si malheu-

reuseinent ils viennent à se reconnaître plus tard dans le miroir placé en ce moment sous leurs yeux, nous les conjurons, dans les plus chers intérêts de leurs âmes et de leur ministère, de remédier au mal dès qu'ils le verront se produire; car s'il est un fait démontré par l'expérience de tous les temps et de tous les lieux, c'est qu'un prêtre qui a contracté l'habitude du relâchement ne revient presque jamais à l'heureux état de la ferveur.

Du reste, n'oublions pas que la réunion de tous les signes de la tiédeur que nous venons d'indiquer n'est nullement nécessaire pour qu'on puisse être taxé de relâchement. Un prêtre peut être réellement tiède, quoique quelques-uns de nos caractères ne lui conviennent point.

Il nous semble que la lecture de ce qui vient d'être dit pourrait être très-utile quand on se dispose à aller à confesse. C'est un examen de conscience tout préparé, qui vaudrait probablement mieux que celui qu'on fait quand on commence à subir les funestes influences de la routine.

CONCLUSION.

Arrêtons-nous, jeunes élèves, et interrogeons-nous sérieusement devant Dieu pour savoir quels fruits nous nous proposons de tirer de la lecture de cet ouvrage. Quelque imparfait qu'il soit, il est impossible, si nous l'avons médité pieusement dans toutes ses parties, que cette méditation ne nous ait pas révélé nos infirmités spirituelles et inspiré le désir d'en obtenir la guérison. Allez-vous accueillir cette inspiration comme la voix même de Dieu, qui ne la fait entendre à vos âmes que pour vous éclairer, vous

encourager, vous sanctifier et vous rendre dignes de l'auguste profession que vous voulez embrasser? Profession sublime et plus qu'angélique, puisqu'elle est réellement divine dans toute la rigueur de l'expression : *Deifica professio*, comme l'appellent les saints.

Vous avez vu ou du moins vous avez dû voir si vous êtes — ou de *mauvais* séminaristes, — ou des séminaristes *tièdes*, — ou de *bons* séminaristes ordinaires, — ou des séminaristes *fervents* et animés d'un vrai zèle pour la perfection.

Vous avez vu ou dû voir les défauts auxquels vous êtes sujets; nous vous en avons tracé les *caractères*, signalé les *effets* et indiqué les *remèdes*.

Enfin, nous vous avons proposé les *règles de conduite* que vous avez à suivre, dès l'entrée de votre carrière, si vous voulez être de saints prêtres et sauver des milliers d'âmes avec la certitude de sauver la vôtre.

Comme fruit de ces divers enseignements, recueillez, chers élèves, les sentences suivantes; gravez-les en gros caractères et placez-les dans un endroit apparent de votre cellule, et même dans ceux de vos livres que vous avez le plus souvent entre les mains.

Première sentence. — Je ne serai jamais aussi saint qu'il le faudrait être pour remplir dignement les imposantes fonctions du sacerdoce.

Deuxième sentence. — La gloire de Dieu, l'honneur de l'Église, l'édification du prochain, la conversion des pécheurs, la sanctification des justes : tout sera infailliblement en rapport direct avec mon degré de ferveur et de sainteté.

Troisième sentence. — Le salut de bien des âmes est attaché à ma perfection. Dans les desseins de Dieu, plusieurs

seront sauvées si je les conduis au ciel par ma sainteté; et elles seront damnées si, ne les poursuivant pas avec le zèle du saint prêtre, je les abandonne à leur propre faiblesse.

Quatrième sentence. — Si je n'acquiers pas dans le séminaire une perfection éminente et solide, jamais je ne l'acquerrai quand je serai prêtre; au lieu de monter vers la sainteté, je descendrai chaque jour vers la tiédeur, et de là dans des précipices dont la simple pensée fait frémir.

Cinquième sentence. — Les seuls prêtres qui se perfectionnent en avançant en âge, sont ceux qui étaient déjà en voie de perfection quand ils étaient séminaristes. Ceux qui n'étaient pas dans cette voie se partagent en deux classes : les uns restent *stationnaires* dans leurs imperfections; c'est le très-petit nombre : tous les autres se relâchent et deviennent ou des *prêtres tièdes* ou de *mauvais prêtres*.

Sixième sentence. — Si je pactise sciemment avec un défaut, quelque léger qu'il soit, je renonce par là même à la perfection; si, par une lâcheté habituelle et volontaire, je restreins l'exercice d'une vertu quelconque, je suis hors des voies de la perfection; si, pour m'épargner, je repousse fréquemment et avec réflexion les inspirations que Dieu m'envoie d'éviter ceci ou de pratiquer cela, j'abdique la perfection.

Septième sentence. — Une fois devenu prêtre, si je tombe et si je me fixe dans la tiédeur et le relâchement, je n'en sortirai point; ou, si j'en sors, ce sera pour aller plus loin dans le mal et non pour revenir à la perfection.

Ces sentences, dont la vérité est confirmée par une expérience constante et invariable, ne doivent-elles pas, jeunes amis, vous faire voguer à pleines voiles vers la sainteté sacerdotale que Dieu vous commande?

Pour vous y déterminer mieux encore, méditez ces excellentes paroles du P. de la Colombière dans sa *Retraite spirituelle;* ouvrage excellent qui, dans sa brièveté, renferme, selon nous, des trésors du plus haut prix : « Nous » avons, dit-il, une grande obligation à être parfaits, » parce que dans un homme qui prêche la vertu et qui en » fait profession, les imperfections nuisent plus au pro- » chain que sa vertu ne lui est utile; elles donnent occa- » sion de croire qu'il n'y a point de véritable sainteté; » que c'est quelque chose d'impossible que la perfection, » que ce n'est qu'illusion et grimace. Si les imperfections » ne donnent pas ces pensées, elles persuadent aux lâches » qu'on peut les avoir et être saint tout ensemble. C'est » assez pour endormir un imparfait et pour nourrir en son » cœur une passion qui le flatte et qu'il aime, d'en avoir » remarqué quelque ombre en celui qui a la réputation » d'homme de bien; il se croit autorisé par là à continuer » de contenter son amour-propre, et croit qu'il n'en sera » pas moins saint pour cela.»

Élargissons nos vues, jeunes élèves; nous sommes moins que personne les hommes du temps ; l'éternité seule et tout ce qu'elle embrasse doit occuper nos esprits et influencer nos actes. A propos de cette éternité, dans les gouffres de laquelle nous serons bientôt engloutis, laissez-nous reproduire ici les réflexions saintement éloquentes du pieux auteur que nous venons de citer.

« Pensant à l'éternité de Dieu, dit-il, je me la suis re- » présentée comme un rocher immobile sur le bord d'un » fleuve d'où le Seigneur voit passer toutes les créatures » sans se remuer, et sans qu'il passe jamais lui-même.

» Tous les hommes qui s'attachent aux choses créées m'ont
» paru comme des gens qui, étant entraînés par le cou-
» rant de l'eau, s'attacheraient les uns à une planche, les
» autres à un tronc d'arbre, les autres à des amas d'écume
» qu'ils prendraient pour quelque chose de solide. Tout
» cela est emporté par le torrent; les amis meurent, la
» santé se consume, la vie passe, on arrive jusqu'à l'éter-
» nité, porté sur ces appuis passagers comme à une grande
» mer où l'on ne peut s'empêcher d'entrer et de se perdre.
» On aperçoit alors combien on a été imprudent de ne
» s'attacher pas au rocher, à l'Éternel; on voudrait reve-
» nir, mais les flots ont emporté trop loin, on ne peut
» plus revenir et l'on périt nécessairement avec les choses
» périssables. Au lieu qu'un homme qui s'attache à Dieu
» voit sans crainte le péril et la perte de tous les autres;
» quoi qu'il arrive, quelque révolution qu'il se fasse, il se
» trouve toujours sur son rocher. Dieu ne lui saurait échap-
» per; il n'a embrassé que lui, il s'en trouve toujours
» saisi; l'adversité ne fait que lui donner lieu de se réjouir
» du bon choix qu'il a fait. Il possède toujours son Dieu;
» la mort de ses parents, de ses amis, de ceux qui l'esti-
» ment et le favorisent, l'éloignement, le changement
» d'emplois ou de lieu, l'âge, la maladie, la mort elle-
» même ne lui ôtent rien de son Dieu. Il est toujours éga-
» lement content, disant en la paix et en la joie de son
» âme : *Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino*
» *meo spem meam.*

» Cette considération m'a beaucoup touché; il me sem-
» ble que j'ai compris cette vérité, et que Dieu m'a fait la
» grâce d'en être persuadé d'une certaine manière qui me
» donne un grand courage et une grande facilité à me
» détacher de tout et à ne chercher que Dieu en toute ma
» vie, par toutes les voies auxquelles il lui plaira de m'en-
» gager, ne témoignant jamais aucune inclination ni au-

» cune répugnance, recevant aveuglément tous les emplois que mes supérieurs me prescriront; et s'il arrive quelquefois qu'ils m'en donnent le choix, je le promets, mon Dieu, et j'espère par votre sainte grâce de garder ma promesse, je promets, dis-je, de vous renouveler le vœu que vous m'avez inspiré de faire, de choisir toujours l'emploi et le lieu auxquels je sentirai le plus de répugnance et où je croirai, selon Dieu et en vérité, avoir le plus à souffrir. Vous m'en avez donné l'exemple, mon aimable Jésus, et autant que je le pourrai, je veux me régler par vos exemples, par vos maximes, qui seules peuvent me conduire à vous, et me tirer des embarras de l'ignorance et des erreurs où mes passions pourraient me précipiter. »

Ainsi parlent, ainsi agissent les hommes de Dieu, et surtout les saints prêtres. Ah! malheur à vous, jeunes élèves, doux espoir de l'Église, malheur à vous si vous restez tièdes et imparfaits après tout ce qui vous a été dit pour vous exciter à devenir fervents et fidèles!

Mais non, vous ne voudrez point attirer sur vous les châtiments réservés à l'abus des grâces. Quels que soient vos défauts, vous les combattrez, et, Dieu aidant, vous les détruirez. Vous serez de fervents séminaristes pour être plus tard de saints prêtres; et Dieu sera glorifié, et Jésus, toutes les fois que vous le recevrez à l'autel, vous pressera délicieusement sur son cœur, et l'Église surabondera de joie, et des multitudes de pécheurs seront vos conquêtes, et l'enfer mugira de dépit et de rage, et le ciel que vous aurez procuré à tant d'âmes sera votre éternelle récompense.

Mais, pour qu'il en soit ainsi, jeunes amis; pour que rien ne manque à votre bonheur, *ut gaudium vestrum sit plenum*, encore une fois soyez des saints: *Sancti estote;* sacrifiez tout pour le devenir: *Qui non bajulat crucem*

suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus; ne répudiez pas une seule vertu; la philosophie elle-même vous prêche cette morale par un de ses axiomes : *Bonum ex integrâ causâ;* ne transigez pas avec un seul défaut : *Malum ex quocumque defectu;* ne faites pas comme tant de lâches qui disent à chaque instant : Nous accorderons ceci, mais nous retiendrons cela; nous irons jusqu'à tel degré, mais pas plus loin : Aveugles, qui ne voient pas qu'ils seront toujours trop peu parfaits pour atteindre la hauteur de leur vocation, et que, puisque Jésus les appelle au sommet de la perfection, ils doivent lui répondre par ces généreuses paroles : *Magister, sequar te quocumque ieris.*

Courage donc, jeunes élèves, courage! *Euge! euge!* Vous êtes dans l'âge de la ferveur et de l'enthousiasme : quand serez-vous fervents, et fervents jusqu'à la divine exaltation qui fait les saints, si vous ne l'êtes pas dans un séminaire? Ah! loin, bien loin de ce pieux asile non-seulement les cœurs froids, non-seulement les cœurs tièdes, mais même les cœurs fidèles qui tremblent de promettre un dévouement sans réserve! Jésus-Christ, chers amis, n'a rien réservé; la dernière goutte de son sang, il l'a versée pour le salut des âmes; et la lance du soldat n'a percé son cœur que pour mettre à sec la source de ce sang divin et montrer au monde qu'elle était tarie.

Le séminaire! élèves bien-aimés, le séminaire! comment prononcer ce mot, comment vivre dans cette ineffable retraite sans y être pénétré d'une céleste flamme? Nous ne connaissons point sur la terre, et en effet il n'y a nulle part un lieu aussi saint que le séminaire. Le Cénacle seul où Jésus-Christ réunit ses apôtres la veille de sa mort, nous en offre l'image. Mais aussi qu'était-ce que le Cénacle, sinon un séminaire dont les apôtres étaient les élèves, et Jésus-Christ le divin supérieur! Séminaire

à jamais mémorable, où s'élaborait la précieuse semence qui devait féconder l'univers! Dans cet auguste séminaire, jeunes amis, il ne se trouva qu'un mauvais élève, ce fut Judas. Bientôt le misérable sentit qu'il n'y était pas à sa place, et il s'en retira pour aller consommer son infamie. Mais tous les autres, qu'étaient-ils? Quel zèle! quel feu! quel dévouement! quels transports d'amour! Ils eurent, il est vrai, Pierre surtout et Thomas, un moment de faiblesse; ce qui doit vous encourager et non vous abattre, si vous n'êtes pas encore des héros en vertu. Mais comme elle fut rachetée, cette faiblesse! Que de larmes coulèrent pour l'expier! Quelle insatiable ardeur pour la pénitence, pour la prédication de l'Évangile, pour les bonnes œuvres, pour le salut des âmes, et finalement pour le martyre! Voilà vos modèles, jeunes et tendres amis : et vous aussi vous êtes appelés à l'apostolat; et vous aussi peut-être vous êtes appelés à confesser votre foi dans les tortures : armez-vous donc, enflammez-vous du zèle qui fait les apôtres et du courage qui fait les martyrs. *Amen! Amen! Amen!*

LAUDETUR JESUS CHRISTUS IN ÆTERNUM!

AMEN.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

8



